


L. B. C.
1735 - 2 - 2



compl
3 voorplate mz

A D.

8° O.K.
2 delen

Solis

HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DU MEXIQUE,
OU
DE LA NOUVELLE
ESPAGNE,
PAR FERNAND CORTEZ;

Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE DE SOLIS, *par l'Auteur du Triumvirat.*

CINQUIE'ME EDITION.

TOME II.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

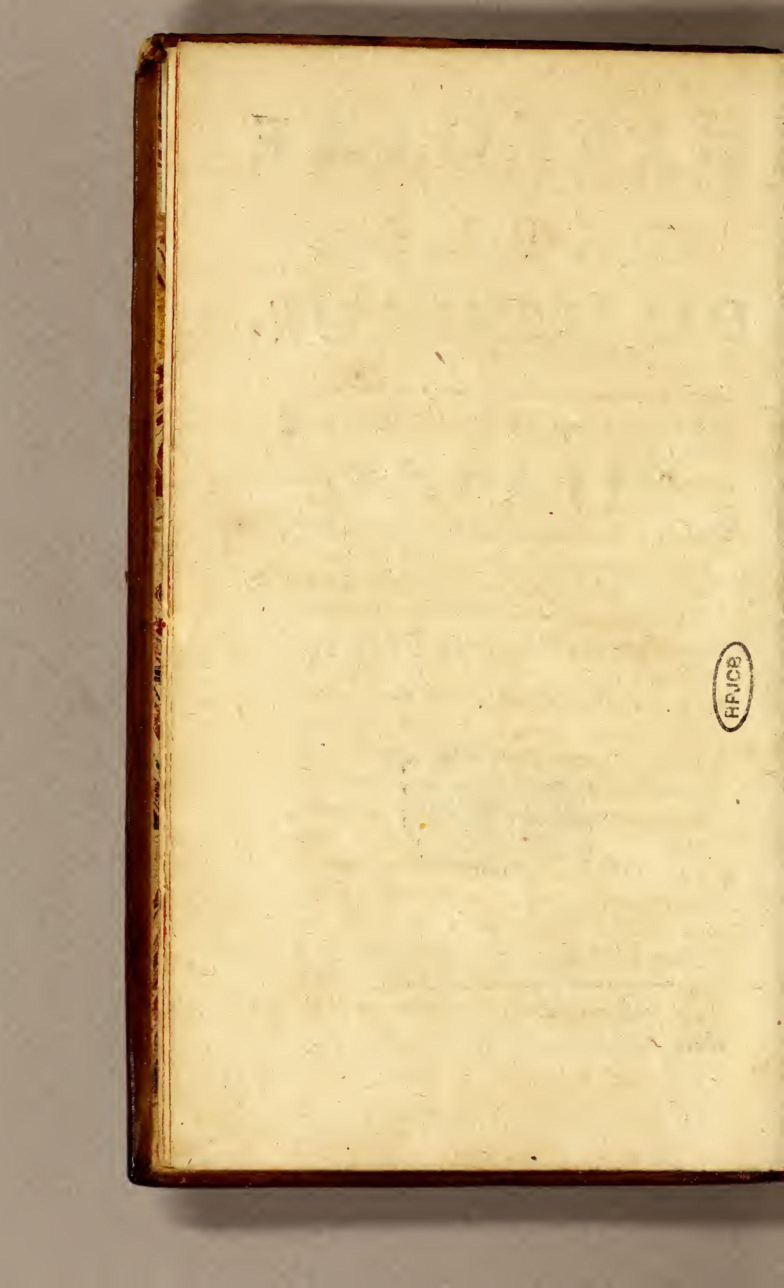

RFJCB

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Livre.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUIE'ME.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

On permet à Motezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit necessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems-là d'abattre les Idoles dans la Ville de Mexique.



OTEZUMA se rendit ainsi volontairement prisonnier des Espagnols; & il s'en fit aimer par sa complaisance & par sa liberalité. Ses domestiques même ne le

l'accompagnoit ordinairement. Il mena avec soi quelques Espagnols, qu'il nomma & choisit lui-même prudemment, avant qu'on les lui eût donnez, pour lui servir de gardes, ou de témoins. Le Peuple celebra cette premiere vûë de son Prince par de grandes réjoüissances ; chacun en témoigna sa joye par ses démonstrations qui composoient leurs applaudissemens. Ce n'est pas qu'ils l'aimassent, ou qu'ils eussent perdu le souvenir de l'oppression dont il les chargeoit ; mais le devoir faisoit en cette rencontre l'office de la volonté, & l'éclat d'une Couronne se fait respecter jusques sur le front d'un Tyran.

L'Empereur recevoit leurs acclamations d'un air majestueux, & avec quelque marque de reconnoissance. Ce jour-là il parut liberal jusqu'à l'excès, par plusieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des distributions entre le menu Peuple. Il monta au Temple, appuyé sur les bras des Sacrificateurs ; & s'acquitta des devoirs les moins scandaleux du culte qu'il rendoit à ses Idoles ; après quoi il revint au logement des Espagnols, à qui il fit de nouveaux complimens, en leur faisant comprendre que le dégagement de sa parole l'obligeoit moins à y retourner, que le plaisir de vivre avec ses amis.

Depuis ce tems-là, Motezuma sortit li-

brement, quelquefois pour aller au Palais où ses femmes avoient leur logement ; d'autres pour visiter ses Temples ou ses maisons de plaisir ; il rendoit néanmoins au General cette espece de déference, de lui demander sa permission, ou de le mener avec soi, lorsque la visite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de ceremonie. Cependant il ne passa jamais une nuit hors du quartier des Espagnols, & il ne parla point de changer : au contraire, les Mexicains s'accoutumerent enfin à considerer cette perseverance, comme une faveur qu'il faisoit aux Etrangers; ensorte que tous les Ministres & les Nobles de l'Empire vinrent faire leur cour au General, & rechercher son credit, afin d'obtenir des graces du Prince ; & tous les Espagnols qu'il honoroit de quelque bienveillance particuliere, recevoient des presens & des respects de tout le monde ; (avanture ordinaire en toutes les Cours, où les prieres & les sollicitations érigent toujours en Idoles les Favoris.)

Dans l'intervalle de cette espece de repos, Cortez n'oublioit aucune des précautions qui pouvoient établir sa sûreté, & avancer ces vastes & sublimes desseins qu'il sentoit naître dans son cœur, sans qu'il se proposât encore aucun objet déterminé, ni qu'il pût démêler jusqu'où il étoit appellé par la fla-

teuſe obſcurité d'une ſi belle apparence.
Auſſi-tôt que le Gouvernement de Vera-Cruz fut vacant par la mort d'Eſcalante, & que le ſupplice de Qualpopoca eût rendu les chemins libres, le General nomma pour Gouverneur Gonzal de Sandoval : mais afin de n'éloigner pas de ſa perſonne en cette conjoncture un Officier brave & d'un grand merite, Cortez envoya à Vera-Cruz un Soldat particulier, nommé Alonſe de Grado, en qualité de Lieutenant de Roi. Cet homme étoit habile, mais inquiet, & un de ceux qui s'étoient marquez dans les mutineries paſſées. On crut que le General l'employoit afin de lui donner quelque ſatisfaction; & de l'éloigner; néanmoins ce fut une mauvaiſe politique, de mettre un homme qui n'étoit pas ſûr, dans une Place qu'il devoit conſerver comme une retraite, & comme un rempart contre les inſultes qui pouvoient arriver du côté de l'Iſle de Cuba. La preſence de cet Officier auroit pû produire de grands inconveniens, ſi les vaiſſeaux que Velaſquez avoit envoyez, afin de ſoutenir & de pouſſer ſes anciennes prétentions, fuſſent arrivez un peu plutôt : mais le procedé de Grado rectifia l'erreur du choix qu'on avoit fait de ſa perſonne; car en peu de jours Cortez reçut tant de plaintes de la part des Habitans & des voiſins de

la Ville de Vera-Cruz, qu'il fut obligé de le faire amener prisonnier, & d'envoyer le Gouverneur en Chef.

Cortez prit l'occasion de ces divers voyages, pour faire amener de Vera-Cruz la mâture, les voiles, la ferrure & les autres agrez des navires qu'on avoit mis à fond. Son dessein étoit de faire bâtir deux brigantins, afin de se rendre maître du passage sur le lac; ne pouvant oublier le discours que les Tlascalteques lui avoient rapporté touchant la rupture des ponts & des chaussées. Il parvint insensiblement à faire souhaiter à l'Empereur de voir ces vastes embarquations dont les Espagnols se servoient, & la facilité qu'ils avoient à les mettre en mouvement; ce fut là le prétexte specieux de cette nouveauté. On disoit à Motezuma, qu'*ils faisoient travailler le vent quand il leur plaisoit, afin de soulager les Rameurs*, & on ne pouvoit leur apprendre ce secret sans démonstration, parce que les Mexicains ignoroient absolument l'usage des voiles; & l'Empereur croyoit qu'il y alloit de sa grandeur que ses Matelots se rendissent habiles en cet art. On eut bien-tôt tout ce que l'on souhaitoit pour l'appareil des brigantins, dont on commença la fabrique par le moyen de quelques Charpentiers de navires qui avoient passé avec Cortez en qualité de

ſoldats. Les Charpentiers de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein neceſſaire à la conſtruction du corps de ces bâtimens, ſuivant les ordres de Motezuma. Ainſi les brigantins furent achevez en peu de tems, & l'Empereur voulut en faire lui-même la premiere épreuve, en s'y embarquant avec les Eſpagnols, afin de s'inſtruire plus exactement de tous les ſecrets de cette navigation.

Pour ce ſujet il fit préparer une celebre chaſſe en un des endroits du rivage où le lac entroit le plus avant dans les terres, afin de ſe donner tout le tems neceſſaire à ſes obſervations. Au jour marqué par l'Empereur, tous les canots qui le ſuivoient ordinairement, parurent ſur le lac, remplis de ſes Officiers & des Chaſſeurs. On avoit augmenté le nombre des rameurs, dans l'eſperance de donner un grande reputation à la legereté de leurs bâtimens, aux dépens de ceux des Etrangers, qui leur paroiſſoient peſans & difficiles à manier. Ils ne furent pas long-tems en cette erreur; les brigantins qui avoient le vent favorable, n'eurent pas plûtôt déployé les voiles & mis les rames en l'eau, qu'ils laiſſerent bien loin derriere eux cette flote de canots avec une ſurpriſe extrême de tous les Indiens. Ce jour eut des agrémens particuliers pour les Eſpagnols,

qui outre les divertiſſemens de la chaſſe, dont la nouveauté & les divers incidens redoublerent le plaiſir, furent encore regalez d'un ſuperbe feſtin par l'Empereur. Il ſe plut tellement à railler ſes Canoteurs ſur les vains efforts qu'ils avoient fait en voguant après les brigantins, qu'il ſembloit qu'il tirât de la gloire de la victoire des Eſpagnols.

Au retour, toute la Ville accourut, pour voir ce qu'ils appelloient en leur langue les Maiſons flotantes. La nouveauté fit ſon effet ordinaire dans les eſprits : ils admiroient ſur tout le maniement du timon & des voiles, qui ſelon leur penſée commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairez loüerent cette invention comme un ſecret de quelque art qui excedoit la portée de leur eſprit, & le vulgaire la conſidera comme l'effet d'une ſcience ſurnaturelle ou d'un empire ſur les Elemens. Ce qui en reſulta de mieux, fut que l'on reçut avec un applaudiſſement general ces brigantins, dont la conſtruction avoit bien d'autres vûës, & cette précaution du General eut ſa part du bonheur qui l'accompagnoit en toutes choſes; puiſqu'il executa ce qui lui étoit avantageux, & qu'il acquit aux Eſpagnols un nouveau degré d'eſtime.

Au même tems, le General ſuivant ſa vigilance & ſon activité ordinaire, prenoit

d'autres mesures. Il insinuoit dans l'esprit de Motezuma, & des Nobles qui lui faisoient la cour, des sentimens d'estime & de veneration pour le Prince qui l'avoit envoyé. Il loüoit la clemence de ce Monarque, il vantoit son pouvoir ; & ces discours coulez avec adresse, firent une si douce impression sur le cœur des Mexicains, qu'ils en vinrent à souhaiter passionnément l'alliance qu'on leur proposoit, & le commerce avec les Espagnols, comme une chose avantageuse à l'Etat. D'ailleurs Cortez faisoit un fond de lumieres & de connoissances importantes à son dessein, sans qu'il parût avoir d'autre motif, que celui d'une pure curiosité dans la conversation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique, des montagnes, des rivieres, & des mines les plus considerables; de la distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, la qualité de ces mers, les rades, & les ports les plus assurez : si éloigné en apparence du moindre dessein en ces observations que le simple hazard lui faisoit tomber dans l'esprit, que Motezuma, afin de l'instruire plus parfaitement, fit dessiner par ses Peintres, assistez de quelques sçavans en cette connoissance, une espece de Carte Geographique, qui representoit l'étenduë de son Domaine; sur quoi il fit re-

marquer à Cortez toutes les singularitez dignes de quelque attention ; même il permit que quelques Espagnols allassent reconnoître les mines les plus fameuses, avec les ports & les rades propres à recevoir des vaisseaux. Cortez lui proposa cette reconnoissance, sous pretexte de porter à son Prince une relation exacte de tout ce qu'il y avoit de plus considerable en cet Empire; & Motezuma n'agrea pas seulement la chose, il nomma des soldats qui devoient accompagner les Espagnols, & dépêcha par tout des ordres, afin de leur procurer les passages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient sçavoir; ce qui marque qu'il n'avoit alors aucune inquietude, & que son intention s'accordoit parfaitement avec ses paroles.

Quoique les nouveautez fussent extrêmement à craindre en cette saison, où elles pouvoient ruiner la confiance & la tranquillité, neanmoins nos Historiens rapportent ici une resolution des Espagnols si imprudente & si mal concertée, que nous trouvons lieu d'en douter, encore que nous n'ayons point de raisons pour la supprimer. Bernard Diaz assure donc qu'on se détermina en ce tems-là à mettre en pieces toutes les Idoles du Mexique, & à convertir en une Eglise le principal Temple de cette

Ville. François Lopez de Gomara, qui convient quelquefois avec ce premier Auteur sur ce qui paroît le moins vrai-semblable, avoit déja avancé la même chose. Ils assurent que les Espagnols sortirent dans la résolution d'exécuter ce projet, malgré les prieres & la résistance de Motezuma; que les Sacrificateurs prirent les armes, & que toute la Ville se souleva pour défendre ses Dieux: on ajoute que cette émotion dura quelque tems, sans aller jusqu'aux voyes de fait; & qu'enfin la consideration du bien public & de la paix, obligea nos gens à laisser les Idoles en repos, en se contentant de préparer une Chapelle, & d'élever dans le Temple même, un Autel, où on mit la Croix de Jesus-Christ, & une Image de sa très-sainte Mere, & où on celebra la Messe, qui fut chantée solemnellement; que cet Autel y demeura long-tems sur pied par les soins des Sacrificateurs, qui s'appliquoient tous les jours à le tenir propre, & à le parer. Herrera confirme cette relation, & la pousse encore plus loin par quelques circonstances qui outrent un peu ce qu'on appelle les ornemens de la narration, si tant est que la Rethorique de l'Histoire se mêle d'en employer quelques-uns. Il nous represente une Procession fort devote, quoique faite avec les armes à la main, ex-

près afin d'accompagner les ſaintes Images jusqu'au Temple. Il recite au pied de la lettre, où il compoſe une Oraiſon que Cortez fit devant le Crucifix, & il étale une eſpece de miracle produit en faveur de la dévotion du General. Il ſemble que cet homme anime ſon zele, pour nous perſuader un fait dont je n'ai pû découvrir le premier Auteur. C'eſt que les Mexicains s'émûrent enſuite, ſur ce que le Ciel leur refuſoit le ſecours ordinaire de la pluye, & qu'ils accoururent au logis du General, avec une impetuoſité qui tenoit un peu de la ſédition. Ils crioient que leurs Dieux avoient retiré leur aſſiſtance depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinitez étrangeres. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promit, de la part de ſon Dieu, une pluye abondante en peu d'heures, & le Ciel prit ſoin de dégager à point nommé la parole du General; ce qui remplit d'étonnement & d'admiration l'Empereur & tous ſes Sujets.

On ne fera point de reflexion ſur l'embarras où Cortez ſe jetta, en ſe rendant garant envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la verité de ſa Religion: cela pouvoit naître de l'ardeur de ſon zele; & le merveilleux du ſuccès ne doit point nous ſurprendre, puiſqu'il ſe

peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cette foi vive, avec laquelle on merite & on obtient les miracles : mais ce fait heurte si fort la droite raison, qu'on lui accordera difficilement sa croyance, si l'on considere les lumieres du General, & le genie & la science du Pere Olmedo. On suppose neanmoins, que l'entreprise d'abattre les Idoles des Mexicains en la maniere & au tems que ces Auteurs le marquent, ait eu le succès qu'ils lui attribuent ; cependant elle nous fournit diverses considerations, qui nous obligent au moins à douter si elle ne pouvoit pas en avoir un autre. En effet, puisqu'il est permis à un Historien de hazarder quelquefois son sentiment sur les actions qu'il rapporte, ne peut-on pas croire que ce qui avoit été si difficile à Cozumel, devoit être impossible dans une Ville si peuplée ? On étoit parfaitement bien avec Motezuma, & la tranquillité dont on joüissoit alors rouloit sur la bienveillance qu'il témoignoit aux Espagnols : cependant il n'avoit donné aucune esperance de recevoir les veritez de l'Evangile ; au contraire il avoit toûjours la même obstination en son attachement aux erreurs de l'Idolatrie. Celui des Mexicains étoit encore plus ferme à défendre leur culte impie, avec une dureté invincible, & ils avoient alors une grande

disposition à se soûlever contre les Espagnols. Quelle politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-tems contre la volonté de Motezuma ? Si l'on considere le but de cette expedition, on ne le trouvera ni solide ni raisonnable. Faut-il commencer par le débris des Idoles à détromper les Idolâtres, & traiter une ceremonie exterieure, & dont on ne tire aucun fruit, comme un triomphe de la Religion ? On ne se contente pas de placer des saintes Images en un lieu impur & abominable, on les commet encore à la discretion des Sacrificateurs idolâtres, exposées à leurs irréverences & à leurs sacrileges, & on va celebrer le divin Sacrifice de la Messe au milieu des infâmes simulacres du Démon. Voilà les attentats que Herrera qualifie une Faction memorable : c'est au Lecteur à décider sur cette qualité ; pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Christianisme ne nous fournissent aucune raison qui puisse sauver ces inconveniens ; & sans rien prononcer sur la verité de cet évenement, on voudroit seulement qu'un procedé aussi irregulier que celui qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'Histoire à des veritez qui paroissent incroyables.

CHAPITRE II.

On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols par le Roy de Tezenco. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celui qui étoit l'Auteur de la trahison.

L'Entreprise des Espagnols roula dès ses commencemens sur des accidens qui n'avoient aucune proportion les uns avec les autres. Le repos & l'inquietude se succedoient tour à tour ; l'esperance l'emportoit quelquefois sur les obstacles qui se présentoient, & d'autres fois la confiance faisoit renaître les perils ; parce que tous les desseins des hommes & leurs succès, sont naturellement sujets à cette condition, que les biens & les maux ont une liaison si étroite qu'ils se suivent de bien près ; & nous devons croire que cette instabilité étoit nécessaire pour corriger le désordre de nos passions.

L'aveuglement des Payens attachoit cette vicissitude à la revolution d'une roue imaginaire, formée de l'enchaînement des succès heureux ou malheureux, & dont le mouvement étoit reglé par un certain fantôme

tôme indiscret & volage qu'ils appelloient Fortune, abandonnant ainsi à la disposition du hazard leurs desirs & leurs craintes, quoiqu'en effet ce soit en vertu des sages Decrets de la divine Providence, que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & constant en cette vie, afin qu'on possede l'un & qu'on souffre l'autre avec moderation, & que notre entendement s'éleve jusqu'au sejour des Bienheureux, pour y trouver quelque chose de réel & d'assuré.

Les Espagnols avoient assez de preuves de la bonne volonté de Motezuma & de l'estime de ses Sujets: cependant, au même tems qu'ils joüissoient d'un repos si favorable, il s'éleva une tempête qui pensa déconcerter toutes les mesures de leur General. Elle fut excitée par Cacumazin neveu de Motezuma, Roi de Tezeuco, & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince en la fleur de son âge avoit beaucoup d'ambition & peu de jugement, & sur le conseil de ses seules passions, il forma le dessein de s'acquerir une gloire immortelle entre ceux de sa Nation, en attaquant les Espagnols, sous pretexte de rendre la liberté à son Souverain. Sa dignité & la noblesse de son rang lui paroissoient des titres assez avantageux pour lui faire esperer la Couronne de l'Em-

pire à la premiere élection, & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort près. Sa premiere démarche fut de saper insensiblement les fondemens du respect & de l'estime qu'on avoit pour Motezuma, en insinuant que c'étoit par pure bassesse & faute de courage que ce Prince demeuroit dans une sujetion indigne de son caractere. Delà il passa à des accusations contre les Espagnols: il représentoit *l'oppression que l'Empereur souffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie insuportable*; & il n'oublioit aucune des raisons qui pouvoient les rendre odieux & méprisables. Il répandit depuis cette semence de révolte entre ces petits Souverains qui regnoient sur le grand lac de Mexique, & la disposition favorable qu'il trouva en leurs esprits le confirma dans la resolution d'exécuter son dessein. Cacumazin assembla donc secretement ses amis & ses parens en son Palais, où se trouverent les Rois de Cuyoacan, d'Iztacpalapa, de Tacuba & de Matalcingo, avec d'autres Seigneurs & Caciques du voisinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de reputation, & qui outre le grand nombre de gens de guerre dont ils étoient suivis, se piquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce Prince leur fit un discours soûtenu de plusieurs raisons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zéle désinteressé à son ambition. Il exagera « l'état « miserable où l'Empereur se trouvoit, « paroissant avoir perdu jusqu'au souvenir « de sa propre liberté ; & l'obligation « qu'ils avoient tous, comme de fideles « Sujets, de conspirer à le tirer de cette « indigne servitude. *Il prouva la sincerité* « *de son zele par* les liens du sang qui « l'obligeoient à prendre part aux disgra- « ces de son oncle. *Après cela Cacuma-* « *zin se détachant contre les Espagnols* : « Qu'attendons nous, *dit-il*, mes pa- « rens & mes chers amis ? Et quand ou- « vrirons-nous les yeux sur la honte de « notre Nation & sur la bassesse de notre « patience ? Nous qui sommes nez pour « les armes, & qui établissons toute no- « tre felicité en la terreur que nous por- « tons dans l'ame de nos ennemis, nous « baissons la tête sous le joug honteux « d'une Nation étrangere. Leur insolence « est un reproche à notre lâcheté, & ne « croît que sur le mépris qu'ils font de « notre tolérance. Considerons le progrez « qu'ils ont fait en si peu de tems, & « nous reconnoîtrons bien-tôt notre mau- « vaise conduite, & ce que notre devoir «

» nous demande. Nous les avons vû se
» jetter dans la Ville Capitale, fiers de
» quatre victoires, où le peu de résis-
» tance leur a laissé prendre le titre de
» Vaillans. Ils y ont fait une entrée
» triomphante en dépit de l'Empereur,
» contre la volonté de sa Noblesse & de
» ses Ministres, & ils ont introduit avec
» eux des esclaves révoltez contre nous,
» qui paroissoient devant nos yeux les ar-
» mes à la main à l'abri de leur protec-
» tion, foulant aux pieds la gloire des
» Mexicains, afin d'élever un trophée à
» la vanité des Tlascalteques. Ils ont ôté
» la vie à un General de l'Empire par un
» supplice public & scandaleux, en usur-
» pant sur les terres d'autrui le droit des
» Magistrats & l'autorité de faire des
» Loix. Enfin, pour comble d'insolence
» ils ont arrêté dans son logis même le
» grand Motezuma. Ils l'ont enlevé par
» force de son Palais ; & non contens
» de lui donner des gardes à notre vûë,
» ils se sont déchaînez jusqu'à cette in-
» dignité d'outrager sa personne & sa
» Majesté, en le chargeant des mêmes
» fers qu'ils font porter à d'infâmes vo-
» leurs. Cela s'est fait, nous le sçavons :
» mais qui pourra le croire ? Et le té-
» moignage des yeux même n'est-il pas

récusable en cette occasion ? Quoiqu'en- «
fin ce soit une vérité pleine d'infamie «
pour nous qu'on doit enveloper dans «
le silence, ou plutôt dans un éternel «
oubli. Qu'est-ce donc, braves Mexi- «
cains, qui peut maintenant vous rete- «
nir ? Vôtre Empereur est en prison, & «
vous n'avez pas encore les armes à la «
main ? Cette image de liberté dont vous «
l'avez vû joüir ces jours passez, n'est «
qu'un passage trompeur par où ils l'ont «
conduit à un esclavage encore plus hon- «
teux, puisqu'ils régnent en tyrans sur son «
esprit, & qu'ils se sont emparez de sa vo- «
lonté ; ce qui est une espece de prison la «
plus indigne d'un Souverain. C'est par- «
là qu'ils nous gouvernent, & qu'ils nous «
commandent absolument, puisque celui «
qui est en droit de nous commander leur «
obéït. Vous voyez qu'il abandonne le «
soin de son Etat, qu'il n'est plus appli- «
qué à la conservation des Loix ; & que «
son cœur autrefois tout royal, n'a plus «
que la bassesse d'un esclave. Nous au- «
tres, sur qui l'Empire fonde son appui, «
nous devons prêter nos épaules en un «
besoin, afin d'empêcher sa chûte. No- «
tre devoir est de joindre nos forces, «
d'exterminer ces nouveaux venus, & «
de mettre notre Empereur en liberté. «

» Si nous lui déplaisons en desserrant un
» peu les liens de notre obéïssance pour
» son avantage, il connoîtra la bonté du
» remede quand il se verra délivré du
» mal : s'il ne le connoît pas, Mexique
» ne manque pas d'hommes dont la tête
» puisse remplir dignement la Couron-
» ne ; & il n'est pas le premier de nos
» Rois, qui pour ne sçavoir pas régner,
» ou pour régner avec négligence, a laiss-
» sé tomber le sceptre de ses mains.
Cacumazin leur fit ce discours avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix. Ils lancerent d'effroïables menaces contre les Espagnols, & s'offrirent de servir en personne à cette faction, à la réserve du Prince Matalcingo, qui étant parent de l'Empereur, au même degré que le Roi de Tezeuco, avoit aussi ses prétentions à la Couronne. Il pénetra le motif d'interêt qui faisoit agir son corival, & résolut de faire échoüer son dessein, en remontrant qu'il étoit necessaire & conforme à leur devoir d'en informer Motezuma, puisqu'il n'étoit pas raisonnable de se jetter les armes à la main dans une maison où il résidoit, avant que d'avoir mis sa personne en sûreté, tant à cause du péril auquel il exposoit sa vie, que pour éviter la fâcheuse necessité d'aller as-

sommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les autres rejetterent bien loin cette proposition comme étant impratiquable ; & Cacumazin ne put s'empêcher de brusquer Matalcingo qui souffrit cette injure, afin de l'entretenir toujours dans ses esperances. L'assemblée se sépara de cette maniere, après avoir marqué le jour & la forme de l'exécution, & recommandé le secret.

Motezuma & Cortez apprirent cette conjuration presque en même tems. Le premier en fut informé par un avis secret attribué au Seigneur de Matalcingo, & Cortez par le moïen de ses espions & de ses confidens. Ils se chercherent aussi-tôt, afin de se communiquer un secret de cette importance ; & l'Empereur fut assez heureux pour s'expliquer le premier d'une maniere qui prouva sa sincerité. Il rendit un compte exact à Cortez de tout ce qui s'étoit passé. Il témoigna une extrême colere contre son neveu & contre les autres conjurez, & il proposa de les châtier avec toute la rigueur qu'ils méritoient : mais le General après lui avoir fait comprendre qu'il étoit bien instruit de tout par de certaines circonstances essentielles, répondit à Motezuma : *Qu'il avoit bien du déplaisir d'être la cause de ce soû-*

levement de ses Sujets ; & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remede qu'il étoit necessaire d'y apporter ; qu'ainsi il venoit lui demander la permission de marcher droit à Tezeuco avec les Espagnols, afin de prendre la mal à sa source, & de lui amener Cacumazin pieds & poings liez, avant qu'il se fût joint aux autres Conjurez, & qu'il les poussât dans la necessité d'employer des remedes plus violens. Motezuma n'approuva point ce projet ; au contraire il le rejetta absolument, connoissant bien le préjudice que son autorité & son pouvoir recevroient, s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité sur des personnes aussi considerables dans son Etat. Il pria le General de dissimuler son ressentiment pour l'amour de lui. Enfin il lui dit pour derniere résolution : *Qu'il ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à propos que les Espagnols fissent cette démarche, crainte que l'aversion qui obligeoit les Mexicains à vouloir se séparer d'eux, ne se tournât en une opiniâtreté invincible : qu'il ne demandoit d'être assisté que de leur conseil, afin de ranger ces rebelles à la raison ; & que s'il en étoit besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office de médiateurs en cette affaire.*

Après quelques réflexions, l'Empereur

crut qu'il falloit essayer premierement les voyes de la douceur ; & que la dépendance de respect que son neveu avoit pour lui, pourroit appaiser son inquiétude, & le réduire à la raison, lorsqu'il lui representeroit son devoir, & l'engagement qu'il avoit de se conserver l'amitié des Espagnols. A cet effet il lui envoya un Officier de confiance pour lui signifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur, & lui dire de celle du General : *Qu'il souhaitoit son amitié, & de le voir, afin de lui en donner des témoignages effectifs.* Mais Cacumazin qui avoit déja rejetté les conseils de l'obéïssance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Motezuma avec toute l'insolence d'un homme abîmé, & à Cortez avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le General à demander une autre fois à l'Empereur la permission d'attaquer Tezeuco ; mais Motezuma rejetta encore cette proposition, & dit à Cortez que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains, & qu'il le laissât se conduire suivant son experience, & la connoissance qu'il avoit de l'humeur de son neveu, & des motifs de son extravagance.

Dès ce moment il ne parla de cette action avec ses Ministres qu'avec une extrê-

me reſerve, paroiſſant mépriſer le crime, à deſſein d'endormir le criminel. Il diſoit, *que cette audace de ſon neveu n'étoit qu'un emportement de jeuneſſe, un mouvement d'un étourdi ſans aucune experience.* Cependant il dreſſoit une conjuration ſecrete contre le conſpirateur par le moyen de ſes propres domeſtiques, qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir, ou qui en rappellerent le ſouvenir à la vûë des préſens & des promeſſes qu'on leur fit. Motezuma obtint donc par cette voye, qu'ils ſe ſaiſiſſent durant la nuit de la perſonne de ſon neveu dans ſon propre logis, & qu'ils l'embarquaſſent ſur un canot qui étoit prêt. Il fut ainſi amené à Mexique, ſans qu'il pût ſe défendre, & l'Empereur laiſſa paroître alors toute ſa colere qu'il avoit tenuë cachée : ainſi ſans permettre à Cacumazin de le voir, ni vouloir écouter ſes excuſes, il le fit mettre ſuivant l'avis de Cortez dans la priſon deſtinée à la garde des Nobles, en le traitant comme coupable d'un crime irremiſſible, & digne du dernier ſupplice.

Un frere de Cacumazin ſe trouvoit alors à Mexique ; il étoit heureuſement échapé peu de jours auparavant des mains de ce rebelle, qui avoit voulu le faire aſſaſſiner en trahiſon ſur quelques differends

assez legers. Motezuma l'avoit reçû dans son Palais, & au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert contre les ressentimens de son frere. Ce Prince étoit vaillant & sage, fort estimé à la Cour de Mexique, & extrêmement consideré des vassaux de son frere. Les circonstances de sa disgrace redoubloient encore l'estime & l'affection. Cortez jetta les yeux sur lui; & comme il vouloit s'en faire un ami, & l'attirer à son parti, il proposa à l'Empereur de lui donner l'investiture de la Seigneurie de Tezeuco, puisque son frere s'étoit rendu incapable de regner, après avoir conspiré contre son Souverain. Il representa, *qu'il n'y avoit point de sûreté à punir du dernier supplice un criminel d'une si haute consideration, en un tems où les esprits des Nobles étoient en mouvement: qu'en le privant de sa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui feroit moins de bruit, & seroit neanmoins assez rigoureux pour imprimer de la terreur à tous ses partisans, Que le jeune homme qu'il lui proposoit avoit de meilleures inclinations; qu'il lui devoit déja la vie, & qu'il lui seroit encore redevable d'une Couronne, & d'autant plus engagé à reconnoître ce bienfait, qu'il avoit à le soutenir contre son frere. Qu'enfin par cette disposition l'Empereur donnoit par avance le Royaume à celui qui en devoit heriter, &*

conservoit à son sang la dignité du premier Electeur, qui étoit d'un si grand prix dans l'Empire.

Cette pensée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua aussi-tôt à son Conseil, où on donna de grands éloges à la justice & à la clemence de l'Empereur : sur quoi les Ministres dresserent un decret, en vertu duquel Cacumazin fut dépossedé de toutes ses dignitez, suivant l'usage qui se pratiquoit en ce Pays-là, & son frere nommé pour lui succeder au Royaume & à l'Electorat. Après quoi Motezuma fit venir le nouveau Roy, & durant l'acte de l'investiture, qui se faisoit avec pompe & quelques ceremonies, il lui fit un discours où il paroissoit de la Majesté, reduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidelité ; à quoi il ajoûta en presence de toute l'assemblée, *qu'il avoit pris cette résolution par le conseil de Cortez*, afin de faire comprendre à ce Prince qu'il étoit redevable de sa Couronne au General. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation ; la conjoncture des affaires ne souffroit pas qu'on enterrât un bienfait de cette nature : mais il est bon de remarquer les soins que Motezuma se donnoit pour inspirer à ses peuples des sentimens favo-

rables aux Espagnols & à leur General.

Le nouveau Roy alla bien-tôt prendre possession du Trône à Tezeuco, où il fut reçû & couronné avec de grandes acclamations & une extrême joye. Chacun s'empressoit à celebrer son exaltation, les uns par amour pour sa personne & par la compassion qu'ils avoient sentie de ses disgraces, les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin, & tous ensemble, afin de témoigner que son crime leur faisoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtiment, qui punissoit les coupables sans répandre du sang; & on l'attribua à l'élevation du genie des Espagnols, parce qu'on n'attendoit pas une semblable moderation de celui de l'Empereur. Ce nouveau procedé fut d'une si grande consequence pour ébranler les autres conjurez, qu'ils rompirent aussi-tôt les troupes qu'ils avoient assemblées, & qu'ils implorerent la clemence de l'Empereur. Pour cet effet ils eurent recours à Cortez, & enfin ils obtinrent leur pardon par son intercession. Ainsi cette tempête qui s'étoit formée contre lui, fut dissipée si heureusement, qu'il sortit du peril avec un nouvel éclat, en partie par son adresse, & en partie parce que les accidens mêmes lui furent favorables, puisque Motezuma crut lui être redevable

du repos de ſon Etat : que le premier Prince de l'Empire fut élevé par ſa faveur à cette haute dignité, & qu'il trouva moyen de s'acquerir ceux mêmes qui avoient ſongé à le détruire, & de ſe faire un nouveau fond d'amis & d'obligez.

CHAPITRE III.

Motezuma prend la réſolution de renvoyer Cortez, en répondant à ſon Ambaſſade. Il aſſemble les Nobles de ſon Empire, & diſpoſe leurs eſprits à reconnoître le Roy d'Eſpagne pour le legitime heritier de cet Etat, en arrêtant qu'on lui rende le devoir d'obéiſſance, & qu'on lui paye un tribut comme à un Prince qui deſcendoit de leur premier Conquerant.

Lorſque le calme eut ſuccedé à ces mouvemens qui avoient attiré tous les ſoins de l'Empereur, il ſentit ces élancemens de frayeur que la mémoire du peril laiſſe dans l'imagination. Il fit un retour en lui-même ſur l'état auquel il ſe trouvoit. Il lui parut que les Eſpagnols faiſoient un long ſéjour à ſa Cour, & qu'ils regardoient comme un droit acquis ſur ſa liberté, la bonté qu'il leur témoi-

gnoit : ſur quoi il prit la réſolution de ſe familiariſer moins avec eux, & de prendre une autre conduite à l'exterieur. Il voyoit bien que le pretexte dont Cacumazin s'étoit ſervi pour ſe ſoûlever, tournoit à ſa confuſion, puiſqu'on attribuoit ſa bonté à une baſſeſſe d'eſprit, & il y avoit des momens où il s'accuſoit d'avoir donné occaſion à ces murmures. Ce Prince ſentoit la diminution de ſon autorité, dont la jalouſie tient toujours un poſte fort proche de la Couronne, & le premier lieu entre les paſſions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ſes Sujets ne retombaſſent en de nouvelles inquiétudes, & qu'on ne rallumât quelques étincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez qu'il hâtât le terme de ſon retour : mais il ne trouvoit pas les ouvertures propres à lui faire cette propoſition avec bienſeance, parce qu'on n'oſe faire un libre aveu de ces ſoupçons qui paroiſſent une eſpece de crainte. Motezuma fut durant quelques jours en ces irreſolutions, & conclut enfin qu'il devoit préferablement à tout renvoyer les Eſpagnols, & ſe délivrer de cet obſtacle qui feroit toujours chanceler la fidelité de ſes Sujets.

Il prépara cette matiere avec beaucoup

d'adreſſe, ayant prévenu toutes les réponſes de Cortez avant que de lui déclarer ſes intentions, & détruit toutes les raiſons ſur leſquelles il pouvoit fonder ſon retardement. Ce Prince attendit donc que le General vînt le viſiter, & le reçut ſans marquer aucun changement en ſes actions ni en ſes diſcours. Il fit tomber la converſation ſur le ſujet du Roi d'Eſpagne dont ils parloient ſouvent, appuyant ſur la veneration qu'il avoit pour ce Monarque, & tournant adroitement le même ſujet à ſon but: il dit, *qu'il avoit reſolu de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit en qualité de ſucceſſeur de Quezalcoal, & de Seigneur proprietaire de l'Empire du Mexique.* C'étoit en effet la réſolution de Motezuma, & la ſeule choſe qu'il dit comme il la penſoit, quoiqu'il ne prétendît pas alors en reſtituer le Domaine au Roy; mais ſeulement éloigner Cortez, & lui donner congé avec plus d'honneur. Il ajouta donc, *qu'il étoit prêt d'aſſembler la Nobleſſe de ſes Etats, & de faire cet aveu en leur preſence, afin qu'à ſon imitation ils rendiſſent tous l'hommage qu'ils devoient à ſon Prince, & qu'ils l'établiſſent par quelque contribution dont il avoit deſſein de leur montrer l'exemple, ayant déja préparé des joyaux & d'autres préſens de grand prix, afin de ſatisfaire*

de sa part à cette obligation ; qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y contribuât de la sienne par tout ce qu'elle possedoit de plus précieux, & qu'il ne désesperoit pas qu'on n'en mît ensemble une quantité si considerable, que ce present pourroit paroître sans honte devant ce grand Prince, comme la premiere reconnoissance de l'Empire du Mexique.

Cette proposition de Motezuma accordoit en un même-tems aux Espagnols, tout ce qu'ils auroient osé souhaiter de plus avantageux pour satisfaire leur ambition, & même leur avarice. Elle visoit à leur retrancher tous les prétextes d'un plus long séjour à la Cour, avant que de leur ordonner qu'ils se retirassent : mais il avoit sçû détourner cette vûë avec tant d'adresse, que Cortez n'en découvrit rien. Il le remercia seulement de sa liberalité sans la rejetter, & aussi sans l'encherir, puisqu'il ne faisoit que recevoir de la part de son Prince ce qui lui étoit dû. Cortez étoit d'ailleurs très-satisfait d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il n'auroit osé demander en la situation où ses affaires étoient. Il exaltoit parmi ses Officiers & ses Soldats le service qu'ils rendroient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient un si puissant Monarque à devenir son tributaire. Il representoit les

richesses immenses qui pourroient accompagner cette nouvelle, afin que la relation n'en parût point toute nuë, & qu'elle ne courût point le risque de passer pour incroyable. La verité est qu'il ne pensoit pas alors à s'écarter un moment de son entreprise, & il ne lui paroissoit pas qu'il fût difficile de se maintenir, jusqu'à ce qu'on en eût appris l'état & le progrez en Espagne, & qu'on lui eût envoyé les ordres qu'il devoit suivre. Sa confiance étoit fondée sur la bonne volonté que Motezuma lui témoignoit, sur les amis qu'il acqueroit tous les jours en cette Cour; enfin sur ces heureux succez qui venoient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes se placer sous sa main, ou par quelque cause superieure, qui l'animoit à ne point borner ses esperances à la vûë de tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour les remplir.

Cependant Motezuma qui alloit à son but, & qui sçavoit l'art de déliberer à loisir sur ce qu'il vouloit executer sans remise, depêcha promptement ses ordres pour assembler tous les Caciques de son Empire, suivant sa coutume, lorsqu'il se présentoit quelque affaire importante où la Noblesse devoit assister, sans faire citer les plus éloignez, afin de parvenir plûtôt à ce qu'il prétendoit obtenir par cette diligence.

Ils ſe rendirent tous à Mexique en peu de tems avec la ſuite qu'ils menoient ordinairement à la Cour en ſi grand nombre, qu'il auroit pû donner quelques ſoupçons, ſi on en avoit ignoré le motif & l'uſage. Motezuma les aſſembla dans l'appartement où il demeuroit; & là, en préſence de Cortez, qui fut appellé à cette conference, avec ſes Truchemens & quelques-uns de ſes Capitaines, il leur fit un raiſonnement qui leur apprenoit les raiſons de la reſolution qu'il avoit priſe, & qui ſauvoit adroitement la dureté de cette propoſition. Bernard Diaz a écrit que les Mexicains tinrent deux aſſemblées, & que le General n'aſſiſta point à la premiere. Cela peut être une des équivoques ordinaires à cet Auteur, puiſque Cortez n'auroit pas oublié cette particularité en la ſeconde relation de ſon expedition; outre qu'il s'agiſſoit alors de le ſatisfaire, & de lui donner de la confiance: ainſi ce n'étoit pas le tems de tenir des conſeils ſans ſa participation.

Cette action eut beaucoup d'éclat & d'autorité, parce que les Nobles & les Miniſtres qui réſidoient à la Cour y furent auſſi préſens; & Motezuma jettant les yeux ſur l'aſſemblée d'un air agréable & plein de Majeſté, commença ſon diſcours: il attira d'abord la bienveillance & l'atten-

tion, en leur représentant *à quel point il les aimoit, & combien ils lui étoient obligez*: il les fit souvenir, *qu'ils tenoient de sa main les richesses & les dignitez qu'ils possedoient*, & il établit sur ce principe, *l'engagement où ils se trouvoient, de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur plus grand avantage, après l'avoir digeré par une mûre déliberation, après en avoir pris les mesures de concert avec ses Dieux, & connu par des témoignages sensibles, que c'étoit leur volonté.*

Il affectoit souvent de produire ces lumieres d'inspiration, afin d'interesser la Divinité en ses resolutions; & on le crut alors sur sa bonne foi, parce qu'il n'étoit pas extraordinaire que le Demon le favorisât de ses réponses. Après avoir donné ce fondement à sa proposition & à ce mystere, Motezuma déduisit en peu de mots, » l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expedition des Navatlaques, les prodigieux exploits de Quezalcoal leur premier Empereur, & la Prophetie qu'il leur laissa en les quittant pour marcher à la conquête des Pays Orientaux, prédisant par une inspiration du Ciel que ses descendans reviendroient quelque jour regner en ces Provinces. *Après cela il posa comme un fait incontestable*, que

le Roi des Eſpagnols Souverain de ces «
Regions Orientales, étoit le legitime «
ſucceſſeur de Quezalcoal : *ajoûtant*, «
que ce Monarque étant celui qui devoit «
donner la naiſſance à ce Prince tant «
ſouhaité parmi les Mexicains, promis «
tant de fois par leurs Oracles & par les «
Propheties, pour leſquelles on avoit tant «
de reſpect, ils devoient tous reconnoî- «
tre ce droit hereditaire en ſa perſonne, «
en rendant à ſon ſang les hommages «
qu'en ſon abſence on avoit déferez au «
droit d'élection. Que ſi le Roi d'Eſpa- «
gne étoit venu maintenant en perſonne, «
comme il avoit envoyé ſes Ambaſſa- «
deurs, lui-même qui leur parloit, avoit «
tant d'amour pour la raiſon & pour ſes «
Sujets, que le plus grand bien qu'il «
pourroit leur procurer, ſeroit d'être le «
premier à ſe dépoüiller de la dignité «
qu'il poſſedoit, en remettant à ſes pieds «
la Couronne pour lui en laiſſer la diſ- «
poſition abſoluë, ou pour la recevoir de «
ſa main. Cependant comme il ſe ſentoit «
redevable à la bonté de ſes Dieux de «
lui avoir accordé le bonheur de voir «
arriver de ſon tems une connoiſſance «
ſi deſirée, il vouloit être le premier à «
déclarer ſa joye, qui ne pouvoit être «
trop empreſſée en cette occaſion. Qu'il «

» avoit donc résolu d'offrir dès ce moment
» son obéïssance à ce Monarque, & de
» lui faire quelque service considerable,
» ayant destiné pour ce sujet les plus riches
» joyaux de son tresor. Qu'il souhaitoit
» que sa Noblesse suivît son exemple,
» non seulement en s'acquittant de la mê-
» me reconnoissance, mais encore en l'ac-
» compagnant de quelque contribution de
» leurs biens; afin que le service étant plus
» grand, en parût plus éclatant aux yeux
» de ce Prince.

Motezuma finit ainsi son discours, qu'il ne prononça pas neanmoins tout d'une suite; puisque malgré les efforts qu'il se fit en cette action, quand il vint à se déclarer vassal d'un autre Prince, la déclaration lui parut si outrée, qu'il demeura quelque tems sans trouver des termes propres à cette expression; & en la formant, il s'attendrit si ouvertement, qu'on vit quelques larmes couler sur son visage, comme arrachées par force de ses yeux. Les Mexicains qui connurent son agitation, & la cause d'où elle procedoit, accompagnerent la douleur de leur Prince par des sanglots poussez avec moins de retenuë, voulant, comme il sembloit, avec un peu de flatterie que leur fidelité fît du bruit. C'est ce qui engagea Cortez à demander permission de parler,

afin de raſſurer Motezuma, en diſant, *que l'intention de ſon Roi étoit fort éloignée de le déposſeder de ſa dignité, & qu'il n'avoit aucun deſſein d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement en ſon Empire, puiſqu'il ne demandoit preſentement que l'éclairciſſement de ſon droit en faveur de ſes deſcendans, à cauſe qu'il étoit ſi éloigné des Regions qui compoſoient ce vaſte Empire, & ſi occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut-être arriver de très-long-tems le cas dont leurs traditions avoient parlé.* Cette proteſtation raſſura l'eſprit de Motezuma; il reprit un air tranquille, & acheva ſon diſcours, ainſi qu'on l'a rapporté. L'étonnement & la confuſion s'emparerent de l'eſprit des Mexicains, lorſqu'ils entendirent la réſolution de l'Empereur. Elle leur parut diſproportionnée, & indigne de la Majeſté d'un Monarque ſi puiſſant & ſi jaloux de ſon autorité. Ils le regardoient ſans qu'aucun eût la hardieſſe d'y répondre, ou d'en convenir, ne ſçachant de quelle maniere ils devoient ajuſter leur réponſe ſur les ſentimens du Souverain. Ce ſilence reſpectueux dura juſqu'à ce que le premier Magiſtrat mieux informé des intentions de l'Empereur, prit la parole, & dit, *Que tous les Nobles qui aſſiſtoient au Conſeil, reſpectoient Motezuma comme leur Roi & comme leur Seigneur natu-*

rel & légitime, & qu'ils étoient disposez d'obéir avec empressement à ce qu'il leur proposoit par sa bonté, & qu'il leur ordonnoit par son exemple, puisqu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien medité, & consulté avec le Ciel; & qu'ils n'avoient point d'instrument plus sacré que celui de sa voix, pour apprendre la volonté des Dieux. Tous se rangerent à cet avis; & Cortez prenant à son tour l'occasion de marquer sa reconnoissance, dicta à ses Truchemens un autre discours qui n'étoit pas moins adroit que le premier: *Il remercia Motezuma & toute l'assistance de ce témoignage de leur bonne volonté, acceptant au nom de son Roi le service qu'ils lui offroient,* & reglant ses complimens sur ce principe, qu'il ne falloit point paroître surpris qu'ils rendissent ce devoir à son Prince, de la même maniere qu'un homme qui reçoit ce qui lui est dû, se contente d'agréer l'exactitude de son débiteur.

Les larmes que Motezuma répandit ne donnerent point encore de soupçons au General, sur cet effort de la liberalité de ce Prince, & il ne découvrit point que son but étoit de le renvoyer. Sur quoi il étoit excusable en quelque sorte, de s'être laissé entraîner au premier bruit; parce qu'ayant trouvé l'opinion de ces descendans de Quezalcoal établie entre les Mexicains, comme une

une verité très-conſtante, & une ferme perſuaſion que le Roy d'Eſpagne étoit indubitablement un de ces deſcendans ; l'hommage qu'ils lui rendoient ne paroiſſoit pas ſi irregulier à Cortez, qu'il dût le croire affecté, ou plein d'artifice. Sur cette ſuppoſition il pouvoit encore attribuer les pleurs de Motezuma, & la douleur qu'il ſouffrit de ſe déclarer Vaſſal d'un autre Prince, au mal qu'une Couronne fait quand on vient à la détacher, & qu'on meſure l'extrême diſtance qui eſt entre la Souveraineté & la ſujetion : ce qui eſt, à la verité, une de ces rencontres où l'eſprit peut être abbattu ſans faire tort à la grandeur de l'ame. Neanmoins on doit croire qu'encore que Motezuma regardât le Roy d'Eſpagne comme le legitime ſucceſſeur de l'Empire de Mexique, il n'avoit pas deſſein de tenir tout ce qu'il promettoit. Sa vûë étoit de ſe débaraſſer des Eſpagnols, & de gagner du tems, afin de prendre ſes meſures ſur le conſeil de ſon ambition, ſans faire beaucoup d'attention à ſa parole ; & l'on ne doit pas s'étonner de voir entre ces Rois barbares la diſſimulation, dont l'artifice, capable de perdre d'honneur un particulier, a été néanmoins conſacré comme un art neceſſaire pour regner, par d'autres barbares en politique.

Quoiqu'il en soit, l'Empereur Charles-Quint fut de ce jour-là reconnu comme le legitime successeur hereditaire à l'Empire de Mexique dans l'opinion de ces Peuples, & effectivement destiné par le Ciel à prendre une possession plus réelle de cette Couronne. On dressa un Acte public de cette Déclaration avec toutes les solemnitez qui parurent necessaires, suivant le stile des actes de foi & hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. L'aveu que Motezuma & ses Vassaux en faisoient à l'Empereur, lui donnoit quelque chose de plus que le nom de Roi, & fut comme une mysterieuse insinuation du titre qu'il acquit depuis par le droit de ses armes, fondé sur une juste défense, ainsi qu'on le verra ensuite : circonstance particuliere en la conquête de Mexique, qui servit à justifier l'acquisition de cet Empire ; outre les autres considérations generales sur lesquelles, en d'autres endroits, la guerre n'est pas seulement permise, mais encore juste & raisonnable, autant de fois qu'on la réduit aux termes d'un moyen necessaire pour introduire l'Evangile.



CHAPITRE IV.

Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur & des Nobles. Motezuma lui dit avec fermeté, qu'il se prepare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même tems qu'il reçoit l'avis que des Vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.

MOtezuma n'épargnoit aucuns soins pour parvenir à ce qu'il souhaitoit, resolu de menager jusques aux momens, afin de renvoyer plutôt les Espagnols ; & sentoit un état violent en cette espece de sujetion qu'il étoit obligé de conserver, afin qu'elle ne cessât point de paroître volontaire. Il mit donc entre les mains de Cortez le present qu'il tenoit tout prêt, composé de plusieurs pieces curieuses d'or, & quelques pierreries, dont les unes servoient à l'ornement de sa personne, & les autres à la seule ostentation ; plusieurs joyaux d'or en figure d'animaux, d'oiseaux & de poissons, dont l'artifice n'étoit pas moins précieux que la matiere ; grande quantité de ces pierres qu'ils appellent en-

core Chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qu'ils estimoient alors follement autant que les diamans; & divers tableaux de plumes, dont les couleurs nées avec elles, imitoient plus parfaitement la nature, ou avoient moins à feindre pour l'imiter: present d'un cœur Royal qui se sentoit oppressé, & qui vouloit mettre à prix sa liberté.

Les presens des Nobles Mexicains suivirent de près celui de leur Prince, sous le titre de Contribution. Ils consistoient en pieces d'or, & en autres bijoux de même qualité; en quoi ils essayerent de se surpasser les uns les autres, à dessein, comme il sembloit, de renvier sur l'obéïssance qu'ils devoient aux ordres du Souverain; & mêlant à ce devoir un peu de vanité. Tout cela étoit adressé à Motezuma, & passoit par son ordre au quartier des Espagnols. On nomma un Intendant & un Tresorier, afin de tenir compte de ce qu'on recevoit, & on assembla en peu de jours une si grande quantité d'or, qu'en reservant les joyaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faisant fondre le reste, il monta à la somme de six cens mille marcs d'or en barres, de bon aloy, dont on tira le quint pour le Roy, & un autre quint pour le General, d'un commun consentement de tous les

Soldats, & à la charge de prendre ſur ſon compte les dépenſes publiques & neceſſaires à toute l'armée en general. Cortez mit encore à part la ſomme pour laquelle il ſe trouvoit engagé envers Diego Velaſquez, & ce qu'il avoit emprunté de ſes amis en l'Iſle de Cuba; le reſte fut partagé entre les Capitaines & les Soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

On fit les parts égales à ceux qui avoient quelques emplois: mais on mit quelque difference entre les ſimples Factionnaires; parce que l'on donna une plus grande récompenſe à ceux qui avoient témoigné moins d'inquiétude dans les mouvemens qui s'étoient paſſez: équité dangereuſe, où la récompenſe eſt offenſante, & la comparaiſon odieuſe. Elle attira auſſi de grands murmures, & même des paroles inſolentes contre Cortez & contre les Capitaines; parce qu'à la vûë de tant de richeſſes ceux qui avoient le moins de merite prétendoient une récompenſe égale aux autres. Cependant on ne pouvoit pas ſatisfaire leur avarice; & il n'étoit pas à propos de publier les raiſons de cette inegalité.

Bernard Diaz a traité cet article avec peu de diſcretion. Cet Auteur a gâté beaucoup de papier, à peſer & à groſſir ce que les pauvres Soldats ſouffrirent en ce parta-

ge, jusqu'à rapporter comme de bons mots ce que celui-ci ou celui-là avoient dit dans les promenades. Ce qu'il en a dit en effet, sent plus le pauvre Soldat, que l'Historien : néanmoins Herrera l'a suivi avec beaucoup de confiance & peu d'attention ; puisque ce n'est pas une moindre prévarication dans l'Histoire, de ne toucher qu'en passant les choses sur lesquelles on doit appuyer, que de s'arrêter long-tems sur celles qu'on pourroit supprimer. Cependant ces deux Auteurs conviennent que le dégoût des Soldats cessa par la liberalité que Cortez fit de son propre fonds à ceux qui se plaignoient : sur quoi ils donnent de grands éloges à la generosité & au désinteressement du General, en se contentant de détruire ce qu'ils n'avoient qu'à effacer de leur narration.

Aussi-tôt que Motezuma & les Nobles de son Empire, eurent rendu l'aveu de leur obéïssance, que ce Prince avoit promis dans l'Assemblée, il fit appeller Cortez, & prenant un air severe, contre sa coutume, il lui dit : *Qu'il étoit à propos qu'il songeât à s'en aller, puisqu'il avoit reçû toutes ses dépêches. Que tous les motifs ou les pretextes de son sejour ayant cessé, après avoir reçû une réponse si favorable à son Roy, les Mexicains ne pourroient se persuader que Cortez n'eût des*

vûës dangereuſes, s'ils le voyoient inſiſter ſans ſujet à demeurer à la Cour ; ni lui ne pourroit plus ſoutenir ſon parti, du moment qu'il abandonneroit celui de la raiſon Cette maniere d'inſinuer ſes volontez en peu de mots, & en forme de menace, avec toutes les marques d'un deſſein prémedité, ſurprit ſi fort le General, qu'il fut obligé d'appeller toute ſa moderation pour y répondre. Il reconnut alors l'artifice des liberalitez de Motezuma, & des faveurs qu'il avoit étalées en la derniere Aſſemblée ; ce qui fit naître quelque mouvement en ſon cœur, pour répliquer à ce Prince d'une maniere ferme, en s'appuyant de cette ſuperiorité de genie qui lui donnoit quelque empire ſur ſon eſprit. Soit qu'il n'eût que cette vûë, ou que voyant Motezuma parler avec tant de hauteur, il ſoupçonna qu'il n'eût préparé quelque ſecours de reſerve, Cortez ordonna ſecretement à un de ſes Capitaines qu'il fît prendre les armes aux Soldats, & qu'il les tînt prêts à recevoir ſes ordres : mais une réflexion plus moderée étant venuë à ſon ſecours, il ſe détermina tout d'un coup à témoigner de la ſoumiſſion aux volontez de l'Empereur ; & afin de donner quelque couleur au retardemenr de ſa réponſe, il s'excuſa galamment d'avoir paru embarraſſé, *lorſqu'il l'avoit vû plus émû qu'à*

l'ordinaire, quoique ce qu'il lui ordonnoit fût si conforme à la raison. Cortez ajouta : *Qu'il alloit songer à presser son départ. Qu'il avoit déja préparé pour ce sujet toutes les choses dont il avoit besoin; & que desirant executer ce dessein, sans differer davantage, il avoit résolu de lui demander congé de faire construire quelques vaisseaux propres à une si longue navigation, puisqu'il n'ignoroit pas la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire.* Il marquoit ainsi son obéïssance lorsqu'il en suspendoit l'effet, & il gagnoit du tems en se tirant de l'embarras où on l'avoit poussé.

On a dit que Motezuma avoit cinquante mille hommes tous prêts à soutenir sa résolution, & qu'il étoit déterminé à se faire obéïr par la force même, s'il étoit nécessaire. Il est certain qu'il appréhendoit fort la réplique du General, & qu'il ne vouloit pas rompre avec lui, qu'à toute extremité; car il l'embrassa avec beaucoup de satisfaction, & loüa sa réponse d'une maniere qui fit voir qu'il n'en esperoit pas une pareille. Il se sentit obligé à Cortez de ce qu'il lui épargnoit une occasion de se broüiller avec lui, parce qu'il avoit pour sa personne une estime où il entroit de l'inclination, & même quelque sorte de respect. Ainsi ce Prince très-content de se voir déchargé d'un grand sujet

ſujet de chagrin, dit au General : *Qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Eſpagnols, ſans leur fournir les choſes néceſſaires à ce voyage. Qu'il donneroit ordre au plûtôt à la conſtruction des vaiſſeaux. Cependant que Cortez ne devoit rien changer à ſa conduite, ni s'éloigner de ſa perſonne, puiſqu'il ſuffiſoit pour la ſatisfaction de ſes Dieux & pour le repos de ſes ſujets, qu'il eût marqué avec quelle promptitude il ſouhaitoit obéir aux premiers, & complaire aux autres.* Le Demon fatiguoit alors Motezuma, par d'horribles menaces, en ſe ſervant de l'organe de ſes Idoles, pour l'irriter contre les Eſpagnols. Cet Empereur n'étoit pas moins affligé par les nouveaux bruits qui s'élevoient entre les Mexicains, contre la ſoumiſſion qu'il avoit faite en ſe déclarant Tributaire d'un autre Prince, & il conſideroit ce déchet de ſon autorité, comme une nouvelle charge qui tomberoit quelque jour ſur les épaules de ſes Vaſſaux. Ainſi ce Prince ſe trouvoit combattu d'un côté par la politique, & de l'autre par la Religion; & il ne ſe fit pas un effort mediocre, en accordant cette permiſſion au General; puiſqu'il n'avoit pas moins de veneration pour ſes Dieux, que de ſuperſtition pour l'idole de ſon ambition.

On donna promptement les ordres néceſ-

ſaires à la conſtruction des vaiſſeaux. On publia le départ, & Motezuma fit commander à tous les charpentiers qui ſe trouvoient ſur la côte, de ſe rendre à Ulüa, marquant les endroits où on couperoit le bois, & les Bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge, afin qu'on les conduiſît ſans remiſe aux âteliers. Cortez de ſon côté affectoit de ſe tenir dans les termes de l'obéïſſance. Il dépêcha les Ouvriers & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des Brigantins, & qui étoient connus à Mexique. Il diſcourut en public avec eux du port & de la qualité des vaiſſeaux, ordonnant qu'ils y employaſſent le fer, le cordage & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncez, & tout cela paroiſſoit fait pour les apprêts d'un voyage qu'on avoit réſolu; ce qui aſſoupit les inquietudes dont les eſprits étoient émus, & raſſura au General la confiance de Motezuma.

Lorſque ces Officiers furent prêts à partir pour aller à Vera-Cruz, Cortez parla en ſecret à Martin Lopez, né en Biſcaie, & qui avoit la principale conduite de cet ouvrage, où il n'étoit pas moins habile qu'il étoit brave ſoldat: il lui recommanda de ne preſſer pas la conſtruction des vaiſſeaux, & de mener cette affaire avec tant d'adreſſe, qu'on gagnât du tems, ſans

faire paroître de la négligence. Le but du General étoit de se maintenir en cette Cour sous ce pretexte, & de se ménager du tems jusqu'au retour de ses Envoyez, Portocarrero & Montexo. Il esperoit qu'ils lui ameneroient quelques secours, ou au moins une lettre de l'Empereur, avec les ordres dont il avoit besoin pour la conduite de son entreprise, n'ayant jamais abandonné la résolution de la pousser à bout : & en cas qu'il se trouvât forcé de sortir de Mexique à la derniere extrêmité, il avoit résolu d'attendre ces ordres à Vera-Cruz, afin de se couvrir des fortifications de cette Place, & de s'appuyer du secours des Nations de son alliance, pour faire tête aux Mexicains : admirable constance, qui ne se fortifioit pas seulement entre les difficultez presentes, mais qui s'armoit encore contre les coups du hazard.

Un nouvel accident vint déconcerter toutes ces mesures, & donner un nouvel emploi à la prudence & au courage du General. Motezuma fut averti que dix-huit navires étrangers paroissoient à la côte d'Uliia, & ses Officiers en ce quartier-là lui envoyerent le portrait de ces vaisseaux, sur les toiles qui leur tenoient lieu de missives, avec les figures des hommes qu'on avoit pû remarquer, & certains caracteres qui ex-

primoient les conjectures que ces Officiers avoient faites ſur les deſſeins de ces hommes qui paroiſſoient Eſpagnols, en un tems où l'on traitoit de renvoyer ceux qui étoient à la Cour. On ne ſçait pas l'effet que ce tableau fit ſur l'eſprit de Motezuma. Quoiqu'il en ſoit, il fit d'abord appeller le General, & après lui avoir montré la peinture, il lui dit *que les préparatifs qu'on faiſoit pour ſon voyage n'étoient plus neceſſaires, puiſque des vaiſſeaux de ſa Nation étoient arrivez à la côte où il pourroit s'embarquer*. Cortez regarda ce tableau avec plus d'attention que de ſurpriſe ; & quoiqu'il n'entendît rien aux caracteres qui l'expliquoient, il en comprit aſſez par les habits de ſoldats, & par le port & la fabrique des vaiſſeaux, pour ne pas douter qu'ils ne fuſſent Eſpagnols. Son premier mouvement le porta à ſe réjoüir du retour de ſes Envoyez qu'il crut fort certain ; & du ſecours qu'il eſperoit d'un ſi grand nombre de vaiſſeaux. L'imagination s'attache aiſément aux choſes qu'on ſouhaite; & Cortez ne put ſe perſuader qu'une ſi puiſſante flotte vînt traverſer ſes deſſeins; parce que ſa maniere d'agir noble & ſincere ne lui permettoit pas d'avoir d'autres penſées, & qu'un eſprit droit & bien intentionné ſent de la peine à tourner ſes vûës ſur ce qui choque la juſtice & la

raiſon. Sa réponſe fut, *qu'il partiroit ſans remiſe, ſi ces navires retournoient bientôt en Eſpagne* : & ſans paroître étonné que Motezuma eût reçû les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoiſſoit l'extrême diligence de ſes couriers, il ajoûta : » Que les Eſpagnols qui demeuroient à Zempoala, ne tarderoient pas à lui apprendre cette nouvelle ; & qu'alors on ſçauroit précisément la route & les deſſeins de cette flotte ; & on verroit s'il étoit neceſſaire de continuer la fabrique des vaiſſeaux, ou ſi l'on pourroit s'en paſſer pour faire le voyage. » L'Empereur approuva cet expedient, ſe rendant à la raiſon, & ſçachant bon gré au General de ſon obéïſſance.

Les lettres de Vera-Cruz vinrent bien-tôt après. Sandoval mandoit *que ces navires appartenoient à Velaſquez, & qu'ils portoient huit cens ſoldats Eſpagnols, à deſſein de combattre Cortez, & de s'oppoſer à ſa conquête.* Le General reçut cette attaque imprevûë en preſence de Motezuma, & il eut beſoin de toute la force de ſon eſprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit. Il voyoit naître le danger d'où il attendoit du ſecours ; la conjoncture étoit terrible, & le mal preſſant de toutes parts ; peu ou point d'aſſurance du côté des Mexicains,

& les ennemis ſur la côte. Neanmoins il fit ce qu'il put pour raſſurer ſon viſage, il cacha ſes chagrins à l'Empereur, & adoucit la nouvelle entre les Soldats; après quoi il ſe retira, afin de raiſonner ſans paſſion ſur cet embarras, & avoir plus de liberté d'eſprit pour courir promptement au remede.

CHAPITRE V.

On rapporte les nouvelles meſures priſes par Velaſquez pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velaſquez envoye contre ce General, ſous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Eſpagne, & ſon premier effort pour reduire les Eſpagnols de Vera-Cruz.

NOus avons laiſſé Diego Velaſquez aſſiegé de ſoupçons & de défiances, irrité d'avoir fait de vains efforts pour retenir Cortez, & diffamant, ſous le nom de trahiſon, le parti que celui-ci avoit pris, de s'échapper aux violences dont on le menaçoit. Velaſquez cherchoit ſous ce titre à donner un honnête prétexte à ſa vengeance, lorſqu'il reçut les lettres du

Licencié Benoît Martin ſon Chapelain, avec la qualité d'Adelantado, au nom du Roi, non ſeulement en l'Iſle de Cuba, mais encore en toutes les Terres qui ſe découvriroient, ou dont on feroit la conquête ſous ſa conduite. Son Chapelain lui apprenoit encore la bienveillance ou la reconnoiſſance dont l'Evêque de Burgos Préſident des Indes, embraſſoit & défendoit ſes interêts, contre les Envoyez de Cortez, qui en avoient été mal reçûs : mais il lui donnoit avis en même tems de la bonté que l'Empereur avoit témoignée à ces Envoyez, en leur donnant audience à Tordeſillas, du bruit que les richeſſes qu'ils apportoient, avoit fait en Eſpagne, & des hautes idées que l'on avoit conçûës de cette conquête, que l'on mettoit fort au deſſus de toutes les autres.

La nouvelle dignité de Velaſquez éleva ſes penſées ; les faveurs qu'il avoit reçûës du Préſident, augmenterent ſa préſomption ; & comme les paſſions croiſſent dans les hommes avec leur pouvoir, & qu'elles prennent d'autant plus d'empire, qu'elles ſe voyent ſoutenuës par plus d'autorité, le Gouverneur ſe crut auſſi d'autant plus engagé à ſe reſſentir de l'offenſe qu'il croyoit avoir reçûë, qu'il ſe regardoit alors avec un air de ſuperiorité, qui lui perſua-

doit que ce ſentiment qui naiſſoit d'une pure jalouſie, ne regardoit que ſa propre juſtification. Les applaudiſſemens que l'on avoit donnez à Cortez, affligeoient Velaſquez, & outroient ſa patience; & quoiqu'il ne fût point fâché de voir cette conquête ſi avancée, parce que les regles du devoir naturel à un Sujet, conſervoient dans ſon cœur la place qui eſt dûë au ſervice du Roy; neanmoins il ne pouvoit ſouffrir qu'un autre que lui en enlevât le mérite, qu'il regardoit comme ſon propre bien: mettant à ſi haut prix la part qu'il avoit euë au projet de cette expedition, qu'il s'en attribuoit le nom de Conquerant, ſans autre fondement; & ſe croyant maître ſi abſolu de toute l'entrepriſe, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient pouſſée juſqu'au point où elle étoit, comme s'il les avoit faits lui-même.

Le Couverneur ſur ces principes & ces viſions, reſolut de lever une armée, & de préparer un flotte, à deſſein de ruiner Cortez, & tous ceux qui le ſuivoient. Il acheta des vaiſſeaux, il enrôla des Soldats, & courut lui-même par toute l'Iſle de Cuba, viſitant les Habitations des Eſpagnols, & animant ceux de ſa faction. Velaſquez leur repreſentoit l'obligation qu'ils avoient de venger le tort qu'on lui

avoit fait : il leur partageoit par avance *les grands tresors qu'ils devoient tirer des Pays conquis, & qui étoient alors usurpez*, (à ce qu'il disoit,)*par des rebelles subornez, qui étoient sortis en fuïant de l'Isle de Cuba, afin que personne ne pût douter de leur lâcheté.* Ces belles esperances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, lui firent assembler en peu de tems une armée qu'on pouvoit appeller en ce Païs-là, redoutable, par le nombre & par la qualité des troupes qui la composoient. Elle étoit de huit cens Fantassins Espagnols, quatre-ving Cavaliers & dix ou douze pieces d'artillerie, avec une provision abondante de vivres, d'armes & de munitions. Velasquez nomma pour la commander en chef Pamphile de Narvaez, né à Valadolid, homme de merite, & fort consideré ; mais attaché à ses opinions, qu'il soutenoit avec quelque dureté. Il lui donna la qualité de son Lieutenant, en prenant lui-même celle de Gouverneur, au moins, de la Nouvelle Espagne.

Narvaez reçut encore une instruction secrete du Gouverneur, qui lui ordonnoit de songer particulierement à se saisir « de Cortez, & à le lui envoyer avec « une bonne escorte, afin qu'il reçût de «

» sa main le châtiment qu'il meritoit.
» Qu'il traitât de la même maniere les
» principaux Officiers qui suivoient ce
» rebelle, à moins qu'ils ne se réduisis-
» sent à l'abandonner; & qu'il prît pos-
» session en son nom, de tout ce qu'on
» avoit conquis, en l'adjugeant à l'éten-
» duë de son Gouvernement. » Velas-
quez ne s'arrêta pas beaucoup à raisonner sur les accidens qui pouvoient arriver, parce que la vûë des grandes forces qu'il avoit assemblées, lui faisoit paroître facile tout ce qu'il se proposoit; & la trop grande confiance, défaut ordinaire aux esprits outrez, ne voit les perils que de loin, ou ne reconnoît les difficultez que lorsqu'elle en est presque accablée.

Les Religieux de saint Jerôme qui présidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, furent instruits de ce mouvement, & des préparatifs de Velasquez. Comme ils avoient une Jurisdiction superieure sur les autres Isles, & qu'ils vouloient prévenir les inconveniens qui pourroient resulter d'une si dangereuse concurrence, ils envoyerent le Licencié Lucas Vasquez d'Aillon, Juge de l'Audience Royale, pour essayer de ramener ce Gouverneur aux termes de la raison : & en cas que les voyes de

la douceur ne réüssissent pas, le Licencié devoit lui signifier les ordres dont il étoit porteur ; & lui commander, sous de grosses peines, de désarmer ses Soldats & sa flotte, & de n'apporter ni trouble ni empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé, sous couleur qu'elle lui appartenoit, ou par quelque autre raison ou prétexte que ce fût : & supposé que Velasquez eût quelque querelle particuliere contre la personne de Cortez, ou quelque droit sur le Pays qu'il soumettoit à Sa Majesté, il l'exposât devant les Tribunaux de sa Justice, où il devoit être assuré qu'on la lui rendroit dans toutes les regles.

Ce Ministre étant à Cuba, y trouva la flotte prête à partir, composée d'onze navires de haut bord, & de sept autres un peu plus forts que des brigantins, tous en fort bon état, & Velasquez fort empressé à faire embarquer les troupes. Le Licencié s'efforça de le reduire en lui exposant en ami toutes les raisons qui se présentoient à son esprit, pour calmer celui du Gouverneur, & lui donner de la confiance. Il lui remontra « ce qu'il hazardoit, « si Cortez prenoit la resolution de se dé- « fendre, avec des Soldats engagez par « leur propre interêt à soutenir ceux de « leur Commandant : le mal que cette «

» démarche alloit faire entre les Indiens, » Peuples belliqueux, & soumis depuis » peu de tems, lorsqu'ils verroient naître » une guerre entre les Espagnols mêmes. » Que si cette division causoit la perte » d'une conquête qui avoit déja fait un » si grand éclat en Espagne, sa reputation » couroit risque de recevoir une tache, » dont ceux qui le favorisoient le plus, » ne pourroient le laver. » Après cela, Vasquez parlant au nom de l'Audience Royale de Saint Domingue, voulut lui persuader : « Qu'il demandât justice aux » Juges de ce Tribunal qui examineroient » son droit avec des impressions differentes » de celles qu'ils prendroient, s'ils en ve- » noient jusqu'à le décrier par cette vio- » lence. » Enfin, comme cet Officier vit que Velasquez n'étoit plus capable de recevoir un bon conseil, parce que tout ce qui n'alloit pas à ruiner Cortez, lui paroissoit impratiquable, il produisit ses ordres, & les lui fit signifier par un Greffier qu'il avoit amené; ce qu'il accompagna de diverses requêtes & protestations : mais tout cela n'eut pas la force de lui faire changer de résolution. Le titre d'Adelantado faisoit tant de bruit dans son imagination, qu'il parut ne vouloir point reconnoître de Superieur en son Gouver-

nement, & que sa désobéïssance devint une espece de revolte. L'Auditeur laissa passer quelques emportemens de Velasquez, sans heurter de droit fil sa passion, afin de ne le pousser pas plus avant dans le précipice; & quand il le vit resolu à presser l'embarquement de ses troupes, il témoigna quelque desir de voir un Pays si renommé, & s'offrit de faire le voyage par pure curiosité. Velasquez lui en accorda la permission, afin qu'on ne sçût pas si-tôt à Saint Domingue l'insolence de ses réponses, & le Licencié s'embarqua avec l'estime & l'approbation de toute l'Armée. Sa résolution, soit qu'elle vînt de son propre mouvement où de l'instruction qu'il avoit, parut fort prudente, & capable d'empêcher les suites d'une rupture entre les Espagnols. Il se persuada fort probablement qu'il lui seroit plus aisé d'obtenir la soumission dûë aux ordres de l'Audience Royale, lorsqu'on seroit hors de la Jurisdiction de Velasquez, & que sa mediation auroit plus d'autorité sur l'esprit de Narvaez; & quoique sa presence, comme on le verra, fut cause d'un nouvel inconvenient, on ne doit pas refuser à son zele & à la droiture de son intention les loüanges qu'ils meritent; puisqu'encore que les évenemens s'écartent sou-

vent des moyens que l'on employe pour les faire réüssir, cet effet du hazard ne doit point ôter le nom de sages aux déliberations bien concertées. André de Duero s'embarqua sur la même flotte. Il étoit Secretaire de Velasquez, & le même qui avoit rendu de si bons offices à Cortez au commencement de sa fortune. Quelques-uns disent qu'il entreprit ce voyage, afin d'aller prendre part aux richesses de son ami, en vertu du service qu'il lui avoit rendu. Les autres soutiennent que le dessein du Secretaire étoit de se rendre mediateur entre les deux Commandans, & d'empêcher autant qu'il le pourroit la ruine de Cortez; & ce sentiment nous paroît plus juste que le premier, parce que nous ne goûtons pas le procedé de ces Historiens qui se font honneur de la malignité de leurs conjectures.

La flotte se mit à la voile, & étant favorisée du vent, elle se trouva en peu de jours à la vûë de la terre qu'elle cherchoit. On jetta l'ancre dans le Port d'Ulüa, & Narvaez mit à terre quelques Soldats, afin de prendre langue, & de reconnoître le Pays. Ils rencontrerent, sans aller bien loin, deux ou trois Espagnols qui s'étoient écartez du bord de la mer, & que ces Soldats amenerent au vaisseau de Narvaez. Ces

gens, ſoit par épouvante, ou par legereté d'eſprit, informerent d'abord Narvaez de tout ce qui ſe paſſoit à Mexique & à Vera-Cruz, & flatterent ce Commandant aux dépens de Cortez. La premiere réſolution que Nervaez prit ſur ces avis, fut de traiter avec Sandoval, afin qu'il lui rendît la Place dont il étoit Gouverneur, pour la garder au nom de Velaſquez, ou la raſer, en ſe joignant à ſon armée avec les Soldats de ſa garniſon. Narvaez commit cette negociation à un Eccleſiaſtique qui le ſuivoit, nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'eſprit, bruſque & plus emporté qu'il ne convenoit à ſa profeſſion. Il le fit accompagner par trois Soldats qui devoient ſervir de témoins, & par un Notaire, en cas qu'il fût neceſſaire d'en venir aux formalitez d'une ſignification.

Sandoval avoit diſpoſé des ſentinelles redoublées, afin d'être averti des mouvemens de la flotte en faiſant paſſer la parole des unes aux autres. Ainſi il ſçut l'arrivée de ces Envoyez, avant qu'ils fuſſent près de la Ville; & ſur l'aſſurance qu'il eut qu'ils n'étoient point ſuivis d'une plus grande troupe, il ordonna qu'on leur ouvrît les portes, & alla les attendre à ſon logis. Ils vinrent avec quelque préſomption d'un favorable accueil, & le Prêtre après les premieres ci-

visitez, remit entre les mains du Gouverneur sa lettre de créance, & lui exposa *le détail des forces que Narvaez conduisoit, à dessein de tirer satisfaction au nom de Velasquez, de l'injure que Cortez lui avoit faite, en s'écartant de l'obéissance qu'il lui devoit; cette conquête appartenant absolument à Velasquez, puisqu'on l'avoit entreprise par ses ordres & à ses dépens.*

Il avança cette proposition comme un article qui ne souffroit point de difficultez, abondant en droit & en raison; enfin comme un homme qui s'attendoit qu'on lui sçauroit bon gré, de venir présenter un parti si avantageux en une affaire que la force ne soutenoit pas moins que la justice. Sandoval avec une émotion qu'il eut peine à cacher, lui répondit « Que Narvaez étoit son » ami, & si fidele sujet du Roy, que tous » ses desirs ne pouvoient aller qu'à l'avan- » tage du service de Sa Majesté. Que la si- » tuation des affaires & l'état où on avoit » poussé la conquête de Mexique, deman- » doient que Narvaez unît ses forces à cel- » les de Cortez, & qu'il lui aidât à donner » la derniere main à cette entreprise, » qui étoit si fort avancée. Qu'il falloit » songer principalement à ce devoir, le » premier & le plus important de tous; » puisque les querelles entre des particu-
liers

liers ne doivent pas être décidées par «
une guerre civile. Neanmoins, que si «
Narvaez poussé par son interêt ou par «
un motif de vengeance, entreprenoit «
temerairement quelque chose par vio- «
lence contre Hernan Cortez, il de- «
voit s'assurer dès ce moment, que «
lui qui parloit, & tous les Soldats qui «
gardoient cette Place, étoient réso- «
lus de perdre la vie avant que de «
commettre une action aussi infâme que «
celle qu'on leur proposoit. »

Guevara se sentit frappé de ce refus comme d'un coup de trait; & ayant plus de disposition à suivre l'impetuosité de son temperament, qu'à le moderer, il éclata par des injures & des menaces contre Cortez, qu'il appella Traître; ajoutant encore mal-à-propos, que Sandoval & ceux qui lui obéïssoient, ne l'étoient pas moins. Les uns & les autres essayerent d'adoucir son ressentiment, en lui representant la dignité de son caractere, afin qu'il comprît au moins la raison qui les obligeoit à souffrir son insolence : mais cet homme élevant sa voix, sans changer de stile, commanda au Notaire de signifier les ordres dont il étoit porteur, afin que tous les Espagnols sçussent qu'ils étoient obligez sur peine de la vie d'obéïr à Narvaez. Il fut as-

ſez mal obéï, parce que Sandoval dit nettement au Notaire *qu'il le feroit pendre, s'il étoit aſſez hardi pour lui ſignifier des ordres qui ne vinſſent point du Roy même.* Enfin la conteſtation s'échauffa juſqu'à ce point, que Sandoval s'animant un peu trop, fit arrêter ces Envoyez: après quoi faiſant reflexion ſur le mal qu'ils pourroient cauſer, s'ils rapportoient à Narvaez toute la chaleur de leur reſſentiment, il ſe reſolut de les envoyer à Mexique, afin que Cortez pût s'en aſſurer, ou les ramener à la raiſon: ce qu'il exécuta ſur le champ, ayant fait venir des Indiens qui les porterent ſur leurs épaules en cette eſpece de litiéres qu'ils appellent *Andas*. Un Eſpagnol de confiance appellé Pierre de Solis, alla avec les priſonniers pour commander leur garde; & Sandoval informa Cortez par un courier exprès, de tout ce qu'il avoit fait. Après cela il s'aſſura de la fidelité de ſes Soldats; il appella à ſon ſecours les Indiens alliez, & diſpoſa tout ce qui étoit neceſſaire à ſa défenſe, en ſage & prudent Capitaine.

Il faut convenir que Sandoval pouſſa trop loin la licence militaire, en faiſant arrêter un Eccleſiaſtique, & qu'il donna trop à l'emportement de ſa colere, ſi la politique n'eut point de part à ſa réſolution. Elle pouvoit lui repreſenter qu'un homme auſſi vio-

lent qu'étourdi, feroit un méchant perſonnage auprès de Narvaez ſur le ſujet de la paix, qui étoit ſi neceſſaire. On peut croire que ſon reſſentiment concourut avec cette importante conſideration au deſſein qu'il forma ; & s'il le fit dans cette vûë, comme on peut le préſumer de la patience dont il endura les premiers boüillons de la colere, on ne doit pas blâmer la conduite entiere de Sandoval, s'il n'a pas ſçû garder par tout une parfaite moderation ; puiſque la bruſquerie d'un chagrin emporte quelquefois ce qu'on ne pourroit obtenir de la modeſtie, & que la colere ſert à donner de la chaleur à la prudence.

CHAPITRE VI.

Les précautions que Cortez prend pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un Traité de paix, que Narvaez ne veut pas recevoir ; au contraire il publie la guerre, & fait arrêter le Licencié Luc Vaſquez d'Aillon.

COrtez étoit ſouvent informé de toutes ces particularitez, par des avis qui lui donnerent enfin des lumieres certaines de ce qu'il n'avoit fait que ſoupçonner : il apprit que Nervaez avoit mis pied à terre

avec son Armée, & qu'il marchoit droit à Zempoala. Sa raison lui fit alors passer quelques mauvaises heures, en lui donnant des vûës très fines & fort étenduës sur tous les inconveniens, & une grande incertitude sur les remedes qu'on devoit y apporter. Il ne s'ouvroit point de parti dont il eût lieu d'être satisfait : c'étoit une temerité condamnable, d'aller combattre Narvaez avec des forces si inégales, lors même qu'il falloit laisser une partie des Soldats à Mexique pour maintenir le quartier, défendre les tresors acquis, & conserver cette espece de garde que Motezuma vouloit bien souffrir encore. Il n'étoit pas moins dangereux d'attendre l'ennemi dans Mexique, au hazard de remuer ces humeurs seditieuses, qui commençoient à se réveiller dans l'esprit des Peuples de cette grande Ville, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation; ce qui étoit proprement s'attirer de nouveaux ennemis. Le parti le plus raisonnable étoit de traiter avec Narvaez, afin qu'il joignît ses forces à celles de Cortez; mais c'étoit aussi le plus difficile. La connoissance qu'on avoit de l'esprit rude & fier de ce Commandant, ne permettoit pas d'esperer qu'il se rendît traitable, quand même Cortez se reduiroit à lui deman-

der cette grace au nom de leur ancienne amitié ; ce qu'il ne vouloit point faire, parce que la voye des prieres réüssit mal avec les insolens, & qu'elle est toujours de mauvaise grace, lorsqu'il s'agit de faire des propositions de paix. Enfin le General se representoit la perte entiere de la conquête, la malheureuse conclusion d'une entreprise si grande & si avancée, la cause de la Religion abandonnée, & le service du Roy ruiné : mais son chagrin le plus mortel étoit de se voir obligé à témoigner une feinte assurance, en portant le calme sur son visage, & la tempête dans le cœur.

Il disoit à Motezuma : « Que ces Espagnols étoient des Sujets de son Roy, « qui venoient sans doute en qualité « d'Ambassadeurs appuyer les premieres « propositions qu'il lui avoit faites. Qu'ils « formoient une espece d'Armée suivant « la coutume de leur Nation. Mais qu'il « les disposeroit à retourner en Espagne, « & même qu'il s'en iroit avec eux, « puisqu'il avoit pris son audience de « congé, sans que sa Grandeur eût laissé « rien à souhaiter à des gens qui n'a- « voient que les mêmes offres à lui faire « de la part de leur Prince. » D'ailleurs Cortez animoit ses Soldats par diverses con-

ſiderations, dont neanmoins il connoiſſoit aſſez la foibleſſe. Il leur diſoit : » Que Narvaez étoit ſon ami, ſi honnête homme, & ſi ſage, qu'il ſe rendroit à la raiſon, en preferant le ſervice de Dieu & celui du Roy aux interêts d'un Particulier. Que Velaſquez avoit dépeuplé l'Iſle de Cuba, afin d'exercer ſa vengeance ; mais qu'à ſon avis c'étoit plutôt un ſecours qu'il leur envoyoit, pour achever la conquête de cet Empire ; puiſqu'il ne deſeſperoit pas que ces gens qui venoient comme ennemis, ne devinſſent bien-tôt leurs compagnons. » C'eſt ainſi que le General entretenoit l'eſprit de ſes Soldats ; mais il s'expliquoit plus ouvertement à ſes Capitaines, en leur communiquant une partie de ſes inquiétudes. Il les prévenoit ſur la conſideration des accidens qui pourroient arriver ; faiſant diverſes reflexions ſur le peu d'experience & de conduite de Narvaez, & des Soldats qui le ſuivoient, ſur l'injuſtice de la cauſe qu'ils ſoutenoient, & ſur d'autres motifs de confiance, où la diſſimulation avoit auſſi ſa part, puiſqu'il leur donnoit bien plus d'eſperance qu'il n'en avoit lui-même.

Cortez conclut enfin, leur demandant

leurs avis, ainsi qu'il avoit accoutumé en des occasions de cette importance; & après avoir preparé leurs esprits à lui proposer ce qu'il croyoit être le plus avantageux, ils résolurent de tenter la voye d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis si raisonnables qu'il ne pût les refuser, sans se charger de toutes les pernicieuses suites d'une rupture. En même tems il prit diverses précautions, afin de satisfaire son activité: il avertit ses amis de Tlascala de tenir prêts jusques à six mille hommes de guerre, pour une action où il pourroit avoir besoin de leur secours: il ordonna au Commandant de trois ou quatre Soldats Espagnols qui alloient à la découverte des mines en la Province de Chinantla, qu'il disposât les Caciques de cette Province à faire une levée de deux mille hommes, & à se préparer pour les faire marcher au premier avis. Les Chinanteques étoient grands ennemis des Mexicains, & témoignoient beaucoup d'affection aux Espagnols, à qui ils avoient envoyé offrir leurs services. Cette Nation brave & guerriere parut propre à Cortez pour fortifier ses troupes; & comme il se souvint d'avoir entendu priser les piques ou lances de ces Peuples, en ce qu'elles étoient de meilleur bois, & plus longues que les nôtres, il donna or-

dre qu'on lui en envoyât promptement trois cens qu'il diſtribua à ſes Soldats, après qu'on les eût armées d'un cuivre de bonne trempe, qui ſupplea au manquement du fer. Cortez prit cette précaution avant toutes les autres; parce qu'il redoutoit la Cavalerie de Narvaez, & qu'il vouloit avoir le tems d'exercer ſes Soldats au maniment de cette ſorte d'armes.

Cependant Pierre de Solis arriva avec les priſonniers que Sandoval envoyoit à Cortez. Solis lui en donna l'avis, & attendit ſes ordres au bord du lac. Le General qui étoit déja informé de leur voyage par la voye des Couriers, ſortit au devant d'eux accompagné de pluſieurs Officiers, & commanda d'abord qu'on les mît hors des fers. Il les embraſſa tous avec beaucoup de bonté, particulierement le Licencié Guevara qu'il careſſa fort, en lui diſant *qu'il châtieroit Sandoval du peu de conſideration qu'il avoit eu, en ne reſpectant pas comme il le devoit ſa perſonne & ſa dignité.* Cortez le conduiſit à ſon quartier : il lui donna ſa table, & lui témoigna pluſieurs fois d'un air libre & aſſuré, *qu'il s'eſtimoit fort heureux de voir Narvaez en ce Pays-là, parce qu'il ſe promettoit toutes choſes de ſon amitié & des liaiſons qui avoient toujours été entr'eux.* Il prit ſoin que les Eſpagnols paruſſent

sent gais & pleins de confiance en presence de Guevara. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la veneration que les Princes Mexicains lui rendoient. Enfin le General fit present à cét homme de quelques joyaux de grand prix, qui l'adoucirent extrêmement. Il prit la même conduite avec les compagnons de Guevara, sans leur marquer en aucune maniere qu'il avoit besoin de leurs bons offices pour humaniser Narvaez, & il les renvoya tous au bout de quatre jours, persuadez de ses raisons, & engagez par ses bienfaits.

Aprés avoir pris des mesures si adroites, remettant au tems le fruit qu'elles pouvoient produire, Cortez resolut d'envoyer à Narvaez quelque personne de confiance, afin de lui proposer tous les moyens raisonnables pour convenir de ce qui seroit le plus avantageux à leurs interêts communs & au service du Roy. Il choisit pour cet effet le Pere Barthelemi d'Olmedo, dont l'éloquence & la sagesse connuës de tout le monde, ne donnoient pas moins d'autorité à sa personne que son caractere. Il lui donna promptement toutes ses dépêches, adressées à Narvaez, au Licencié Luc Vasquez d'Aillon, & au Secretaire André Duero, avec plusieurs joyaux que

le Pere devoit diſtribuer ſuivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le ſujet general de toutes ces lettres ; & dans celle de Narvaez, Cortez le felicitoit de ſon heureuſe arrivée, par des termes pleins d'eſtime ; & après l'avoir fait reſſouvenir de l'amitié & de la confidence reciproque qui avoit été entr'eux, il l'informoit *de l'état où ſa conquête ſe trouvoit alors, en lui faiſant un détail des Provinces qu'il avoit ſoûmiſes, de l'eſprit & de la valeur des Peuples qui les habitoient, de la puiſſance & de la grandeur de Motezuma.* Le deſſein de Cortez n'étoit pas d'étaler ſes exploits en ce récit ; mais de faire comprendre à Narvaez combien il leur importoit de s'unir & de joindre leurs forces, pour achever une ſi haute entrepriſe. Il lui repreſentoit » ce qu'ils devoient craindre, ſi » les Mexicains, Peuples intelligens & » aguerris, remarquoient de la diviſion » entre les Eſpagnols, puiſqu'ils ſçauroient » bien profiter de cette occaſion, & détrui» re l'un & l'autre parti, pour ſecoüer le » joug des Etrangers. *La concluſion de cette » lettre étoit :* Que pour éviter les diſputes » & les conteſtations, il étoit à propos que » Narvaez lui communiquât les ordres » qu'il portoit ; puiſque s'ils venoient de » la part du Roy, Cortez étoit prêt à

leur rendre une parfaite obéïssance, en «
remettant entre ses mains le bâton de «
General & les troupes qu'il commandoit: «
mais que si ces ordres venoient de Ve- «
lasquez, ils devoient tous deux faire re- «
flexion sur ce qu'ils hazardoient; puis- «
qu'en une affaire qui regardoit l'interêt «
de leur Prince, les prétentions d'un su- «
jet n'étoient pas d'un grand poids, d'au- «
tant moins que son dessein étoit de sa- «
tisfaire Velasquez de toute la dépense «
qu'il avoit faite au premier voyage, & «
de partager avec lui non seulement les «
richesses, mais encore la gloire même de «
cette Conquête. » A la fin, comme il parut à Cortez qu'il avoit peut-être trop appuyé sur le desir d'un accommodement, il conclut par quelques traits de vivacité en disant: « Que s'il avoit compté sur la «
force de ses raisons, ce n'étoit pas que «
celle des mains lui manquât; & qu'il «
sçauroit les soutenir avec la même vi- «
gueur qu'il les proposoit.

Narvaez avoit établi son quartier, & logé son armée à Zempoala, où le gros Cacique employoit tous ses soins à recevoir agréablement ces Espagnols, qu'il croyoit venir au secours de son ami: néanmoins il ne fut pas long-tems à se désabuser, ne trouvant pas en eux le stile que

les premiers lui avoient enseigné ; car encore qu'ils n'eussent point de truchement pour se faire entendre , leurs actions s'expliquoient assez , & leur procedé les distinguoit. Le Cacique reconnut en Narvaez l'air mal concerté d'une fierté dominante qui l'étonna , & il n'eut pas lieu d'en douter , lorsque ce Commandant lui ôta par force tous les meubles & les bijoux que Cortez avoit laissez en sa maison. Les Soldats qui régloient leur licence sur l'exemple de leur Capitaine , traitoient leurs hôtes en ennemis , & ainsi la rapine executoit ce que l'avarice lui ordonnoit.

Le Licencié Guevara vint bien-tôt après conter ses avantures , rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexique , & de la bonne reception que Cortez lui avoit faite , en le traitant avec tant de douceur & de bonté. Il exageroit combien le General recevoit de marques de l'amitié de Motezuma , & du respect de ses sujets ; & passant de là au point qui lui tenoit au cœur , de ne faire paroître aucune division entre les Espagnols , il alloit tout droit à quelques propositions d'ajustement qu'il ne put expliquer , parce que Narvaez trancha brusquement, en lui disant qu'il retournât à Mexique , si les artifices de Cortez avoient usurpé tant de créance sur son es-

prit, & il le chaſſa hors de ſa preſence avec indignité. Mais l'Eccleſiaſtique & ſes compagnons trouverent bien-tôt de nouveaux auditeurs en paſſant avec leurs connoiſſances & leurs preſens aux endroits où les Soldats s'aſſembloient, & où l'adreſſe de Cortez fit ſon effet, en ce qui étoit le plus important; parce que les uns furent touchez de ſes raiſons, les autres charmez de ſa liberalité, & preſque tous affectionnez à la paix : enſorte que la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Le Pere Barthelemi d'Olmedo ſuivit de près Guevara, & trouva dans l'eſprit de Narvaez plus de fierté que d'honnêteté. Il lui rendit la lettre de Cortez, que ce Capitaine lut avec négligence, & ſe diſpoſa à écouter le Pere avec toutes les marques d'un homme qui retient ſon chagrin avec peine, faiſant connoître que la ſeule conſideration de l'Ambaſſadeur lui faiſoit ſouffrir l'Ambaſſade. Le diſcours de ce Religieux fut éloquent & fort : il débuta « par le devoir de ſa profeſſion qui l'obligeoit « à s'entremettre dans ces differends en me- « diateur deſintereſſé. Il s'efforça de prou- « ver la ſincerité des intentions de Cortez, « comme en étant le fidele témoin, obligé « à rendre ce reſpect à la verité. *Il aſſura de* «

» *la part de ce General* qu'on en obtiendroit
» aisément tout ce qu'on lui proposeroit de
» raisonnable, & d'utile au service du Roy.
» *Il representa* ce qu'on hazardoit en divi-
» sant ainsi les Espagnols ses Sujets; l'avan-
» tage qui reviendroit au droit de Velas-
» quez s'il contribuoit par ses armes à la
» perfection de cette conquête : *Ajoutant*
» que Narvaez qui pouvoit disposer de cet-
» te armée, devoit en regler l'employ sur
» l'état present des affaires, comme un ar-
» ticle supposé avant toutes choses en son
» instruction, puisqu'on laissoit toujours à
» la prudence des Capitaines le choix des
» moyens qui devoient conduire à la fin
» qu'on se proposoit, & qu'ils étoient obli-
» gez d'agir suivant les conjonctures du
» tems, & des accidens qu'il amenoit,
» pour ne pas ruiner dans l'execution des
» ordres qu'ils avoient reçus, le fruit que
» l'on en attendoit.

Narvaez répondit avec précipitation, & quelque desordre : » Qu'il ne convenoit
» pas à la dignité de Velasquez, de traiter
» avec un Sujet rebelle, dont le châtiment
» étoit le premier emploi de cette armée.
» Qu'il alloit commander que tous ceux
» qui suivoient Cortez fussent déclarez
» traîtres & perfides. Qu'il avoit des for-
» ces suffisantes pour ôter cette conquête

de ses mains, sans avoir besoin de ses pré- «
tendus avertissemens, ni du conseil de «
gens engagez dans le crime, qui em- «
ployoient pour le persuader, les raisons «
qu'ils avoient de craindre le châtiment. *Le* «
Pere Barthelemi, sans sortir des termes de «
la moderation, lui repliqua : Qu'il devoit «
faire beaucoup d'attention sur le parti «
qu'il avoit à prendre; parce qu'avant d'ar- «
river à Mexique, il trouveroit des Provin- «
ces entieres d'Indiens guerriers, amis de «
Cortez, qui prendroient les armes pour «
sa défense. Qu'il n'étoit pas aussi aisé que «
Narvaez le supposoit, de défaire ce Gene- «
ral; puisque les Espagnols étoient détermi- «
nez à mourir près de lui, & qu'il avoit de «
son côté Motezuma, Prince si puissant, «
qu'il pouvoit mettre sur pied autant d'ar- «
mées, qu'il y avoit de Soldats en la sien- «
ne. Enfin, qu'une matiere de cette qualité «
n'étoit pas l'objet d'une premiere réfle- «
xion : qu'il l'examinât dans une seconde, «
& qu'alors il reviendroit prendre sa ré- «
ponse. » Le Pere prit congé de Narvaez, après cette espece de bravade, qui lui parut necessaire, afin d'abaisser un peu la confiance qu'il avoit en ses forces, sur quoi il fondoit principalement son obstination.

Olmedo alla, sans perdre de tems, s'acquitter des autres devoirs de son instruc-

tion, chez le Licencié Vasquez, & le Secretaire Duero, qui loüerent son zele; approuvant les propositions qu'il avoit faites à Narvaez, & offrant de solliciter sa dépêche par toutes les diligences necessaires à lui faire obtenir la paix, qui convenoit à tout le monde : après quoi le Pere vit les Capitaines & les Soldats qu'il connoissoit. Il tâcha d'autoriser auprès d'eux les bonnes intentions de Cortez : il leur inspira le desir d'un accommodement, & distribua avec choix les joyaux & les promesses dont il étoit chargé. Il voyoit déja quelque jour à former un parti en faveur de Cortez, ou au moins en faveur de la paix, si Narvaez, qui fut averti de ses pratiques, ne les eût rompuës. Il fit venir en sa presence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces : il l'appella mutin & séditieux, qualifiant du nom de trahison, le soin qu'il prenoit de semer entre ses Soldats, les éloges de Cortez. Narvaez avoit resolu de le faire arrêter; & il l'auroit executé, si Duero ne l'avoit empêché. Les instances du Secretaire lui firent prendre une autre voye, qui fut de lui ordonner de sortir à l'heure même de Zempoala.

Le Licencié Vasquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & soutint, qu'avant que de renvoyer le Pere Olmedo, on devoit as-

ſembler tous les Officiers de l'armée, afin de déliberer mûrement ſur la réponſe que l'on feroit à Cortez ; puiſqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix, & qu'il ne paroiſſoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête, & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette propoſition ; mais Narvaez la reçut avec une eſpece d'impatience qui degeneroit en mépris ; & afin de répondre tout d'un coup, à l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur preſence, qu'un Trompette publiât la guerre à feu & à ſang contre Hernan Cortez, en le déclarant traître au Roy. On promit une récompenſe à celui qui le prendroit, ou qui le tuëroit ; & Narvaez donna ſur le champ ſes ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'Auditeur Vaſquez ne put endurer ce fâcheux contre-tems, & il ne le devoit pas auſſi, ni oublier d'y apporter quelque remede par ſon autorité. Il commanda au Crieur de ſe taire, & fit ſignifier à Narvaez: *Qu'il ne ſortît point de Zempoala, ſous peine de la vie, & qu'il n'employât point les armes, ſans le conſentement unanime de toute l'armée.* Il défendit aux Capitaines & aux Soldats d'obéïr à leur Commandant ; & il pouſſa les proteſtations & les requiſitions avec tant de fermeté, que Narvaez aveuglé par

ſa colere, & perdant le reſpect qui étoit dû à ſa perſonne, & au caractere de ce Miniſtre, le fit arrêter honteuſement, & traduire en l'Iſle de Cuba, ſur un de ſes navires. Le Pere Olmedo, fort ſcandaliſé de cette action, s'en retourna ainſi ſans aucune réponſe; & les Capitaines & les Soldats mêmes de Narvaez en furent ſi outrez, que les plus penetrans voyant maltraiter un Miniſtre de cette qualité, ſe trouverent obligez à prendre ſecretement quelques meſures pour maintenir le ſervice de ſa Majeſté; & les autres, moins ſages, eurent ſujet de murmurer, & de ſe dégoûter de leur Capitaine. Ainſi l'inſolence de Narvaez établit le bon droit de Cortez, dans l'eſprit des Soldats; & les fautes de ſon ennemi furent avantageuſes à la réputation de ce General.



CHAPITRE VII.

Motezuma continuë les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuënt aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'execute, après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.

QUelques-uns de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrete & très-étroite correspondance avec Motezuma, & qu'il alloit souvent des Couriers de Mexique à Zempoala ; que ce fut par cette voye que Narvaez fit entendre à l'Empereur : « Qu'il venoit avec une Commission du Roy d'Espagne, afin « de châtier les violences & les injus- « tices de Cortez. Que ce General & tous « ceux qui suivoient ses étendards, « étoient des rebelles, bannis de leur pa- « trie ; & qu'ayant appris l'oppression « qu'ils faisoient à la personne de sa Ma- « jesté, il alloit marcher avec toute l'Ar- « mée qu'il commandoit, à dessein de « lui rendre la liberté, & une entiere & « paisible possession de ses Domaines. » Ce-

la étoit chargé d'autres impoſtures, qui n'avoient pas moins de malignité; & ces Auteurs ajoutent, que Motezuma charmé de ces belles eſperances, entretint intelligence avec Narvaez; & lui fit de grands preſens, ſe cachant de Cortez, & ſouhaitant rompre enfin ſa priſon par ce moyen.

Il eſt difficile de comprendre comment ces avis pûrent arriver à la connoiſſance de l'Empereur de Mexique, puiſque Narvaez n'avoit aucun Truchement qui pût expliques ſes intentions aux Indiens, & qu'une negociation ſi concertée ne pouvoit pas s'établir ſur le ſeul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun Soldat de Narvaez, que le Licencié Guevara & ſes Compagnons, que Sandoval y envoya, & qui ne parlerent jamais en particulier à Motezuma; & même, quand Cortez auroit eu aſſez d'indolence pour ſouffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer ſans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidelité, rapportée par tous les Hiſtoriens, ſe ſeroit mal accommodée d'une telle confidence. On doit croire que les Indiens Zempoales reconnurent, à pluſieurs marques exterieures, l'oppoſition & l'inimitié qui étoit entre les deux armées des Eſpagnols; & que les confidens, ou les Miniſtres de Motezu-

ma entre ces Peuples, lui en donnerent l'avis : car on ne peut douter qu'il ne l'eût reçû avant que Cortez en fût informé ; mais aussi, la conduite qu'il tint en cette rencontre, donne lieu de conclure qu'il avoit le cœur net, & sans préoccupation d'aucun fâcheux préjugé contre le General.

On ne nie pas que cet Empereur ne fît quelques presens considerables à Narvaez : mais cela ne justifie pas davantage l'intelligence qu'on pretend prouver, puisque les Souverains du Mexique avoient accoutumé de regaler ainsi les Etrangers qui abordoient sur leurs côtes, ainsi qu'on en usa lorsque l'armée de Cortez y descendit. Motezuma pouvoit, sans aucun artifice, ne donner point de connoissance de cette honnêteté au General ; parce que c'étoit un usage établi & reglé, & qu'il faisoit ces presens genereusement, & sans en tirer de gloire. Ce qu'ils eurent de plus remarquable, fut certaines circonstances qui augmenterent fortuitement l'estime que l'Empereur avoit pour Cortez, parce qu'à la vûë des presens, Narvaez marqua plus de joye & d'attachement que la bienseance n'en demandoit. Il ordonna qu'on les mît à part, après avoir compté le tout avec une application trop scrupuleuse, & sans en faire la moindre gratification, même à ses confidens, & les

Soldats, qui sans faire attention sur leur propre avarice, blâment toujours fort volontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre le courage avec l'esperance des richesses qu'ils se proposoient ; & leur interêt se mêlant alors de juger des motifs de la division, ils trouvoient que Cortez avoit raison, parce qu'il étoit le plus liberal.

Enfin, le Pere Olmedo revint; & le General trouva dans sa relation la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé sur le sujet de Narváez. Le mépris que ce Capitaine avoit fait de ses propositions, parut moins sensible à Cortez, en ce qui touchoit sa personne, qu'en ce qui blessoit la justice de ses prétentions; & il connut par l'emprisonnement de l'Auditeur, qu'un homme qui poussoit l'insolence jusqu'à ce point-là, étoit bien éloigné des sentimens que le service du Roy doit inspirer. Il écouta sans chagrin, au moins qui parût, les injures & les outrages dont on chargeoit sa conduite à l'égard de Velasquez; & les Auteurs l'ont loüé avec justice, de ce qu'encore qu'on lui eût rapporté de plusieurs endroits, les discours que Narvaez faisoit imprudemment contre son honneur, en lui donnant à tous propos l'infâme nom de Traître, il n'y répondit par aucune injure, & se contenta,

lorſqu'il en parloit, de le nommer ſimplement Pamphile de Narvaez ; ce qui étoit l'effet d'une rare conſtance, & la marque d'une ame fort élevée au deſſus des paſſions; puiſqu'on ne ſçauroit trop eſtimer un cœur qui reçoit les outrages, ſans qu'ils donnent aucune atteinte à ſa moderation.

Ce qui ſervit à conſoler Cortez de ces mépris, fut la connoiſſance que le Pere Olmedo lui donna, de la bonne diſpoſition qu'il avoit trouvée dans l'eſprit des Soldats de Narvaez, dont la meilleure partie ſouhaitoit la paix, & avoit peu d'attachement au caprice du Commandant. Cortez en conçut l'eſperance de lui faire la guerre, ou de l'amener à l'accommodement qu'il deſiroit, en conſiderant la valeur des Soldats qu'il conduiſoit, & la moleſſe ou le dégoût de ceux de ſon ennemi. Il communiqua cette penſée à ſes Capitaines ; & après avoir balancé les inconveniens qui ſe preſentoient de tous côtez, ils trouverent que le parti le plus ſûr, ou le moins hazardeux, étoit de ſe mettre en campagne avec le plus grand nombre de troupes qu'il ſeroit poſſible d'aſſembler ; de faire joindre celles des Indiens qu'on avoit levées à Tlaſcala & à Chinantla, & de s'avancer en corps d'armée vers Zempoala : mais toujours dans la reſolu-

tion de s'arrêter en quelque lieu, oû on pût renoüer de plus près un traité de paix, d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à la main; & de se trouver aussi en un poste, où on pût recueïllir les Soldats de Narvaez qui voudroient abandonner son parti. Cette déliberation publiée entre les Soldats, fut reçûë avec de grands applaudissemens, qui marquerent leur joye. Ils n'ignoroient pas l'inegalité qui se trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis; mais ils étoient si éloignez de craindre à la vûë du peril, que les Soldats les moins affectionnez disputoient neanmoins aux autres la gloire de servir en cette expedition; & le General fut obligé d'user de prieres, & même d'autorité, lorsqu'il fallut nommer ceux qui devoient rester à Mexique; tant ils avoient de confiance, les uns sur la prudence, les autres sur la valeur, & presques tous sur le bonheur de leur General. C'est ainsi qu'ils appelloient cette repetition continuelle de favorables succès, qui lui faisoient obtenir tout ce qu'il se proposoit: qualité fort imperieuse sur l'esprit des Soldats, & qui le seroit encore davantage, s'ils sçavoient rapporter à leur Auteur ces effets imprevûs qu'ils nomment *heureux hazard*, parce qu'ils viennent d'une

cause

caufe qu'ils ne comprennent pas.

Cortez paffa de cet endroit à l'appartement de Motezuma, pour l'informer du voyage qu'on avoit refolu, & qu'il vouloit colorer de quelque prétexte fpecieux, fans lui découvrir fon inquietude. Mais l'Empereur l'obligea de fuivre une autre methode, en commençant ainfi la converfation : Qu'il avoit remarqué depuis quelques « jours beaucoup de chagrin fur fon vifage, « & qu'il le croyoit caufé par la conjonctu- » re qui fe préfentoit ; ayant reçû divers « avis que le Capitaine de fa Nation, qui « étoit à Zempoala, avoit de mauvais def- « feins contre Cortez, & contre ceux qui « fuivoient fes ordres. Qu'il n'étoit pas fur- « pris qu'ils fuffent broüillez enfemble pour « quelque querelle particuliere ; mais de ce « qu'étant l'un & l'autre Sujets d'un même « Prince, il commandoient à deux armées « qui paroiffoient ennemies ; puifqu'il falloit « neceffairement, qu'au moins l'un des « deux Commandans fût hors des termes « de l'obéïffance qu'il devoit à fon Souve- « rain. » Le General, qui ne croyoit pas que Motezuma fût fi bien inftruit, auroit pû être embaraffé de la conclufion de fon difcours q i le furprit ; & même il en fentit quelque trouble interieur : mais fa vivacité, qui le tiroit toujours de pareilles affaires,

lui fit répondre sur le champ : « Que ceux
» qui avoient averti l'Empereur de la
» mauvaise volonté de ces hommes, &
» ces imprudentes menaces de leur Chef,
» lui avoient mandé la verité ; & qu'il ve-
» noit avec dessein de lui communiquer
» cette affaire. Qu'il n'avoit pû lui rendre
» ce devoir plûtôt, parce que le Pere Ol-
» medo n'étoit venu que depuis un mo-
» ment, lui donner avis de cette nouvelle.
» Qu'encore que ce Capitaine de sa Nation
» témoignât quelques emportemens mal-à-
» propos, on ne devoit pas le considerer
» comme un rebelle, mais comme un
» homme abusé par le prétexte specieux
» du service de son Prince ; parce qu'il
» étoit envoyé comme Substitut & Lieu-
» tenant d'un Gouverneur mal informé,
» qui residant en une Province fort éloi-
» gnée de la Cour d'Espagne, n'étoit pas
» instruit de ses dernieres resolutions, &
» s'étoit vainement persuadé que les fonc-
» tions de cette Ambassade lui apparte-
» noient ; mais que tout l'appareil de sa
» prétention imaginaire seroit bientôt dis-
» sipé, sans autre diligence, que celle de
» signifier à ce Lieutenant, les pouvoirs en
» vertu desquels il avoit une pleine autorité
» de commander à tous les Capitaines &
» Soldats qui aborderoient sur ces côtes ; &

qu'avant que l'aveuglement de ce nou- «
veau venu l'engageât plus mal à propos, «
il avoit resolu d'aller à Zempoala avec «
une partie de ses troupes, afin de don- «
ner ordre à renvoyer au plûtôt les Es- «
pagnols qui y étoient; & leur déclarer «
qu'ils devoient maintenant respecter les «
Peuples de l'Empire de Mexique, com- «
me étant sous la protection de son Roy, «
& du leur : ce qu'il alloit executer «
promptement, se voyant obligé de pré- «
cipiter son départ par le juste empres- «
sement qu'il avoit d'empêcher qu'ils «
ne s'approchassent plus près de sa Cour; «
puisque cette troupe étant composée de «
Soldats moins sages & moins disciplinez «
que les siens, c'étoit une forte raison «
pour ne se fier pas entierement à leur «
voisinage, sans courir risque d'exciter «
quelque mouvement dangereux entre «
les Sujets de sa Grandeur. »

Cortez interessoit ainsi l'Empereur dans la résolution qu'il avoit prise; & ce Prince qui sçavoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient avec justice, loüa l'attention que le General avoit au repos de ses Sujets; approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour des Soldats d'un procedé si violent. Neanmoins, comme ils s'étoient déja declarez ennemis de Cor-

tez, & sçachant d'ailleurs que leurs forces étoient superieures à celles de ce General, Motezuma crut qu'il y auroit de la temerité, de l'exposer au hazard d'être prévenu par ces troupes, & d'en être envelopé : sur quoi il lui offrit d'assembler une Armée pour soutenir la sienne en cas de besoin, dont les Chefs recevroient ses ordres, & seroient chargez de lui obéïr, & de respecter sa personne comme celle de l'Empereur. Il redoubla plusieurs fois ses instances sur cet article, avec un empressement qui parut tout-à-fait sincere, & nullement affecté. Cortez le remercia très humblement de ses offres, & se défendit de les recevoir; parce qu'à la verité il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mandier du secours à des gens qui pouvoient se rendre les maîtres; sçachant bien quel est l'embarras dans les actions de guerre, d'avoir en même temps la tête engagée, & le flanc exposé.

Le General ayant donné cet adoucissement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voyage de Zempoala, employa ses soins aux préparatifs qui étoient nécessaires, toujours dans le dessein de se servir des intelligences qu'il avoit parmi les Soldats de Narvaez, avant que celui-ci se fût mis en campagne. Il resolut de laisser à Mexique qua-

tre-vingt Eſpagnols, ſous le commandement de Pierre d'Alvarado, qui lui parut le plus capable de s'acquitter de cet emploi, parce qu'il avoit gagné l'affection de Motezuma; & qu'ayant de la valeur & de l'entendement, il étoit encore très-adroit Courtiſan, dont les manieres d'agir, libres & engageantes, avoient de plus toute la reſolution neceſſaire pour ne pas ſe rebuter des difficultez, & pour prendre ſur ſon eſprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ſes forces. Cortez lui recommanda ſur-tout de conſerver à Motezuma cette eſpece de liberté qui l'empêchoit de ſentir les dégoûts de ſa priſon; obſervant néanmoins, autant qu'il ſeroit poſſible, que ce Prince ne ſongeât à quelques ſecretes pratiques avec les Mexicains. Il laiſſa en ſa charge le treſor du Roy, & celui des particuliers. Enfin il lui repreſenta de quelle importance il étoit de conſerver le poſte qu'ils occupoient en cette Cour, & la confiance de l'Empereur: ces deux points étant la regle & le but de toutes ſes actions, il ne devoit point les perdre de vûë, puiſqu'ils faiſoient tout le fondement de leur commune ſureté.

Il ordonna aux Soldats d'obéïr à leur Capitaine, & de ſervir Motezuma avec encore plus de reſpect & de ſoumiſſion, qu'ils

n'avoient fait jusqu'à ce tems-là ; & qu'ils entretinssent toujours une parfaite correspondance avec les personnes de la Maison & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorta encore à conserver une grande union entr'eux, & beaucoup de moderation avec les Mexicains.

Cortez dépêcha en même tems un Courier à Sandoval, avec des ordres de venir au devant de son Armée, ou de l'attendre avec les Espagnols qu'il commandoit en quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle, & de laisser la Forteresse de Vera-Cruz à la garde des Indiens alliez ; ce qui étoit presque la même chose que de l'abandonner entierement ; parce qu'il n'étoit pas tems de séparer ses forces ; & que cette fortification, capable d'être défenduë contre les Indiens, ne l'étoit pas pour résister contre des Espagnols. Il fit provision de vivres on suffisante quantité, pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence, ou à l'extorsion sur les pauvres Paysans. Enfin, après avoir assemblé les Indiens propres à porter les bagages, le General ayant marqué l'heure du départ au point du jour, fit dire une Messe du Saint Esprit, où il assista avec tous ses Soldats, afin de recommander à Dieu le bon succès de cette expedition: Sur quoi il protesta

devant l'Autel; qu'il n'avoit en vûë que son service, & celui du Roy, inseparables en cette occasion; qu'il n'étoit poussé par aucun motif de haine ou d'ambition, & que cette consideration seroit toujours devant ses yeux, dans la confiance qu'il avoit que la justice de sa cause s'expliquoit assez d'elle-même devant Dieu & devant les hommes.

Après cela, le Ceneral allant prendre congé de Motezuma, lui fit de très-humbles prieres, « D'honorer de sa pro- « tection ce petit nombre d'Espagnols « qu'il laissoit en sa compagnie; Qu'il ne « les abandonnât pas, en se séparant d'a- « vec eux; parce que le moindre chan- « gement, ou la moindre diminution « de ses faveurs en leur endroit, pour- « roit attirer d'extrêmes maux, qui de- « manderoient d'extrêmes remedes, si les « Sujets de sa Grandeur reconnoissoient « quelque alteration en son procedé; & que « partant d'auprès de lui comblé de ses « bienfaits, il seroit au desespoir d'avoir « quelque sujet de s'en plaindre à son re- « tour. *Il ajouta*: Que Pierre d'Alvarado « demeuroit, pour representer sa person- « ne; & qu'ainsi, comme les prerogati- « ves attachées à la qualité d'Ambassadeur « lui étoient dûës en son absence, il lui lais- «

» ſoit auſſi toute l'obligation de rendre à
» ſa Grandeur le très-humble ſervice qu'il
» lui avoit voüé. Qu'il eſperoit revenir
» bien-tôt en ſa preſence, libre de tous
» ces embarras, afin de recevoir ſes or-
» dres, préparer ſon voyage, & porter
» à l'Empereur ſon Maître, avec les pre-
» ſens de ſa Grandeur, l'aſſurance de ſon
» amitié, & de ſon alliance, qui ſeroit
» pour ſon Prince un joyau d'un prix ineſ-
» timable.

Motezuma parut encore affligé, de ce que Cortez ſe mettoit en campagne avec des forces ſi diſproportionnées à celles de ſon ennemi. Il lui dit : « Que s'il avoit be-
» ſoin du ſecours de ſes armes, afin de
» mieux faire comprendre ſes raiſons,
» qu'il differât d'en venir à une rupture
» ouverte, juſqu'à-ce qu'on eût aſſem-
» blé un corps de ſes Sujets, qu'il tien-
» droit prêt à marcher, en tel nombre qu'il
» plairoit à Cortez. Il lui donna ſa parole
» de ne point abandonner les Eſpagnols
» qu'on lui laiſſoit avec Alvarado, & de
» ne point changer de logement durant
» ſon abſence. » Herrera ajoute que l'Empereur ſuivi de toute ſa Cour, accompagna fort loin le General ; mais par une malice préméditée, cet Auteur attribuë la civilité extraordinaire de Mote-

zuma

zuma au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols ; supposant qu'il étoit déja dégoûté de Cortez, & qu'il le haïssoit. Ce qui paroît, est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Espagnols, quoiqu'on eût excité de grands troubles, qu'il pouvoit appaiser en retournant à son Palais ; & tant en ce qu'il fit pour défendre les Espagnols qui étoient auprès de sa personne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainsi desunies, il est aisé de reconnoître qu'il fut toujours constant dans la sincerité de ses intentions pour eux. Il est vrai qu'il souhaitoit de les renvoyer, parce que le repos de son Etat le demandoit ainsi ; mais il ne prit jamais la resolution de rompre avec eux, ni de cesser de respecter l'engagement de la Sauvegarde Royale qu'il leur avoit accordée : & quoique ces attentions ne soient pas d'un Prince barbare, & qu'elles paroissent peu convenables au caractere de Motezuma, on doit regarder cette revolution d'esprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plut à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette inclination & cette crainte respectueuse qu'il avoit pour Cortez, heurtoient

de droit fil son orguëilleuse fierté ; & ces deux mouvemens, si opposez à son genie, tenoient sans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la Natûre.

CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala ; & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuivit sa marche jusqu'à Motalequita, où il reprend la negociation d'un Traité de paix ; mais ayant reçû une nouvelle injure, il se resout à la guerre.

ON commença la marche, suivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établissent la sûreté d'une Armée, & que les Soldats observent aisément, lorsqu'ils sçavent la guerre, & qu'ils sont accoutumez à obéïr sans raisonner. Ils furent reçûs en cette Ville avec un empressement agréable ; la crainte servile qui avoit enseigné la soumission à ce Peuple, étant déja convertie en une veneration respectueuse. L'Amée passa de ce lieu à Tlascala, où elle trouva un magnifique cortége composé de la Noblesse & des Senateurs qui vinrent au devant d'elle à demi-lieuë de cette Ville. L'entrée que les Espa-

gnols y firent fut celebrée par des démonſtrations de joye qui répondoient au nouveau merite qu'ils avoient acquis par la priſe de Motezuma, & par la mortification de l'orgueïl des Mexicains : circonſtances qui redoublerent les applaudiſſemens & le bon traitement qu'on fit à l'Armée. Les Senateurs s'aſſemblerent auſſi-tôt, afin de déliberer ſur la réponſe qu'on devoit faire à Cortez, & ſur les troupes qu'il avoit demandées à la République; ſur quoi nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs, qui ne s'accordent point ſur cet article ; malheur ordinaire aux Relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelquefois à embraſſer le vrai-ſemblable, & d'autres fois à chercher le poſſible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les lui refuſa, ſous prétexte qu'ils n'oſoient prendre les armes contre des Eſpagnols, parce qu'ils ne ſe ſentoient point capables de reſiſter aux chevaux, & aux armes à feu. Au contraire, Herrera ſoutient qu'ils accorderent au General ſix mille hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoute que ces Indiens furent enrôlez dans les Compagnies Eſpagnoles : mais qu'à trois lieuës de Tlaſcala ils demande-

rent leur congé, parce qu'ils n'étoient pas accoutumez à combattre hors de leur Province. Quoiqu'il en soit, (car enfin cette discussion n'est pas fort importante ;) il est certain qu'aucuns Tlascalteques ne servirent en cette expedition. Cortez demanda ce secours à dessein de faire du bruit & de l'éclat parmi les Soldats de Narvaez plutôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fît cas de leur maniere de combattre contre les Espagnols. D'ailleurs il est constant qu'il sortit de Tlascala sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance reciproque entre les Espagnols & les Habitans de cette Ville ; car il les rechercha depuis, & il les trouva prêts à le servir, quand il en eut besoin contre les autres Indiens, où ils témoignoient beaucoup de valeur & de resolution : ayant conservé leur liberté en dépit des Mexicains, si près de leur Ville capitale, & sous un Prince qui tiroit sa plus grande gloire du nom de Conquerant.

L'Armée ne séjourna pas à Tlascala, & elle passa à grandes journées jusqu'à Motalequita, Bourgade d'Indiens alliez, éloignée de douze lieuës de Zempoala ; où Sandoval arriva presque en même tems avec sa troupe, & sept Soldats de plus, qui étoient passez de l'Armée de Narvaez

à Vera-Cruz ; après l'emprisonnement de l'Auditeur Vasquez ; qui leur avoit fait croire que le parti qu'ils soûtenoient n'étoit pas le plus juste. Cortez apprit de ces Soldats tout ce qui se passoit dans le quartier de son ennemi ; & Sandoval lui en donna encore des lumieres plus assurées ; parce qu'avant que de partir, il avoit trouvé moyen d'introduire à Zempoala deux Soldats Espagnols, qui sçavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens, & dont le teint ne démentoit pas cette ressemblance. Ils se dépoüillerent volontairement & avec plaisir ; & couvrant leur nudité de quelques ornemens propres aux Indiens, ils entrerent au matin dans la Ville, chacun avec un panier de fruits sur la tête : s'étant mêlez avec les Païsans qui vendoient cette sorte de marchandise, ils la troquerent contre des grains de crystal ou de verre, avec une simplicité & une avidité de Villageois si bien contrefaite, que personne ne prit garde à leur déguisement, & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la Place, & de se retirer avec les connoissances qu'ils souhaitoient ; mais comme ils n'en furent pas encore satisfaits, & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faisoit la garde en cette Armée, ils y retournerent un autre jour chargez d'herbes,

avec quelques Indiens qui étoient allez au fourage, & ils ne reconnurent pas seulement le peu de vigilance des Officiers & des Soldats de ce quartier, mais encore ils en apporterent une preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qu'ils enleverent, sans qu'on les en empêchât. Il arriva par hazard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatierra, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez; ce qui rendit la prise plus considerable. Ces Espions firent ainsi tout ce que l'adresse & le cœur pouvoient contribuer à leur reputation: neanmoins leurs noms ont été malheureusement oubliez en cette action, & en une Histoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre consideration, qui font honneur au nom de ceux qui les ont executez.

Cortez fondoit une partie de ses esperances sur l'ignorance de ses ennemis en l'art de la guerre. La négligence dont Narvaez conduisoit ses troupes, excitoit divers mouvemens en son imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faisoit du petit nombre des Soldats de Cortez, & celui-ci le connoissoit assez; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faisoit naître une fausse confiance favorable à ses desseins, & qui sembloit combattre

en sa faveur : en quoi il raisonnoit sur de bons principes ; puisqu'il est certain que cette espece de confiance est ennemie des précautions, & qu'elle a ruiné plusieurs Capitaines. Ainsi on doit la compter entre les plus grands perils qu'on court à la guerre; d'autant qu'il arrive souvent, lorsqu'on en vient aux mains qu'on se trouve battu par l'ennemi qu'on méprisoit.

Cependant le General songeoit à préparer en diligence tout ce qui lui étoit nécessaire, & à presser Narvaez par des instances d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte de sa part. Il fit donc une revûë de ses Soldats qui se trouverent au nombre de deux cens soixante six Espagnols, en comptant les Officiers, & la troupe de Sandoval, outre les Indiens de charge qui portoient le bagage: après quoi Cortez envoya pour la seconde fois le Pere Olmedo, afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne paix; & comme ce Religieux lui eût mandé le peu de fruit qu'il tiroit de sa négociation, le General desirant mettre toute la justice de son côté, ou peut-être gagner du temps, afin que les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla pussent se joindre à ses troupes, resolut d'envoyer le Capitaine Jean Velasquez de Leon; dans la créance que la me-

diation de cet Officier seroit mieux reçûë à cause de sa qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velasquez. Cortez avoit eu depuis peu des preuves très-solides de sa fidelité, par des protestations que Velasquez lui avoit faites, de mourir à son côté, en lui mettant entre les mains une lettre que Narvaez lui avoit écrite, pour l'inviter par de grandes promesses, de prendre son parti; & le General répondit noblement à cette generosité, en confiant à la franchise & à la probité de ce Capitaine une négociation si délicate.

Lorsqu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit se ranger sous les étendards de son parent; & Narvaez alla au devant de lui avec beaucoup de joye: mais quand Velasquez lui eut exposé sa commission, & que ce Commandant connut qu'il s'engageoit à soutenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & se sépara de lui incivilement, quoiqu'il lui restât encore quelque esperance de reduire ce Capitaine; puisqu'avant que de renoüer la conversation, il commanda que l'on fît une revûë generale de toute son armée en presence de Velasquez, à dessein de l'étonner, ou de le convaincre par cette vaine ostentation de ses forces. Quelques personnes conseillerent à Narvaez de le faire ar-

rêter ; mais il n'oſa, parce que cet Officier avoit beaucoup d'amis dans ſon Armée: au contraire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachez à ſes interêts, afin qu'ils lui aidaſſent à le perſuader. La converſation commença par des complimens & des honnêtetez; & peu de tems après on en vint à quelques railleries contre Cortez, qui ſembloient encore échaper dans la chaleur du repas. Velaſquez ne voulant pas ruiner ſa négociation, diſſimula d'abord ; mais quand il vit que la raillerie devenoit offençante, & tournoit en invectives, ſa patience échapa tout d'un coup ; & élevant ſa voix, il dit : « Qu'on tînt d'autres diſcours, puiſqu'ils ne de- « voient pas, devant un homme de ſa « qualité, parler mal de ſon General qui « étoit abſent ; & que le premier d'entre « eux qui ne tiendroit pas Cortez, & « tous ceux qui le ſuivoient, pour bons & « fideles Sujets du Roy, n'avoit qu'à le » lui dire en particulier, & qu'il le dé- « ſabuſeroit de cette opinion. » Tous ces braves ſe tûrent ; & Narvaez même parut embaraſſé, ſur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, couſin de Diego Velaſquez, & qui portoit le même nom, qui prit la parole, & dit à cet Officier : « Que celui qui «

» soutenoit avec tant d'ardeur la cause
» d'un traître, ne tenoit rien du sang des
» Velasquez, ou ne meritoit pas d'en être
» sorti. » A quoi Jean Velasquez repartit par un démenti ; & tira l'épée, avec une résolution si déterminée de châtier ce jeune homme, que tous les conviez eurent beaucoup de peine à le retenir; & enfin, ils le prierent de retourner au camp deCortez, afin d'éviter les accidens que son séjour pourroit produire;ce qu'il fit sur le champ, emmenant avec soi le Pere Olmedo Il dit en partant quelques paroles, avec un emportement qui menaçoit d'une prompte vengeance, ou au moins d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent mal satisfaits de ce qu'on laissoit partir ce Capitaine, sans l'accommoder avec son parent, afin d'écouter ses propositions, & d'y répondre bien ou mal, suivant ce qui conviendroit. Ils disoient qu'*un homme du merite & de la qualité de Velasquez, devoit être traité avec plus d'attention. Qu'il falloit supposer qu'une personne de bon esprit, & d'une probité connuë, ne viendroit pas leur porter des propositions extravagantes ou déraisonnables. Que les formalitez de la guerre n'alloient pas jusqu'à ôter la liberté de se faire écouter, & que ce n'étoit pas une bon-*

ne politique ni une bonne voye de se rendre redoutable à son ennemi, que de lui faire connoître qu'on craignoit ses raisons.

Ces discours passerent bien-tôt des Capitaines aux Soldats, qui s'expliquoient si librement sur le peu de soin que l'on prenoit de justifier leur conduite en toute cette guerre, que Narvaez fut contraint pour appaiser ces bruits, de choisir un Officier qui allât en son nom, & en celui de tous les Espagnols de son parti, faire quelques excuses sur ce qui s'étoit passé, & sçavoir de Cortez même ce que Velasquez devoit proposer. Ils donnerent cettte commission au Secretaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi, parce qu'il étoit moins animé que les autres contre Cortez, & qu'étant créature de Diego Velasquez, il ne manqueroit pas de confiance auprès de ceux qui vouloient empêcher un accommodement.

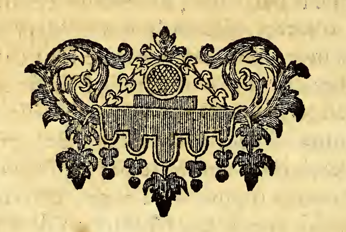
Cependant Cortez ayant entendu le Pere Olmedo & Jean Velasquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix; & jugeant qu'il étoit tems de commencer la guerre, il fit marcher son armée à dessein de s'approcher de plus près, & de s'emparer de quelques postes avantageux, où il pût attendre les Chinanteques, & agir suivant les occasions qui se présenteroient.

L'Armée étoit en marche, lorsque les coureurs de Cortez lui donnerent avis que Duero venoit de Zempoala pour lui parler. Le General alla le recevoir avec quelque esperance d'un accord dont il se flattoit. Ils se saluerent & s'embrasserent plusieurs fois, en renouvellant les protestations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joye au Secretaire; & Cortez avant que d'entrer en matiere sur sa négociation, lui fit quelques presens, & lui en promit encore davantage. Il le retint jusqu'au jour suivant, après qu'il l'eut invité à manger, & durant tout ce tems, ils eurent diverses conferences tête à tête avec beaucoup de franchise. Ils traitoient des moyens de réünir les deux partis, chacun d'eux paroissant souhaiter avec passion de trouver quelque voye pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté étoit l'unique obstacle qui traversoit l'accommodement. Cortez en vint jusqu'à offrir de lui ceder la conquête du Mexique, & de marcher avec ses gens à d'autres entreprises; & Duero qui le voyoit agir si noblement avec un enmi declaré, lui proposa une entrevûë avec Narvaez, croyant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant, & que toutes les difficultez seroient plus aisément levées dans une conference, où les deux Chefs

s'expliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs disent que Duero avoit ordre de proposer cette conference, & d'autres, que ce fut une pensée de Cortez. Quoiqu'il en soit, ils conviennent tous qu'on regla cette entrevûë aussi-tôt que le Secretaire fut retourné à Zempoala, & qu'on en dressa par ses soins une capitulation autentique, designant l'heure & le lieu où on devoit tenir la couference, chacun des deux Commandans ayant donné sa parole par écrit, de se rendre accompagné seulement de dix Officiers, afin qu'ils fussent témoins de ce qui seroit dit & arrêté.

Mais au même tems que Cortez se disposoit à executer de sa part la capitulation, André de Duero l'avertit en secret qu'on lui préparoit une embuscade, à dessein de le prendre ou de le tuer. Cet avis qui venoit de si bon lieu, fut encore confirmé par d'autres personnes qui conservoient quelque correspondance avec lui ; ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez que sa trahison étoit découverte. Ainsi dans la premiere chaleur de son ressentiment, Cortez lui écrivit une lettre par laquelle il lui declaroit la rupture du Traité, & remettoit à son épée à tirer satisfaction de la perfidie de ce Commandant. Sans cette connoissance, le procedé noble & sincere de

Cortez alloit à ſe jetter aveuglément entre les mains de ſon ennemi, & il eut de la peine à ſe diſculper devant ſes Soldats de cette faute de précaution, & de cette confiance précipitée qu'il accordoit à Narvaez, après avoir eu tant de marques de ſa mauvaiſe volonté. On ne peut néanmoins accuſer d'imprudence la ſincerité de Cortez en cette occaſion, puiſque le manquement de parole & de foy dans les Traitez, eſt une infamie dont on a peine à ſoupçonner un ennemi genereux; d'autant plus que les perfidies ne tiennent point de lieu entre les ſtratagêmes, & que ces tromperies qui donnent atteinte à l'honneur, ne ſont point comptées entre les ſurpriſes que la guerre autoriſe.



CHAPITRE IX.

Cortez s'avance jusqu'à une lieuë de Zempoala. Narvaez se met en campagne avec son armée ; le mauvais tems l'oblige à se retirer, & sur cette nouvelle, Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier.

CORtez demeura plus animé qu'irrité de cette derniere brutalité de Narvaez. Un ennemi dont les sentimens avoient tant de bassesse, lui parut indigne de son ressentiment ; jugeant d'ailleurs qu'un homme qui vouloit gagner une victoire aux dépens de sa réputation, n'étoit pas trop assuré de ses troupes ni de sa personne même. Il hâta la marche de son armée, n'étant pas néanmoins encore bien déterminé sur ce qu'il devoit entreprendre ; mais ayant le cœur plein d'une certaine confiance qui soutient la résolution d'un General, & qui semble prévenir les heureux succez par l'esperance, il se campa à une lieuë de Zempoala dans un poste fortifié en tête du ruisseau auquel ils avoient donné le nom de *Riviere des Canots*, & ayant à dos la Ville de Vera-

Cruz. Les Soldats trouverent en ce lieu assez de maisons pour se mettre à couvert des ardeurs du Soleil , & pour avoir la commodité de se délasser des fatigues d'une marche precipitée, & le General fit avancer des sentinelles bien au-delà du ruisseau. Il donna les premieres heures au repos des Soldats, se reservant à déliberer avec les Capitaines de ce qu'il falloit faire suivant les avis qu'il attendoit de l'armée des ennemis, où il avoit gagné des amis , & où il croyoit que tous ceux qui n'approuvoient pas cette guerre, le deviendroient dans l'occasion. Ce fut cette supposition & le peu d'experience de Narvaez qui lui donnerent l'assurance de s'approcher si près de Zempoala , sans craindre qu'on le taxât d'imprudence ou de temerité.

Narvaez fut informé de ce mouvement & du lieu où son ennemi étoit posté. Alors avec une précipitation plus impetueuse que diligente, & qui dégeneroit en desordre & en confusion , il voulut se mettre en campagne. Il fit publier la guerre , comme si elle n'eût point été déja publique , & mit à deux mille écus la tête de Cortez , & celles de Sandoval & de Velasquez à quelque chose de moins. Ce Commandant ordonnoit plusieurs choses en même tems

avec

avec un air chagrin : ſes ordres étoient mêlez de menaces, & il paroiſſoit de la crainte dans le mépris qu'il témoignoit de ſon ennemi. Enfin ſon armée ſe mit en bataille, ſans qu'il en prît le ſoin : mais ſes Capitaines ſe rangerent d'eux-mêmes par hazard & ſans prendre ſes ordres. Après avoir marché environ un quart de lieuë, Narvaez s'arrêta à deſſein d'attendre Cortez à la campagne, ſe perſuadant folement que ce General auroit aſſez peu de lumieres pour l'attaquer en un poſte où ſon ennemi pouvoit s'aider avec tant d'avantage du grand nombre de Soldats qu'il conduiſoit. Il demeura tout un jour en ce lieu ; & en cette vaine créance perdant du tems, & flattant ſon imagination de diverſes penſées dont il tiroit de la joye & de la confiance, il partageoit déja tout le butin à ſes Soldats, & tous les treſors de Mexique à ſes Capitaines, & ſans ſonger à la bataille, il ne parloit que de la victoire. Cependant le Soleil ſe coucha dans un nuage qui avança la nuit, & qui répandit peu de tems après une ſi grande abondance d'eau, que les Soldats de Narvaez maudirent la ſortie, & crierent qu'on les ramenât au quartier. Les Capitaines eurent bien-tôt leur part de l'impatience ; & le Commandant qui n'étoit pas moins ſenſible à l'incommodité,

ne fit pas de grands efforts pour les retenir, outre qu'ils n'étoient pas accoutumez à resister aux injures du tems, & que plusieurs avoient peu d'inclination pour une guerre qui pouvoit avoir de si fâcheuses suites.

On avoit appris que Cortez se tenoit ferme en son poste de l'autre côté du ruisseau : ainsi les Soldats & les Officiers crurent avec quelque sorte d'apparence qu'ils n'avoient rien à craindre durant cette nuit; & comme on ne trouve jamais de difficulté aux raisons que le desir inspire, tout le monde conclut à la retraite qu'ils firent en desordre, en courant chercher le couvert comme des gens qui fuïent. Néanmoins Narvaez ne voulut pas separer ses troupes, parce qu'il prétendoit retourner en campagne le lendemain, plutôt que par aucune crainte qu'il eût de Cortez, quoiqu'il affectât de prendre le prétexte du soin qu'un General doit avoir lorsque l'ennemi est proche. Il logea donc toute son armée dans le principal Temple de la Ville, qui consistoit en trois donjons ou Chapelles peu éloignées l'une de l'autre, en une situation avantageuse & d'une grande étenduë, où l'on montoit par un escalier fort glissant & difficile, qui donnoit encore plus de sureté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie le

haut de l'escalier qui servoit de paillier ou de vestibule. Le Commandant choisit pour son logis le donjon du milieu, où il se retira avec quelques Capitaines & environ cent Soldats, & il partagea le reste de son armée dans les deux autres. Il envoya quelques Cavaliers battre la campagne, & détacha deux sentinelles sur les avenuës. Après ces diligences qui, à son avis, ne laissoient rien à souhaiter dans l'art le plus rafiné de la guerre, Narvaez donna au repos le reste de la nuit, si éloigné de toute sorte de danger, au moins en son imagination, qu'il s'abandonna au sommeil sans aucune resistance de la part des soucis.

André de Duero depêcha aussi-tôt à Cortez un homme de confiance qu'il n'eut pas de peine à mettre hors de la Place, afin de lui faire sçavoir la retraite de Narvaez, & la maniere dont il avoit disposé le logement de ses troupes. Le dessein du Secretaire étoit d'avertir son ami qu'il pouvoit passer cette nuit tranquillement, plutôt que de le provoquer à quelque entreprise : mais ce General ne fut pas long-tems à se déterminer sur cet avis, & à saisir l'occasion favorable qui sembloit l'inviter. Il avoit médité sur tous les divers incidens

que cette guerre pouvoit produire ; & comme il est bon quelquefois de fermer les yeux sur les difficultez que l'éloignement fait paroître plus considerables, & qu'il y a des occasions où le raisonnement fait tort à l'exécution, Cortez assembla d'abord ses Soldats, & il les mit en ordre de bataille, quoique l'orage ne fût pas encore cessé : mais ces gens endurcis à de plus rudes fatigues, obéïrent aussi-tôt sans se plaindre, ni demander la raison de ce mouvement imprévû, tant il se reposoient sur la conduite de leur General. Ils passerent le ruisseau dans l'eau jusqu'à la ceinture ; & après avoir surmonté cette difficulté, Cortez leur fit un discours où il leur communiqua sa resolution, sans la mettre en doute, & aussi sans refuser le conseil qu'on pourroit lui donner. Il leur apprit le desordre de la retraite des ennemis que la rigueur du tems avoit obligez à fuir en leur quartier, & la confusion de leurs logemens dans les tours de ce Temple. Il leur representa fortement l'indolente tranquillité de ces gens & de leurs Officiers, & la facilité qu'on auroit à les attaquer avant qu'ils se fussent réunis pour former un bataillon ; & voyant que son dessein n'étoit pas

ſeulement approuvé, mais encore applaudi, il le pourſuivit avec une nouvelle ardeur. » Cette nuit, dit-il, mes amis, « le Ciel nous met entre les mains l'oc- « caſion la plus favorable que nos deſirs « mêmes ſe puiſſent figurer. Vous allez « maintenant avoir des preuves de la « confiance que j'ai en votre valeur, « & je vais déclarer juſqu'à quel point « elle éleve mes penſées & mes deſſeins. « Il n'y a qu'un moment que nous atten- « dions nos ennemis, & que nous eſpe- « rions les vaincre à la faveur de ce ruiſ- « ſeau qui nous couvroit, & maintenant « nous les tenons endormis & ſeparez « ſur la foy du mépris qu'ils font de « nous, & qui nous procure ces avanta- « ges. Cette honteuſe impatience qui leur « a fait abandonner la campagne pour « éviter la rigueur de l'orage, qui eſt un « mal néceſſaire, & d'ailleurs fort peu « conſiderable, doit nous apprendre de « quelle maniere le repos eſt goûté par « des gens qui le cherchent avec tant de « moleſſe, & qui le prennent ſans aucun « ſoupçon. Narvaez ignore l'exactitude « que la guerre demande : ſes Soldats « tout neufs n'ont jamais vû que cette « occaſion, où la nuit ne leur ſera pas « favorable pour ſe rallier ſans déſordre «

» durant l'obscurité. Plusieurs encore sont
» mal satisfaits de leur Commandant :
» quelques-uns sont affectionnez à notre
» parti ; & il s'en trouve un assez bon
» nombre qui ont en horreur cette guer-
» re, comme étant entreprise contre nous
» de gayeté de cœur & sans raison : &
» vous sçavez que les bras deviennent pe-
» sans & engourdis lorqu'ils agissent con-
» tre le mouvement de la volonté. Nous
» devons traiter les uns & les autres com-
» me des ennemis, jusqu'à ce qu'ils se dé-
» clarent, puisque c'est la victoire qui
» doit décider qui d'eux ou de nous doit
» porter le nom de Traîtres. Il est vrai
» que la raison est pour nous ; mais à la
» guerre la raison est toujours contre les
» négligens, & se range ordinairement
» du côté du vainqueur. Nos ennemis
» viennent usurper tout ce que vous avez
» acquis, & ils n'aspirent à rien moins
» qu'à se rendre maîtres de votre liber-
» té, de vos biens & de vos esperances.
» Ils s'attribueront vos victoires, les
» pays que vous avez conquis aux dépens
» de votre sang, & toute la gloire de
» vos exploits. Ce qu'il y a de plus cruel,
» est qu'en s'efforçant de mettre le pied
» sur nos têtes, ils cherchent encore à
» ruiner le service du Roy & les pro-

grès de notre Religion qui se perdront «
avec nous ; & quoique ce crime soit «
sur leur compte, on doutera quels se- «
ront les coupables. Le seul moien de «
prevenir ces maux, est de combattre «
en ce moment avec la valeur que vous «
avez toujours témoignée : c'est ce que «
vous sçaurez mieux faire que je ne «
puis le dire. Aux armes, mes amis, «
la victoire s'est toujours declarée pour «
vous. Animez votre cœur par la vûë «
du service que vous devez à Dieu & «
au Roy. Ayez l'honneur devant les «
yeux, & songez que vous combattez «
pour une juste cause. Je vous accom- «
pagnerai dans les plus grands dangers, «
& je cherche moins à vous animer par «
mes discours, qu'à vous persuader par «
mon exemple. «

Ce discours de Cortez inspira une telle ardeur à ses Soldats, qu'ils le pressérent de marcher sans retardement. Ils admiroient tous sa prudence & sa résolution, & quelques-uns lui protesterent que s'il songeoit encore à s'accommoder avec Narvaez, ils ne luy obéïroient pas. Ces paroles de gens déterminez ne déplurent pas au General, parce qu'elles partoient du cœur, & non pas d'un esprit de rebellion. Il forma sans per-

dre de tems trois petits bataillons qui devoient marcher à l'assaut les uns après les autres. Sandoval commandoit le premier composé de soixante hommes, en comptant les Capitaines George & Gonzale d'Alvarado, Alonse d'Avila, Jean Velasquez de Leon, Jean Nuñez de Mercado, & notre Bernard Diaz del Castillo. Le Mestre de Camp Christophe d'Olid eut la conduite du second aussi de soixante hommes, assisté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramille & Bernardin Vasquez de Tapia. Le General commandoit le dernier bataillon, & avoit auprès de sa personne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alonse de Grado, Christophe & Martin de Gamboa, Diego Pizarre & Dominique d'Albuquerque. L'ordre étoit que Sandoval avec sa troupe feroit les premiers efforts pour gagner l'escalier du Temple, & ôter aux ennemis l'usage de leur artillerie, après quoi il devoit partager ses Soldats, afin d'empêcher des deux côtez la communication des autres donjons. Cortez lui recommanda sur tout de faire observer un grand silence à ses Soldats. Olid eut charge de courir le plus vîte qu'il pourroit attaquer à vive force le donjon où Narvaez étoit, & Cortez devoit le suivre, afin d'animer les Soldats

dats, & de porter du ſecours où il ſeroit neceſſaire, faiſant alors retentir les tambours & les autres bruits de guerre, afin que la ſurpriſe mît en déſordre & en confuſion le premier mouvement des ennemis.

Alors le Pere Olmedo fit une exhortation Chrétienne fondée ſur ce principe, qu'ils alloient combattre pour la cauſe de Dieu, & qu'ainſi ils devoient ſe mettre en la diſpoſition de meriter ſes graces & ſon aſſiſtance. On trouvoit ſur ce chemin une Croix que ces mêmes Soldats avoient plantée en allant à Mexique; & lorſqu'ils y furent arrivez, & que tous les Soldats & Officiers ſe furent proſternez à genoux, le Pere leur dicta un Acte de Contrition qu'ils repeterent fort dévotement, & après avoir ordonné de réciter la Confeſſioo generale, il leur donna la benediction & l'abſolution, laiſſant leurs cœurs animez d'un eſprit plus ſaint & auſſi genereux que le premier, puiſque le repos de la conſcience ôte aux perils ce qu'ils ont d'affreux, & donne un plus noble motif au mépris de la mort.

Après cette pieuſe précaution, Cortez rangea ſes trois bataillons, marquant aux Piquiers & aux Arquebuſiers les poſtes qu'ils devoient tenir. Il repeta les ordres aux Commandans, & recommandant

le silence à tout le monde, il donna pour le mot le *Saint Esprit*, dont on celebroit la Fête le jour même de cette action. Après quoi il fit marcher au même ordre qu'on devoit combattre & au petit pas, afin que les Soldats allassent au combat sans être fatiguez de la marche, & aussi pour laisser aux ennemis le tems de s'abandonner au sommeil, prétendant s'aider de leur négligence & de leur tranquillité pour les battre avec moins de risque, sans faire aucun scrupule d'employer en cette occasion & contre sa maniere d'agir ouverte & genereuse, cette espece de surprise que les Anciens ont appellée Malice des grands Capitaines, puisque ces stratagêmes où la bonne foy n'est point blessée sont permis à la guerre, où on dispute encore de la préference entre l'adresse de l'esprit & la force du courage.



CHAPITRE X.

Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la résistance. Il emporte la victoire, & prend Narvaez, réduisant son Armée à servir sous son Commandement.

L'Armée de Cortez avoit fait environ une demie lieuë, lorsque les Coureurs revinrent avec une sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée, & rapporterent que l'autre sentinelle moins avancée leur avoit échapé entre les buissons dont ce Pays étoit couvert. Cet accident détruisit la pensée que l'on avoit de surprendre les ennemis, & les Capitaines s'assemblerent pour consulter sur ce sujet. Ils jugerent tous, qu'en cas que ce soldat eût découvert la marche de l'Armée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât à la Ville par le droit chemin; mais qu'il prendroit un détour, afin d'éviter le peril; sur quoi on conclut tout d'une voix de s'avancer en diligence, afin d'arriver avant ce Soldat, ou au moins en même tems que lui; supposant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaqueroit toujours mal éveillez, & dans le premier

trouble d'une pareille surprise. C'est ainsi qu'ils raisonnoient sans s'arrêter; & faisant doubler le pas, ils laisserent auprès d'un ruisseau écarté du chemin les chevaux, le bagage & tout ce qui embarassoit la marche. Cependant cette sentinelle, que la peur avoit renduë fort legere, arriva au quartier avant les troupes de Cortez, & donna l'alarme en criant que l'ennemi s'approchoit. Les plus éveillez coururent aux armes, & menerent le Soldat à Narvaez, qui après quelques questions, méprisa l'avis, & celui qui le donnoit, tenant pour impossible que Cortez vînt avec si peu de monde l'attaquer en son logement, ni que ces gens pussent marcher durant une nuit si obscure, & un tems si rude.

Il étoit près de minuit lorsque Cortez entra dans Zempoala ; il eut le bonheur de n'être point rencontré par les Cavaliers que Narvaez avoit envoyez battre l'estrade, qui vrai-semblablement s'étoient égarez durant l'obscurité, ou peut-être mis à couvert à cause de la pluye. Ainsi Cortez put pénetrer dans la Ville jusqu'à la vûë du Temple sans rencontrer un corps de garde, ni même une sentinelle qui l'arrêtât. La dispute de Narvaez duroit encore avec le Soldat, qui assuroit avoir reconnu non seulement les

Coureurs, mais encore toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Neanmoins, on se forgeoit encore des prétextes de confiance; & on perdoit à raisonner sur les apparences de ce rapport, le tems qu'on auroit dû employer à en prévenir les suites, quand même il auroit été faux: les Soldats inquiets & éveillez se croisoient au haut des degrez du Temple; les uns peu résolus, les autres attendant les ordres du Commandant; mais tous les armes à la main, & presque en état de combattre.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert; & comme il se trouvoit dans le second cas qu'on avoit prévû, il se resolut de les attaquer avant qu'ils se fussent mis en ordre pour le soutenir. Il donna donc le signal du combat, & Sandoval avec sa troupe commença à monter les degrez. Quelques Canoniers qui étoient de garde entendirent le bruit, & mettant le feu à deux ou trois pieces, ils avertirent pour la seconde fois, de courir aux armes, sans qu'on en pût douter. Le bruit des tambours succeda à celui de l'artillerie, & les Soldats de Narvaez qui étoient le plus près des degrez accoururent pour les défendre. Le combat se réduisit bien-tôt aux coups de piques & d'épées; & Sandoval eut beaucoup de peine à le soutenir contre une

troupe plus grosse que la sienne, & dans un poste désavantageux. Olid vint à propos le secourir. Cortez ayant laissé son corps de reserve en bataille, se jetta dans la mêlée, l'épée à la main, & animant les siens du bras & de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant : en sorte que les ennemis ne pouvant résister à cet effort, quitterent bien-tôt le dernier degré, & un moment après ils se retirerent en désordre, abandonnant le vestibule, & l'artillerie. Plusieurs fuïrent à leurs logemens, les autres allerent pour défendre l'entrée du pricipal Donjon, où on combattit durant quelque tems avec une valeur égale des deux côtez.

Narvaez parut alors, après avoir employé quelque tems à s'armer. Il fit tout ce qui étoit possible pour ranimer ses gens qui combattoient, & même pour les mettre en ordre, après quoi il courut au plus fort du combat avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Pierre Sanchez, & Farfan qui accompagnoit Sandoval. Ce Soldat lui donna dans le visage un si grand coup de pique, qu'il lui creva un œil, & le jetta par terre sans sentiment, après avoir dit seulement *je suis mort*. Le bruit en courut aussi-tôt entre ses Soldats, qui s'en effrayerent, & leur désordre fit divers effets. Les

uns abandonnerent honteuſement leur Commandant, les autres tout éperdus ceſſerent de combattre, & ceux qui firent leurs efforts pour le ſecourir, s'embaraſſerent les uns les autres, & augmenterent la confuſion. Ainſi ils ſe trouverent obligez à reçuler; & les vainqueurs prirent ce tems pour retirer Narvaez, qu'ils deſcendirent, ou pour mieux dire, qu'ils traînerent juſqu'au bas de l'eſcalier. Cortez manda à Sandoval qu'il s'aſſurât de la perſonne de ce Commandant; ce qui fut executé en le faiſant paſſer au milieu du dernier bataillon : & cet homme qui avant quelques momens regardoit cette entrepriſe avec tant de mépris, ſe trouva revenant à ſoi non ſeulement avec la douleur de ſa bleſſure, mais encore au pouvoir des ennemis, & avec deux paires de fers, qui faiſoient un terrible obſtacle à ſa liberté.

Le combat ceſſa parce qu'on ne trouvoit plus de reſiſtance, & que tous les Soldats de Narvaez s'étoient jettez dans les Donjons, ſi épouvantez qu'ils n'oſoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embaraſſant. Ceux de Cortez crierent hautement, *victoire*, les uns pour Cortez, d'autres pour le Roy, & les plus ſages au nom du Saint Eſprit. Ces cris d'une

joye anticipée ne laisserent pas d'augmenter la frayeur des ennemis, avec une autre circonstance produite par le hazard, & qui leur persuada que Cortez menoit une puissante armée, qui leur parut occuper une grande partie de la campagne. C'est que des fenêtres de leurs Donjons ils découvroient à diverses distances, & en plusieurs endroits, des lumieres, qui en perçant l'obscurité, sembloient à leurs yeux être les méches allumées de plusieurs troupes d'Arquebusiers. C'étoit des vers semblables à ceux que nous appellons luisans, mais beaucoup plus grands & plus brillans en cet hemisphere. Cette vision fit une forte impression sur les simples Soldats, & laissa au moins quelque doute dans l'esprit des plus hardis, tant la crainte usurpe d'empire sur l'esprit des personnes affligées & tant les moindres secours du hazard tournent à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fît cesser les acclamations de la victoire, dont la confiance prise mal à propos est dangereuse parmi les armées, & doit être interrompuë, parce qu'elle jette les Soldats dans le relâchement, & dans le désordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les Donjons, & fit publier en maniere de ban un pardon general à tous ceux qui se rendroient, offrant

un parti raiſonnable, & communication d'interêts à ceux qui s'enrôleroient ſous ſes Etendarts:liberté & bon paſſage à ceux qui voudroient ſe retirer à Cuba, & à tous vie & bagues ſauves. Ce cri public fut fort bien imaginé; parce qu'il importoit extrêmement que cette déclaration de la volonté du General fût connuë avant que le jour, dont la premiere pointe n'étoit pas loin, découvrît aux Soldats de Narvaez le petit nombre de leurs vainqueurs, & qu'elle leur inſpirât la reſolution de revenir des frayeurs qu'ils avoient conçûës mal-à-propos: puiſque la crainte ſe tourne quelquefois en temerité, par la honte qu'on a de s'être alarmé ſans fondement.

A peine eut-on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirez, que les Soldats & les Officiers mêmes vinrent en troupes ſe rendre au vainqueur. Ils donnoient leurs armes en arrivant, & Cortez ſans manquer aux devoirs de la civilité les reçut avec joye. Cependant il fit déſarmer ceux-mêmes qui étoient de ſon intelligence, afin qu'on ne les reconnût pas, ou qu'ils donnaſſent exemple aux autres. Leur nombre s'augmenta ſi fort en peu de tems, qu'il fallut les ſeparer, & s'en aſſurer par une

garde suffisante jusqu'à ce que le jour fit connoître les visages & les mouvemens des esprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le soin de faire panser la blessure de Narvaez; & Cortez qui se trouvoit par tout avec un ardeur infatigable, & qui songeoit particulierement à un prisonnier de cette importance, alla le voir, quoiqu'il ne voulût pas se faire connoître crainte de redoubler son affliction. Neanmoins le respect des Soldats découvrit le General; & Narvaez se tournant vers lui, dit d'un air qui témoignoit qu'il ne connoissoit pas encore l'étenduë de sa disgrace : *Vous devez, Seigneur Capitaine, estimer beaucoup l'avanture qui me rend votre prisonnier.* A quoi Cortez lui répondit : *Mon ami, il faut loüer Dieu de tout; mais je puis vous jurer sans vanité, que je compte cette victoire, & votre prise, entre les moindres Exploits qui se soient faits en ce Pays-ci.*

On vint alors avertir Cortez, qu'un des Donjons se défendoit encore avec opiniâtreté, & c'étoit celui où les Capitaines Salvatierra & Diego Velasquez le jeune s'étoient retranchez, & où ils retenoient par leur autorité & par leurs persuasions, les Soldats qui se trouvoient

enfermez avec eux. Cortez remonta les degrez du Temple, & les fit sommer de se rendre, autrement qu'ils seroient traitez à toute rigueur; & voyant qu'ils étoient résolus à se defendre, ou à entrer en capitulation, il ordonna avec quelque colere qu'on battît ce Donjon de deux pieces d'artillerie. Neanmoins il avertit un peu après les Canoniers de ne battre que le haut du Donjon, à dessein d'épouvanter plutôt que de faire du mal. Cet ordre fut executé; & il n'en fallut pas davantage pour obliger plusieurs de ces Soldats à venir demander quartier, laissant libre l'entrée que Jean Velasquez de Leon acheva de debarasser avec une escoüade de ses Soldats, qui se saisirent de Salvatierra, & du jeune Velasquez, ennemis déclarez, & dont on pouvoit apprehender qu'ils n'eussent l'ambition de remplir la place de Narvaez; & par cette prise la victoire se déclara entierement en faveur de Cortez, qui ne perdit que deux Soldats en ce combat. Il en eut quelques-uns de blessez, dont on a dit qu'il en mourut encore deux autres. Quinze furent tuez du côté de Narvaez, avec un Enseigne & un Capitaine; le nombre des blessez étant encore plus grand. Le

General envoya Narvaez & Salvatierra à Vera-Cruz avec une escorte suffisante pour les garder, & le jeune Velasquez demeura prisonnier de son parent, qui ayant un juste sujet d'être offensé contre lui sur l'avanture de Zempoala, ne laissa pas de le faire panser, & de le regaler même avec un soin particulier. La liaison d'un même sang eut bien quelque part à cette generosité de Jean Velasquez; mais elle étoit principalement dûë à son inclination noble & bienfaisante. Tout cela fut executé avant le jour; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un instant qui ne marquât la justesse des mesures que Cortez avoit prises, & les bévûës de Narvaez.

Au point du jour on vit arriver les deux mille Chinanteques que Cortez avoit mandez; & encore qu'ils fussent venus après la victoire, il les remercia fort de leur assistance, qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez vissent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le besoin. Ces pauvres Soldats vaincus regardoient avec beaucop de honte & de confusion, l'état auquel ils se trouvoient alors, & le jour les surprit dans ces tristes reflexions. Ils virent arriver le secours, & reconnurent la foiblesse de ceux qui les avoient vaincus; ce qui leur faisoit

maudire la confiance de Narvaez, & accuser leur negligence; & tout cela tournoit à la gloire de Cortez, dont ils celebroient sa vigilance & la hardiesse avec une égale admiration. La valeur a cet avantage, particulierement à la guerre, que ceux mêmes qui lui portent envie ne peuvent la haïr : les malheureux ressentent leur disgrace; mais les exploits du vainqueur ne perdent rien de leur lustre auprès des vaincus. La verité de ces maximes ne parut jamais mieux qu'en cette rencontre : chaque Soldat de Narvaez sentoit en soi-même un secret penchant à suivre le General le plus habile & le plus brave, & à se ranger sous les Etendarts d'une armée où les Soldats sçavoient vaincre & obéïr. Cortez avoit quelques amis entre les prisonniers, & presque tous ces Soldats étoient affectionnez, les uns à sa valeur, d'autres à sa liberalité. Ses amis furent donc les premiers à lever le masque de la dissimulation; & commencerent à se déclarer par des acclamations, qui émûrent l'inclination des bien-intentionnez, & enleverent la meilleure partie des autres Soldats. On leur permit de se presenter devant leur nouveau General. Ils se seroient jettez à ses pieds, s'il ne les avoit retenus dans

ſes bras : ſur quoi chacun s'empreſſa de donner ſon nom, & ils ſe débattoient de la préference ſur le rôle. Ce qu'il y eut de ſingulier, eſt qu'entre tous ces Eſpagnols il ne s'en trouva pas un ſeul qui voulût retourner à Cuba ; & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il ſe propoſoit en cette expedition, où il ſouhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquerir à ſoi ; ſur quoi il voulut reconnoître la diſpoſition de leur eſprits, qu'il trouva tournez en ſa faveur, puiſqu'il ordonna ſur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point ſon empreſſement ſur ce ſujet ; néanmoins ſon action ne manquoit pas de motifs qui en aſſuroient le ſuccès. Les plus conſiderables d'entre ces Soldats de Narvaez étoient amis & d'intelligence avec Cortez ; & les deux mille Chinanteques ſoutenoient puiſſamment ſes interêts. Les Soldats priſonniers eurent une reconnoiſſance ſinguliere de la faveur qu'ils recevoient ; ils applaudirent à la confiance de leur nouveau General par de nouvelles acclamations ; & il ſe fit ainſi en peu de temps une armée qui paſſoit déja le nombre de mille Soldats Eſpagnols ; outre la priſe des ennemis dont il pouvoit craindre les deſſeins,

une flotte d'onze navires & de ſept brigan-
tins qu'il mettoit en ſa diſpoſition, la ruine
entiere de la derniere reſſource de Diego
Velaſquez, & enfin des forces ptoportion-
nées à la grande entrepriſe qu'il médiroit.
Tout cela étoit dû au grand courage, à la vi-
gilance & à l'experience du General, & en-
core à la valeur des Soldats, qui approuve-
rent courageuſement une ſi perilleuſe en-
treprise, & qui emporterent à la pointe de
l'épée non ſeulement la victoire, mais enco-
re le but principal que Cortez ſe propoſoit:
puiſque ſuivant le ſentiment de ceux qui
s'érigent en arbitres de la gloire & de la ré-
putation, le ſuccès eſt, pour ainſi dire, le
payement des deſſeins, & qu'on attribuë
ſouvent le titre de prudens aux conſeils les
plus hazardeux.



CHAPITRE XI.

Cortez soumet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit où elle auroit pû causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il falloit observer en une Place d'armes ayant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là toutes les regles de la guerre. Lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de negligence, on n'est plus surpris de lui voir faire des faux pas; & toutes les absurditez de sa conduite deviennent des consequences necessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du peril, & au matin on eut avis qu'ils s'étoient joints aux batteurs d'estrade qui en étoient sortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux qui tenoient la campagne, en résolution

ſolution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup de peine ; & Cortez, avant que de prendre une plus forte réſolution, envoya le Meſtre de Camp Chriſtophle d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'eſſayer de les réduire par les voyes de la douceur : ce qu'ils obtinrent aiſément, en leur inſinuant *qu'ils ſeroient reçûs dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordez à leurs Compagnons*, dont l'exemple ſuffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur ſervice au General, avec leurs chevaux & leurs armes. Auſſi-tôt on ſongea à panſer les bleſſez, & à loger l'armée : ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joye en celebrant la victoire de leurs anciens amis, avec une eſpece de plaiſir mêlé de quelque interêt, puiſqu'ils ſe tiroient des fatigues & de l'eſclavage que ces nouveaux venus vouloient leur impoſer.

Le General ne perdit point de tems à s'aſſûrer de la flotte ; ce qui étoit un point eſſentiel en cette conjoncture. Il dépêcha le Capitaine François de Lugo, afin de faire mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz, les voiles, la mâture & les gouvernails de tous les vaiſſeaux. Il fit venir à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez,

& il en envoya des siens, autant qu'il étoit necessaire pour garder les corps des vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote, appellé Pierre Cavallero, & l'emploi a paru assez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Après ces soins, Cortez prit celui de renvoyer les Chinanteques en leur Province; & il témoigna leur être aussi obligé du secours qu'ils lui avoient amené, que s'il en eût tiré un grand service. On donna quelques jours aux Soldats, pour se rafraîchir; & durant ce sejour, les Peuples & tous les Caciques des environs vinrent feliciter les bons Espagnols, ou les Teules doux & benins; c'est ainsi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez: ils renouvellerent les protestations de leur obéïssance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnerent de plusieurs presens & de regales, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration, commençant à reconnoître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les caresses & par l'assurance de ces Peuples, qu'ils avoient vû auparavant farouches & mal contens.

Durant la plus grande chaleur de la joye, que ces heureux succès faisoient naître dans le cœur de Cortez, le peril où il

voit laissé Alvarado & ses Compagnons se presentoit vivement à sa memoire ; puisque leur unique ressource ne consistoit qu'en ce peu d'esperance qu'on pouvoit fonder sur la parole que Motezuma lui avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en son absence. Cortez sçavoit que ce lien est fort décrié, aux lieux où les volontez sont absoluës & souveraines ; parce que certains Docteurs d'Etat pretendent avoir diverses manieres pour en relâcher les nœuds, soutenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le General pouvoit alors trouver dans ces maximes de justes sujets de crainte, sans approuver par ses soupçons cette politique, infidele & lâche ; puisqu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole, elle les dispense en même tems des devoirs les plus essentiels de l'honneur & de la Noblesse.

Ainsi, ayant pris la resolution de retourner à Mexique, & n'osant pas mener avec soi tant de troupes, dans la crainte d'alarmer la confiance de Motezuma, & d'émouvoir les esprits inquiets de ses courtisans, le General voulut separer son armée, & en employer quelque partie à d'autres conquêtes. Il choisit donc Jean Velasquez de Leon pour aller avec deux cens hommes sou-

mettre la Province de Panuco, & Ordaz avec pareil nombre de Soldats pour peupler celle de Guazacoalco, se reservant environ six cens Espagnols, nombre qui lui parut suffisant à faire son entrée dans Mexique, avec quelque apparence de moderation, & une suite de vainqueur.

Mais au même tems que Cortez préparoit toutes choses pour l'execution de ce dessein, il survint un nouvel incident qui l'obligea de prendre d'autres mesures. Il reçut une lettre de la part d'Alvarado, qui lui donnoit avis: *Que les Mexicains avoient pris les armes; & que malgré Motezuma qui demeuroit toujours dans son logement, ils avoient déja livré plusieurs assauts aux Espagnols, avec des forces si redoutables par leur nombre, que lui-même & tous ses Soldats étoient perdus sans ressource, s'ils n'étoient bien-tôt assistez de quelques secours.* Un Soldat Espagnol apporta cette lettre, accompagné d'un Ambassadeur de Motezuma, dont la commission étoit de representer: *Qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement; de remontrer la dangereuse atteinte que les mutins donnoient à son autorité: de l'assurer qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols: & enfin de le presser de se rendre à Mexique, afin d'apporter du remede à ses maux.* Sur

quoi, ſoit que Motezuma voulût parler du ſoulevement de ſes Sujets, ſoit qu'il déſignât le peril où les Eſpagnols ſe trouvoient engagez, l'un & l'autre marquent ſa confiance & ſa ſincerité.

On n'eut pas beſoin de déliberer ſur la réſolution qu'il falloit prendre en cette conjoncture; puiſque tous les Officiers & les Soldats s'empreſſerent à témoigner, qu'on devoit regarder le voyage de Mexique, comme un engagement d'une neceſſité indiſpenſable. Quelques-uns même alloient juſqu'à conſiderer comme un heureux & favorable preſage, cet accident qui leur ſervoit de prétexte pour éviter le partage des forces de l'armée, & pour les ramener toutes entieres à la Cour de Motezuma, dont la reduction devoit être le fondement de toutes les autres conquêtes. Cortez nomma pour Gouverneur de Vera Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel, dont l'intelligence & la valeur l'aſſuroient de la perſonne des priſonniers, & d'une bonne correſpondance avec les Indiens alliez. Il fit une revûë generale de ſon armée; & laiſſant dans la place, la garniſon qui lui parut neceſſaire, & quelques Soldats pour la ſureté des vaiſſeaux, il trouva encore mille Fantaſſins ſous les armes, & cent Cavaliers. Il leur

donna differentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aisément à la subsistance des troupes; marquant le rendez-vous general en un lieu connu proche de Tlascala, où le General jugeoit à propos d'entrer avec toutes ses forces unies. Quoiqu'il eût envoyé des Commissaires à dessein de faire provision de vivres, néanmoins leurs soins n'empêcherent pas que les soldats qui marchoient par des routes écartées ne souffrissent beaucoup en quelques endroits par la faim, & même par une soif insupportable. Cependant les gens de Narvaez supporterent ces incommoditez sans se décourager, ni se plaindre, quoique ces mêmes Soldats eussent paru depuis peu si sensibles à de moindres souffrances: ce qu'on peut attribuer à l'exemple des vieux Soldats de Cortez, ou aux grandes esperances dont leur cœur étoit rempli: sans ce qui étoit dû à la difference du General, dont la réputation & l'estime ont des influences secretes, mais très puissantes sur l'esprit des Soldats, pour leur inspirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado, & à Motezuma par son Ambassadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de sa victoire, de son retour, & de l'augmentation de son Armée, afin d'encou-*

rager Alvarado par l'esperance d'un grand secours, & de n'alarmer pas l'Empereur, en le voyant revenir avec des forces si considerables, puisque le soulevement de ses Sujets l'obligeoit à ne les pas separer. Le General reglant le tems sur la necessité faisoit marcher l'armée le plus vîte qu'il étoit possible, retranchant quelques heures au repos que son activité lui faisoit trouver dans le travail même. Il fit quelque séjour au lieu du rendez-vous, afin d'attendre les troupes qui marchoient par des routes écartées; & enfin il arriva le dix-sept de Juin à Tlascala, avec toute son armée en bon ordre. L'entrée fut pompeuse, & celebrée par de grandes rejoüissances. Magiscatzin reçut le General en son logis, & tous les Espagnols furent traitez & regalez par leurs hôtes avec beaucoup d'affection, & même de respect. Les Tlascalteques avoient peine à couvrir la haine qu'ils portoient aux Mexicains sous le pretexte de l'amour qu'ils avoient pour les Espagnols. Ils exageroient la conspiration & le peril où Alvarado se trouvoit, par des circonstances où il paroissoit plus d'affectation que de certitude. Ils pesoient l'insolence & la perfidie du Peuple du Mexique : animant les esprits des Espagnols à la vengeance; & mêlant avec peu d'adresse leurs avis avec leur paf-

ſion. Ainſi les crimes encheris par un zele ſuſpect peuvent être des veritez dans la bouche d'un ennemi; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne ſont de veritables accuſations.

Le Senat reſolut de faire un grand effort, & d'aſſembler toutes les milices, afin d'aſſiſter Cortez en cette occaſion par une raiſon d'Etat qui n'étoit pas difficile à pénétrer. Ils vouloient attacher leur interêt à la cauſe de leur ami, & ſe ſervir de ſes forces pour détruire une bonne fois cette Nation dominante, pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le General comprit aiſément leur intention; & après leur avoir marqué ſa reconnoiſſance & ſa joye, il rabatit la fierté qui les pouſſoit à faire ce grand appareil, en oppoſant aux inſtances du Senat quelques raiſons apparentes, qui en effet n'étoient que des prétextes contre d'autres prétextes. Neanmoins il reçut d'eux deux mille hommes choiſis, avec leurs Capitaines ou Commandans qui ſuivirent ſon armée, & qui rendirent de grands ſervices dans les occaſions. Il mena cette troupe pour rendre ſon entrepriſe plus ſûre, & auſſi afin de ſe conſerver la confiance des Tlaſcalteques qui avoient déja acquis aſſez de réputation contre les Mexicains:

&,

& il n'en voulut pas un plus grand nombre, crainte d'éfaroucher Motezuma, & de pousser les revoltez dans le dernier desespoir. Son intention étoit de faire une entrée pacifique dans la Ville capitale, & de voir s'il pourroit ramener le Peuple par les voyes de la douceur, sans consulter alors sa colere sur le châtiment des coupables; voulant essayer d'abord de rétablir la tranquillité, puisqu'il est bien difficile d'appaiser une sédition, en alarmant les esprits de ceux qui lui donnent le mouvement.

Le General arriva à Mexique le jour de saint Jean, sans avoir trouvé en chemin d'autres embarras que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée passa le lac sans opposition, quoiqu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient réveiller les soupçons. Les deux brigantins fabriquez par les Espagnols, étoient brisez, & demi-brûlez: on voyoit une grande solitude sur les remparts, & sur le haut de la porte: les ponts qui servoient alors à la communication étoient rompus sur les Canaux; & un triste & morne silence regnoit par tout ce quartier. Tous ces signes obligeoient le General à regler les démarches de son armée, en sorte que l'In-

fanterie occupoit successivement les postes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durerent jusqu'à-ce que les Espagnols qui étoient auprès de Motezuma, ayant découvert le secours qui leur arrivoit, pousserent de grands cris, qui rassurerent la marche des troupes de Cortez. Alvarado suivi de tous les Soldats, vint les recevoir à la porte de son logement, où ils celebrerent avec une égale joye le bonheur dont ils se ressentoient tous. Ils se felicitoient sur leurs victoires, au lieu de se saluer. Ils parloient tous ensemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs sentimens s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embrassemens & certains discours confus, sont, pour ainsi dire, l'éloquence de la joye, où le seul ton de la voix en dit plus que l'arrangement des paroles.

Motezuma, accompagné de quelques-uns de ses Officiers, vint jusqu'à la premiere cour, où il reçut le General, avec une satisfaction qui parut outrée, & emporta la Majesté. Il est constant, & personne ne le nie, que ce Prince souhaitoit l'arrivée de Cortez; parce qu'il avoit besoin des forces & du conseil de ce General, afin de faire rentrer ses Peuples dans la soumission, & aussi parce qu'il se voyoit privé de cette esperance de liberté que Cortez

lui permettoit, en le laiſſant aller où il lui plaiſoit: Et comme Motezuma n'étoit plus retenu en ſa priſon que par la force de ſa parole, il ne voulut jamais uſer de cette liberté durant l'abſence de ce General; les troubles où ſon Etat étoit alors, l'engageant encore plus étroitement à n'abandonner pas les Eſpagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteté que Motezuma lui faiſoit: qu'il lui fit mauvais viſage; & qu'il ſe retira en ſon appartement, ſans aller voir l'Empereur, ni ſouffrir qu'il le vît: qu'il lâcha même quelques paroles injurieuſes en preſence des Officiers de ce Prince; & enfin cet Auteur ajoûte de ſon propre mouvement, que Cortez parloit alors fort fierement, parce qu'il ſe trouvoit ſoutenu d'un ſi grand nombre d'Eſpagnols. C'eſt ainſi que Diaz s'exprime; & Herrera a décrié encore davantage le procedé de Cortez en ſon Hiſtoire, puiſqu'il employe l'aveu même de ce General à prouver ſon infidelité. *Pluſieurs*, dit-il, *ont rapporté qu'ils avoient entendu dire à Cortez, que ſi en arrivant il alloit voir Motezuma, ce Prince s'en trouveroit bien: mais qu'il le negligea, témoignant beaucoup de mépris pour ſa perſonne; parce qu'il ſe voyoit en main de grandes forces.* Sur quoi cet Auteur produit

un passage de Tacite, dont le sens est, *Que les heureux succès rendent insolens les grands Capitaines.* Neanmoins Gomara en parle autrement; & Cortez même n'en dit rien en la seconde Relation de son expedition, qu'il eût été de son interêt de faire connoître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procedé si irregulier, soit pour l'excuser, soit pour en faire approuver les raisons. La sincerité des Auteurs est la regle de la créance qu'on doit avoir pour eux; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une malhonnêteté si peu vrai-semblable: d'autant plus que Herrera & Diaz même assurent, que Motezuma résista à l'insolence de ses Sujets, & qu'il les retint toujours autant qu'il put: qu'ils attaquerent malgré lui le quartier des Espagnols, & que sans le respect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient massacré Alvarado & ses Compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le General ne fût bien informé de ces veritez; & la parole que l'Empereur lui tint si religieusement, ne lui laissoit pas lieu d'en douter; puisque la raison ne permet pas de croire que ce Prince retînt les armes qu'il avoit mises en mouvement, ni qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainsi il semble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriser

un homme dont il pouvoit avoir beſoin en pluſieurs rencontres ; & l'incivilité qu'on attribuë à ce General comme un effet de ce bonheur, ne convient pas à ſon genie. On peut donc croire, ou au moins ſoupçonner, que Herrera avoit donné, ſur un foible fondement, dans cette opinion, en tombant ſur le Manuſcrit de Bernard Diaz, interprete trop paſſionné des actions de Cortez; & il ſe peut faire qu'il a adopté ce ſentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition ſur la maxime de Tacite : dangereuſe ambition des Hiſtoriens, qui eſtropient la verité, pour l'appliquer ſelon leur ſens aux remarques qui leur plaiſent : ignorant que c'eſt un ſecret de l'art très-difficile d'accorder la verité avec l'érudition.



CHAPITRE XII.

Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se détermine à la guerre.

DEux ou trois jours avant que l'armée Espagnole fût arrivée à Mexique, les rebelles s'étoient retirez de l'autre côté de la Ville, en cessant les hostilitez de propos deliberé, ainsi qu'on put le juger aisément par ce qui suivit. L'excès de leur nombre leur avoit donné une grande confiance ; & leur orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tuez dans les combats précedens : avanture extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs revoltez. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considerablement augmentées : néanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils userent de ce stratagême, en se retirant de dessein prémedité, afin de laisser l'entrée libre aux Espagnols,

& de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermez dans la Ville. On ne penetra point d'abord ce dessein, quoique leur retraite parût suspecte, & qu'on se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions de son ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même où les Espagnols & les Tlascalteques trouverent du couvert. On posa les corps-de-gardes & les sentinelles, suivant toutes les précautions requises, en un tems où la guerre avoit cessé sans qu'il en parût de sujet; après quoi le General se retira à part avec Alvarado, afin de s'instruire de l'origine de ce soulevement, & de connoître la source du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre sur ce sujet les mêmes contradictions qui ont si souvent arrêté le cours de notre plume. Quelques Auteurs disent que la conspiration du Peuple de Mexique se forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette Ville. D'autres soutiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le desir qu'il avoit de recouvrer la liberté: sur quoi il n'est pas nécessaire de nous arrêter, puisqu'on a vû le peu de fondement de ces secretes negociations,

qu'on attribuoit à Narvaez ; & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de son Peuple. D'autres en ont cherché la source dans la fidelité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppression où il étoit, & ce sentiment s'accorde plus avec la raison, qu'avec la verité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles, assez probablement, puisqu'ils se trouverent mêlez fort avant dans la sédition ; publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inspirant aux autres cette même fureur qui les disposoit à recevoir les réponses de ces detestables Oracles. Ils répetoient ce que le Demon leur annonçoit ; & quoiqu'ils ne fussent pas les premiers Auteurs du soulevement, ils lui donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les esprits, & entretenant la sedition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore davantage du vrai-semblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautez atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Espagnols en la Conquête des Indes. Ce qu'il y a de plus fâcheux, est qu'ils appuyent la malignité de leur ré-

cit, par l'autorité du Pere Barthelemy de las Casas, ou Casaus, qui fut Evêque de Chiappa, dont ils copient ou traduisent les paroles, en nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de notre Nation, & d'une qualité distinguée. Il a écrit, comme on le voit encore dans ses ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & regaler leur Empereur, préparerent une danse ou bal public, de ceux qu'ils appellent Mitoles; & que Alvarado voyant la qualité des joyaux dont ils étoient parez, vint avec tous ses Soldats attaquer ces miserables, qu'il massacra pour les dépoüiller; & qu'en cette funeste occasion, plus de deux mille Nobles Mexicains passerent au fil de l'épée: ce qui, selon cette Relation, reduit la conspiration aux termes d'une juste vengeance. Comme cette action est trop outrée pour tomber dans le sens d'un Capitaine, elle ne paroît pas seulement extravagante, mais encore impossible: sur quoi il est bon de sçavoir que ce Prélat sollicitoit alors le soulagement des Indiens, & que pour encherir ce qu'on leur faisoit souffrir, il s'est moins attaché à la verité, qu'à l'exageration. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un

défaut de lumieres & de bonnes informations sur ces énormes cruautez dont il a accusé les Espagnols ; & l'on est trop heureux de le trouver si bien refuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le respect qui est dû à sa dignité.

La verité constante est donc, que peu de tems après le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaisance qu'ils avoient pour les Espagnols ; & que cette nouveauté l'obligea de les observer, & de veiller sur leurs démarches. Il détacha quelques-uns de ses confidens pour éclairer ce qui se passoit dans la Ville ; & il apprit que le Peuple devenoit inquiet & misterieux : qu'on faisoit des assemblées en des maisons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachoient le projet, & découvroient l'intention. Il anima ses confidens, & reçut enfin par leur moyen, des lumieres très-sûres d'une conspiration formée contre les Espagnols, ayant gagné quelques-uns des Conjurez mêmes, qui en apporterent les avis, en détestant la trahison, sans oublier leurs interêts. On approchoit du jour destiné à une grande Fête des Idoles, qu'ils celebroient par

ces danses publiques, qui confondoient les Nobles indifferemment avec le Peuple, & qui mettoient toute la Ville en rumeur. Les Conjurez avoient choisi ce jour-là pour l'execution de leur dessein, supposant qu'il leur seroit fort aisé de s'assembler ainsi à découvert, sans que cette nouveauté pût donner aucun soupçon. Leur dessein étoit de commencer le bal, afin de soûlever le Peuple, en publiant qu'il s'agissoit de la liberté de leur Prince, & de la défense de leurs Dieux; remettant à ce moment la déclaration de l'entreprise, pour ne hazarder point un secret de cette importance, en le confiant mal à propos à la discretion de tout un Peuple: & veritablement cela n'étoit pas mal imaginé, la malice étant ordinairement soutenuë de quelque sorte d'esprit.

Quelques-uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre visite à Alvarado, au matin du jour qui précedoit cette Fête solemnelle, & ils lui demanderent permission de la celebrer, tâchant de lui fermer les yeux par cette soumission affectée. Alvarado, dont les soupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis, leur accorda la permission, à la charge qu'ils ne porteroient point

d'armes, & qu'ils ne repandroient point de ſang humain dans leurs ſacrifices : cependant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient en ſecret cacher leurs armes, en un endroit fort proche du Temple. Alors voyant tous ſes doutes levez, il prit une réſolution témeraire, à la verité ; mais qu'on auroit pû conſiderer comme un bon remede, à un mal ſi violent, s'il avoit été appliqué avec une juſte moderation. Alvarado prit donc ſes meſures pour attaquer les Conjurez au commencement du bal, ſans leur donner le loiſir de prendre leurs armes, ni de ſoulever le Peuple : ce qu'il fit en ſortant avec cinquante Eſpagnols, ſous prétexte de venir prendre leur part du regale, par pure curioſité. Ils trouverent ces Nobles à demi-yvres, tant par la fumée de liqueurs, que par l'excès de la joye qu'ils ſentoient d'avoir conduit heureuſement leur trahiſon juſqu'à ce point là. Les Eſpagnols les chargerent, & les défirent ſans aucune réſiſtance, en bleſſant & tuant ceux qui n'eurent ni l'eſprit, ni le temps de fuïr ou de ſe jetter par les fenêtres du Temple. L'intention du Capitaine Eſpagnol étoit de les châtier & de les ſéparer ; ce qu'il obtint ſans difficulté, mais non pas

ſans quelque déſordre, parce que ſes Soldats ſe jetterent ſur les bleſſez & ſur les morts pour arracher les joyaux qu'ils portoient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'eſt preſque toujours quand le Soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut executé avec plus d'ardeur que de prudence: Les Eſpagnols ſe retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, ſans que leur Capitaine prît le ſoin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahiſon que ces Nobles avoient dreſſée contre lui : montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque choſe de ſa part, afin de tourner en ſa faveur les eſprits de la multitude, qui a toujours aſſez de diſpoſition à ſe chagriner contre la Nobleſſe. Mais Alvarado, ſatisfait de la juſtice de l'action & du bonheur de l'execution, ne connut pas combien il lui importoit d'y ajouter les ornemens de la raiſon ; & le peuple qui ignoroit la conſpiration, & qui voyoit le carnage qu'on avoit fait de ſes Nobles, & les joyaux qu'on leur avoit arrachez, attribua ce procedé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroyable de

seditieux, qui se trouverent soulevez sans que les premiers conjurez y eussent contribué aucun de leurs soins.

Le General representa fortement à Alvarado sa temerité, & sur tout l'imprudence d'avoir hazardé la plus grande partie de ses forces en un jour, où toute la Ville étoit en mouvement, laissant le quartier qui devoit faire le premier de ses soins, exposé à tous les accidens qui pouvoient arriver. Il lui témoigna son déplaisir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers sujets de ses inquietudes; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Motezuma, jusqu'à ce qu'il le vit combattre à son côté dans les occasions qui suivirent; au lieu qu'il devoit communiquer ses soupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à dessein de se prévaloir de son autorité; mais afin de sonder son cœur, & de connoître s'il étoit sûr de le laisser avec une si foible garde; ce qui étoit presque la même chose que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de se défier. Enfin, il blâma le peu de consideration qu'il avoit eu, de ne pas justifier sur l'heure une conduite si violente à l'exterieur auprès du peuple de Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces

eproches du General font bien voir que
ette action, en ses motifs, & en ses cir-
onstances, n'avoit pas la malignité qu'on
ii avoit imputée; puisque Cortez n'en
eroit pas demeuré aux simples paroles,
our châtier un crime aussi atroce, &
n'auroit pas manqué de prendre occa-
on d'en punir l'auteur, au moins par
a prison, afin de faciliter un accommo-
ement par cette espece de satisfaction.
ussi trouvons-nous qu'Alvarado mê-
ne en fit la proposition au General,
omme d'un moyen propre à ramener
s esprits de ce peuple; mais que Cor-
ez le rejetta, jugeant qu'il étoit bien plus
oble de prendre la voye de publier les
ıstes raisons qu'on avoit eu de punir
s premiers conjurez, pour désabuser
e peuple, & affoiblir la faction des No-
les.

Les revoltez ne parurent point ce soir,
c il n'arriva aucun accident capable de
oubler le repos de la nuit. Le jour vint,
c le General voyant que le silence des
nnemis duroit encore, & qu'il paroif-
oit infidele, à cause qu'on ne remar-
uoit pas un seul homme dans les ruës,
i dans tout ce qui étoit à la portée de
a vûë, il fit sortir Diego d'Ordaz pour
econnoître la Ville, & penetrer le fond

de ce mistere. Ce Capitaine suivi de quatre cens Soldats Espagnols ou Tlascalteque, marcha en bon ordre par la grande ruë, & découvrit bientôt une troupe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jetté devant eux, à dessein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques prisonniers, afin de prendre langue, lorsqu'il se vit en tête une effroyable multitude de gens bien armez; & un moment après une autre armée qui ne cedoit point en nombre à la premiere, vint lui donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les ruës qui traversoient la principale avenuë; & l'une & l'autre troupe chargea les Espagnols avec une égale ferocité, au même tems qu'une troisiéme armée de menu Peuple parut aux fenêtres & sur les terrasses, en si grande confusion, qu'elle sembloit ôter à nos Soldats jusqu'à la respiration, en remplissant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & de son experience pour se tirer de ce peril promptement & sans désordre. Il forma son bataillon suivant le terrein, faisant le premier & le dernier rang des Soldats armez de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que les

les Arquebusiers tiroient aux fenêtres & aux terrasses. Il lui fut impossible d'avertir le General du danger où il se trouvoit : & Cortez n'ayant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût besoin de secours ; supposant qu'il avoit assez de forces pour executer l'ordre qu'on lui avoit donné. Néanmoins la chaleur du combat ne dura pas long-tems, parce que les Indiens chargerent confusément ; ensorte que le trop grand nombre leur ôtoit l'usage de leurs armes; ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque, que les autres se retirerent à une distance où ils ne pouvoient offenser les nôtres, ni en être offensez. Les Arquebusiers eurent bien-tôt nettoyé les terrasses: & Ordaz, qui venoit seulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voyant que les ennemis l'entouroient de loin, sans combattre autrement que par des cris & des menaces, se resolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de sa retraite : sur quoi il donna ses ordres, gardant la même forme de bataille; & fit charger vigoureusement ceux qui occupoient la ruë qui conduisoit au quartier des Espagnols, au même tems qu'on repoussoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on

tiroit à ceux qui se découvroient au haut des maisons. Ainsi ce Capitaine fit sa retraite avec beaucoup de peine ; & elle lui coûta du sang, lui-même ayant été blessé avec la plus grande partie de ses Compagnons. Il en mourut huit sur la place ; & peut-être étoient-ils de la troupe des Tlascalteques, puisqu'on n'a parlé que d'un Espagnol qui se signala fort en cette rencontre, & qui mourut en faisant son devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il se nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit, & l'on ne sçait point son vrai nom, qui meritoit d'être connu de la posterité, qui doit neanmoins honorer sous ce surnom la memoire de ce vaillant Soldat. Cortez connut par ce succès, qu'il n'étoit pas tems d'avancer des propositions, qui en diminuant la réputation de ses forces, augmenteroient l'insolence des révoltez. Il résolut de leur laisser souhaiter d'eux-mêmes la paix avant que de la proposer ; & voulant leur inspirer le desir du repos par la rigueur du châtiment, il se préparoit à entrer dans la Ville, avec la plus grande partie de son armée. Le General n'avoit alors personne dont il pût se servir pour insinuer un accommodement : Motezuma se défioit de son autorité, &

craignoit une désobéïssance de la part de ses Sujets ; & entre ces rebelles, il n'y avoit ni commandement, ni obéïssance. Tous commandoient, & personne ne vouloit obéir : c'étoit un amas confus, sans gouvernement & sans distinction, composé de Noblesse & de Peuple. Cortez souhaitoit ardemment de prendre les voyes de la douceur, & il ne désesperoit pas d'y parvenir; mais il croyoit devoir la faire attendre, avant que d'employer la persuasion: en quoi il se gouvernoit comme un Capitaine sage & adroit ; parce qu'il n'est ni sûr, ni avantageux d'opposer la raison desarmée, à l'impetuosité d'un Peuple seditieux; puisqu'elle ne fait, pour ainsi dire, que begayer, lorsqu'elle n'est point soutenuë, par les armes; & que le Peuple est un monstre inéxorable, à qui les oreilles manquent, quoiqu'il ait une infinité de têtes.



CHAPITRE XIII.

Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, & sont repoussez. Cortez fait deux sorties contre eux; & quoiqu'il les eût battus en ces deux rencontres, il voit peu d'esperance de les reduire.

LEs Mexicains poursuivirent vivement Ordaz & sa troupe : ils traitoient sa retraite de fuite; & ils pousserent leur victoire prétenduë avec une fureur aveugle, qui dura jusqu'à ce que l'artillerie du quartier l'arrêta, malgré eux. Le carnage qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer autant qu'il étoit nécessaire pour s'éloigner du péril : neanmoins ils firent alte à la vûë des Espagnols; & on connut par leur silence, & par la diligence dont ils userent à se rassembler & à se mettre en ordre, qu'ils vouloient passer à quelque nouvelle entreprise.

Leur dessein étoit de donner un assaut general au quartier, & en peu de tems toutes les ruës des environs parurent couvertes de gens en armes. Leurs timbales & leurs cors donnerent un moment après le signal du combat; & tous ces mutins s'avancerent en

même tems, avec un égale précipitation. Ils avoient mis à l'avant-garde plusieurs troupes d'Archers, qui en tirant aux creneaux, devoient faciliter les approches. Les décharges qu'ils faisoient étoient si épaisses, & si souvent repetées, durant que les Soldats destinez à l'assaut passoient entre leurs rangs, que nos gens qui défendoient les murailles, en furent embarrassez; ayant une extrême peine à songer en même tems à se défendre, & à repousser les ennemis. Le quartier fut presque inondé de la quantité de fleches; & cette façon de parler ne doit point paroître trop hardie, puisqu'il fut nécessaire d'employer plusieurs personnes à ramasser ces fléches, qui nuisoient une seconde fois aux Espagnols, en bouchant les passages qui conduisoient aux remparts. L'artillerie & les Arquebusiers faisoient un terrible carnage parmi ces revoltez : mais ils étoient si déterminez à mourir, ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir le vuide que les morts avoient laissé; & ils se serroient courageusement, en foulant indifferemment les blessez & les morts.

Plusieurs en vinrent jusqu'à se pousser sous le canon, où avec une obstination inconcevable, ils tâchoient de rompre les portes & d'abbattre les murs avec leurs ha-

ches garnies de pierres à fusil. Quelques-uns élevez sur les épaules de leurs compagnons, cherchoient à en venir aux mains à la portée de leurs armes : d'autres se servoient de leurs piques comme d'échelles pour monter aux fenêtres & aux terrasses. Tous enfin se lançoient au fer & au feu, comme des bêtes farouches, dans l'excès de leur rage ; & ces actions d'une témerité brutale, auroient pû passer pour des proüesses éclatantes, si la valeur y avoit pris autant de part que la ferocité.

A la fin les ennemis repoussez par tout, se retirerent aux ruës de traverse, pour se mettre à couvert. Ils s'y maintinrent jusqu'à ce que la nuit les séparât, parce qu'ils n'avoient pas accoutumé de combattre durant l'absence du Soleil ; mais sans donner aucunes marques qui pussent faire esperer qu'ils renonçoient à leur entreprise : au contraire, ils eurent la hardiesse de venir troubler le repos des Espagnols, en mettant le feu en plusieurs endroits du quartier; soit qu'ils l'eussent jetté en s'attachant aux portes & aux fenêtres, à la faveur de l'obscurité ; soit qu'ils se fussent servis de leurs fleches, en les chargeant de feux d'artifice : ce qui paroît plus vrai-semblable, parce que la flâme s'empara en un moment de tout le logis avec tant de fureur,

qu'on fut obligé pour la couper, d'en abattre une partie, & ensuite de travailler à mettre en défense les bréches qu'on avoit faites pour empêcher la communication de cet incendie; & cette fatigue occupa la meilleure partie de la nuit.

Le jour paroissoit à peine, lorsque les ennemis revinrent, sans oser s'approcher des murs. Ils se contenterent de provoquer les Espagnols à quitter leurs remparts, en les appellant au combat par de grandes injures. Il les traitoient de lâches & de poltrons, parce qu'ils ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles; & le General qui avoit déja résolu de faire une sortie, prit l'occasion de ce défi, pour animer ses Soldats. Il les prépara par un petit discours à se venger de ces injures, & forma sans perdre de tems trois bataillons, d'autant de Soldats qu'il jugea à propos, donnant à chacun plus d'Espagnols que de Tlascalteques. Deux de ces bataillons devoient nettoyer les ruës de traverse; & le troisiéme, où Cortez marchoit en personne, suivi des plus braves Soldats de son armée, fit son attaque par la ruë de Tacuba, où le gros des ennemis paroissoit. Le General disposa ses rangs, & distribua les armes selon le besoin qu'on avoit de combattre en tête, & des deux côtez, sur le modele

de ce qu'Ordaz avoit pratiqué en ſa retraite ; jugeant que ce qui avoit merité ſes loüanges, étoit digne de ſon imitation ; ce qui étoit la marque d'une ame noble & élevée: ſçachant d'ailleurs les riſques où les Commandans s'expoſent, lorſqu'ils dédaignent de ſuivre les traces qui leur ont été frayées par les ſubalternes ; puiſqu'on n'eſt pas peu éloigné de commettre des fautes, lorſqu'on prétend ſe diſtinguer de ceux qui ont bien fait.

Les trois bataillons chargerent en même tems, & les ennemis reçûrent cette premiere charge ſans s'étonner, & ſans perdre le terrein. Ils la ſoutinrent, & attaquerent même juſqu'à en venir aux coups de main, & aux priſes. Ils eſcrimoient de leurs maſſuës, & de leurs épées de bois avec une furie déſeſperée. Ils ſe pouſſoient à corps perdu dans les piques & dans les épées, afin de donner leur coup aux dépens de leur vie. Les Arquebuſiers qui avoient leur emploi marqué contre les fenêtres & les terraſſes, ne pouvoient empêcher la grêle des pierres, parce que les Mexicains les jettoient ſans ſe montrer, & il fallut mettre le feu à quelques maiſons, afin de faire ceſſer cette ennuyeuſe hoſtilité.

Enfin les rebelles cederent à l'effort des Eſpagnols ; mais en lâchant le pied, ils

rompoient

rompoient les ponts qui étoient ſur les canaux, & faiſoient têre de l'autre côté, obligeant à remplir ces canaux en combattant toujours, afin de ſuivre la victoire. Ceux qui étoient deſtinez à donner par les ruës de traverſe, chargerent cette multitude de peuple, qui les occupoit avec tant de vigueur, que le General ſe vit hors de danger d'être enveloppé par derriere, & n'eut affaire qu'aux ennemis qu'il avoit en tête: juſqu'à ce qu'ayant rencontré une place aſſez étenduë, les trois bataillons ſe joignirent, & pouſſerent les Indiens, qui tournerent le dos confuſément, & avec la même impétuoſité qu'ils avoient été au combat.

Cortez ne permit pas qu'on pouſsât la victoire juſqu'à une entiere deſtruction de ces Sujets de Motezuma, qui fuyoient de tous côtez en déſordre, & ſon cœur ne put ſouffrir qu'on l'achevât, en répandant encore le ſang de ces miſerables, qu'il croyoit aſſez punis de leur inſolence par ce châtiment. Il rappella ſes Soldats, & ſe retira, ſans trouver aucune oppoſition qui l'engageât à un nouveau combat. Les Eſpagnols perdirent douze de leurs compagnons en cette occaſion, & ils eurent un grand nombre de bleſſez de coups de pierres ou de fleches, & perſonne de coups de main. Du

côté des Mexicains, le nombre des morts fut ſi grand, que les corps qu'ils ne purent retirer, empliſſoient les ruës, après avoir teint les canaux de leur ſang. Le combat dura toute la matinée ; & les Eſpagnols ſe virent quelquefois extrémement preſſez. Neanmoins l'heureux ſuccès de cette journée fut entierement dû à leur valeur, à leur experience, & à leur diſcipline militaire. Aucun d'eux ne ſe diſtingua, parce qu'ils ſe ſignalerent tous également, les Soldats ainſi que les Capitaines, & que leurs exploits s'effacerent réciproquement les uns les autres. Les Tlaſcalteques à leur imitation parurent vaillans ſans emportement, & Cortez conduiſit cette action en brave & prudent Capitaine ; courant de tous côtez, & toujours avec plus d'ardeur où le peril étoit le plus grand, l'épée dans le ventre des ennemis, l'œil ſur ſes Soldats, & l'eſprit preſent à tout, laiſſant en doute ſi ſa hardieſſe avoit plus contribué à la victoire, que ſon amirable conduite ; car il poſſedoit en un ſouverain degré ces deux vertus, que l'on ſouhaite ſans diſtinction, & qui concourent ſans préference dans un grand Capitaine.

Il fallut donner quelque tems au repos des Soldats, & à panſer les bleſſez, durant trois ou quatre jours, où on ſongea ſeule-

ment à la défenſe du quartier qui eut toujours à ſa vûë l'armée des revoltez, qui lui donnerent quelques legeres attaques, en ſe préſentant, & tournant le dos avec la même facilité. Durant cet intervalle, le General voulut tenter quelques moyens pour obtenir la paix, en faiſant propoſer divers partis par des Officiers de Motezuma, qu'il laiſſa ſortir. Cependant il n'oublioit pas de prendre d'autres meſures pour la guerre : il fit conſtruire quatre tours ou châteaux de bois, qu'on menoit aiſément ſur des rouës, afin de s'en ſervir, s'il ſe préſentoit quelque occaſion de faire une nouvelle ſortie. Chaque tour qui pouvoit contenir vingt ou trente hommes, avoit ſon premier plancher garni de fortes planches contre les pierres qu'on jettoit du haut des terraſſes, & ſes côtez étoient percez de pluſieurs trous, par leſquels on pouvoit tirer ſans ſe découvrir, à la façon des mantelets dont on ſe ſert à la guerre, pour aller ſaper les murs d'une Place. Cette invention parut alors fort propre à garantir les Soldats qui devoient mettre le feu aux maiſons, & rompre les tranchées qui traverſoient les ruës ; & l'on ne ſçait ſi Cortez n'eut point encore deſſein d'épouvanter les ennemis par la nouveauté de ces machines roulantes.

De tous ces Officiers qui étoient sortis pour faire des propositions d'accommodement, les uns revinrent assez maltraitez, & les autres demeurerent avec les rebelles. Motezuma en fut extrémement irrité : il souhaitoit passionnément la réduction de ses Sujets ; cachant d'ailleurs, avec un artifice aisé à penetrer, la crainte qu'il avoit qu'ils n'achevassent de perdre le respect dû à son autorité. Cependant on faisoit dans la Ville de nouveaux apprêts pour la guerre : les Seigneurs qui favorisoient la rebellion, avoient appellé leurs Sujets ; & les forces des ennemis s'augmentoient à tous momens. Ils ne cessoient point de provoquer les Espagnols dans leur quartier, où les Soldats se lassoient d'endurer cette embarassante répétition de cris & de fleches, qui ne laissoient pas d'irriter leur patience, quoique le vent en emportât la plus grande partie.

Le General trouvant les Espagnols en cette disposition, resolut, suivant l'avis de ses Capitaines & l'approbation de l'Empereur, de faire une nouvelle sortie contre les Mexicains Il mena avec soi la plus grande partie des Espagnols, & jusqu'à deux mille Tlascalteques, quelques pieces de canon, & les machines bien garnies ; outre des chevaux qu'on menoit en main

afin de s'en servir quand la commodité du terrein le permettroit. Tout étoit alors en profond silence; mais à peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entreprise aux cris effroyables de cette multitude, qui répondoient à l'horrible tonnerre des timbales & des cors. Les ennemis n'attendirent point qu'on les attaquât, & vinrent au devant des Espagnols avec une résolution surprenante, & beaucoup plus d'ordre qu'ils n'avoient accoutumé d'en garder. Ils donnerent & reçûrent la premiere décharge sans perdre leurs rangs, & sans témoigner trop de précipitation : neanmoins ils s'apperçûrent bientôt de la perte qu'ils faisoient : sur quoi ils firent une retraite en forme jusqu'aux premiers remparts qui traversoient les ruës, où ces rebelles recommencerent à combattre avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut faire avancer quelques pieces d'artillerie, afin de les chasser de ces postes. Tous les ponts des canaux étoient levez auprès des endroits destinez à la retraite; ainsi la difficulté redoubloit à tous momens, & on ne trouvoit point de lieu pour les charger à découvert. Il parut ce jour-là que leurs mouvemens étoient conduits avec plus de justesse qu'on n'en remarque ordinairement dans les tumultes populaires. Ils

tiroient tous ensemble, & fort bas; afin de ne point perdre leur coup dans la résistance des armes : ils défendoient leurs postes sans confusion, & s'en retiroient sans désordre, jusqu'à mettre des gens dans les canaux, qui perçoient en nageant les Espagnols à grands coups de pique. Ce qu'ils firent encore fort bien, fut de mettre sur les terrasses des pierres d'une pesanteur énorme; afin d'écraser les châteaux de bois, & ils en vinrent à bout, en les brisant en mille pieces. Toutes ces actions faisoient connoître que les rebelles avoient quelqu'un qui les commandoit:car ils s'animoient & se soutenoient à propos, & on découvroit quelques traces d'obéissance entre les déreglemens de cette multitude.

On combattit durant la plus grande partie du jour, les Espagnols & leurs alliez étant réduits à gagner le terrein de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup : on y brûla plusieurs maisons; & les Mexicains y verserent plus de sang qu'aux deux occasions précédentes, parce qu'ils s'approcherent de plus près du feu du canon & de la mousqueterie, soit qu'ils n'eussent pas la liberté de fuïr, comme ils avoient accoutumé, ou qu'ils en eussent été empêchez par l'obstacle de leurs remparts.

La nuit s'approchoit, & le General voyant, avec quelque chagrin, qu'il étoit engagé mal à propos à une chicane inutile, en gagnant pied à pied des postes qu'il ne vouloit pas garder, retourna en son logement; laissant, à dire vrai, la sedition plus irritée que punie. Il perdit jusqu'à quarante Soldats, la plûpart Tlascalteques; & plus de cinquante Espagnols se retirerent blessez ou maltraitez. Cortez même eut un coup de fleche à la main gauche; mais il portoit alors dans l'ame une playe plus profonde, ayant reconnu en cette rencontre qu'il étoit impossible de continuer la guerre avec des forces si inégales, sans perdre son armée, ou sa réputation. Ce fut pour la premiere fois que l'esperance lui manqua: cette nouveauté surprit son courage, & fit souffrir sa constance. Il s'enferma dans son appartement, afin de se donner tout entier aux réflexions, quoiqu'il prît le prétexte de sa blessure. Le General y trouva de quoi exercer sa raison durant la meilleure partie de la nuit. Il sentoit un extrême déplaisir d'être obligé à sortir de Mexique, & il ne voyoit point de moyen pour s'y maintenir. Il cherchoit à lutter contre les difficultez, & alors il voyoit que le bon sens étoit du parti de la défiance. Ainsi sa valeur contestoit contre son jugement; mais tout cela n'é-

toit qu'une dispute sans conclusion, où les conseils de la prudence devenoient fâcheux & importuns, & qui lui apprit ce qu'il coûte à être détrompé avant qu'on en tire aucun avantage.

CHAPITRE XIV.

Motezuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General lui offre de sortir aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Motezuma leur parle de dessus la muraille, & est blessé sans pouvoir les réduire.

MOtezuma n'eut pas une meilleure nuit : son esprit flottant en de terribles inquiétudes, lui representoit l'infidélité de ses Sujets, & déchiroit son cœur par des mouvemens contraires, qui forçoient ou flattoient successivement son inclination. La colere le poussoit à la vengeance; la crainte à la moderation; & l'orgueïl heurtoit toutes les autres passions. Il monta ce jour-là sur la plus haute tour du quartier des Espagnols, d'où il reconnut entre les rebelles le Seigneur d'Iztapalapa, & d'autres Princes qui pouvoient aspirer à l'Empire. Motezuma les vit courir de tous

côtez animer les Mexicains, & les conduire avec ordre; & il n'avoit point encore éprouvé une pareille insolence de la part de sa Noblesse. Son chagrin & sa jalousie augmenterent en même tems; mais la colere prit le dessus, suivant les premiers mouvemens de son naturel, qui le poussoit à répandre du sang pour se venger. Neanmoins faisant réflexion sur les difficultez qui se présentoient, & voyant que le Peuple soulevé faisoit un corps considerable qui marquoit une conspiration formée & conduite avec ordre, il tomba dans l'abbattement, demeurant sans action, & sans imaginer aucun remede à ce mal; en sorte que l'étonnement & la foiblesse étoufferent les mouvemens impetueux de la ferocité: tant les dangers qui menacent la Couronne sont affreux aux Tyrans, qui en se vantant d'être redoûtez, sont d'ordinaire les plus susceptibles des atteintes de la crainte.

Enfin ce Prince faisant un effort pour chercher en son esprit les voyes propres à rétablir son autorité, n'en trouva point de meilleure, que celle de renvoyer promptement les Espagnols, & de retourner en son Palais, afin d'éprouver la douceur & l'équité, avant que de lever le bras de la justice. Il fit appeller au matin le General, &

il lui communiqua les motifs de son chagrin avec assez d'adresse. Il lui exposa » l'insolence de la Noblesse ; affectant » neanmoins de marquer qu'il ne la craignoit pas ; & qu'il se sentoit plus embarassé du châtiment qu'il devoit imposer, qu'il n'apprehendoit les suites de » leur révolte. Il ajouta, Que ces troubles » de son Etat demandoient un prompt » remede, & qu'il falloit absolument » ôter toute sorte de prétexte aux séditieux, » & les convaincre de leurs illusions, » avant que de punir leurs crimes. Que » tous les tumultes étoient fondez sur des » apparences de raison ; & que dans les » préventions d'un Peuple mutiné, la prudence conseilloit de s'introduire en cedant quelque chose, afin d'établir ensuite un empire plus absolu : Que les cris » de ses Sujets étoient en quelque façon » justifiez par leur objet ; puisqu'ils se réduisoient à demander la liberté de leur » Prince, étant persuadez qu'il n'en joüissoit pas, & abusez seulement dans le » choix des moyens qu'ils prenoient pour » l'obtenir : Qu'on étoit en une situation » où Cortez & ses troupes ne pouvoient » plus se défendre de sortir de Mexique, » sans retardement, afin qu'il pût reprendre toute son autorité, soumettre ses Su-

jets rebelles, & éteindre ce feu, en éloi- «
gnant la matiere qui l'entretenoit. » Après
quoi Motezuma repetant au General le re-
cit de ce qu'il avoit souffert pour ne pas
manquer à la parole qu'il lui avoit donnée,
toucha legerement les sujets de chagrin
qui le tourmentoient davantage. Cepen-
dant les instances qu'il lui fit d'obéïr sans
réplique furent si pressantes, que l'on dé-
couvroit clairement les influences de la
crainte dans l'ardeur de ses prieres.

Cortez se trouvoit alors convaincu, que
la retraite étoit nécessaire, quoiqu'il n'eût
point abandonné l'esperance de rétablir
cette entreprise sur de meilleurs fonde-
mens. Ainsi employant à propos ce
qu'il avoit dirigé, afin que sa proposition
parût moins surprenante, il répondit sur
le champ à l'Empereur : » Que son esprit
& sa raison s'accordoient à lui obeïr avec «
une aveugle resignation ; parce qu'il «
n'avoit point de passion plus forte «
que celle d'executer ce qui étoit agréable «
à sa Grandeur, sans examiner les motifs «
de l'ordre qu'elle lui donnoit, ni perdre «
le tems à lui représenter des inconve- «
niens, que sa prudence avoit sans doute «
prévûs & considerez, puisqu'en cette sor- «
te de discussion l'inferieur doit toujours «
soumettre son jugement, & regarder la «

» volonté du Prince comme la plus puis-
» sante des raisons. Qu'il auroit néanmoins
» un très-sensible regret de s'éloigner de
» lui, sans le laisser en possession d'une
» parfaite obéïssance de la part de ses Su-
» jets, sur tout lorsque la conjoncture de
» la déclaration des Nobles en faveur des
» mutins, demandoit une attention parti-
» culiere, qui meritoit tous les soins de
» l'Empereur ; puisque les Nobles ayant
» une fois franchi les bornes du devoir, se
» trouvent bien plus près des derniers at-
» tentats; mais qu'il ne lui appartenoit pas
» de faire des raisonnemens qui pussent
» retarder son obéissance, quand sa Gran-
» deur lui proposoit le départ comme un
« remede nécessaire, connoissant parfaite-
» ment les maux de son Etat : Neanmoins
» que sur cette supposition, & la résolu-
» tion constante de partir incessamment
» avec son armée pour aller à Zempoala,
» il osoit supplier l'Empereur de faire
» quitter les armes à ses Sujets, avant que
» les Espagnols partissent ; puisque la con-
» sequence seroit très-pernicieuse, s'ils at-
» tribuoient à leur revolte ce qu'ils ne de-
» voient qu'à la bonté de leur Prince :
» qu'en cela l'obstination de ces rebelles
» le touchoit moins que la conservation
» du respect dû à l'autorité de l'Empereur,

puiſqu'il abandonnoit par pure complai- «
ſance pour ſa Grandeur, l'emploi de «
châtier ſes revoltez; portant d'ailleurs à «
la pointe de ſon épée & de celle de ſes «
Soldats tout ce qui lui étoit néceſſaire «
pour ſe retirer en toute ſureté.»

Motezuma n'attendoit pas une déciſion ſi prompte en la réponſe du General. Il croyoit trouver plus de réſiſtance dans ſon eſprit; & même il apprehendoit quelque broüillerie ſur un ſujet où il s'étoit fort aheurté. Ce Prince témoigna donc à Cortez ſa reconnoiſſance avec beaucoup de joye, & il parut ſur ſon viſage & au ton de ſa voix qu'il commençoit à reſpirer. Il offrit de demander à ſes Sujets qu'ils miſſent les armes bas, approuvant la réflexion du General, outre qu'il ſentoit une extrême répugnance à retenir les effets de ſa colere contre des gens qui avoient merité ſon indignation, ne trouvant point le moyen d'accorder les droits de la Souveraineté avec la diſſimulation. Pendant qu'il prenoit ces meſures avec le General, l'alarme ſonna furieuſement par tout le quartier. Cortez courut pour donner ordre à la défenſe, & trouva ſes Soldats occupez à ſoutenir un aſſaut que les ennemis leur livroient de tous côtez. Les Eſpagnols étoient toujours alertes; ainſi les aſſail-

lans furent reçus à toute rigueur par la décharge du canon & des Arquebusiers, sans qu'elle pût arrêter leur furie ; car ils fermoient les yeux au peril; & ils s'avançoient si brusquement en se poussant les uns les autres, que leur avant-garde qui paroissoit emportée par un mouvement forcé, se trouva tout d'un coup au pied de la muraille. Ils laisserent les Archers & les Frondeurs à une juste distance, où ils recommencerent à tirer, afin d'écarter ceux qui se présentoient pour repousser l'assaut qu'on donnoit en même tems avec une égale résolution à l'attaque & à la défense. Les révoltez sauterent en plusieurs endroits par dessus le rempart; mais le General qui avoit un corps de réserve d'Espagnols & de Tlascalteques dans la grande cour du Château, envoyoit le secours nécessaire aux postes les plus pressez; & il eut alors besoin de toute son activité & de la valeur de ses Soldats, pour empêcher que la résistance ne molît en quelques endroits, & qu'on ne vint à reconnoître ce qui manque au courage, lorsqu'il n'est pas soutenu par la force.

Motezuma instruit de l'embarras où Cortez se trouvoit, fit appeller Marine, qu'il envoya dire au General : *Que suivant l'etat des affaires, & ce qu'ils avoient résolu ensemble, il seroit bon qu'il se montrât à ses*

Sujets de dessus la muraille, afin de commander aux mutins de se retirer, & aux Nobles de venir désarmez, lui representer les prétentions des uns & des autres. Cortez reçut la proposition, jugeant que cette diligence étoit nécessaire à donner quelques momens de repos aux Soldats, quand elle seroit inutile pour vaincre l'opiniâtreté de cette fiere multitude. L'Empereur se prépara d'abord à cette action avec beaucoup d'inquietude sur la disposition de l'esprit de ses Sujets en ce qui regardoit sa personne. Il prit tous les ornemens de sa dignité, le Diadême, le Manteau Imperial, les pierreries qu'il ne portoit qu'aux jours de ceremonies, & tous ces bijoux dont l'affectation publioit la défiance; puisque ces soins faisoient connoître que sa presence avoit besoin de quelque éclat exterieur pour s'attirer le respect par les yeux, ou que le secours de la pourpre & de l'or lui étoit nécessaire à couvrir la foiblesse de sa Majesté. Avec tout cet appareil de Grandeur, Motezuma suivi des Nobles Mexicains qui étoient demeurez à son service, monta sur le rempart opposé à la principale avenuë. Les Soldats Espagnols étoient rangez en haye aux deux côtez de l'Empereur; & un de ses Officiers s'avançant jusqu'au parapet, avertit les rebelles à haute voix, qu'ils préparassent leur

respect & leur attention pour le Grand Motezuma, qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'appaiserent; la crainte l'emportant sur la fureur retint la voix, & pour ainsi dire, la respiration de ces mutins, & le Prince parut alors composant son visage d'un air où la severité naturelle jointe à une douceur affectée, marquoient en même tems ses chagrins & sa crainte. Plusieurs de ces rebelles se jetterent à genoux à la vûë redoutable de la personne de leur Empereur; & quelques-uns se prosternerent jusqu'à baiser la terre; leur crainte autorisant encore la coutume qu'ils avoient de l'adorer. Motezuma jettant d'abord sa vuë sur toute l'assemblée, l'arrêta enfin sur les Nobles; & témoignant qu'il distinguoit ceux qui lui étoient connus, il leur commanda de s'approcher en les appellant par leurs noms. Il les honora du titre d'amis ou de parens; & même en faisant une extrême violence à son orguëil, il les remercia du zele qui les obligeoit à souhaiter sa liberté, sans épargner les termes les plus honnêtes dans le discours qu'il leur fit, & que nous trouvons rapporté diversement dans les Auteurs, dont neanmoins la plus grande partie convient que l'Empereur s'expliqua de cette maniere.

Je ſuis ſi fort éloigné de regarder « comme un crime ce mouvement de vo- « tre zele, que je ne puis déſavoüer l'in- « clination qui me porte à vous en juſti- « fier. L'excès qui a paru en votre condui- « te à prendre les armes ſans ma permiſ- « ſion, n'eſt qu'un excès de fidelité. Vous « avez crû, non ſans quelque raiſon, que « j'étois retenu par force dans ce Palais de « mes Prédeceſſeurs; & le deſſein de tirer « votre Prince d'une injuſte priſon, eſt « une trop grande entrepriſe pour être ten- « tée ſans un peu de déſordre, puiſqu'il « n'y a point de loix qui puiſſent renfer- « mer une douleur extrême dans les bor- « nes de la prudence; & quoique vous « ayez pris cette occaſion de marquer « votre inquietude ſur de foibles conjectu- « res, puiſque je ſuis en pleine liberté avec « ces Etrangers, que vous traitez d'enne- « mis, je reconnois que l'erreur de votre « imagination ne doit point ôter le merite « de votre bonne volonté. J'ai demeuré « avec eux volontairement & par mon « propre choix, & j'ai crû devoir cette « honnêteté au reſpect qu'ils m'ont tou- « jours rendu, & ce devoir au Prince qui « les a envoyez. Ils ont maintenant leur « congé: j'ai ordonné qu'ils ſe retirent, « & vous les verrez inceſſamment ſortir «

» de ma cour ; mais il n'eſt pas juſte que
» leur obéïſſance prévienne la vôtre, ni
» que leur civilité marche avant votre
» devoir. Quittez les armes, & paroiſſez
» comme vous le devez en ma preſence,
» afin qu'ayant appaiſé tous ces bruits &
» calmé ces mouvemens, vous deveniez
» capables de juger de la grace que je vous
» fais par le pardon que je vous accorde.
Motezuma finit ainſi ſon diſcours, & aucun de ces revoltez ne fut aſſez hardi pour y répondre. Les uns étonnez de voir réduire en prieres, la colere & le châtiment qu'ils attendoient, regardoient ce changement avec quelque ſorte de honte, & les autres répandoient des larmes en conſiderant ce fier Empereur ſi humble, ou ce qui eſt encore plus déplorable, ſi humilié. Mais au même tems que leurs eſprits étoient ainſi ſuſpendus par ces divers mouvemens, le peuple paſſant en un moment de la crainte à la fureur, fit paroître un funeſte effet de l'inconſtance qui le pouſſe ſouvent d'une extrémité à l'autre. La ſedition recommença par un tumulte horrible; & on ne manqua pas de gens pour allumer ce feu, puiſqu'ils avoient déja élû un nouvel Empereur, ou au moins que ſon élection étoit déja réſoluë ; car les Hiſtoriens rapportent la choſe diverſement.

L'insolence alla bien-tôt jusqu'au mépris : ils crierent à Motezuma, qu'il n'étoit plus leur Empereur, & qu'il laissât le Sceptre & la Couronne, pour prendre la quenoüille & le fuseau ; l'appellant lâche, effeminé, & vil esclave de leurs ennemis. Les cris emportoient les injures; & le Prince tâchoit, en faisant signe des yeux & de la main, de s'attirer leur attention, lorsque la quantité de traits qu'ils lancerent en ce moment, lui fit éprouver les dernieres horreurs d'un execrable attentat de la part de ses Sujets. Deux Soldats que le General lui avoit donnez pour Gardes, s'efforcerent de le couvrir avec leurs boucliers, & de prévenir le peril ; mais tous leurs soins ne furent pas capables d'empêcher que Motezuma ne fût blessé de plusieurs coups de fleches, & encore plus dangereusement d'une pierre, qui l'atteignit à la tête, & dont le coup offensant le cerveau, le fit tomber sans aucun sentiment. Cortez ressentit cet accident comme un des plus cruels contre-tems qui pouvoit lui arriver. Il fit conduire l'Empereur à son appartement, & courut à la défense avec un terrible emportement ; mais il se vit encore privé de la satisfaction de se venger, ne trouvant plus d'ennemis; parce qu'au moment qu'ils avoient vû tomber leur Prince, &

connu qu'il étoit blessé, l'énormité de leur crime les épouvanta jusqu'à ce point, qu'ils fuïrent sans sçavoir qui les poussoit; & croyant que la colere des Dieux alloit fondre sur leurs têtes, ils chercherent de tous côtez à se dérober à la vûë du Ciel, avec cette espece de terreur confuse & affreuse, que les crimes énormes laissent ordinairement dans les esprits, à l'instant qu'on vient d'achever de les commettre.

Cortez, sans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoissance; mais avec tant d'impatience & de désespoir, qu'il fallut le retenir pour empêcher qu'il n'attentât sur sa vie. On ne pouvoit venir à bout de le panser, parce qu'il rejettoit toute sorte de médicamens: il poussoit d'effroyables menaces, qui se terminoient en des gemissemens; la colere faisant un effort qui degéneroit en lâcheté: enfin les raisons l'offensoient, les conseils l'irritoient; & on eût dit qu'il n'avoit repris les sens, que pour perdre le jugement. Le General jugea donc à propos de donner quelque tems à la reflexion, afin que cet Esprit pût se dégager des premieres impressions de l'offense qu'il avoit reçûë. Il le recommanda à ses domestiques; & veritablement ce Prince étoit en une pitoyable extrémité, exposé au cruel combat de sa fierté

naturelle, contre l'abbattement de ſon eſprit, & regardant comme un grand exploit la réſolution de s'ôter la vie de ſes propres mains : brutales reſſources des eſprits lâches, qui ſuccombent ſous le poids des diſgraces, & ne témoignent leur valeur que contre ce qu'ils ſentent de plus foible.

CHAPITRE XV.

Motezuma meurt, ſans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoye ſon corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ſes obſeques. On rapporte les bonnes & les mauvaiſes qualitez de ce Prince.

L'Impatience de Motezuma continuoit de la même force; ſes bleſſures en devenoient plus dangereuſes; & l'on remarquoit à chaque moment la funeſte influence des paſſions de l'ame ſur la corruption des humeurs. Le coup qu'il avoit à la tête, parut d'abord conſiderable, & ſon deſeſpoir le rendit bientôt mortel, parce qu'il fut impoſſible de lui appliquer les remedes néceſſaires, juſqu'à ce que l'abbattement de ſes forces le mît en état de ne pouvoir plus les ſoutenir. On avoit la même peine à

le reduire à prendre quelque nourriture ; dont le besoin l'extenuoit, sans qu'il témoignât de vigueur, qu'en cette furieuse & déterminée résolution de s'ôter la vie. Son désespoir croissant à mesure qu'il sentoit diminuer ses forces, on connut le danger ; & le General, qui étoit toujours auprès de lui, parce que ce Prince se composoit, & paroissoit plus tranquille en la presence de Cortez, s'attacha serieusement à lui insinuer les choses qui lui convenoient le plus en cette conjoncture. Cortez voulut donc lui parler des veritez de notre Religion, essayant de l'amener par la douceur à la détestation de ses erreurs, & à la connoissance du vrai Dieu. Motezuma avoit témoigné en plusieurs rencontres quelque inclination aux ceremonies & aux principes de la Foy Catholique. Les abus de l'Idolâtrie le dégoûtoient, jusqu'à donner quelque esperance de sa conversion ; mais sa diabolique raison d'Etat en retardoit l'effet ; ainsi la superstition des autres l'engageoit, lorsque la sienne l'abandonnoit, & il donnoit plus à la crainte de ses Sujets, qu'à son respect pour ses Dieux.

Le General fit de sa part tout ce que le devoir d'un Chrétien exigeoit de sa charité : il employa l'ardeur & la tendresse des prieres pour obliger ce Prince à reconnoître le

vrai Dieu, & à s'aſſurer d'une éternité bienheureuſe, en recevant le Baptême. Frere Barthelemi d'Olmedo l'en preſſoit par des raiſons plus puiſſantes, que les Capitaines qui avoient déja le plus de part à ſon eſtime, appuyoient par leurs inſtantes prieres; & Marine, en les expliquant, y ajoutoit encore les motifs qui l'avoient convaincuë. Enfin, quoiqu'en diſe l'envie, ou la malice; car elles ont ſur cela même accuſé les Eſpagnols d'une coupable negligence, on n'oublia aucun de ces ſoins que les hommes peuvent apporter pour réduire un eſprit à la connoiſſance de la verité: mais les réponſes de Motezuma n'étoient que des emportemens d'un eſprit outré, qui ne ſongeoit qu'à ſe venger, à faire d'horribles menaces, & à ſe déſeſperer. Après avoir chargé le General du châtiment des traîtres, il fut durant trois jours dans cet horible combat; après quoi ce malheureux Prince rendit ſon ame au Demon pour oute l'éternité, donnant les derniers ſoupirs de ſa vie à l'eſprit de vengeance & le ferocité, & laiſſant au monde un terrile exemple de ce qu'on doit craindre en es momens de la part des paſſions, toupurs ennemies des regles, & encore plus ieres dans un eſprit abſolu; puiſqu'on perd a vigueur néceſſaire pour les aſſujettir, au

même tems qu'elles trouvent de nouvelles reſſources en l'habitude qu'on s'eſt fait de leur obéïr.

Tous les Eſpagnols furent également ſenſibles à la funeſte mort de ce Prince, parce qu'ils étoient tous engagez à l'aimer par ſes preſens, par ſes careſſes, & par les autres graces qu'il leur faiſoit. Le General qui lui étoit le plus redevable, & qui faiſoit la plus grande perte, en fut ſi ſenſiblement touché, que ſa douleur eut quelques inſtans d'un chagrin inconſolable ; & toute la violence qu'il apportoit à l'empêcher de paroître ſur ſon viſage, laiſſa néanmoins échapper le ſecret de ſon cœur par des larmes que ſes yeux ne purent retenir. Le fondement de tous les deſſeins rouloit ſur la ſujetion volontaire de ce Prince, dont la mort déconcertoit ſes meſures, & le forçoit à travailler ſur un autre plan, afin d'arriver à la fin qu'il s'étoit propoſée. La plus vive douleur du General étoit d'avoir vû pour comble de miſere mourir l'Empereur en ſon obſtination. Ce point eſſentiel partageoit ſon cœur entre la triſteſſe & la crainte, lorſque les mouvemens de ſa pieté étoient confondus dans une ſi terrible idée.

La premiere diligence de Cortez fut d'aſſembler les Officiers de l'Empereur, dont

dont il choisit six des plus considerables, à qui il ordonna de porter le corps de ce Prince dans la Ville. Quelques Sacrificateurs qu'on avoit pris dans les rencontres précedentes étoient de ce nombre ; & les uns & les autres avoient été témoins des blessures & de la mort de Motezuma. Le General leur commanda de dire de sa part aux Princes qui donnoient les ordres aux seditieux : » Qu'il leur envoyoit « le corps de leur Empereur massacré par « leurs mains ; & que l'énormité de ce cri- « me donnoit un nouveau droit à la justi- « ce de ses armes. Qu'avant que de mou- « rir, ce Prince l'avoit prié plusieurs fois « de prendre sur son compte la vengeance « de cet attentat, & le châtiment d'une « si horrible conspiration ; néanmoins, « que regardant ce malheur comme l'effet « d'une brutale impétuosité du menu Peu- « ple, dont les gens d'un esprit plus sage « & plus éclairé auroient reconnu & châ- « tié l'insolence, il en revenoit encore aux « propositions de la paix, qu'il étoit prêt « de leur accorder. Qu'ils pouvoient en- « voyer des Députez pour entrer en confe- « rence, & convenir ensemble des articles « qui paroissoient raisonnables : mais qu'ils « devoient en même tems être persuadez « que s'ils ne se rendoient presentement à «

» la raison & au repentir, ils seroient traitez
» non seulement comme ennemis, mais
» comme rebelles & traîtres à leur Prince,
» en éprouvant sur ce pied-là les dernieres
» rigueurs de ses armes ; puisqu'après la
» mort de Motezuma, dont le respect le
» retenoit dans les bornes de la modera-
» tion, il ne songeroit plus qu'à désoler
» & à détruire entierement la ville de
» Mexique ; & qu'ils connoîtroient trop
» tard, par une funeste experience, la
» difference qui se trouve entre une hosti-
» lité qui ne tend qu'à la défense, puis-
» qu'on n'avoit d'autre dessein que celui
» de les ramener à leur devoir ; & une
» guerre déclarée, où l'on auroit toujours
» devant les yeux l'obligation de punir un
» crime de cette nature.

Les Mexicains partirent aussi-tôt, portant sur leurs épaules le corps de Motezuma ; & à quelques pas du quartier les seditieux vinrent le reconnoître avec beaucoup de respect, ainsi qu'on le remarqua du haut des murailles. Ils le suivirent tous, en jettant leurs armes, abandonnant leurs postes ; & en cet instant toute la Ville retentit de pleurs & de gemissemens, témoignant que ce pitoyable spectacle, qui leur representoit leur crime, l'emportoit sur la dureté de leurs cœurs. Ils avoient déja

élû un autre Empereur, comme on le ſçut bien-tôt : ainſi la douleur n'étoit point accompagnée d'un veritable repentir : mais ces reſtes de fidelité n'étoient point déſagréables au nouveau Prince, puiſqu'ils étoient rendus au nom, & non pas à la perſonne du Souverain. Les clameurs & les plaintes durerent toute la nuit parmi le peuple, qui alloit en troupes par les ruës, repetant le nom de Motezuma avec une eſpece d'inquietude tumultueuſe, qui publioit leur déſeſpoir ſans perdre les apparences d'une ſédition.

Quelques-uns ont avancé que les Mexicains traînerent le corps de l'Empereur, & qu'ils le mirent en pieces, ſans pardonner à ſes enfans, ni à ſes femmes. D'autres ont dit qu'ils l'expoſerent à la raillerie & aux outrages du menu Peuple, juſqu'à ce qu'un de ſes domeſtiques ramaſſant quelque peu de bois, dont il fit un bûcher, brûla le corps en lieu écarté. On pouvoit attendre ces injures d'une Populace enragée, dont l'inhumanité rendoit vraiſemblable tout ce qui s'éloigne le plus de la raiſon ; neanmoins le plus certain eſt, qu'ils reſpecterent ce cadavre, affectant de témoigner, par les honneurs qu'ils lui rendirent en la pompe funebre, qu'ils étoient affligez de ſa mort, comme d'une diſgrace où leur intention

n'avoit point eu de part ; si ce n'est qu'ils ne se figurassent satisfaire ou tromper leurs Dieux par cette apparence de respect. Ils le porterent au point du jour suivant à la montagne de Chapultepeque, en grand appareil ; c'est où ils celebroient les funerailles de leurs Princes, & où ils conservoient leurs cendres. Au même tems les cris & les gemissemens redoublerent dans la Ville, de la part de cette multitude qui accouroit ordinairement à de semblables fonctions. Ces circonstances furent confirmées depuis par les Mexicains mêmes, qui rapportoient les honneurs rendus à leur Prince, comme des prouësses de leur zele, ou comme une satisfaction essentielle de leur crime.

On n'a pas manqué d'Ecrivains qui ont attribué au General la mort de Motezuma, ou qui ont au moins essayé de le charger de ce crime, en assurant qu'il fit tuer ce Prince, afin de s'en débarasser. Quelqu'un de nos Historiens rapporte qu'on le dit ainsi, sans réfuter ce bruit, ni en défendre la mémoire de Cortez ; & quoique cette négligence ne soit pas une preuve convaincante de mauvaise intention, neanmoins elle ressemble fort à la calomnie. Il se peut faire que les Mexicains répandirent ce bruit quelque tems après la mort de leur Empereur, à dessein d'exciter la haine des Indiens con-

tre les Espagnols, ou d'effacer la honte de leur Nation : mais ils ne dirent, & même ils n'imaginerent alors rien qui en approchât ; & on ne devoit point donner à la plume la liberté de publier un fait de cette consequence sur un si foible fondement. Comment se pourroit-il faire qu'un homme aussi habile & aussi appliqué que Cortez étoit, voulût se défaisir d'un gage qui faisoit sa plus grande sureté lorsqu'il avoit sur les bras les forces de tout cet Empire ? Et quel avantage pouvoit-il tirer de la mort d'un Empereur ami, & presque Sujet, pour la conquête d'un Etat soulevé & ennemi? La disgrace des grandes actions vient souvent de la diversité des rapports qu'on en fait ; & il est aisé à un esprit mal tourné, d'inventer des circonstances, qui n'étant peut-être pas capables d'obscurcir la verité, l'exposent neanmoins aux atteintes de l'opinion, ou de l'ignorance, en soumettant à la temeraire crédulité du vulgaire, ce qui est de plus essentiel dans l'Histoire. Les Etrangers ont pris le soin de décrier la conduite de Cortez en toute cette entreprise : mais les preuves qu'il a données de sa prudence & de son bon esprit devoient bien le garantir du soupçon d'une si haute extravagance, quand l'élevation de son ame & sa haute generosité ne le défendroient pas

de la malignité d'une si cruelle action. Ainsi toute la confusion en demeure à l'envie; vice sans plaisir, qui fait le supplice de ceux qui le cachent, & l'affront de ceux qui le produisent, servant de lustre à celui qu'elle persecute, & de honte à l'envieux.

Motezuma fut un Prince que la seule nature avoit orné de grandes & rares qualitez; d'un air agréable, & rempli de majesté; d'un esprit penetrant, & d'un jugement solide, quoique sans aucun secours de l'étude, mais s'attachant à la substance des choses. Sa valeur l'avoit élevé au dessus de tous les Nobles, avant qu'il montât sur le Trône, & depuis elle lui avoit acquis entre les Etrangers la réputation la plus haute que les grands Rois puissent avoir. Son genie & ses inclinations tournées entierement à la guerre, l'avoient rendu très-habile en cet art, à leur maniere. Ainsi, lorsque l'occasion de prendre les armes se presentoit, l'armée devenoit sa Cour ordinaire. Ce Prince avoit gagné neuf batailles, où il commandoit en personne, & par la conquête de differentes Provinces, étendu bien loin les limites de l'Empire; oubliant les brillans du Trône pour les applaudissemens du champ de bataille, & croyant que le Sceptre le plus fermé est celui qu'on fait du Bâton de General. Il

avoit un grand fonds de generosité naturelle, qui le portoit à faire des graces très-considerables sans ostentation, donnant comme s'il acquittoit ses dettes, & mettant la magnificence entre les devoirs de la Majesté. Il aimoit la justice, & son zele alloit jusqu'à la severité, contre les Ministres qui la rendoient au Peuple; & il paroissoit aussi sobre à la table, que reservé sur les autres plaisirs: mais ces vertus propres à sa personne & à sa dignité, étoient balancées & obscurcies par de plus grands vices, attachez à l'une & à l'autre. Sa moderation dans les plaisirs n'étoit qu'une sensualité délicate & rafinée, puisque ce fut cet Empereur qui introduisit le tribut des concubines, en rendant par tous ses Royaumes la beauté esclave de ses appetits, sans que la nouveauté du ragoût pût les rendre excusables. Sa justice alloit jusqu'à l'autre extrémité, où elle étoit souvent confonduë avec la cruauté; parce qu'il poussoit le châtiment jusqu'à la vengeance, donnant au chagrin la place de la raison. Enfin, la liberalité de Motezuma fut encore plus dommageable que genereuse; puisqu'elle l'obligeoit à charger ses Royaumes de tributs insupportables; & que ce fruit abominable de son iniquité étoit converti en des profusions & des dégâts ines-

timables. Ce Prince ne connoiſſoit point de milieu entre le Sujet & l'Eclave, ou il n'en vouloit point convenir; & trouvant des raiſons politiques en l'oppreſſion de ſes Vaſſaux, leur crainte lui plaiſoit encore plus que leur patience. L'orgueil fut ſon vice capital & dominant: il ſacrifioit à ſon merite, lorſqu'il vantoit ſon bonheur; & il s'eſtimoit plus que ſes Dieux, quoiqu'il fût étroitement attaché à la ſuperſtition de ſon Idolâtrie. Il recevoit de frequentes viſites du Démon, dont la malignité forge des oracles & des viſions pour ceux qui ſont avancez juſqu'à un certain degré dans le chemin de perdition. Cependant Motezuma ſe ſoumit volontairement à Cortez, dans une priſon qui dura tant de jours, contre toutes les regles naturelles de ſon ambition & de ſa fierté. On auroit pû douter alors de la cauſe de cette ſoumiſſion; mais on connoît maintenant par ſes effets, que la main de Dieu s'étoit employée à dompter ce monſtre, en lui inſpirant l'eſprit de douceur, afin d'introduire les Eſpagnols dans ſon Empire; ce qui fut le principe de la converſion de tant d'Idolâtres. Cet Empereur laiſſa quelques enfans: deux de ſes fils furent tuez par les Mexicains, lorſque Cortez ſortit de la Ville; & les filles, au nombre de deux ou

trois, se convertirent, & furent mariées à des Espagnols. Le plus illustre de tous ses enfans, fut Dom Pedro de Motezuma, qui fit profession de la Foy Catholique, peu de tems après la mort de son pere, & qui reçut ce nom au Baptême. Outre l'illustre naissance qu'il tenoit de son pere, il avoit encore l'honneur d'être sorti d'une Princesse de la Province de Tula. Elle étoit une des Reines qui joüissoient également des mêmes honneurs dans le Palais Royal: & elle se convertit à la Foy, à l'imitation de son fils, prenant le nom de Donna Maria de Niagua Fuchtil, titres qui marquoient la Noblesse de ses ancêtres. Le Roy honora Dom Pedro de grandes terres & de rentes en la Nouvelle Espagne, avec la qualité de Comte de Motezuma, dont la succession legitime se conserve aujourd'hui dans la Maison des Comtes de ce nom, alliée dignement avec la memoire heroïque d'une si illustre origine.

Cet Empereur regna dix-sept ans, & fut l'onziéme Souverain de Mexique, & le deuxiéme du nom de Motezuma. Il perit ainsi dans un déplorable aveuglement, à la vûë de tant de secours, si capables de le sauver. O profondeur impenétrable des Decrets de la divine Justice, adressez à notre cœur, bien plus qu'à notre entendement!

CHAPITRE XVI.

Les Mexicains reviennent assieger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples, qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de dégât qu'il peut dans la Ville, à dessein de les étonner, & de se retirer plus aisément.

LEs Mexicains ne firent aucun mouvement considerable, durant les trois jours que Motezuma languit de ses blessures, quoiqu'il y eût toujours des troupes en vûë, qui faisoient quelques legeres irruptions, que l'on repoussoit aisément. On auroit pû douter si cette suspension étoit un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur Empereur, irrité par une si cruelle offense, si on n'avoit appris peu de jours après, que ce refroidissement procedoit du Peuple, qui se trouvoit en désordre & sans Chefs; parce que les Nobles étoient occupez à couronner un nouvel Empereur, qui selon les informations qu'on en eut, se nommoit Quetlavaca, Roy d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Il ne vêcut que peu de jours; & la mémoire de

ſon nom a été preſque effacée par ſa foibleſſe, & ſon peu d'application. Les Mexicains qui étoient ſortis avec le corps de Motezuma, ne revinrent pas; & cette marque d'opiniâtreté au commencement d'un nouvel Empire, faiſoit tirer de mauvaiſes conſequences. Cortez ſouhaitoit faire ſa retraite avec reputation, ſuivant qu'il s'y étoit engagé avec ſes Capitaines & ſes Soldats, jugeant bien qu'il avoit beſoin de nouvelles forces pour revenir à Mexique, avec plus d'eſperance de conquerir cette Ville; ce qu'il avoit toujours conſideré comme devant arriver quelque jour, & qu'il regardoit alors comme une obligation qui lui étoit impoſée depuis la mort de Motezuma, dont le reſpect retranchoit les deſſeins du General à des bornes moins courageuſes.

On ne fut pas long-temps à être éclairci de ce que les Indiens tramoient durant cette ſuſpenſion, puiſqu'ils recommencerent la guerre avec plus d'ordre & de forces au point du jour qui ſuivit les obſeques de Motezuma. Les premiers rayons du Soleil découvrirent aux Eſpagnols toutes les ruës autour du quartier garnies d'un grand nombre d'Indiens armez, qui occupoient encore les tours d'un Temple peu éloigné du quartier, dont on pouvoit en battre une partie, en commandement, à coup d'arc &

de fronde. Le General auroit fortifié ce poste s'il eût eu assez de forces pour les separer; mais il ne vouloit pas tomber dans la bevûë de ceux qui abandonnent le nécessaire pour s'attacher à la précaution.

On montoit par cent degrez à la terrasse de ce Temple, qui soutenoit quelques tours assez spacieuses, où cinq cens Soldats choisis entre la plus brave Noblesse de Mexique avoient pris leur poste, si fort resolus de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvus d'armes & de vivres pour plusieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poste dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu, & mis en œuvre par les Mexicains, pouvoit avoir de funestes suites; ce qui l'obligeoit à faire un prompt & vigoureux effort afin de les prévenir. L'ordre qu'il suivit pour y réüssir sans hazarder beaucoup, fut de faire sortir la plus grande partie de sa troupe, dont il forma plusieurs bataillons aussi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenuës, & s'opposer au secours. Il commit l'attaque du Temple au Capitaine Escobar avec sa compagnie & cent autres Soldats d'élite. On commença d'abord à combattre aux avenuës dont les Espagnols se saisirent; & un moment après Escobar attaqua le Temple, & se rendit maître & du vesti-

bule & d'une partie des degrez ſans réſiſtance, parce que les Indiens ſe laiſſerent engager exprès ; & lorſqu'ils virent l'occaſion favorable, ils parurent tout à coup aux baluſtres ou parapets d'en haut, & chargerent les Eſpagnols à coups de fleches & de dards ſi furieuſement, qu'ils les obligerent à s'arrêter. Eſcobar fit tirer à ceux qui ſe découvroient ; mais il ne put ſoutenir la ſeconde charge qui fut encore plus rude. Ils avoient préparé de groſſes pierres & des pieces de bois qu'ils pouſſoient du haut de l'eſcalier, & qui roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrez, obligerent les Eſpagnols à reculer juſqu'à trois fois. Quelques-unes de ces pieces de bois étoient à demi enflammées à deſſein de les rendre plus nuiſibles par une groſſiere imitation de nos armes à feu, qui devoit être un grand effort d'eſprit de leurs Ingenieurs. En effet, les Soldats s'ouvroient pour éviter le coup, & lorſque les rangs étoient une fois rompus, il falloit néceſſairement perdre du terrain.

Le General accompagné d'une troupe de Cavaliers, couroit à tous les endroits où on combattoit ; & il reconnut le déſavantage de ſes gens : ſur quoi ne conſultant que ſa valeur, il mit pied à terre, & après avoir fortifié la troupe d'Eſcobar de quelques

Tlascalteques du corps de reserve & des Cavaliers qui le suivoient, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé ; & se jetta sur les degrez l'épée à la main, d'un air si fier & si déterminé, que dès ce moment ceux qui le suivoient ne connurent plus le peril. Les obstacles de l'assaut furent surmontez en un moment: on gagna heureusement le plus haut degré, & ensuite la balustrade où on en vint aux mains à coups d'épées & de massuës. Les Mexicains étoient tous Nobles, & leur résistance marqua la difference que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils se laissoient tailler en pieces plutôt que de rendre les armes. Quelques-uns se précipitoient par dessus les appuis, persuadez que ce genre de mort qui étoit de leur choix avoit quelque chose de plus noble ; & les Ministres du Temple, après avoir appellé plusieurs fois le peuple à la défense de leurs Dieux, moururent tous en combattant comme des desesperez : en sorte que Cortez se vit en peu de tems maître de ce poste par le carnage de cette Noblesse Mexicaine, sans perdre un seul homme, & avec peu de blessez. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute résolution que deux braves Indiens conçûrent dans l'embarras de la mêlée, & la vigueur dont ils tâcherent d'en venir à l'e-

xecution. Ces vaillans hommes déterminez à ſacrifier leur vie à leur patrie, & croyant achever la guerre par leur mort, concerterent enſemble de ſe précipiter du plus haut du temple avec le General. Ils marcherent toujours unis, & lorſqu'ils apperçurent Cortez ſur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes à deſſein de s'approcher de lui comme des déſerteurs qui venoient ſe rendre. Il mirent le genou en terre en poſture de ſupplians, & ſans perdre un moment ils ſe jetterent ſur le General, & ſe lancerent pardeſſus la baluſtrade, le poids de leur priſe devant donner une plus grande impreſſion à cet effort. Cortez s'en défit neanmoins heureuſement, mais avec quelque peine, & leur attentat lui donna bien moins de colere que d'admiration, lorque la mort de ces Indiens lui fit connoître le peril qu'il avoit évité, ſans déſapprouver leur témerité, pour la part que la grandeur du courage y pouvoit prétendre.

Cette attaque du Temple eut quelques circonſtances qui en faciliterent le ſuccès avec moins de perte. Les Indiens s'épouvanterent lorſqu'ils virent redoubler le nombre des aſſaillans, & à leur tête ce même Capitaine qu'ils croyoient invincible. Ils ſe préſenterent à la défenſe des degrez

avec plus de précipitation que de diligence ; & on remarqua que les pieces de bois qu'ils rouloient d'en haut en travers, ce qui devoit faire le plus grand effet, passerent toutes de leur long entre les Espagnols, qu'elles n'offenserent presque point. Cet accident fut trop souvent reïteré pour être fortuit. Quelques-uns même l'ont rapporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclater en cette conquête. La faute pouvoit venir du trouble où ils se trouverent qui les empêcha de jetter ces pieces avec plus de précaution ; mais il est constant que cet accident facilita beaucoup la prise du Temple ; & entre tant d'évenemens qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu seul en toute cette guerre, on peut sans pousser trop loin la credulité, balancer quelquefois être le miracle & le cas fortuit.

Cortez fit aussi-tôt transporter à son quartier les vivres dont ils avoient garni les magasins du Temple, en une quantité considerable, & qui fut d'un grand secours en cette occasion. Il commanda qu'on y mît le feu, & qu'on rasât les tours & quelques maisons entre ce lieu & son logement, qui empêchoient que l'artillerie ne commandâs sur cette éminence. On commit ce soin aux Tlascalteques qui s'en acquitterent promptement. Alors le General revenant à ses

troupe

troupes qui étoient engagées dans les ruës, trouva qu'un gros considerable de Mexicaint avoit chargé les Espagnols par celle de Tacuba; & que ses gens extrémement pressez défendoient cette principale avenuë avec beaucoup de peine. Cortez remonta d'abord à cheval, & passant le bras blessé dans les rênes de la bride, il prit une lance, & courut au secours. Tous les Cavaliers le suivirent avec la compagnie d'Escobar, & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis, qu'on perçoit à coups de lances, sans en perdre un seul dans l'épaisseur de la foule, outre ceux qui étoient renversez & foulez aux pieds. Le combat fut sanglant, parce que les Indiens qui s'écartoient pour éviter le choc, donnoient dans l'infanterie qui les tailloit en pieces sans beaucoup de peine. Cependant le General oubliant sa prudence, & flatté par ses exploits, se laissa emporter si avant à l'ardeur du combat, que lorsqu'il se reconnut, il vit que la retraite lui étoit interdite, parce que le gros des ennemis qui fuyoient devant l'Infanterie venoit tomber sur lui, & le mettoit en danger de la vie par la victoire de ses gens mêmes.

En cette extrémité Cortez résolut de se jetter dans une autre ruë où il crut trouver moins d'embarras; & à quelques pas de

l'entrée, il rencontra un parti conſiderable d'Indiens en déſordre, qui menoient priſonnier ſon grand ami André de Duero, tombé entre leurs mains par la chûte de ſon cheval. Le deſſein qu'ils eurent d'abord de le conduire au ſacrifice lui ſauva la vie; car le General pouſſant furieuſement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenoient Duero, & mit les autres en déſordre; enſorte que ce Cavalier eut la liberté de ſe dégager, & de ſe ſaiſir d'un poignard qu'ils lui avoient laiſſé par imprudence en le déſarmant. Il en tua quelques Indiens, & regagna ſa lance & ſon cheval. Alors les deux amis ſe joignirent, & paſſerent la ruë au grand galop, en perçant les troupes des ennemis, juſqu'à ce qu'ils rencontrerent leurs gens. Le General compta toujours depuis cette action entre ſes plus heureuſes avantures, puiſqu'au moment qu'il n'étoit pas trop aſſuré de ſa propre vie, il ſe trouva en main une occaſion de ſauver celle de ſon meilleur ami. C'eſt ainſi que ſa bonne fortune, dans le ſens qu'un Chrétien le doit prendre, l'aſſiſtoit ſi à propos, que ſes fautes mêmes lui produiſoient des occaſions d'acquerir de la gloire.

Les ennemis étoient déja en mouvement pour ſe retirer de tous côtez, & le General ne crut pas qu'il fût néceſſaire de s'engager

plus avant; parce qu'il étoit impoſſible de ſuivre la victoire ſans laiſſer le quartier découvert. Il fit ſonner la retraite; & quoique les Soldats revinſſent las & fatiguez d'un combat qui avoit duré ſi long-tems, il n'y eut que peu de bleſſez, & on n'en perdit pas un ſeul. Ce bonheur ajoutoit un nouveau plaiſir au repos qu'ils goûtoient; puiſque rien n'eſt meilleur que la victoire, à eſſuyer les ſueurs du combat. On brûla pluſieurs maiſons en cette rencontre; & la perte des Mexicains donna lieu de croire que la rigueur du châtiment pourroit les corriger. Quelques Auteurs ont mis cette ſortie entre celles qui furent faites avant la mort de Motezuma; mais la ſeconde Relation de Cortez même nous apprend qu'elle ne ſe fit qu'après la mort de l'Empereur; & nous l'avons ſuivie, ſans nous arrêter à une plus exacte diſcuſſion; parce que cet incident n'eſt pas un de ceux dont la ſituation importe beaucoup à l'Hiſtoire. Le ſuccès de l'aſſaut du Temple étoit dû principalement à la valeur du General, parce que ſon courage & ſon exemple apprirent aux Soldats que les difficultez qui les arrêtoient n'étoient pas inſurmontables. Il oublia deux fois ce jour-là, de quelle importance eſt la perſonne d'un General pour la conſervation de ſes troupes, en ſe jettant dans

le peril avec plus d'ardeur que de prudence; & ces excès de vivacité, quoiqu'ils réüssissent, méritent plus d'admiration que de loüanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains, qu'il la firent peindre comme une avanture extraordinaire; & on trouva depuis quelques toiles qui représentoient au naturel l'attaque des degrez, le combat sur la terrasse, & en dernier lieu, leur défaite entiere, sans épargner l'incendie & la ruine des tours, ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols; ces Peintures leur tenant lieu d'Histoires, où ils respectoient la fidelité, parce qu'ils regardoient comme un crime, d'imposer à la posterité. Neanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquoient pas de malice, à feindre quelques secours pour sauver la gloire de leur Nation. Ils avoient peint plusieurs Espagnols estropiez & blessez; faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient pas fait, & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté: faute d'exactitude, dont les Historiens mêmes ne sçauroient laver leur profession; puisqu'ils se font, pour ainsi dire, un peché d'habitude de cette espece de soin,

qui fait prendre aux circonſtances le tour de l'inclination qui conduit leur plume. Ainſi on lit fort peu d'Hiſtoires dont le ſtile n'accuſe la Patrie, ou l'affection de l'Auteur. Plutarque en ſon Traité de la gloire des Atheniens, trouve quelque rapport entre l'Hiſtoire & la Peinture : il veut qu'on faſſe une vive & exacte deſcription des Pays, & qu'on repreſente aux yeux les actions qu'on rapporte : mais cette reſſemblance de la plume au pinceau n'eſt jamais plus juſte que lorſqu'on décrit les lieux où les choſes ſont arrivées, par des traits artificieux, que l'on fait paſſer pour des ornemens de la narration, qui ſont la perſpective des tableaux, & que l'on peut appeller les Loinains de la verité.



CHAPITRE XVII.

Les Mexicains proposent un Traité de paix, à dessein de faire perir les Espagnols par la famine. On penetre leur intention, & Cortez assemble ses Capitaines. Ils prennent la résolution de sortir de Mexique cette nuit même.

LE jour suivant les Mexicains demanderent une conference, & on la leur accorda avec quelque esperance de parvenir à un accommodement raisonnable. Cortez alla jusques sur la muraille pour entendre leurs propositions ; & quelques Nobles s'étant avancez, lui déclarerent de la part du nouvel Empereur : » Qu'il se » disposât sans remise à marcher avec » son armée vers la mer, où ses grands ca- » nots l'attendoient, & qu'on cesseroit les » attaques durant le tems dont il auroit » besoin pour préparer son voyage. Que » s'il ne se déterminoit promptement à » prendre ce parti, il devoit être assuré de » perir, lui & tous ses Soldats, sans aucu- » ne ressource; puisque les Mexicains étoient » déja convaincus par plusieurs experien- » ces, que les Espagnols n'étoient point im-

mortels, & que quand la mort de chaque «
Soldat devroit leur coûter vingt mille «
hommes, il leur en resteroit encore assez «
pour chanter la derniere victoire. » Le General répondit : « Que les Espagnols ne «
s'étoient jamais vantés d'être immortels; «
mais seulement d'avoir plus de courage «
& de force que tous les autres hommes, «
& si élevez audessus de ceux de leur Nation, que sans avoir besoin d'un plus grand «
nombre de Soldats, il se sentoit assez de «
cœur pour entreprendre de détruire non «
seulement la Ville, mais encore tout «
l'Empire de Mexique. Qu'ayant néanmoins un extrême déplaisir de ce qu'ils «
avoient souffert par leur obstination, «
son dessein étoit de se retirer, puisque le «
sujet de son Ambassade étoit fini par la «
mort du grand Motezuma, dont la «
bonté & la consideration le retenoit à «
la Cour. Qu'il alloit executer cette résolution, pourvû que de part & d'autre on «
s'assurât de quelques conditions raisonnables, afin qu'il eût la commodité de «
se disposer à ce voyage.

Les Ministres du nouveau Gouvernement s'étoient assemblez en presence de l'Empereur, afin de consulter sur les moyens de soutenir la guerre ; & après plusieurs déliberations, ils avoient arrêté, qu'afin d'é-

viter le carnage que les armes des Etrangers faiſoient de leurs Soldats, la mort déplorable de tant de Nobleſſe, & la ruine de la Ville, il étoit à propos de les affamer par un ſiege. Ce n'eſt pas qu'ils euſſent deſſein d'attendre que les Eſpagnols ſe rendiſſent, ils vouloient ſeulement les affoiblir, & les tailler en pieces quand ils n'auroient plus de forces. Ces Miniſtres avoient imaginé ce nouveau genre de ſiege, inconnu juſqu'alors en leur milice; & ils n'avoient introduit ce pourparler de paix qu'afin d'obtenir la ſuſpenſion d'armes qu'ils ſouhaitoient; ſuppoſant qu'ils pourroient entretenir la négociation par diverſes propoſitions, juſqu'à ce qu'on eût conſumé le peu de vivres qui étoient dans le quartier: ſur quoi ils donnerent ordre aux commandans des troupes, qu'ils priſſent un extrême ſoin d'empêcher le ſecours, d'occuper de loin & de près tous les paſſages par où les aſſiegez pouvoient s'échapper; & de rompre tous les ponts des chauſſées qui conduiſoient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeoient que la politique ne ſouffroit pas qu'on les laiſſât ſortir de la Ville, pour aller ſoulever les Provinces mal ſatisfaites, ou ſe refaire à l'abri des murailles de Tlaſcala.

Quelques-uns de ces Miniſtres firent attention

attention sur la misere à quoi on exposoit plusieurs Mexicains des plus considerables, prisonniers dans le quartier, & qui alloient necessairement perir par la faim, avant que les ennemis en sentissent les premieres atteintes : mais ils parurent tous si zelez pour le Public, qu'ils conclurent que ces prisonniers seroient trop heureux de mourir pour leur Patrie ; & peut-être ce qui fit tort à ces malheureux, fut de se trouver en la compagnie de trois fils de Motezuma, dont la mort n'auroit pas été fort regrettée en cette assemblée ; parce que l'aîné étoit un jeune homme digne de regner, aimé du peuple, & l'unique sujet qui pouvoit donner de la jalousie au nouvel Empereur : foiblesse pitoyable des Ministres de ce caractere, qui satisfont à leurs passions, lorsqu'ils croyent travailler au bien de l'Etat.

Ce qui leur faisoit le plus de peine, étoit le Chef de leurs infâmes Sacrificateurs qui étoit en la même prison ; car ils le reveroient comme la seconde personne de l'Etat : & ils croyoient qu'en le laissant perir, ils commettroient un grand crime contre les Dieux ; sur quoi l'adresse dont ils userent pour obtenir sa liberté, est fort remarquable. Les mêmes Envoyez revinrent sur le soir à la conference, & proposerent de la

part de leur Prince: *Qu'afin d'éviter les contestations qui pourroient retarder le traité, il seroit bon que quelqu'un des Mexicains prisonniers, bien instruit de tout ce qui devoit entrer en negociation, vînt trouver les Ministres de l'Empereur.* Cet expedient parut assez plausible, & sans difficulté; & du moment qu'ils s'apperçûrent qu'on le goûtoit, ils insinuerent aux Espagnols amiablement & par forme d'avis, que personne ne seroit si propre à cet employ, qu'un hon homme de Sacrificateur qu'ils tenoient en prison, parce qu'il sçauroit faire valoir leurs raisons, & vaincre les difficultez qui se presenteroient. Ce prétexte specieux, & assez bien imaginé, eut l'effet qu'ils prétendoient. Ce n'est pas qu'on n'eût penetré l'artifice de la proposition, qu'ils negligeoient si fort en apparence: mais comme les vûës du General alloient à découvrir le fond de leur intention, il crut qu'il lui importoit beaucoup moins de se défaire d'un prisonnier abominable & embarrassant. Le Sacrificateur sortit donc, fort bien informé de quelques conditions aisées à obtenir, touchant la commodité & la facilité des passages, afin de parvenir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des ôtages & des autres articles, au retour de cet Envoyé. Mais on se vit bien-tôt désabusé sur

ce ſujet : les ſentinelles reconnurent que les ennemis avoient inveſti le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoutumé, & qu'ils prenoient de grandes précautions en faiſant des tranchées & des remparts, afin de défendre les ouvertures des chauſſées qu'ils avoient ſur le lac : des gens qui rompoient les ponts de la principale avenuë, & qui embarraſſoient le chemin de Tlaſcala ; & ces diligences découvrirent le ſecret de leurs conferences.

Cette nouvelle émut le General ; mais comme il avoit appris à ſurmonter des obſtacles plus difficiles, il revint à ſon aſſiette naturelle, & dans la premiere chaleur de ſes réflexions, qui alloient toujours aux remedes, il ordonna qu'on fît un point de groſſes ſolives & de planches aſſez fortes pour ſoutenir le canon, afin de traverſer les coupures qu'ils avoient faites à la chauſſée. Le pont étoit fabriqué d'une maniere que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aiſément. Cortez ne s'arrêta qu'autant qu'il fut neceſſaire pour mettre cet ouvrage ſur les chantiers, & aſſembla les Capitaines, afin de prendre leurs avis ſur le tems auquel on devoit faire la retraite. Il leur propoſa cet article avec beaucoup d'indifference ; ſoit qu'il n'eût rien décidé là-deſſus, ſoit qu'il ne voulût pas

se charger de l'évenement. Les avis furent partagez ; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour ; & l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons. Les premiers disoient : » Que la prudence & la valeur » n'étant point opposées, on devoit choi- » sir la voye la plus sûre. Que les Mexicains » par usage ou par superstition quittoient » les armes durant la nuit : & qu'il falloit » supposer encore que le traité de paix » qu'ils croyoient presque arrêté les tien- » droit alors moins éveillez ; & que leur » dessein étant d'embarrasser la sortie des » Espagnols, ainsi qu'on le jugeoit par leurs » travaux, ils pouvoient considerer le ris- » que d'un combat au passage du lac, où » on ne pouvoit dresser de rangs ni se ser- » vir de la cavalerie, outre qu'ils auroient » les flancs découverts aux canots des en- » nemis, qu'ils auroient encore à percer & » à soutenir en tête & en queuë. Ceux qui » étoient d'un autre avis disoient : Qu'il » étoit presque impratiquable de hazarder » durant la nuit une marche avec bagage » & artillerie par un chemin incertain & » élevé sur l'eau, lors même que la dispo- » sition du tems couvert & pluvieux aug- » mentoit les tenebres & l'absurdité d'une » pareille resolution. Que l'entreprise de » mettre une armée en mouvement avec

tout son attirail, & l'embarras de marcher en jettant des ponts pour s'ouvrir des passages, ne pouvoit s'executer sans bruit & sans retardement; & qu'il étoit juste de profiter de la negligence de son ennemi, mais qu'on ne pouvoit jamais compter sur cette supposition. Que l'habitude des Mexicains de ne point prendre les armes durant la nuit n'étoit pas si bien fondée qu'on le supposoit, puisqu'ils l'avoient interrompuë lorsqu'ils vinrent mettre le feu au quartier, & s'emparer du Temple qui en étoit proche. Ainsi qu'elle n'étoit point un motif suffisant à se persuader qu'ils eussent entierement abandonné une ressource qui devoit attirer toute leur attention: qu'il y auroit toujours moins de risque pour les Espagnols, de sortir en combattant en plein jour, que de faire une retraite qui auroit l'apparence d'une fuite, afin d'aller chercher honteusement un abri chez les Nations qui leur étoient alliées; & qui peut-être ayant perdu l'idée de leur valeur, mépriseroient leur amitié. Enfin, que ce seroit toujours une méchante politique d'avoir besoin de ses amis, & d'avoir recours à eux, après avoir perdu la reputation.

La resolution de se retirer durant la nuit

passa au plus grand nombre des voix ; & Cortez s'y rendit, paroissant encore emporté par quelque motif reservé. Tous les Officiers convinrent qu'il falloit se hâter, & on resolut de sortir cette nuit-là, afin de ne point laisser aux ennemis le tems de prendre de nouvelles mesures pour embarrasser le passage de la digue par des remparts & des tranchées dont ils avoient accoutumé d'en fortifier les ouvertures. Le General pressa la construction du pont; & quoiqu'il y ait lieu de croire que son intention eût été d'en faire construire deux autres, parce que les Mexicains avoient rompu la digue en trois endroits ; neanmoins le tems ne permit pas qu'on fît cette diligence, & elle ne parut pas necessaire, parce qu'on se figura qu'on pourroit transporter le pont d'un canal à l'autre, durant que l'armée passeroit. Mais on reconnoît ordinairement trop tard en ces suppositions la difference qui se trouve entre la speculation & la pratique.

On ne peut nier que le General ne témoignât plus d'indifference & moins d'action qu'à l'ordinaire en cette contestation de ses Capitaines. On a crû qu'il étoit entré au Conseil, prévenu de l'opinion qui prévalut sur la vaine prédiction d'un Astrologue, qui vint lui donner un avis myste-

vieux, de marcher cette nuit même; parce que la plus grande partie de l'armée periroit, s'il laissoit passer certaine constellation favorable qui étoit prête à se tourner en un aspect infortuné. Ce Devin, nommé Botello, avoit une place de Soldat volontaire, & étoit plus connu dans les troupes sous le nom de Sorcier, auquel il répondoit sans se fâcher, croyant qu'il étoit un attribut de son habileté. Quoique cet homme n'eût aucune connoissance des belles lettres, ni aucuns principes, il se vantoit néanmoins de penetrer dans l'avenir; n'étant pas au reste si pernicieux que ceux qui sçavent ces arts diaboliques, dont ils font une étude; ni si simple, qu'il n'étalât quelques caracteres, nombres, ou paroles de celles qui contiennent une abominable stipulation avec le premier imposteur. Cortez se moquoit toujours des pronostics de cet homme, méprisant le sujet, à cause de la profession; & il l'écouta alors avec le même mépris: mais enfin il l'écouta, ce qui étoit presque la même chose que de le consulter, lorsqu'il ne devoit consulter que sa prudence, afin de choisir le meilleur parti; & la fausse prédiction enleva son esprit: tant ces gens sont à craindre, & leurs observations dangereuses, que les personnes de bon sens doivent avoir en hor-

reur, particulierement ceux qui gouvernent les autres ; puisqu'au même tems que l'esprit en reconnoît la vanité, elles préoccupent le cœur par quelques especes qui l'entraînent vers la crainte, ou vers la confiance : & lorsqu'on arrive au moment de prendre une resolution, les impressions ou les chimeres de l'imagination se revoltent contre l'entendement, & donnent toujours quelque atteinte à la raison.

CHAPITRE XVIII.

L'armée marche en bon ordre ; & à l'entrée de la digue, les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems ; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba, avec une difficulté & une perte considerables.

On envoya sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains, sous prétexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé, croyant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne foi, & qu'on se disposoit à partir au plus tard dans huit

jours. Cependant le General ne songeoit qu'à hâter les apprêts de son voyage, le peu de tems qu'on avoit rendant les momens précieux.

Il donna ses ordres, & prit le soin d'instruire tous les Capitaines, en prevenant, par une exacte prévoyance, tous les accidens qui pouvoient traverser la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde deux cens Soldats Espagnols, avec les Tlascalteques les plus aguerris, & jusques à vingt Cavaliers, sous le commandement de Gonzale de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo, & André de Tapia. Il commit l'arriere-garde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velasquez de Leon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez; & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit composée du reste de l'armée, & c'étoit elle qui conduisoit les prisonniers, l'artillerie & tout le bagage. Le General fit encore un corps de reserve auprès de sa personne, afin de porter du secours où il seroit necessaire. Il étoit d'environ cent Soldats choisis, sous les Capitaines Alonse d'Avila, Christophle d'Olid, & Bernardin Vasquez de Tapia : après quoi il fit un petit discours aux Soldats sur les difficultez & les dangers de cette entreprise; sur quoi il appuya, par-

ce que dans les conversations qu'ils avoient ensemble, ils s'étoient prevenus de cette opinion, que les Mexicains ne combattoient jamais durant la nuit : & il étoit necessaire de leur inspirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuse securité, flatteuse ennemie des plus braves gens, dont elle pousse l'esprit à la nonchalance, pour le jetter ensuite dans le trouble, au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuse frayeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de son appartement, l'or, l'argent & tous les joyaux qui composoient le tresor dont Christophle de Guzman son Camerier avoit la charge. On en tira le quint du Roy en especes les plus précieuses, & du moindre volume, & on le mit avec toutes les formalitez requises entre les mains des Officiers qui avoient le soin des rôles & des munitions de l'armée. Le General donna une jument de son équipage pour servir avec quelques chevaux blessez à porter ces especes, afin de ne point charger les Indiens qui pouvoient servir dans les occasions. Le reste, suivant l'estimation que l'on put en faire, alloit au-delà de sept cens mille écus : & Cortez se resolut, sans aucune repugnance, à abandonner cette somme, en protestant publiquement :

Qu'il n'étoit pas temps de s'en embarrasser, & qu'il seroit honteux d'occuper si indignement leurs mains, qui devoient être libres pour la défense de leur vie & de leur reputation. Néanmoins comme il reconnut que les Soldats touchez de cette perte, n'approuvoient pas un désintereſſement si genereux, il dit en sortant : *Que la retraite qu'ils alloient faire ne devoit point être considerée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du dessein de conquerir cet Empire, mais seulement comme une disposition necessaire pour revenir à cette entreprise avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras, sert à donner une plus grande impression au coup que l'on porte.* A quoi il ajouta certains mots, qui firent comprendre que ce ne seroit pas un grand peché, de se munir de ce qu'on pourroit emporter commodément : ce qui étoit à peu près remettre la chose à la discretion de l'avarice du Soldat. Ainsi quoique la plus grande partie, sur-tout ceux qui avoient de l'honneur, voyant ces richesses en leur pouvoir, n'en eussent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occasions ; les autres, & particulierement les gens de Narvaez, s'attacherent au pillage sans aucune consideration, accusant la petite capacité de leurs manches & de

leurs pochettes, & chargeant leur ſépaules au-delà de leur forces. Il ſemble que cette permiſſion fut une tache à la prevoyance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne retient pas ſeulement le bras du Soldat, mais encore ſon courage, puiſque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir, ſe défont bien plus aiſément du point d'honneur, que de leur proye.

On ne ſçauroit imputer autre choſe au General, ſi ce n'eſt de s'être perſuadé qu'il pouvoit faire cette marche ſans oppoſition; & cette confiance qui paroît peu conforme à ſon genie, avoit quelque relation à la prédiction de l'Aſtrologue : mais après avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-ci en eſt ſeulement la ſuite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit près de minuit lorſque les Eſpagnols ſortirent du quartier, ſans que ni leurs ſentinelles, ni leurs coureurs euſſent fait aucune rencontre : & quoique la pluye & l'obſcurité favoriſaſſent le deſſein de marcher en grand reſpect, & la penſée que les ennemis ſe tiendroient dans leurs remparts, on obſerva néanmoins le ſilence avec tant d'exactitude, que l'on n'auroit pû obtenir par la crainte, ce que l'obéïſſance produiſit en ces Soldats. L'avant-garde paſſa ſur le pont volant, & ceux qui le con-

duisoient, le porterent jusques au premier canal, où il servit ; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soutenoient, qu'il auroit été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit supposé ; mais on ne fut pas en cette peine, parce qu'avant que l'armée eût achevé de passer ce premier trajet de la digue, il falut prendre les armes, les ennemis l'ayant attaquée de tous côtez, lorsqu'on les attendoit le moins.

L'adresse dont les Barbares conduisirent toute cette entreprise, est veritablement admirable : ils observerent tous les mouvemens de leurs ennemis avec une dissimulation fine & éclairée. Ils assemblerent & distribuerent sans bruit la multitude incroyable de leurs troupes ; & ils s'aiderent du silence & de l'obscurité, afin de parvenir plus surement au dessein qu'ils avoient de s'approcher sans être découverts. Le lac fut entierement couvert de canots armez, qui vinrent par les deux côtez de la chaussée, commencer le combat avec tant de sang froid & d'ordre, qu'au même tems qu'on entendit l'effroyable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on sentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perduë sans ressour-

ce, si les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant ; mais la moderation étoit pour eux un état si violent, que l'obéïssance cessa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée avec une si horrible confusion, que leurs canots se mettoient en pieces en heurtant contre la chaussée ; & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écueil presque aussi redoutable. Les Espagnols firent un furieux carnage parmi ces miserables, nuds & en desordre ; mais les forces manquoient à l'exercice continuel des épées & des masses : & un moment après il fallut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande exécution ; parce que les Indiens qui étoient éloignez, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils sauterent sur la chaussée, en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient se tourner ; & ce nouvel assaut fut d'un grand secours aux Espagnols, qui rompirent aisément les Mexicains, & après les avoir taillez en pieces presque tous, leurs corps servirent à combler le canal, sans qu'on

ût besoin d'autre diligence que celle de les
etter dans le fossé, où ils firent un pont
nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos
Auteurs ont écrit, quoique d'autres rap-
portent qu'on rencontra heureusement une
oûfre assez large, que les ennemis avoient
aissée en rompant le second pont, où les
oldats passerent à la file, menant les che-
aux dans l'eau par la bride. Quoiqu'il
n soit; car il n'est pas aisé d'accorder ces
irconstances, & elles ne meritent pas tant
'attention, l'industrie & le bonheur con-
ribuerent également à faire surmonter la
ifficulté de ce passage: & l'avant-garde
ontinua sa marche, sans s'arrêter beaucoup
u dernier canal, parce que le voisinage de
terre causoit une diminution conside-
ble aux eaux du Lac. Ainsi on passa ai-
ment à gué ce qui en restoit, & on con-
dera comme une grande fortune, que les
nemis, qui avoient tant de troupes de res-
, n'en eussent point jetté quelqu'unes au
out de la digue, où les Espagnols qui ga-
noient les bords du Lac, fatiguez ou bles-
z, & dans l'eau jusques à la ceinture,
roient été obligez à disputer d'abord, par
n nouveau combat très-désavantageux;
ais la prévoyance des Mexicains n'alla
s jusques à cette précaution; & il sem-
e qu'ils découvrirent un peu tard la mar-

che de l'armée, ou ce qui est plus certain; la confusion & l'empressement ne donnerent pas le tems necessaire à prendre toutes les mesures pour l'empêcher.

Le General passa avec la premiere troupe; & ayant ordonné sans s'arrêter à Jean de Xaramille de la mettre en bataille à mesure que les Soldats arrivoient, il retourna sur la chaussée avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez: là il se jetta l'épée à la main au plus fort de la mêlée, animant ses Soldats par sa présence & par son exemple. Cortez fortifia sa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit besoin pour repousser les ennemis: il commanda que l'on fît la retraite, en défilant par le centre: & afin que le mouvement fût plus libre, il fit jetter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassoit le passage. La valeur du General eut un grand emploi en ce combat; mais son esprit souffrit encore davantage, lorsqu'au milieu de cette affreuse obscurité, le vent porta à ses oreilles les cris des Espagnols, qui se recommandoient hautement à Dieu aux derniers momens de leur vie: & ces cris mêlez avec les hurlemens & les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvemens de la colere & ceux de la pitié.

On

On entendoit ces funestes voix en un endroit de la Ville où il étoit impossible de porter du secours, les ennemis qui étoient sur le lac ayant eu l'adresse de rompre le pont volant, avant que toute l'arriere-garde eût achevé de passer; & c'est en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte, parce que le gros des Mexicains vint tomber sur eux, & les obligea à se retirer en désordre de l'autre côté de la chaussée. Les moins diligens furent taillez en pieces en cette occasion; & la plus grande partie fut de ceux, qui oubliant leur devoir, n'étoient pas dans les rangs, à cause de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils perirent honteusement embrassant ce miserable fardeau, qui les avoit rendus inutiles au combat & pesans à la fuite: & ces miserables victimes de l'avarice décrierent encore mal à propos cette occasion, parce qu'ils furent comptez au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu cherement leur vie; quoiqu'en bonne justice les poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin, Cortez fit sa retraite avec tout ce qu'il put recueïllir du débris de l'arriere-garde: & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée,

Alvarado vint se joindre à la troupe, étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine se voyant chargé de tous côtez, son cheval tué, & devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & élançant en l'air son corps, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté : hardiesse merveilleuse, que l'on regarda depuis comme une espece de miracle ; & Alvarado même, lorsqu'il faisoit reflexion à son avanture, à la vûë du canal, trouvoit de la difference entre le fait, & la possibilité. Bernard Diaz n'a pû s'accommoder de cette histoire, & il l'a combattuë assez mal, laissant cette circonstance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui se repent de sa bonne foi : il n'y en a point trop, à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture, feindre une action contre la vraisemblance & la probabilité, & qui n'alloit tout au plus qu'à la gloire de sa legereté. C'est pourquoi nous avons rapporté ce que les autres Auteurs en ont crû & publié, & ce que la voix publique a autorisé, en signalant cet endroit par le nom du Saut d'Alvarado ; sans faire façon d'avoüer qu'en cette avanture, ainsi qu'en plu-

sieurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vrai-semblable; & l'extrêmité où ce Capitaine se trouvoit, rend l'action moins admirable, puisqu'elle n'étoit qu'un effort extraordinaire de la derniere nécessité.

CHAPITRE XIX.

Cortez marche vers Tlascala. Quelques troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusqu'à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple.

LE jour commençoit à paroître, lorsque toute l'armée se trouva en terre-ferme; & l'on fit alte auprès de Tacuba, quoiqu'on eût lieu de craindre quelque insulte de la part de cette Ville fort peuplée, & attachée au parti des Mexicains. Neanmoins le General ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueïllir ceux qui pouvoient être échappez de ce combat; & la précaution parut nécessaire & bien imaginée, puisqu'elle sauva quelques Espagnols & Tlascalteques, qui par leur valeur & par leur adresse se jetterent à

la nage, & arriverent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de se cacher dans les champs de maiz qui étoient aux environs.

Ces gens apprirent au General, que la derniere partie de l'arriere-garde avoit été entierement défaite ; & lorsqu'il eut mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux, & tous les Mexicains prisonniers, qui sans pouvoir être reconnus en cette confusion durant l'obscurité, furent traitez comme ennemis par ceux de leur Nation. Les Soldats étoient fatiguez, & étonnez par la diminution considerable de l'Armée, & la perte de l'artillerie ; à la veille d'être encore chargez par les ennemis, & éloignez du terme de la retraite. Entre tant de sujets de chagrin, on regardoit comme un malheur encore plus affligeant la mort de quelques-uns des principaux Chefs, dont les plus signalez furent Amador de Lariz, François de Morla, & François de Salcedo, qui perdirent la vie, en s'acquittant de leur devoir avec une valeur extraordinaire. Jean Velasquez de Leon mourut aussi en cette occasion, faisant la retraite à la queuë de l'arriere-garde, accablé par le grand nombre des ennemis ; & témoignant un courage invincible jus-

u'au dernier ſoupir. La perte de cet Offi-
ier fut generalement regrettée, parce qu'il
toit reſpecté de tous les Soldats, comme
a ſeconde perſonne de l'armée. Velaſquez
toit en effet un Capitaine d'un très-grand
ervice, autant pour le conſeil que pour
execution; un peu ſec en ſes manieres,
nais toujours vrai & ſincere, ſans être ni
âcheux ni ennuyeux dans la converſation;
mbraſſant le meilleur parti avec tant de
enerofité & de grandeur d'ame, qu'il
bandonna celui de ſon parent Diego Ve-
aſquez, parce qu'il vit que ſes intentions
'étoient pas droites. L'eſtime qu'il avoit
cquiſe le faiſoit conſiderer comme un
omme très-néceſſaire à la conquête de
Aexique; & ſa perte laiſſa un égal exerci-
e à la memoire, & au deſir.

Pendant que les Capitaines mettoient les
oupes en ordre pour la marche, Cortez
ppuyé ſur une pierre ſe repoſoit, mais
âns un accablement d'eſprit qui n'eut ja-
nais tant de beſoin de ſa force & de ſon
ourage pour retenir ſon reſſentiment dans
ne juſte moderation. Il rappelloit toute ſa
onſtance, & demandoit quelque tréve à
es triſtes reflexions. Cependant au même
ems qu'il donnoit ſes ordres, & qu'il ani-
noit ſes Soldats avec cette vivacité qu'il
onſervoit toujours, ſes yeux repandirent

des larmes qu'il ne put leur cacher, par une foiblesse de l'humanité, qui étant excitée par un sentiment de tendresse pour l'interêt commun, ne donnoit aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut assurément un spectacle digne d'admiration de voir tant d'affliction soutenuë de tant de fermeté, & le visage de Cortez baigné de ses larmes sans lui faire perdre l'air d'un vainqueur.

Il se souvint alors de la prédiction de l'Astrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu; soit à dessein de reprocher à cet homme le conseil qu'il lui avoit donné de hâter la marche de l'armée, ou de faire quelque diversion à ses chagrins, en raillant le Devin sur la fausseté de son art. On trouva que ce miserable avoit peri à la premiere attaque sur la digue suivant la destinée ordinaire à ceux de sa profession. On ne parle pas ici de ceux qui possedant à fond les principes de cette science, sçavent encore la réduire aux termes de la raison; mais seulement de ces imposteurs qui prennent la qualité d'Astrologues judiciaires ou Devins, & dont la plus grande partie traînent une miserable vie, terminée par quelque désastre: appliquez au bonheur d'autrui, & toujours chargez de miseres; en sorte qu'un Auteur fort approuvé a cru que le seul penchant à l'observation des

ſpects heureux ou infortunez des aſtres, marquoit un point de naiſſance ſous une maudite étoile.

Entre tant de diſgraces, Cortez eut cette conſolation qui lui fut commune avec toute l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confuſion, Aguilar & Marine échaperent du combat. Ces deux ſujets n'étoient pas moins néceſſaires alors à la conquête, qu'ils l'avoient été autrefois, parce qu'il étoit impoſſible faute de truchemens, d'exciter ou d'attirer les eſprits des Nations, dont on ſe propoſoit l'aſſiſtance. Un autre effet de bonheur qui n'étoit pas moins conſiderable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de ſuivre leur avantage, & qu'ils donnerent aux Eſpagnols le tems de reſpirer, & de ſe mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empreſſement, enlevant même tous les bleſſez ſur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec juſtice attribuer à la Providence. Les fils de Motezuma qui étoient auprès de leur pere en ſa priſon, & les autres priſonniers qui ſuivoient le bagage des Eſpagnols, furent maſſacrez par les Mexicains mêmes; & les Indiens attachez à piller la dépoüille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percez de leurs

fleches. Comme le peuple les reveroit avec cette espece d'adoration qu'il avoit pour l'Empereur leur pere, cette vûë jetta les Mexicains dans une si horrrible consternation, que les uns demeuroient immobiles, sans oser dire la raison de leur étonnement, les autres se retiroient éperdus, & faisoient place à la foule ; mais personne ne disoit mot, la frayeur étouffant jusqu'aux soupirs. Enfin le bruit de cette avanture courut par toutes les troupes, & y fit le même effet, suspendant pour un tems tous les autres sentimens, par cette espece d'alienation que les Anciens appelloient Terreur panique. Les Commandans résolurent d'informer l'Empereur de cet accident; & ce Prince qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur, afin de flatter l'esprit de ses Sujets dans une veritable affliction, ordonna que l'on fît alte par tout, & que l'on commençât la cérémonie des funerailles par les clameurs & les gemissemens ordinaires, jusqu'à ce qu'on eût livré les corps aux Sacrificateurs, pour les conduire au lieu de la sepulture de leurs Ancêtres. Les Espagnols furent redevables du repos & du soulagement qu'ils trouverent après une si furieuse désolation & tant de fatigues à la mort de ces Princes. Neanmoins ils la regretterent comme une de leurs plus grandes

des pertes, & particulierement le General, qui respectoit en eux la memoire de leur Pere, & fondoit une bonne partie de ses esperances sur le droit que l'aîné avoit à la Couronne.

Cependant l'armée s'avançoit sur le chemin de Tlascala sous la conduite de quelques guides de cette nation. Le retardement des ennemis donnoit une juste défiance; & comme en ces occasions la crainte fait quelquefois un meilleur effet que l'assurance, on marchoit en bon ordre sans qu'aucun Soldat osât quitter les rangs.

On ne fut pas long-tems sans découvrir quelques troupes d'Indiens armez, qui suivoient les traces de l'armée, sans en approcher. Ils étoient sortis de Tacuba, d'Escapuzalco & de Tenecuya, par l'ordre des Mexicains, à dessein d'arrêter les Espagnols jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittez des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfans de Motezuma; précaution remarquable entre des Barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras, parce qu'elles se tinrent toujours à une distance d'où elles ne pouvoient offenser les Espagnols que par leurs cris; & cette importunité dura jusqu'à ce que le gros des Mexicains étant arrivé, ces gens détachez s'y joignirent avec empressement. Et s'avançant alors avec la

legereté naturelle aux Indiens, ils attaquerent l'armée avec tant de furie, qu'on fut obligé de tourner tête pour les recevoir.

Le General étendit autant qu'il put ses bataillons sur un même front, & mit tous les Arquebusiers & les Arbalêtriers aux premiers rangs, se trouvant engagé à combattre en rase campagne, sans voir aucun lieu de retraite, ni pouvoir fortifier ses troupes à dos. Tous les Indiens qui s'approchoient étoient abbatus, sans que leur mort épouvantât les autres. Les Cavaliers faisoient des irruptions fort sanglantes. Cependant le nombre des ennemis croissoit à tous momens, & ils incommodoient fort les Espagnols à coups de fleches & de pierres. Nos gens commençoient à se lasser sans esperer de vaincre, & leur valeur accusoit déja le manque de forces, lorsque Cortez qui combattoit en Soldat, sans oublier les attentions d'un Capitaine, remarqua une petite éminence peu éloignée, & qui commandoit de tous côtez sur la plaine. Il y avoit sur cette hauteur un bâtiment garni de tours, que l'extrémité où il se trouvoit lui figura comme une forteresse. Cortez résolut de gagner ce poste avantageux par sa situation; & ayant détaché quelques Soldats à dessein de le reconnoître, il les fit suivre par toute l'armée. Ce

mouvement donna beaucoup de peine, parce qu'il fallut faire tête aux ennemis en gagnant le terrein vers la hauteur, & jetter tous les Arquebusiers sur les avenuës. Enfin le General vint heureusement à bout de son dessein, parce qu'on trouva le poste abandonné, & dans le bâtiment tout ce qu'on pouvoit s'imaginer alors pour se mettre à couvert.

C'étoit un Temple d'Idoles sauvages, à qui ces Barbares recommandoient la fertilité de leurs moissons. Les Sacrificateurs & les Ministres de ce culte abominable l'avoient laissé désert, fuyant le voisinage de la guerre, contraire à leur profession. L'enceinte du Temple étoit assez spacieuse, & fermée d'une muraille qui étant flanquée de quelques tours, pouvoit être mise en défense. Les Espagnols reprirent haleine à l'abri de ses remparts, qu'ils regardoient comme une forteresse inexpugnable. Ils tournerent en même tems les yeux & leurs cœurs vers le Ciel, recevant ce soulagement comme un secours de la Divine protection; & cette pieuse réflexion subsista même après le peril, puisqu'ils firent bâtir en ce lieu même, un Hermitage sous le titre de Notre-Dame des Remedes, afin de conserver dans la memoire des hommes, l'importance de la ressource qu'ils rencontre-

rent en ce Temple pour se tirer d'une occasion où ils se trouvoient réduits à la derniere extrêmité; & l'on en voit encore aujourd'hui les effets sensibles, au secours que la sainte Image procure à plusieurs besoins, & en la dévotion des Fideles qui viennent rendre à la très-sainte Vierge de très-humbles graces de ce bienfait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de monter sur la hauteur, & même ils ne témoignerent aucun dessein de tenter un assaut. Ils s'approcherent seulement à la portée du mousquet, de l'éminence qu'ils envelopperent de tous côtez. Ils faisoient de tems en tems quelques irruptions, en battant l'air à coups de fleches, & quelquefois les murs du Temple, comme s'ils eussent voulu les punir de ce qu'ils s'opposoient à leur vengeance. Cependant leurs cris & les menaces dont ils tâchoient de satisfaire leur fausse valeur, en découvroient la foiblesse; & on n'eut pas beaucoup de peine à les repousser jusqu'à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexique; soit afin de garder leur coutume de se retirer avec le Soleil, soit qu'ils se trouvassent abbatus d'avoir été en un continuel exercice depuis la minuit du jour précedent. On reconnut du haut des Tours qu'ils faisoient alte au milieu de la plaine; &

qu'ils tâchoient de couvrir leur dessein en se partageant en diverses troupes : comme s'ils n'en avoient pas donné des marques évidentes, & publié par la maniere dont ils se retiroient, que la question n'étoit pas encore décidée.

Le General logea l'armée avec toutes les précautions qu'on est obligé de prendre durant la nuit en un poste peu sûr. Il commanda que l'on changeât souvent les gardes & les sentinelles, afin que tout le monde goûtât à son tour un peu du repos : on alluma du feu en quelques endroits, tant parce que la saison demandoit ce secours, que pour consumer les fleches des Mexicains, & leur retrancher cette munition.

On distribua par mesure aux soldats le peu de rafraîchissemens que l'on trouva dans ce Temple, & que les Indiens avoient pû sauver avec le bagage; & les Officiers donnerent une attention particuliere à la guérison des blessez qui étoit difficile en ce défaut general de toute sorte de provisions. Neanmoins on inventa quelques remedes de ce qu'on avoit en main, & qui soulagerent au moins la douleur par vertu, ou par hazard : on tira du fil & des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez appliqué à toutes ces choses, n'en étoit pas moins attentif au peril où il se

trouvoit engagé ; & avant que de se donner quelques momens de repos, il assembla les Capitaines, afin de concerter avec eux ce qu'on devoit faire en cette conjoncture. Il avoit déja formé sa résolution; mais il se gardoit bien de décider souverainement aux occasions périlleuses, étant grand maître en cet art d'attirer les esprits à l'avis le plus raisonnable, sans découvrir son sentiment, ni s'armer de son autorité. Il leur proposa donc divers partis avec les inconveniens, remettant à leur choix à décider sur la facilité ou la difficulté des moyens. Il remontra d'abord : » Qu'on ne retom-
» boit pas deux fois impunément en l'ex-
» trémité où ils s'étoient trouvez ce soir-là,
» & qu'ils ne pouvoient sans témerité se
» rejetter dans l'engagement de marcher
» en combattant avec des forces si inéga-
» les à celles des ennemis, & de faire en
» même tems deux mouvemens si oppo-
» sez. Il ajouta : Qu'afin d'éviter une réso-
» lution dont le danger & les inconve-
» niens étoient si considerables, il avoit
» songé à attaquer les ennemis dans leur
» camp à la faveur de la nuit ; mais que ce
» parti lui paroissoit moins avantageux,
» en ce qu'on dissiperoit seulement cette
» multitude d'Indiens par la fuite, pour
» les voir rassembler un moment après sui-

vant leur coutume, qui feroit traîner «
long-tems cette guerre. Qu'il avoit donc «
pensé à se maintenir dans le poste où «
ils étoient jusques à ce que la fatigue «
d'un siege obligeât les Mexicains à se «
retirer, si la necessité des vivres qui «
commençoit à se faire sentir, n'eût ren- «
du cette voye presque impratiquable. «
Qu'il s'offroit un autre parti, (c'étoit «
celui qu'il vouloit prendre) qui étoit «
de se mettre en marche dès cette nuit «
même; ensorte que le jour les trou- «
vât à deux ou trois lieuës du lieu où ils «
étoient. Que si les Indiens suivant leur «
maniere ne faisoient aucun mouvement «
jusques au lever du Soleil, les Espagnols «
auroient l'avantage de faire leur chemin «
sans obstacle; & quand les Mexicains «
prendroient la resolution de les sui- «
vre, ils ne pourroient les joindre sans «
être fatiguez, & il seroit plus aisé de «
continuer la retraite en trouvant moins «
de vigueur dans les ennemis. Nean- «
moins que considerant le mauvais état «
de l'armée, & la lassitude des Soldats, «
ce seroit une cruauté de les exposer sans «
aucune raison, au travail d'une mar- «
che precipitée durant les tenebres, & par «
un chemin incertain; quoique l'occa- «
sion & la necessité où ils se trouvoient «

» demandassent des remedes extraordi-
» naires, & une prompte resolution; &
» puisqu'il n'y avoit rien de sûr, il falloit
» poser les difficultez, & s'abandonner à
» la resolution qui en auroit le moins.

Sur ce raisonnement du General tous les Capitaines convinrent que le dessein le moins perilleux, & de plus facile execution, étoit d'avancer la marche de l'armée, sans autre retardement, que celui qui étoit necessaire à donner quelques heures au repos des Soldats; & on conclut de partir à minuit précisément. Cortez se rendit à l'avis commun, comme s'il n'en eût pas été l'Auteur. C'est ainsi qu'il en usoit avec adresse, afin d'éviter les disputes, lorsqu'on en venoit à la conclusion: & c'est la méthode de ceux qui sçavent l'art de décider en demandant conseil; ce qui se fait en prévenant toutes les objections par la force de son raisonnement.



CHAPITRE XX.

Les Eſpagnols continuënt leur retraite, avec une furieuſe fatigue & de grands obſtacles, juſques a leur arrivée à la vallée d'Otumba, où toutes les forces des Mexicains furent rompuës & défaites dans un combat.

PEu de tems avant l'heure marquée, on aſſembla les Soldats, qui dormoient en défiance, & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre, & les raiſons qu'on avoit de l'executer, à quoi ils applaudirent tous, en ſe diſpoſant à marcher. Le General commanda qu'on laiſſât les feux allumez, afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire, & donna le commandement de l'avant-garde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ſes forces à l'arriere-garde, où il demeura, voulant être près du peril, & aſſurer par ſes ſoins la tranquillité des autres. Ainſi l'armée ſe mit en marche; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin, afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus

d'une demi-lieuë, sans que le silence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un païs inégal, & coupé de plusieurs montagnes, les Coureurs donnerent en une ambuscade, que ceux-mêmes qui l'avoient dressée découvrirent mal-à-propos, & si brutalement, qu'ils en avertirent les Espagnols par leurs cris, & par les pierres qu'ils leur tiroient de loin. On voyoit descendre des montagnes, & sortir d'entre les buissons diverses troupes d'Indiens, qui venoient insulter les Espagnols par les flancs, mais sans aucun ordre: & quoiqu'ils ne fissent pas un corps capable d'arrêter la marche, il falloit toujours le repousser, éviter diverses embuscades, & disputer quelques défilez. On apprehenda d'abord une seconde irruption de l'armée qu'on avoit laissée de l'autre côté du Temple; & quelque-uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains; mais leur maniere n'étoit pas de combattre ainsi par détachemens, & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent ensuite. Notre sentiment est donc que ces Indiens étoient ramassez des milices de toutes les Villes voisines, qui par un ordre superieur venoient incommoder la marche en occupant les passages;

puiſque ſi les Mexicains avoient connu la retraite des Eſpagnols, ils ſeroient venus en gros les attaquer par l'arriere-garde, & n'auroient point partagé leur armée en petites troupes, afin de convertir la guerre en ces hoſtilitez.

L'armée fit deux lieuës, combattant ainſi avec moins de peril, que d'importunité; & au point du jour elle fit alte, en un autre Temple, moins grand & moins élevé que le premier, mais aſſez bien poſté pour découvrir la campagne, & prendre, ſuivant le nombre des ennemis, les meſures capables d'établir ſa ſûreté. Le jour découvrit la quantité & le deſordre des Indiens: & ce qu'on craignoit comme une nouvelle charge de la part des Mexicains, ſe trouvant reduit à quelques incurſions de Païſans, on continua la marche ſans s'arrêter, & à deſſein de s'avancer le plus qu'il ſeroit poſſible, afin d'éviter, ou de rendre moins facile la pourſuite des Mexicains.

Les Indiens continuoient leurs cris & leurs menaces, mais de loin, comme des chiens peureux, qui épuiſent toute leur colere en de vains abois, juſques à ce qu'à deux lieuës de là, on reconnut un Bourg bien ſitué, & qui paroiſſoit fort peuplé. Cortez le deſtina pour le logement de ſes

troupes, & donna ordre qu'on s'en saisît à vive force, si l'on ne pouvoit y entrer paisiblement : mais on le trouva abandonné de tous ses Habitans, & quelque peu de vivres qu'ils n'avoient pû emporter, qui ne contribuerent pas moins que le repos, à établir les forces des Soldats.

L'armée s'arrêta en ce lieu un jour ou deux, selon quelques Auteurs ; parce que l'état où les blessez se trouvoient, ne permettoit pas que l'on fît une plus grande diligence. Elle fit ensuite deux autres journées de marche, après quoi elle trouva un païs fâcheux & sterile, toujours hors du grand chemin, & en grand soupçon des guides qui la conduisoient. Les Soldats ne trouvoient point de couvert où ils pussent passer la nuit, & la persecution des Indiens ne cessoit point : ils étoient toujours en vûë, soit qu'ils fussent les mêmes, ou d'autres qui suivant les premiers ordres, faisoient des courses en leur païs ; mais sur-tout, la soif & la faim travaillerent extrémement les Espagnols en ces passages, jusqu'à les jetter dans le dernier accablement. Neanmoins les Soldats & les Officiers s'animoient reciproquement à souffrir, & la patience faisoit ses efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent jusques à manger les herbes & les racines, sans examiner si

lles étoient venimeuses, ou non, quoique es plus sages les cueïllissent avec choix, uivant la connoissance que les Tlascalteues en avoient. Un des chevaux blessez nourut alors; & on oublia aisement & vec plaisir, le besoin qu'on pourroit en voir, parce qu'il fut distribué comme un egale admirable aux plus pauvres Solats, qui celebrerent cette fête, en coniant leurs amis au festin, où les scrupules u goût cederent à la contrainte de la neessité.

Cette fâcheuse marche aboutit enfin à un etit Bourg, dont les Habitans laisserent entrée libre, sans se retirer comme les aues, témoignant de la joye & de l'empressement à servir les Espagnols. Ces soins & es caresses étoient un nouveau stratagême es Mexicains, tendant à ce que leurs enemis donnassent de meilleure foi dans le iége qu'ils leur avoient tendu. Les Indiens roduisirent, sans aucune violence, les rovisions qu'ils avoient, & en tirerent nême des Bourgs voisins, autant qu'il toit necessaire, pour faire oublier aux Solats ce qu'ils avoient enduré. Au point u jour l'armée se mit en ordre, afin de asser la montagne, dont la côte opposée onduisoit à la Vallée d'Otumba, qu'il faloit necessairement traverser pour gagner

le chemin de Tlaſcala. On reconnut que les ennemis prenoient d'autres manieres; leurs cris n'étoient plus que des railleries, qui témoignoient une eſpece de ſatisfaction; & Marine remarqua qu'ils repeterent pluſieurs fois ces mots: *Allez, Tyrans, vous ſerez bien-tôt en un lieu, où vous perirez tous.* Ce diſcours donna beaucoup à penſer aux Eſpagnols, car il étoit repeté trop ſouvent, pour être avancé témerairement. Quelques uns ſe figuroient que ces Indiens, voiſins de la Province de Tlaſcala, voyoient avec plaiſir le peril où les Eſpagnols alloient ſe jetter; ſupoſant que le peuple de cette Province n'avoit plus ni fidelité, ni affection pour eux: mais le General & les Officiers qui avoient plus de penetration, comprirent que ce changement au procedé des Indiens, étoit un indice certain de quelque embuſcade fort proche, & leur raiſonnement étoit fondé ſur diverſes experiences de la facilité avec laquelle ces peuples découvroient ſottement ce qu'ils avoient le plus d'interêt de cacher.

Sur cette ſuppoſition, Cortez prévint l'eſprit des Soldats, en les animant à ſe diſpoſer à quelque nouvelle occaſion: & l'on continuoit la marche, lorſque les coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étoient emparez de toute la vallée que l'on

découvroit du haut de la montagne, en barrant le chemin que les Espagnols cherchoient, par un nombre effroyable de troupes en armes. C'étoit la même armée des Mexicains qui s'étoit retirée de devant le Temple; & qui avoit reçû un renfort considerable. Les commandans, suivant ce qu'on peut en juger par l'évenement, avoient reconnu la retraite subite des Espagnols; & quoiqu'ils eussent pû esperer de les joindre aisément, l'experience qu'ils avoient faite durant cette nuit, leur avoit donné une juste défiance de ne pouvoir les défaire entierement, avant qu'ils arrivassent aux frontieres de Tlascala, s'ils vouloient se retrancher dans les postes avantageux de ces montagnes. Ils avoient donc dépêché en diligence à Mexique, afin qu'on appliquât toutes les forces à l'exécution d'un dessein de cette importance; & la proposition qu'ils en firent fut si bien reçûë, que toute la Noblesse partit au même moment, avec le reste des milices qu'ils avoient convoquées. Ces troupes se joignirent à l'armée en trois ou quatre jours; & on la partagea en divers corps, qui marcherent à l'abri des montagnes avec tant de diligence, qu'ils prévinrent les Espagnols, & occuperent la vallée d'Otumba, dont le terrein fort vaste leur donnoit lieu d'éten-

dre leurs bataillons sans embarras, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne; & veritablement un projet concerté & executé avec tant de justesse, pourroit être envié, même en des Chefs d'une plus grande experience, & entre des Nations plus polies.

On eut de la peine à se persuader que cette armée fût celle des Mexicains; & on crut en montant la côte, que ces diverses troupes qui voltigeoient autour des Espagnols, s'étoient réünies à dessein de défendre quelque passage, avec la foiblesse & la lâcheté qui leur étoit ordinaire: mais la surprise fut extrême, lorsqu'on découvrit du haut de la montagne une puissante armée rangée en assez bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée, & le fonds s'étendoit au-delà de la portée de la vûë. Ce dernier effort de la puissance des Mexicains étoit composé de differentes Nations, ainsi qu'on pouvoit le connoître par la diversité & la separation de leurs enseignes, de leurs couleurs, & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le Capitaine General de l'Empire paroissoit sur sa litiere superbement ornée, élevé au dessus de tous, sur les épaules de ses domestiques, afin de donner ses ordres, & de les faire executer à sa vûë.

Il

l portoir fur fa cuiffe l'Etendard Imperial, u'on ne confioit point en d'autres mains ue les fiennes, & qu'on ne mettoit en ampagne qu'aux occafions de la derniere nportance. Sa figure étoit celle d'un fi- et d'or maffif, pendant au bout d'une pi- ue, & couronné de plufieurs plumes de iverfes couleurs. Cet affortiment avoit, ins doute, fon miftere, fuperieur aux hie- oglyphes des enfeignes fubalternes ; & e mouvement confus de tant d'armes & le tant de plumes, formoit un fpecta- le qui confervoit fon agrément entre tant 'autres objets qui donnoient de la ter- eur.

Pendant que les Soldats reconnoiffoient e danger qui alloit donner de l'exercice leur courage & à leurs forces, Cortez exa- ninoit fur leurs vifages les mouvemens de eur cœur, avec cet air brillant d'un cer- ain feu, qui anime mieux cent fois que ous les difcours : & comme il les vit plus mûs de colere que d'étonnement : *Voicy*, lit-il, *l'occafion de mourir, ou de vaincre ; 'eft la caufe de Dieu, qui combat pour nous*, Cortez n'en dit pas davantage, parce que es Soldats l'interrompirent, en demandant 'ordre de charger les ennemis. Il ne le re- arda que d'un moment, pour leur donner uelques avis neceffaires en cette rencontre;

& en criant, à son ordinaire, *Saint Jacques & Saint Pierre*, il s'avança à la tête de l'armée, ayant étendu le front des bataillons autant qu'il avoit pû, afin qu'ils ne fissent qu'une ligne avec la Cavalerie rangée sur les aîles, avec ordre de soutenir l'Infanterie en flanc, & à dos même, s'il en étoit besoin. La premiere décharge des arbaletêtes & des arquebuses fut faite si à propos, que les ennemis n'eurent pas le tems de lancer leurs traits; & ils furent chargez aussitôt à coups de piques & d'épées avec un grand carnage, durant que les Cavaliers perçoient & rompoient les troupes qui s'avançoient à dessein d'enveloper les Espagnols. On gagna du terrein à cette premiere charge, les Espagnols ne portoient pas un coup sans blessûre, & elles étoient toutes mortelles. Les Tlascalteques se lançoient dans la mêlée, comme des lions alterez du sang des Mexicains; & neanmoins ils conservoient tous assez d'empire sur leur colere, pour tuer avec choix, en s'adressant d'abord aux Capitaines, qu'ils distinguoient. Cependant les Mexicains combattoient avec une opiniâtreté si furieuse, qu'ils couroient remplir les vuides des bataillons avec tant d'ardeur, que le meurtre qu'on faisoit dans leurs rangs, étoit un nouveau sujet de fatigue aux Espagnols; parce que ces rafraî-

hiſſemens les engageoient à un nouveau
ombat. Toute cette foule éfroyable d'In-
iens ſembloit ſe retirer d'un même-tems,
orſque la Cavalerie donnoit, ou que les
rmes à feu paſſoient à l'avant-garde de
otre armée; & après l'effort qu'ils crai-
gnoient, un autre mouvement les repouſ-
oit ſur le terrein qu'ils avoient perdu, avec
ant d'impétuoſité, que la campagne pa-
oiſſoit une mer agitée par le flux & le re-
lux de ſes vagues.

Le General combattoit à la tête des Ca-
aliers, ſecourant ceux qu'il voyoit trop
reſſez, & portant au bout de ſa lance
a terreur & la mort. La réſiſtance obſti-
ée des ennemis lui donnoit pourtant de
'inquiétude, parce qu'il étoit impoſſible
ue cette continuelle agitation n'épuisât
nfin les forces de ſes Soldats: & comme il
ettoit la vûë ſur tous les partis qu'il pou-
oit prendre, afin de ſe retirer avec avan-
age d'une occaſion ſi perilleuſe, il fut
ecouru en cette extrémité, par une de ces
eflexions qu'il ſembloit tenir en reſerve
our les neceſſitez preſſantes. Il ſe ſouvint
d'avoir entendu dire aux Mexicains, que
tout le ſecret de leurs batailles conſiſtoit
en l'Etendard general, dont la perte ou le
gain décidoit de la victoire, pour eux
ou pour leur ennemis: ſur quoi Cor-

tez se fondant sur le trouble & l'épouvante que le mouvement de la Cavalerie donnoit aux ennemis, resolut de faire un effort extraordinaire, à dessein de gagner l'Etendard Imperial, qu'il connoissoit fort bien. Il appella les Capitaines Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila, & il leur proposa sa resolution, & la maniere de l'exécuter. Alors Cortez, suivi de ces braves Officiers, & de ceux qui l'accompagnoient, donna au grand galop, à l'endroit qui lui parut le plus foible & le moins éloigné du centre. Les Indiens, suivant leur coutume, firent place à la Cavalerie; & avant qu'ils se fussent ralliez, le General repoussa cette multitude confuse & sans ordre, avec tant de vigueur, qu'en portant par terre des bataillons entiers, il arriva avec son escadron au lieu où l'Etendard de l'Empire paroissoit, escorté de tous les Nobles de sa garde: & pendant que les Officiers Espagnols écartoient cette escorte à grands coups d'épée, Cortez poussa son cheval droit au General des Mexicains, qu'il fit jetter d'un coup de lance du haut en bas de la litiere, dangereusement blessé. Ses gardes avoient déja deserté; & un simple Cavalier nommé Jean de Salamanque, voyant ce General à terre, descendit de cheval, & lui ôta le peu de vie qui lui restoit, avec




A. Descente des Cortez dans la Vallée
Bataille dans la Vallée d'Otumba
B. General des Mexiquains.
A
A
B

'Etendard, qu'il mit auſſi-tôt entre les
nains de Cortez. Ce Cavalier étoit Gen-
ilhomme; & parce qu'il avoit donné la
lerniere main à l'exploit de ſon General,
'Empereur Charles lui fit quelques graces,
k lui donna pour cimier de ſes armes, le
pennache dont l'Etendard de Mexique
toit couronné.

Au moment que les Barbares virent l'E-
endard de l'Empire entre les mains des Eſ-
pagnols, ils abattirent toutes les autres En-
eignes, & jettant leurs armes, ils s'en-
uirent de tous côtez dans les bois & les
ampagnes de maiz, où ils cherchoient à
e mettre à couvert. Toutes les montagnes
urent couvertes de ces troupes éperduës de
rayeur, & le champ de bataille demeura
ux Eſpagnols. On ſuivit la victoire à toute
igueur, en faiſant main-baſſe ſur ces
uïards; parce qu'il étoit important de les
iſſiper, en ſorte qu'ils n'euſſent plus la
ardieſſe de ſe raſſembler; & la colere s'ac-
ordoit en cela avec les mouvemens de la
rudence & les regles de la guerre. Cortez
ut quelques bleſſez parmi ſes troupes, & il
n mourut deux ou trois à Tlaſcala. Il re-
ut lui-même un coup de pierre à la tête
violent, qu'il perça ſon caſque, & lui
ffenſa le cerveau, par une contuſion dont
guérit avec peine. Il laiſſa aux Soldats

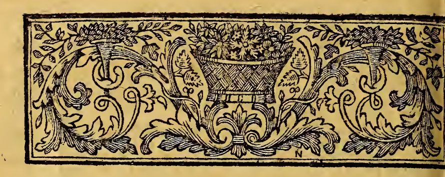
tout le butin, qui fut considerable; parce que les Mexicains avoient apporté en cette rencontre tous les joyaux & les ajustemens dont ils prétendoient orner leur triomphe. L'Histoire dit qu'ils perdirent vingt mille hommes en ce combat, & elle enfle toujours le nombre des morts en de pareilles occasions: cependant quiconque sera persuadé que l'armée des ennemis alloit à deux cens mille combattans, trouvera moins de disproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

Tous les Auteurs, & les Etrangers même, parlent de cette victoire comme d'une des plus grandes que l'on ait remportées en l'une & en l'autre Amerique; & s'il étoit constant que saint Jacques eût combattu visiblement en faveur des Espagnols, ainsi que plusieurs prisonniers l'assuroient, la sanglante défaite de ces Barbares seroit moins surprenante, & paroîtroit moins exagerée: quoi qu'à dire la verité, il ne soit pas necessaire d'avoir recours à un miracle sensible, en une rencontre où la main de Dieu s'est déclarée par des témoignages si éclatans; puisqu'il s'est reservé particulierement le succès des batailles, en se nommant lui-même le Seigneur des armées; afin que les hommes apprissent qu'il

doivent reconnoître & attendre les victoires de la diſpoſition de ſes arrêts ſouverains, ſans faire aucun fonds ſur la grandeur de leurs forces, parce qu'il ſçait châtier l'injuſtice, en aſſiſtant les plus foibles : & encore ſans prendre trop de confiance en leur bon droit ; parce qu'il lui plaît quelquefois de corriger ceux qu'il aime, en mettant le foüet entre les mains des perſonnes qu'il n'aime pas.

Fin du quatriéme Livre.





HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

L'armée entre dans la Province de Tlascala, & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Senateurs envoyent visiter Cortez. On celebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques, & on est assuré de l'affection de ces Peuples par de nouvelles preuves.



CORTEZ rassembla ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter, & il les remit en ordre de bataille dans leurs premiers postes; après quoi on continua la

marche,

marche, non ſans quelque ſoupçon que les ennemis ne revinſſent charger l'arriere-garde, parce qu'on en découvroit toujours quelques troupes au haut des montagnes. Neanmoins comme on ne pouvoit ſortir ce jour-là du Païs ennemi, & qu'on étoit preſſé par le beſoin de panſer les bleſſez, le General fit alte à quelques maiſons écartées, où l'armée paſſa la nuit avec peu d'aſſurance. Au point du jour elle reprit ſa route, ſans aucun obſtacle, les plaines voiſines ne laiſſant pas lieu de craindre aucune embuſcade, quoiqu'on reconnût encore que ce Païs étoit ennemi, à ces cris & à ces menaces éloignées dont ils ſembloient donner congé aux Eſpagnols, qu'ils ne pouvoient arrêter.

On découvrit bien-tôt les bornes de la Province de Tlaſcala, que l'on connoît encore aujourd'hui aux ruines de cette admirable muraille que ſes anciens Habitans avoient élevée, à deſſein de défendre les frontieres de leurs Provinces, en joignant par cet ouvrage les montagnes qui lui ſervent de bornes, en tous les endroits où elles laiſſoient quelques ouvertures. Toute l'armée celebra par des acclamations l'entrée qu'elle fit ſur les terres de cette Republique : les Tlaſcalteques baiſoient le terrein, comme des enfans déſolez qui reviennent

entre les bras de leur mere ; & les Eſpagnols rendoient graces au Ciel, par de très-humbles prieres, de la faveur qu'il leur accordoit de reſpirer en liberté, après tant de fatigues. Ils allerent tous ſe mettre en poſſeſſion de cette heureuſe tranquillité, autour d'une fontaine, où ils ſe coucherent, & dont les eaux acquirent en cette rencontre la reputation de ſanté & de délicateſſe, par les loüanges qu'elles reçûrent des Eſpagnols, & que les Auteurs n'ont pas oubliées ; ſoit que le beſoin redoublât le plaiſir du rafraîchiſſement, ou que le repos, qui n'étoit troublé d'aucune crainte, lui donnât cet agrément.

Le General prit ce moment, pour repreſenter familierement à ſes Soldats, combien il leur importoit de conſerver l'amitié du peuple de Tlaſcala, par leur modeſtie, & par leur reconnoiſſance ; qu'ainſi ils dévoient conſiderer dans la Ville capitale, la plainte du moindre Habitant, comme un peril qui les menaçoit tous. Après quoi il reſolut de faire quelque ſejour en chemin, afin de prendre langue, & de préparer leur entrée à Tlaſcala, ſuivant les meſures qu'on prendroit avec le Senat. L'armée alla donc ſur le midi, loger à Gualipar, groſſe Bourgade, dont les Habitans vinrent la recevoir, avec toutes les demon-

ſtrations de leur bonne volonté, en offrant aux Eſpagnols leurs maiſons, & tout ce qui leur étoit neceſſaire, de ſi bon cœur, que ceux mêmes qui avoient conçû quelques ſoupçons, reconnurent qu'il ne pouvoit y avoir aucun artifice en la ſincerité de leur procedé. Cortez reçut leurs offres, & établit ſon quartier, avec toutes les précautions neceſſaires pour ne pas échoüer contre une fauſſe confiance.

Son premier ſoin fut d'informer les Senateurs de Tlaſcala, de ſa retraite & de ſes avantures, par deux Tlaſcalteques qu'il dépêcha: & quoiqu'il crût les prévenir par cet avis, la renommée de ſa victoire les en avoit déja inſtruits; en ſorte qu'au même-tems que ſes Envoyez partoient, il vit arriver de la part de la Republique, ſon cher ami Magiſcatzin, Xicotencal l'aveugle, ſon fils, & quelques autres Senateurs. Magiſcatzin s'avançant le premier, vint embraſſer le General; & après l'avoir ſalué, il ſe retira de quelques pas, pour le regarder, & ſatisfaire ſon admiration, comme un homme qui avoit de la peine à ſe perſuader qu'il joüît encore du plaiſir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains où le ſon de la voix le conduiſoit; & ſon affection ſe déclara encore plus tendrement, puiſ-

qu'après s'être aſſûré par l'attouchement ſa joye s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ſes yeux pouvoient faire éclater ſes ſentimens. Les autres vinrent après cela ſaluer le General, & feliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoiſſoient : mais entre la ſincerité de ces careſſes, le jeune Xicotencal, par une fâcheuſe diſtinction, laiſſa remarquer en ſon procedé, quelque choſe de farouche, ou au moins de trop fier ; & quoiqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bien-tôt que ſon cœur conſervoit encore la défiance d'un ami reconcilié, ou ſon orguëil, les remords d'un vaincu. Le General ſe retira avec les Senateurs, & trouva en leur converſation tous les égards de bienſéance & d'honnêteté qu'il auroit pû ſouhaiter en des gens de la derniere politeſſe. Ils lui dirent qu'ils avoient déja aſſemblé leurs troupes, à deſſein de marcher à ſon ſecours contre leurs communs ennemis ; & qu'ils avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſa marche. Ils lui témoignerent une extrême douleur de ſa bleſſure, qu'ils regardoient comme le ſacrilege attentat d'une guerre ſeditieuſe. Ils regretterent la perte des Eſpagnols, particulierement celle de

Jean Velasquez de Leon, que son merite, qu'ils avoient sçû remarquer, leur faisoit aimer. Ils detesterent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au General de l'assister à s'en venger, avec tout le gros de leurs milices, & de celles de leurs alliez: ajoutant, afin d'appuyer leurs offres, qu'ils n'étoient pas seulement amis des Espagnols, mais encore Vassaux de leur Prince; & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de son Ministre, & à mourir auprès de lui. Les Senateurs conclurent leur discours par cette délicatesse du point d'honneur, où, en distinguant entre la qualité d'amis & de vassaux, ils marquoient que leur inclination faisoit en eux le même effet, que la fidelité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propositions, avec beaucoup d'honnêteté; & cette conversation lui justifia non seulement la continuation de la bonne volonté de ces Peuples en toute sa vigueur, mais encore le redoublement de leur estime pour les Espagnols. La perte qu'ils avoient faite en sortant de Mexique, passoit pour un de ces accidens ordinaires à la guerre, & étoit entierement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlascala, comme un prodige de valeur, & qui donnoit

un pompeux relief à toute leur retraite. Les Senateurs proposerent à Cortez de passer incessamment à la Ville, où le logement de ses troupes étoit déja préparé: neanmoins ils convinrent aisément d'accorder quelques jours de repos aux Soldats; parce qu'ils souhaitoient de leur part, de faire les préparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur seroit possible, & de la maniere dont ils avoient accoutumé de celebrer le triomphe de leurs Generaux.

Les Espagnols furent trois jours à Gualipar, assistés liberalement de toute sorte de rafraîchissemens, aux dépens de la Republique; & d'abord que les blessez se trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlascala, & on se prépara à marcher. Les Officiers & les Soldats se parerent le mieux qu'ils pûrent pour l'entrée, en se servant des joyaux & des plumes des Mexicains; ces marques exterieures donnant un nouvel éclat à leur victoire, puisqu'il y a des rencontres où l'ostentation augmente le prix des choses, & où l'on peche, par une modestie hors de saison. Les Caciques & les Ministres en corps vinrent au-devant des Espagnols, avec tous leurs ornemens, & un nombreux cortege de leurs parens. Les chemins étoient couverts d'une multitude de Peuples qui

faiſoient entendre par tout des applaudiſſemens & des acclamations, où la gloire des Eſpagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les flûtes, & les corps ſeparez en differens chœurs, qui ſe répondoient alternativement, firent une ſalve bruïante, mais aſſez agréable; & ces inſtrumens guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin, après que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes, le General, après un peu de réſiſtance, alla prendre le ſien chez Magiſcatzin, en cedant aux inſtances qu'il lui en fit, afin de conſerver ſon eſtime. La même raiſon engagea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal : & quoique les autres Caciques vouluſſent regaler auſſi chez eux ce qui reſtoit de Capitaines, ils s'en excuſerent civilement, parce qu'il ne falloit pas que le quartier & le corps-de-garde demeuraſſent ſans Chefs. Les Eſpagnols entrerent en cette Ville au mois de Juillet de l'année 1520. quoiqu'on rencontre encore ſur ce ſujet quelque diverſité dans les Relations : mais nous reſervons les diſcuſſions, lorſque la contrarieté donne atteinte au fond des évenemens, où le plus ou le moins peut faire une erreur conſiderable.

Le même soir on commença les fêtes du Triomphe, qui furent continuées durant plusieurs jours, où les Indiens appliquerent tout ce qu'ils avoient d'adresse & d'agilité, à divertir leurs hôtes, & à celebrer leur victoire; sans excepter les Nobles, & ceux-mêmes qui avoient perdu leurs parens, ou leurs amis aux combats; soit qu'il ne voulussent point laisser de prendre part à la joye publique, ou que cette Nation belliqueuse crût qu'il n'étoit point permis de plaindre la destinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voyoit tous les jours des défis, à qui emporteroit le prix destiné aux plus beaux coups de fleches: d'autres combattoient au saut, ou à la course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde ou voltigeurs, qui tâchoient de se surpasser l'un l'autre, par les tours de corde les plus perilleux : à quoi ils donnoient une application particuliere, & où l'esprit du spectateur, toujours suspendu par une espece de crainte, perd une partie du plaisir.

Cependant la fin de tous ces spectacles étoit toujours égaïée par le bal. On appelle ainsi de certaines danses, où il entroit de l'invention & du déguisement, où le Peuple s'abandonnoit à la joye, dont le bruit tumultueux sembloit neanmoins se char-

ger de faire les derniers honneurs de la victoire, à l'envi des applaudiſſemens.

Cortez trouvoit en ce procedé, toute la franchiſe & la bonne correſpondance dont il avoit flatté ſes eſperances : les Nobles ſignaloient leur amitié & leur venération pour ſa perſonne, autant que le peuple lui témoignoit de paſſion & de reſpect. Il paroiſſoit très-ſenſible & très-reconnoiſſant à leur affection ; & il celebroit leurs exercices, en careſſant les uns, & honorant les autres, avec autant de confiance que de ſatisfaction. Les Capitaines lui aidoient à gagner les eſprits, par des manieres agréables, & des preſens ; & juſques aux moindres Soldats, chacun tâchoit à ſe faire aimer, en faiſant part aux Tlaſcalteques, des dépoüilles qu'ils avoient conquiſes : mais au même tems que cet état heureux étoit, pour ainſi dire, en ſa plus agréable ſaiſon, un grand chagrin vint en troubler le cours. La bleſſure du General avoit été mal panſée ; & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné, porta au cerveau une inflammation vehemente, ſuivie d'une fiévre, qui abbattit entierement ſes forces, & le réduiſit bien-tôt aux termes de faire tout craindre pour ſa vie.

Les Eſpagnols ſentirent ce cruel contretems, comme une menace adreſſée à leur

fortune & à leurs vies : mais la consternation des Indiens fut d'autant plus remarquable, qu'elle étoit moins attenduë. A peine eurent-ils appris la maladie du General, qu'ils cesserent toutes les réjoüissances, & passerent à l'autre extrémité de la tristesse & de la désolation. Les Nobles accablez de chagrin, venoient à tous momens s'informer de la santé du Teule, qui est, ainsi qu'on l'a dit, le nom qu'ils donnent aux Heros, qu'ils ne considerent guéres moins que leurs Dieux. Le Peuple venoit en foule plaindre sa perte, avec tant d'emportement, qu'on fut obligé de tromper ces officieux importuns par des esperances de la santé prochaine du General, afin de les faire retirer ; de crainte que leurs plaintes & leurs cris n'offensassent l'imagination du malade. Le Senat fit appeller aussi-tôt les plus habiles Medecins de la Province, dont toute la science consistoit en la connoissance & au choix des simples utiles à la Médecine, qu'ils appliquoient avec un discernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dut sa guerison qu'à leur seule industrie; car en usant d'abord de quelques simples doux & benins pour ôter l'inflammation, & ap-

paiser les douleurs qui causoient sa fiévre, ils passerent par degrez à ceux qui faisoient meurir, & ensuite fermer les playes, avec tant de justesse & de bonheur, qu'en peu de tems ils le remirent en une parfaite santé. Que les Medecins Rationnels se moquent maintenant des Empyriques; il est neanmoins constant que tout leur art en commun, ne doit son origine qu'à l'experience; & qu'en un Païs où l'on ignoroit cette Philosophie qui se pique de rechercher les causes par les effets, on fut trop heureux de rencontrer un si grand progrez de connoissances, fondées sur les enseignemens de la Nature même. La nouvelle de ce bonheur fut celebrée par de nouvelles fêtes. Cortez reconnut encore davantage à cette épreuve l'affection des Tlascalteques: & du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconveniens, & écarter les difficultez; dans ce contraste de raisons, où la prudence des Grands-hommes travaille quelquefois beaucoup, pour s'ajuster aux mouvemens de leur cœur.



CHAPITRE II.

On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soulevée. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala; & on découvre une conspiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Espagnols.

LE General étoit fort en peine de ce qui se passoit à Vera-Cruz, parce que la conservation de ce poste étoit une des principales bases sur quoi il fondoit l'établissement de ses nouveaux projets. Il écrivit à Rodrigue Rangel, qui étoit Lieutenant de Sandoval en ce Gouvernement; & la réponse de cet Officier arriva bientôt par la diligence extraordinaire de ses Couriers à pied. Rangel mandoit, qu'il n'étoit arrivé rien de nouveau qui pût donner aucune inquiétude dans la Place, ni sur la côte: Que Narvaez & Salvatierra étoient fort bien gardez en leur prison: & que les Soldats de la garnison étoient contens, & fort bien traitez; parce que la bonne correspondance des Zempoales, des Totonaques, & des autres alliez coutinuoit avec les mêmes témoi-

gnages d'affection & d'exactitude de leur part.

Ce Lieutenant donnoit encore avis à Cortez, que huit Soldats avec un Commandant qu'on avoit envoyez à Tlaſcala querir l'or deſtiné aux Eſpagnols de Vera-Cruz, pour leur part du preſent, n'étoient point revenus à la Ville : & ſi le bruit qui couroit entre les Indiens étoit veritable, qu'on les avoit tuez en la Province de Tepeaca, il y avoit lieu de craindre que les Soldats de Narvaez qui étoient demeurez bleſſez à Zempoala, n'euſſent péri par la même trahiſon ; parce qu'à meſure qu'ils ſe ſentoient guéris, ils marchoient par petites troupes avec une extrême paſſion de ſe rendre à Mexique, où l'avidité des Soldats ſe figuroit des richeſſes immenſes.

Cette diſgrace affligea extrêmement le General ; parce que dans ſon entrepriſe il avoit compté ſur ces Soldats, dont le nombre, ſuivant Herrera, alloit au-delà de cinquante ; & quand il auroit été moindre, ſi l'on en croit Bernard Diaz, ç'auroit toujours été une grande perte en une occaſion & en un païs, où un Eſpagnol valoit pluſieurs milliers d'Indiens. Cortez voulut s'en informer des Tlaſcalteques, qui confirmerent ce que Rangel lui avoit

mandé : & il leur sçut bon gré de la discretion qui leur avoit fait étouffer ces mauvaises nouvelles, de crainte que le chagrin ne fût un obstacle au retour de sa santé.

Il étoit constant que les huit Soldats partis de Vera-Cruz étoient arrivez à Tlascala, d'ou ils étoient retournez chargez de l'or qui leur étoit échû en partage, en un tems où on commençoit à se défier de la fidelité des Indiens de la Province de Tepeaca, qui entre plusieurs autres s'étoient soumis aux Espagnols à leur premier voyage de Mexique. On justifia depuis que les uns & les autres avoient été massacrez en cette Province : & on n'eut pas lieu de douter de cette perfidie, lorsqu'on apprit qu'ils avoient appellé des troupes de Mexique à dessein de les soûtenir. Cortez se voyoit engagé à la necessité de châtier ces rebelles, & de chasser les ennemis loin de son voisinage ; & cela ne souffroit point de remise, parce que cette Province étoit en une situation qui rompoit le commerce de Mexique à Vera-Cruz ; & il falloit s'assurer de ce passage, avant que de s'appliquer à d'autres desseins. Neanmoins il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Senat, d'assister les Espagnols de

eurs forces pour cette expedition, parce
qu'il apprit que les Tepeaques avoient
depuis peu de jours percé les frontieres
le Tlaſçala, en pillant & détruiſant quel-
ques bourgades de cette Province, & il
ugea qu'ils auroient recours à lui par
cette même raiſon. En effet, le Senat re-
olut que l'on châtiroit cette inſolence
par la voye des armes, & qu'on tâche-
oit d'intereſſer les Eſpagnols en cette guer-
e, puiſqu'ils étoient également irritez
& offenſez de la mort de leurs compa-
gnons. Ainſi ce que Cortez avoit prévû
ne manqua pas d'arriver, & il ſe vit en
ermes d'accorder une grace qu'il devoit
emander.

Un autre incident vint encore amener
e nouvelles inquiétudes. On reçut avis
e Gualipar, que trois ou quatre Ambaſ-
adeurs du nouvel Empereur de Mexi-
ue étoient arrivez à la frontiere : qu'ils
toient adreſſez à la Republique de Tlaſ-
ala, & qu'ils n'attendoient que la per-
miſſion du Senat pour ſe rendre à la Vil-
. La matiere fut miſe en déliberation ;
ar le cas étoit ſurprenant ; & on ne laiſ-
oit pas de reconnoître que toute négo-
ation de la part d'un ennemi dangereux
: puiſſant, doit être écoutée comme une
nenace envelopée. Neanmoins quoique

les Senateurs s'attendiſſent que cette Ambaſſade ſeroit certainement contre les Eſpagnols, & qu'ils euſſent arrêté conſtamment, que quelque avantage qu'on leur offrît, il ne devoit point l'emporter ſur l'obligation de ſoûtenir l'interêt de leurs amis, ils conclurent de recevoir les Ambaſſadeurs, afin de tirer au moins avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avoit point encore fourni d'exemple; & il eſt aiſé de juger que le conſentement de Cortez intervint en cette reſolution, puiſque les Ambaſſadeurs furent conduits publiquement à l'audience, & qu'il n'eut en toute cette affaire, aucun ſujet d'accuſer les Tlaſcalteques du moindre défaut de ſincerité.

Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Leurs Tamenes marchoient à la tête en bon ordre, & portoient le preſent compoſé de diverſes pieces d'or, d'argent, de fines étoffes du païs, de plumes & d'autres curioſitez, avec pluſieurs charges de ſel, qui étoit la marchandiſe la plus précieuſe & la plus recherchée en cette Province. Les Ambaſſadeurs portoient en leurs mains les marques de paix; & ils étoient ſuperbement parez & ſuivis d'un nombreux

ortege tant de leurs amis que de leurs lomeſtiques. Ils croyoient que ce pom-eux appareil figuroit la grandeur du Prin-e qui les avoit envoyez : & en effet, il ert quelquefois à impoſer aux eſprits par ette vaine oſtentation de pouvoir qui bloüit ou divertit les yeux, à deſſein de urprendre les oreilles. Les Senateurs les ttendirent en leur Tribunal, ſans man-uer à la courtoiſie, ni donner dans l'ex-ès des careſſes ; mais en hommes déli-ats ſur les droits de la Souveraineté de eur République, & qui à travers de leurs ivilitez laiſſoient entrevoir quelques cha-rins.

Après avoir nommé l'Empereur de Mexique avec toutes les qualitez & de rès-profondes ſoumiſſions, les Ambaſ-adeurs firent leur propoſition en ces ter-nes : « Qu'il offroit aux Tlaſcalteques a paix & une alliance perpetuelle en- « re les deux Nations, le commerce libre « t des interêts communs, à condition « u'ils prendroient inceſſamment les ar- « nes contre les Eſpagnols ; ou qu'ils ſe « erviroient pour s'en defaire aiſément de « 'imprudence qu'ils avoient euë de ve- « ir ſe livrer entre leurs mains. » Ils n'eu-ent pas le temps d'achever ce raiſonne-nent, parce qu'ils furent interrompus par

un murmure confus, qui devint un assez grand bruit, avec des marques d'une indignation qu'on retenoit à peine, & qui enleva bien-tôt toute la gravité de ces Senateurs.

Neanmoins un des plus anciens leur remontra l'indécence de ce procedé, contre l'usage & la raison; & obtint que les Ambassadeurs seroient renvoyez à leur logis, afin d'y attendre les résolutions du Senat. Après leur sortie on proposa l'affaire; & sans prendre les avis en particulier, toutes les voix concoururent au sentiment de ceux qui l'avoient déja declaré un peu indiscretement par leurs murmures. Seulement on polit les termes de ce refus, & la civilité trouva sa place entre les seconds mouvemens de la colere. On conclut donc qu'on nommeroit trois ou quatre Députez qui porteroient la réponse du Senat aux Ambassadeurs. » Qu'on faisoit une extrême at-» tention à la proposition de la paix, » pourvû qu'elle fût accompagnée de par-» tis raisonnables, & proportionnez à la » gloire & à la réputation de l'un & » de l'autre Etat. Que les Tlascalteques » observoient religieusement les loix de » l'hospitalité; & qu'ils n'étoient point » accoutumez à faire servir la confiance

d'inftrument à la mauvaife foi : Qu'ils «
fe faifoient honneur de regarder com- «
me impoffible, ce qui n'étoit pas per- «
mis, & d'aller tout droit à la verité «
des chofes ; puifqu'ils n'entendoient «
point l'ufage des prétextes, & ne fça- «
voient point donner à la trahifon un «
autre nom que le fien. » On n'eut point
l'occafion d'apprendre la replique des
Ambaffadeurs ; parce que du moment
qu'ils virent que leur propofition avoit
été mal reçûë, ils s'en allerent chargez
d'autant de frayeur, qu'ils avoient ap-
porté de gravité ; & on ne jugea pas qu'il
fût à propos de les retenir, parce qu'il
avoit couru entre le Peuple un bruit qu'ils
venoient folliciter le Senat contre les Ef-
pagnols, & on en craignoit quelque fou-
levement qui allât jufques à offenfer les
Privileges de leur caractere, & à ruiner
l'attention des Senateurs au droit des
gens.

Quoique cette intrigue des Mexicains
fût été démêlée à la fatisfaction des Ef-
pagnols, elle ne laiffa pas de produire
un autre inconvenient qui renouvella leurs
inquiétudes. Le jeune Xicotencal n'avoit
point déclaré fon fentiment au Senat, &
s'étoit laiffé emporter au torrent des voix :
foit qu'il craignît l'indignation de fes

Confreres, ou que le respect qu'il avoit pour son pere l'eût retenu. Neanmoins l'occasion de cette Ambassade lui donna lieu de repandre entre ses amis & ses partisans le venin dont son cœur étoit rempli sur le sujet de la paix qu'ils proposoient. Ce n'est pas qu'elle fût conforme à son genie, ni à ses interêts ; mais il vouloit couvrir de ce prétexte specieux les honteux mouvemens d'envie qui l'agitoient. » L'Empereur de Mexique, disoit-il, dont la puissance formidable » nous oblige d'avoir toujours les armes » à la main, & nous retient envelopez » dans les désastres d'une continuelle guer- » re, nous offre maintenant son amitié, » & n'y met point d'autre prix que la » mort des Espagnols. Il ne fait que nous » proposer ce que nous devrions déja » avoir executé pour notre interêt & » notre conservation ; puisque quand » nous pardonnerions à ces nouveaux ve- » nus, l'intention de détruire absolument » notre Religion ; qui pourra soutenir, » qu'ils ne projettent de renverser nos Loix » & la forme de notre Gouvernement, » pour reduire en Monarchie la vénera- » ble Republique des Tlascalteques ? Ils » prétendent nous assujettir à la cruelle » & odieuse domination de leurs Em-

» pereurs ; & ce joug eſt ſi peſant & ſi
» rude, que nous ne pouvons le conſi-
» derer ſans larmes, ſur le col même de
» nos ennemis. » Xicotencal ne manquoit ni d'éloquence pour donner à ſes paſſions une apparence de raiſon, ni de hardieſſe pour executer ce qu'elles lui inſpiroient : & quoique pluſieurs de ſes confidens n'euſſent point approuvé ſon ſentiment, & qu'ils euſſent eſſayé de l'en tirer, comme il paſſoit pour un brave Soldat, il y avoit lieu de craindre que cette faction ne fit un corps redoutable en un païs où il ſuffiſoit d'être vaillant pour avoir raiſon. Neanmoins l'affection qu'on avoit pour les Eſpagnols étoit ſi bien établie, que les pratiques de ce mutin n'allerent pas loin ſans tomber ſous la connoiſſance des Magiſtrats. On traita l'affaire au Senat avec toute la reſerve requiſe en une conjoncture de cette importance, & l'aveugle Xicotencal y fut appellé, ſans que l'interêt du criminel qui étoit ſon fils, donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit en ſa conſtance & en ſon integrité.

Ils condamnerent tous cet attentat comme une fureur extravagante d'un eſprit mutin qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les decrets du Senat,

& ruiner tout le credit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime; & l'aveugle fut un de ceux qui appuyerent ce sentiment avec plus de force, décidant de la trahison de son fils en Juge desinteressé, & en pere qui sacrifie toutes ses affections à sa patrie.

La constance & la grandeur d'ame de cet ancien Senateur toucherent si vivement les esprits des autres, qu'ils adoucirent à sa consideration la rigueur de la Sentence; & les avis allerent à punir le coupable en épargnant sa vie. Ils le firent amener au Senat chargé de liens: & après lui avoir fait une severe reprimande sur son insolence, ils lui ôterent le bâton de General, en le privant de l'exercice & des honneurs de cette charge, avec la ceremonie de le jetter du haut en bas des degrez du Tribunal. La honte de cette dégradation l'obligea au bout de quelques jours, d'avoir recours à Cortez, en lui donnant des témoignages d'une sincere reconciliation. Le General employa en sa faveur tout son credit, avec tant de succès, que Xicotencal fut rétabli en sa dignité & aux bonnes graces de son pere; quoique la ferocité de son genie le poussât peu de tems après à de

nouvelles inquietudes qui lui coûterent la vie, ainsi qu'on le verra en son lieu. Ces deux incidens auroient pû produire des maux qui menaçoient les Espagnols de leur derniere ruine : mais la perfidie de Xicotencal ne vint à la connoissance de Cortez, qu'après qu'on en eut prévenu les suites & châtié le crime ; & l'intrigue des Ambassadeurs de Mexique se termina à la satisfaction de ceux qui avoient le moins de confiance en la fidelité des Tlascalteques, qui reçûrent un nouvel éclat de l'une & de l'autre action ; & cette conduite de gens dont les lumieres étoient si bornées, sur ce qu'on nomme Politesse, lorsque les Espagnols manquoient de tous les moyens humains pour se soûtenir, parut tenir du miracle : au moins on la considera alors, comme un de ces effets dont on ne trouve point la raison lorsqu'on la cherche entre les causes inferieures.



CHAPITRE III.

On entre dans la Province de Tepeaca; & après avoir vaincu les rebelles, qui étant assistez des Mexicains avoient présenté la bataille aux Espagnols, on prend leur Ville, que l'on fortifie sous le nom de Segura de la Frontera.

DUrant que le jeune Xicotencal, content de la guerre qu'on alloit faire à Tapeaca, cherchoit, en assemblant les troupes de la Republique, d'effacer par sa diligence, la memoire de sa perfidie; Cortez s'appliquoit à convaincre ses Soldats, de la necessité indispensable de châtier les Indiens de Tapeaca; en leur representant la rebellion de ces traîtres, la mort des Espagnols, & tous les motifs qui pouvoient les exciter à la compassion, ou porter à la vengeance. Neanmoins tous les Espagnols ne convenoient pas de cette necessité; & les gens de Narvaez s'opposerent au dessein du General, avec le plus d'opiniâtreté. Le souvenir des peines qu'ils avoient endurées, leur faisoit souhaiter plus ardemment la douceur du repos. Ils parloient en soûpirant, des cabanes qu'ils possedoient

poſſedoient en l'Iſle de Cuba ; ſoûtenant que la guerre qu'on alloit faire étoit fort inutile, & qu'on devoit plûtôt ſe retirer à Vera-Cruz, afin de ſolliciter les ſecours de Saint Domingue & de la Jamaïque, pour revenir avec moins de riſque à l'entrepriſe de Mexique. Ce n'eſt pas qu'ils euſſent deſſein de la pouſſer plus avant ; mais ils cherchoient quelque couleur pour s'approcher des bords de la mer, où leurs cris & leur réſiſtance auroient été plus ſoutenus. Enfin la hardieſſe de ces mutins alla juſques à ce point, qu'ils firent ſignifier au General une proteſtation en forme, parée de quelques motifs plus inſolens qu'eſſentiels, & où le prétexte du bien public & du ſervice du Roy ſervoient de voile à la crainte & à la baſſeſſe du cœur.

L'inſolence de cet acte piqua Cortez d'autant plus vivement, qu'elle arrivoit en un tems où les ennemis, qui étoient à Tepeaca, fermoient le chemin de Vera-Cruz, qu'il étoit impoſſible de percer ſans leur faire la guerre que ces mutins refuſoient. Il les fit venir en ſa préſence ; & toute ſa moderation lui fut neceſſaire, pour empêcher qu'il ne s'emportât en cette occaſion ; puiſque la tolerance ou la diſſimulation d'une injure perſonnelle, eſt une vertu dont un eſprit bien fait ſe

rend capable avec quelque difficulté : mais lorſqu'il faut endurer les outrages qu'on fait à la raiſon par caprice, ou par brutalité, c'eſt le plus grand effort de la patience en un homme d'entendement.

Il leur témoigna comme il put ; *Qu'il leur ſçavoit quelque gré du ſoin qu'ils prenoient de la conſervation de l'armée* : & ſans s'amuſer à leur faire comprendre les raiſons qu'il avoit, pour ne pas manquer à l'engagement pris avec les Tlaſcalteques, & le riſque qu'il couroit de perdre leur amitié, en laiſſant impunie la trahiſon des Tepeaques, il employa des motifs proportionnez à la portée des hommes, que la raiſon ne touche guéres par ce qu'elle a de meilleur. Il leur remontra ſeulement ; » Que comme les ennemis s'étoient emparez des défilez de » la montagne, il falloit neceſſairement » les combattre, afin de gagner la plaine. » Que d'aller ſeuls à cette expedition, ce » ſeroit perdre les troupes de gayeté de » cœur, ou au moins les hazarder ſans rai- » ſon : mais qu'il n'étoit pas à propos de » demander du ſecours aux Tlaſcalteques, » & même qu'ils n'en accorderoient point » pour une retraite qui les déſeſperoit. » Qu'auſſi, après avoir ſoûmis la Province rebelle, & aſſûré le chemin ; ce qu'on

feroit aſſiſté de toutes les forces de la « Republique ; il leur promettoit, ſur ſon « honneur & ſur ſa parole, que tous ceux « qui n'auroient pas la volonté de ſuivre « ſes Etendards, pourroient ſe retirer li- « brement avec ſon congé. » Il leur perſuada ainſi de ſervir en cette guerre, en leur faiſant connoître qu'ils n'étoient pas en état de former d'autres deſſeins : & dès ce moment il prit ſes meſures pour l'expedition de Tepeaca ; ce qui appaiſa pour quelque tems leurs inquietudes.

Cortez choiſit juſques à huit mille Tlaſcalteques des mieux faits, qui formerent diverſes troupes à leur maniere, ſous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur au voyage de Mexique. Il laiſſa à la diſcretion de ſon nouvel ami Xicotencal, de le ſuivre avec le reſte des troupes de la Republique ; & après avoir mis ſes gens en bataille, il trouva quatre cens vingt Soldats Eſpagnols, en comptant les Capitaines, & ſeize Cavaliers. Les Fantaſſins avoient preſque tous la pique, l'épée & le bouclier. Il y avoit quelques arbalêtes, mais peu d'arquebuſes, faute de poudre, qui les obligea à laiſſer la plus grande partie de ces armes chez Magiſcatzin.

La marche de l'armée fut applaudie par les acclamations du Peuple. Les Soldats

témoignoient tous une joye qui étoit u
heureux présage de la victoire, & qui leu
inspiroit une nouvelle ardeur, par le desi
qu'ils avoient de se venger. Ce jour-là o
fit alte en un village des ennemis, à cinc
lieuës de Tlascala, & trois de Tepeaca
Ville Capitale qui donnoit son nom à une
Province. Les Habitans de ce village s'en-
fuïrent à la premiere vûë de l'armée ; &
les Coureurs ne pûrent attrapper que cinq
ou six Païsans, que les Espagnols tâche-
rent d'apprivoiser à force de caresses, mal-
gré le chagrin des Tlascalteques, dont la
ferocité leur auroit fait un accuëil bien dif-
ferent. Au matin le General les fit venir
en sa presence, où après les avoir assurez
par quelques presens, il les fit mettre
tous en liberté, en leur ordonnant que
pour le bien & l'avantage de toute leur Na-
tion, ils dissent de sa part aux Caciques, &
aux principaux Ministres de Tepeaca :
» Qu'il venoit avec cette armée venger la
» mort de tant d'Espagnols qui avoient été
» tuez sur leurs terres par une infâme tra-
» hison, & punir leur revolte contre l'o-
» béïssance qu'ils avoient jurée à son
» Prince. Neanmoins que s'ils se déter-
» minoient à prendre les armes contre les
» Mexicains, à quoi il les assisteroit de ses
» forces, & de celles des Tlascalteques,

a memoire de ces deux crimes seroit ef- «
facée par un pardon general ; & qu'il «
eur rendroit son amitié , en leur épar- «
gnant les malheurs d'une guerre dont «
ls étoient justement menacez comme «
oupables , & qui l'obligeroit à les trait- «
er en ennemis. «

Les Indiens partirent avec cette instruc-
ion , & même avec des assurances que
Marine & Aguilar leur donnerent con-
demment ; en ajoutant à ce que le Ge-
eral avoit dit, quelques conseils d'ami ,
& des promesses qu'ils seroient bien reçus
u retour , encore que la proposition de
a paix n'eût point d'effet. Ils revinrent le
our suivant , accompagnez de deux Mexi-
ains , qui paroissoient une maniere d'Es-
ions envoyez exprès , afin que les Païsans
e pussent alterer les termes de la réponse.
Elle fut incivile & insolente : « Qu'ils ne
andioient point la paix , & qu'ils ne «
arderoient point à chercher leurs enne- «
nis à la campagne , afin de les amener «
nchaînez aux pieds des Autels de leurs «
Dieux. » Ils ajoutoient à ce discours
d'autres termes injurieux & menaçans ,
e gens qui comptent sur le nombre de
eurs troupes. Neanmoins Cortez n'étant
as encore satisfait , les dépêcha , avec
ne nouvelle instance qu'il donnoit à sa

justification. Il protestoit, » Que s'ils ne
» recevoient la paix aux conditions qu'il
» leur proposoit, il détruiroit leur Païs
» par le fer & par le feu, comme une re-
» traite de traîtres à son Roy ; & qu'ils
» demeureroient esclaves des vainqueurs,
» qui ôteroient la liberté à tous ceux qui
» ne perdroient point la vie. Le General
fit comprendre cette réponse aux Envoyez
par les Truchemens, & voulut qu'ils en
emportassent une copie par écrit. Il sçavoit
bien qu'ils ne la liroient pas : mais son des-
sein étoit qu'après avoir entendu le rap-
port d'une dénonciation si severe, ces pa-
roles sans voix tracées sur le papier, re-
doublassent leur crainte : car l'écriture &
l'usage de la plume surprenoit extrême-
ment les Indiens, qui regardoient comme
un prodige cet art, par lequel les Espa-
gnols se parloient & s'entendoient de si
loin. C'est pourquoi Cortez voulut frapper
leurs yeux par ce qui touchoit leur imagina-
tion ; ce qui étoit proprement leur inspirer
de la frayeur par la voye de l'admiration.

Cependant son artifice fit alors si peu
d'effet, que la seconde réponse fut encore
plus insolente que la premiere, & elle vint
au même tems que l'avis de la marche des
ennemis, qui s'avançoient avec une dili-
gence extraordinaire. Cortez, qui avoit

déja resolu d'aller les attaquer, mit aussitôt ses troupes en bataille & en mouvement, sans s'arrêter à les haranguer ; parce qu'il sçavoit que les Espagnols étoient parfaitement aguerris à cette espece de combats, & que les Tlascalteques y couroient avec tant d'ardeur, que toute la peine alloit à les retenir.

Les ennemis avoient dressé deux ou trois méchantes embuscades en des champs couverts de maiz, où la fertilité de cette terre en produit de si hauts & si épais, qu'ils auroient pû venir à bout de leur dessein, s'ils y avoient apporté plus de précaution : mais on les découvrit de loin au mouvement causé par l'inquiétude naturelle à ces Peuples ; & les batteurs d'estrade en donnerent l'avis si à propos, qu'on eut le tems de préparer les armes, & de s'approcher en bon ordre de l'embuscade, avec une tranquillité qui imitoit la négligence.

Le General étendit le front de ses bataillons autant qu'il étoit necessaire pour éviter d'être envelopé par le grand nombre ; & on commença le combat en chargeant les Mexicains, qui avoient l'avant-garde, & qui se virent attaquez de tous côtez, au moment qu'ils se préparoient à donner sur notre arriere-garde. Le premier choc les mit en désordre ; & tous ceux qui n'évite-

rent pas le peril par une prompte retraite, furent taillez en pieces. Les Espagnols gagnerent le terrein sans rompre leurs bataillons; & comme les fleches & les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaisseur des canes de maiz, les coups d'épées & de piques firent une grande exécution. Les ennemis soûtinrent neanmoins une seconde charge, après s'être ralliez, & firent les derniers efforts, que le désespoir inspire : mais la victoire ne balança pas long-tems; parce que les Mexicains abandonnerent non-seulement le champ de bataille, mais encore tout le Païs, en cherchant une retraite chez leurs autres Alliez. Leur exemple obligea les Tepeaques à fuïr avec tant d'effroi, que des Envoyez de leur part vinrent dès le soir même offrir de rendre la Ville, & demander quartier, en s'abandonnant à la discretion ou à la clemence des vainqueurs.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes en cette occasion, où l'on fit plusieurs prisonniers, & un butin considerable. Les Tlascalteques y combattirent fort vaillamment; & ce qui est plus surprenant, avec tant d'attention aux ordres & à la discipline militaire, qu'ils se maintinrent sans perdre que deux ou trois hommes. Un cheval fut tué, & quel-

ques Eſpagnols reçûrent des bleſſures ſi legeres, qu'ils ne quitterent point leurs rangs. Le jour ſuivant fut celui de l'entrée dans la Ville, dont tous les Magiſtrats, & même les Officiers des troupes vinrent ſans armes, comme des criminels au devant des Eſpagnols; le Peuple qui les ſuivoit témoignant auſſi par ſon ſilence & par ſa confuſion qu'ils ſe reconnoiſſoient coupables, & qu'ils confeſſoient leur crime.

En approchant ils ſe jetterent tous à terre, juſques à la toucher du front; & il fallut que Cortez les raſſurât, afin de leur donner la hardieſſe de lever les yeux. Il commanda que les Truchemens publiaſſent à haute voix le nom du Roy Charles, & un pardon general de ſa part; ce qui rompit les liens de la crainte, en ſorte qu'ils commencerent à déclarer leur joye par des cris & des ſauts. Le quartier des Tlaſcalteques fut marqué hors de la Ville; parce qu'on apprehenda que l'habitude qu'ils avoient de maltraiter leurs ennemis, n'eût plus de force ſur leurs eſprits, que la ſoûmiſſion aux ordres qu'ils commençoient à reſpecter. Cortez ſe logea dans la Ville avec les Eſpagnols, prenant toutes les precautions que l'occaſion demandoit, & qu'il fit continuer juſques à ce qu'il eût reconnu la ſincerité de ces Peuples, qui à la ve-

rité furent poussez & assistez par les Mexicains, à trahir les Espagnols, & à tout ce qu'ils entreprirent après cette action.

Les Habitans de Tepeaca se trouvoient déja si las & si affligez d'avoir reçu une seconde fois le joug insuportable de la domination des Mexicains, & si bien désabusez de la conduite de ces gens-là, qui étant venus en amis, ne pouvoient s'empêcher d'usurper un pouvoir absolu sur les biens, l'honneur, & la vie même de leurs hôtes, qu'ils firent diverses instances au General, de ne pas abandonner leur Ville: sur quoi il fonda le dessein d'y construire une Forteresse, afin d'assujettir ces Peuples, quoiqu'il leur fît comprendre que c'étoit à dessein de les proteger. Son principal motif étoit de s'assurer le chemin de Vera-Cruz; ce qu'il obtenoit en se rendant maître de ce poste, que la Nature, en le rendant très-fort, avoit encore disposé à recevoir tous les secours de l'art. On ferma l'enceinte par des remparts de terre soûtenuë de fascines, dont on composa les murs de la Ville, en coupant le roc en certains endroits où il s'avançoit; & sur le plus haut de la montagne, on éleva de materiaux plus solides, une espece de Citadelle, qui parut une suffisante retraite contre tous les accidens qui pou-

voient arriver en une guerre telle que les Indiens la pratiquoient. L'ouvrage fut poussé avec tant de chaleur & tant d'empressement de la part des Habitans de Tepeaca, & de leurs voisins, qu'il fut achevé & mis en défense en peu de jours. Le General commit quelques Soldats Espagnols à la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la seconde Ville peuplée dans l'Empire de Mexique.

Avant que d'executer ce dessein, Cortez s'étoit débarassé de tous les prisonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit faits au dernier combat, en donnant ordre qu'ils fussent conduits à Tlascala, avec beaucoup de soin; parce qu'on commençoit à les considerer comme des meubles de prix, par l'usage qui s'étoit alors introduit en ce Païs-là, de les mettre aux fers, & de les vendre comme des esclaves. Ces abus contre les droits de l'humanité, avoient commencé par les Isles, où on pratiquoit cette espece de châtiment, à dessein d'épouvanter les Indiens rebelles : mais en cette rencontre l'exemple ne sert de rien à la justification, puisque celui qui suit un coupable ne fait que multiplier son crime; & quelque motif qu'on ait eu de le commettre une premiere fois, l'imitation en est toujours condamnable, comme une rechûte.

Un si grand désordre n'alla pas loin sans être condamné, & sans qu'on y apportât le remede necessaire, quoiqu'il eût paru devant l'Empereur, armé de toutes les raisons qui peuvent justifier l'esclavage entre les Chrétiens. Ce point fut agité par de longues disputes, de vive voix & par écrit : cependant le Prince, par le mouvement d'une ame veritablement Royale, laissant aux Theologiens le soin d'accorder leurs controverses, ordonna que les Indiens seroient mis en liberté, quand les loix de la guerre le permettroient ; & cependant, qu'ils seroient traitez en prisonniers de guerre, & non pas en esclaves : Heroïque decision, que la prudence partageoit avec la pieté ; parce que la bonne politique ne souffroit pas qu'on diminuât le nombre des vassaux pour augmenter celui des Esclaves ; & que la Religion n'enseigne point à décrier par le foüet & la chaîne, l'autorité de la raison.



CHAPITRE IV.

Cortez envoye plusieurs Capitaines, pour reduire ou châtier les Villes revoltées, & marche en personne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.

PEu de tems après que les Espagnols eurent établi leurs logemens à Tepeaca, Xicotencal arriva, suivi de ses troupes, qui, selon quelques Auteurs, alloient jusques à cinquante mille hommes. Il étoit important de les mettre en action, afin de rassûrer les Tepeaques, à qui ce grand nombre donnoit beaucoup d'inquiétude; & le General sçachant que trois ou quatre Bourgs de cette Province soulevez par les Mexicains, étoient encore hors de l'obéïssance, y envoya des Capitaines, accompagnez chacun de vingt ou trente Espagnols, & d'une forte troupe de Tlascalteques, afin d'essayer de reduire ces Indiens par les voyes de la douceur, ou de châtier leur obstination par la rigueur des armes. On trouva par tout de la résistance; & la force obtint par tout ce que la douceur

avoit manqué, sans perdre un seul homme. Les Capitaines victorieux revinrent, après avoir soumis ces Indiens, & terriblement écarté les Mexicains, qui se voyant battus de toutes parts, s'enfuirent de l'autre côté des montagnes. Le butin qu'on gagna à la poursuite des ennemis, & dans les lieux qu'on força, fut très-riche, & abondant en toute maniere. Le nombre des prisonniers excedoit celui des vainqueurs; & l'on a dit qu'il montoit à douze mille en la seule Bourgade de Tecamalchadec, où on songea un peu à tenir la main, pour châtier les Habitans, parce que c'étoit le lieu où on avoit tué plusieurs Espagnols en trahison. On ne les nommoit déja plus prisonniers, mais captifs; jusques à ce qu'étant mis en vente, ils perdoient ce nom, afin de passer en un esclavage personnel, en recevant sur le visage la cruelle marque d'une miserable servitude.

En ce tems-là, suivant les connoissances qu'on en reçut depuis, l'Empereur qui avoit succedé à Motezuma étoit mort. On a dit qu'il se nommoit Queslavaca, Seigneur d'Iztacpalapa. Les Electeurs s'assemblerent, & donnerent leurs suffrages au cousin ou gendre de Motezuma, appellé Quatimosin, qui fut couronné & investi de l'Empire avec les ceremonies

ordinaires. C'étoit un jeune homme de vingt cinq ans, d'un eſprit vif, & ſi appliqué, que contre les maximes de ſon prédeceſſeur, il ſe donna tout entier au ſoin des affaires, voulant faire connoître d'abord l'effet d'une autorité ſouveraine, lorſqu'elle paſſe en des mains qui ſçavent en bien uſer. Il apprit ce que les Eſpagnols avoient fait en la Province de Tepeaca : & penetrant par ſes lumieres dans les deſſeins qu'ils pouvoient former, après la réünion des Tlaſcalteques, & des autres Peuples voiſins de leur Province, il entra en cette eſpece de crainte que la raiſon inſpire, & qui regle les reſolutions de la prudence.

Ce Prince prit d'abord des meſures bien concertées, qui donnerent une grande réputation aux commencemens de ſon Regne. Il anima les Soldats par des récompenſes, & par pluſieurs privileges ; il gagna l'amitié des Peuples, en les déchargeant de toute ſorte d'impôts, pour tout le tems que la guerre dureroit ; & il établit un nouvel empire ſur le cœur des Nobles, par une familiarité majeſtueuſe, qui temperoit l'excez de cette adoration dont ſes prédeceſſeurs avoient prétendu relever le reſpect qui leur étoit dû. Il n'épargna point les préſens & les graces

aux Caciques de la frontiere, en les exhortant à la fidelité, & à la défense de leur propre païs; & afin qu'ils n'eussent pas lieu de se plaindre qu'il les chargeoit de tout le poids de la guerre, il envoya une armée de trente mille hommes, pour échauffer & soutenir leurs milices. Après une politique si juste & si rafinée, les envieux de la gloire de notre Nation n'auront-ils point de honte de soutenir qu'on avoit affaire à des bêtes brutes, qui ne s'assembloient que pour ceder à l'artifice & aux ruses, & non pas à la valeur & à la constance de ceux qui les attaquoient?

Cortez apprit que cette armée s'assembloit vers la frontiere; & il n'en douta plus, lorsqu'il vit deux ou trois Nobles Indiens envoyez par le Cacique de Guacachula, Ville guerriere & fort peuplée, sur le chemin de Mexique, & que les nouvel Empereur consideroit comme un des remparts de son Empire. Ils venoient demander du secours contre les Mexicains: ils se plaignoient de leur orguëil & de leurs violences; & ils offroient de prendre les armes contre eux, du moment que l'armée des Espagnols paroîtroit à la vûë de leurs murailles. Ils montroient la facilité & la justice de cette entreprise, en disant que leur

leur Cacique devoit être ſecouru, comme vaſſal de notre Prince; puiſqu'il étoit un de ceux qui lui avoient voüé leurs ſervices, en l'aſſemblée des Nobles qui s'étoit faite ſous le Regne & par les ordres de Motezuma. Le General leur demanda quel étoit le nombre des troupes que les ennemis avoient en ce quartier-là; & ils répondirent qu'il alloit à vingt mille hommes autour de leur Ville, & qu'il y en avoit encore environ dix mille à une autre Ville nommée Izucan, éloignée de quatre lieuës : mais que Guacachula, & quelques autres Places qui en relevoient, fourniroient une troupe conſiderable de Soldats braves & animez, qui ne demandoient que cette occaſion de combattre leurs ennemis. Cortez les examina avec ſoin, par differentes queſtions qu'il leur fit, à deſſein de penetrer l'intention de leur Cacique; & ils répondirent ſi à propos, qu'ils le laiſſerent aſſez perſuadé que leur propoſition étoit faite avec ſincerité : & quand il lui ſeroit reſté quelque ſoupçon, il l'auroit diſſimulé; parce qu'encore qu'il n'eût pas été aſſuré du ſuccès de ce traité, il ſe voyoit dans la neceſſité de chaſſer les ennemis de cette frontiere, & de ſoumettre ces Villes, avant que d'entreprendre de leur accorder ſa protection.

Le General s'attacha donc à cette entre-priſe avec tant d'ardeur, que dès le même jour il forma une armée d'environ trois cens Eſpagnols, douze ou treize Cavaliers, & plus de trente mille Tlaſcalteques, ſous le commandement du Meſtre de Camp Chriſtophle d'Olid; & le projet étoit alors ſuivi de ſi près de l'execution, que ce Capitaine marcha dès le matin du jour ſuivant, emmenant avec ſoi les envoyez de Guacachula. L'ordre étoit de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la Ville, ſans hazarder rien; & en cas qu'il y eût lieu de ſoupçonner quelque trahiſon, de ne point attaquer la Place, mais de tenter de battre les troupes de Mexique, en les attendant en quelque poſte avantageux.

Les Soldats marchoient avec joye & fort animez à cette expédition, lorſqu'à ſix lieuës de Tepeaca, & preſque autant de Guacachula, l'armée ayant fait alte, il courut un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en perſonne au ſecours de ces Villes avec toutes ſes forces. Les Païſans le publioient ainſi, ſans que cela parût avoir aucun fondement: neanmoins les gens de Narvaez ajouterent une pleine foi à ce rapport, & l'amplifierent, ſans écouter ni la raiſon, ni les ordres de la

guerre. Ils blâmoient hautement l'expedition, en proteſtant qu'ils n'iroient pas plus loin, avec ſi peu de reſpect, qu'Olid offenſé de leur procedé, leur dit fierement, qu'ils pouvoient s'en aller; mais qu'il ne leur répondoit pas des chagrins de Cortez, puiſque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient ſi peu : & au même tems qu'il alloit continuer la marche ſans eux, un nouvel accident vint mettre au moins en compromis le ſuccès de cette entrepriſe, s'il ne donna point quelque rude atteinte à la conſtance du Commandant.

On vit deſcendre du haut des montagnes voiſines, des troupes d'Indiens armez, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire, & obligerent le Commandant à mettre ſon armée en bataille, ſur ce qu'il crut que les Mexicains venoient l'attaquer; ſuivant en cela les loix de la guerre, puiſque un excès de prévoyance n'a jamais fait de tort aux armées : mais quelques Cavaliers qu'il avoit détachez pour reconnoître ces troupes, revinrent lui donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de quelques autres Caciques ſes alliez, qui venoient au ſecours des Eſpagnols contre les Mexicains,

dont l'armée avoit ravagé leurs frontieres, & menaçoit leurs Etats. Olid leur manda de faire alte, & que les ſeuls Caciques vinſſent le trouver; ce qu'ils firent auſſi-tôt: neanmoins, ce qui devoit donner de la joye & de la confiance, fit un contraire effet; parce qu'il courut parmi nos Soldats un bruit, qui commença par les Tlaſcalteques, & paſſa bientôt juſques aux Eſpagnols. Les uns & les autres diſoient que c'étoit une imprudence de ſe fier à ces troupes, dont l'amitié étoit feinte & trompeuſe; & que les Mexicains les envoyoient, à deſſein de charger les Eſpagnols en trahiſon durant le combat. Olid entra trop legerement dans les mêmes ſoupçons, qui l'obligerent à faire arrêter les Caciques, & à les envoyer à l'heure même à Tepeaca, afin que Cortez décidât de leur deſtinée; hazardant par cette action précipitée, de faire naître un trouble dangereux entre les troupes qu'il conduiſoit, & celles des Indiens qui venoient affectivement le ſecourir comme amis. Ils demeurerent neanmoins, malgré ce témoignage injurieux de la défiance du Commandant, au poſte où ils ſe trouvoient, avec cette conſolation, qu'on remettoit au General à juger de la ſincerité de leurs intentions; &

les nôtres n'oserent les inquieter, jusques à ce qu'ils eussent reçû de nouveaux ordres.

Les Caciques prisonniers arriverent bien-tôt en la presence de Cortez, & se plaignirent modestement du procedé de Christophle d'Olid, en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes ne les mortifioit pas si sensiblement, que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidélité. Le General les écouta favorablement, & leur fit ôter les fers, avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire, & regagner leur confiance; parce qu'il trouva en eux le caractere que la verité porte avec soi, lorsqu'elle veut se distinguer de la fourberie. Cependant il vit bien que cette expedition avoit besoin de sa presence, parce que le dégoût entre des Peuples amis & alliez, & les murmures des Soldats, sembloient être des menaces de quelque disgrace. Il se disposa aussi-tôt à ce voyage; & après avoir recommandé aux Officiers de Justice le Gouvernement de la nouvelle Ville, il partit avec les Caciques & une petite escorte, avec tant d'ardeur de pousser cette entreprise à bout, qu'il arriva en peu d'heures à l'armée.

La presence du General y ramena la tranquillité; les choses parurent sous d'au-

tres couleurs, & on vit cesser cette tempête qui troubloit les esprits. Cortez ne blâma pas Olid de ce qu'étant si proche il ne l'avoit pas averti de cette nouveauté, mais de ce qu'il avoit fait éclater mal à propos ses défiances, par l'emprisonnement des Caciques : & après la jonction des forces de ces Indiens aux siennes, il prit la route de Guacachula, sans s'arrêter; ordonnant que les envoyez de cette Ville s'avançassent, afin de donner avis à leur Cacique, du mouvement & des forces de l'armée; non pas qu'il eût besoin des offres de ce Cacique, mais afin d'éviter l'embarras de traiter en ennemis, des Peuples qu'il vouloit soumettre & conserver.

Les Mexicains étoient campez de l'autre côté de la Ville; mais au premier avis de leurs sentinelles ils prirent les armes avec tant de diligence, qu'ils étoient déja en bataille à dessein de soutenir un combat à l'abri de la place, lorsque les Espagnols n'étoient pas encore à la portée du mousquet. Ils firent tête, & vinrent à la charge d'un air si déterminé, qu'il paroissoit qu'on ne dût pas voir si tôt la décision du combat, si le Cacique de Guacachula n'eût profité de cette occasion d'éprouver sa fidelité, en chargeant les Mexicains à dos;

:n même tems qu'on leur tiroit de deſſus
es murailles ; ce qu'il fit avec tant d'or-
lre & de reſolution, qu'en moins de demi-
ieure les ennemis furent défaits, enſorte
qu'il s'en ſauva fort peu, & encore fort
leſſez.

Cortez prit ſon logement dans la Ville
vec les Eſpagnols, & on marqua un quar-
ier hors de l'enceinte aux Tlaſcalteques
& aux autres Alliez, dont le nombre croiſ-
oit à tous momens ; car dès que la renom-
née eut publié que le General marchoit
n perſonne, tous le Caciques alliez ac-
ouururent avec leurs troupes pour ſervir
ous lui ; en ſorte que ſuivant ce que Cor-
ez en rapporte lui-même, ſon armée étoit
le plus de ſix vingt mille hommes lorſ-
qu'il arriva à Guacachula. Il remercia le
Cacique & ſes Indiens en leur attribuant
out l'honneur de la victoire ; & ils s'of-
rirent à lui pour l'expedition d'Izucan,
lans la confiance qu'ils lui ſeroient ne-
eſſaires, parce qu'ils avoient une parfaite
onnoiſſance du pays, & qu'on pouvoit
ompter ſur leur valeur. Les ennemis ſui-
ant l'avis que le Cacique en avoit donné,
enoient en cette Ville dix mille hommes
le garniſon, ſans ceux qui s'y étoient jet-
ez après la défaite. Les Habitans & les
Payſans voiſins étoient engagez à ſe décla-

rer à toutes risques ennemis des Espagnols, & la Place forte par sa situation, avoit de bonnes murailles, & quelques revelins qui en défendoient les avenuës aux ouvertures de la montagne. Un ruisseau en baignoit le pied; & comme il falloit necessairement le traverser, ils avoient rompu le pont, à dessein de disputer le passage. Toutes ces circonstances suffisoient pour donner de la reputation à cette entreprise, & de l'emploi à toutes les troupes.

Olid conduisoit l'avant-garde, & devoit tenter le passage de la riviere avec une troupe de Soldats choisis. Il le trouva défendu par la meilleure partie de l'armée des ennemis, qui ne l'empêcha pas de se jetter dans l'eau, & de gagner l'autre bord, en combattant avec une résolution si déterminée, & si peu d'égard au danger, que son cheval fut tué, & lui blessé à la cuisse. Les ennemis fuïrent dans la Ville, qu'ils pensoient conserver, ayant fait sortir les bouches inutiles, & gardé seulement trois mille Habitans fort resolus, & des vivres pour plusieurs jours. La force des murailles & le nombre des défenseurs frappoient les yeux, & faisoient juger que l'assaut coûteroit bien du sang; mais à peine l'armée eut-elle achevé de passer, & reçû les

ordres pour l'attaque, que les cris des ennemis cesserent, & la garnison disparut en un moment. On auroit pû apprehender quelque surprise de la part de leur milice, dont tous les efforts se reduisoient à certains stratagêmes, si on n'avoit découvert au même tems la fuite des Mexicains, qui se sauvoient en désordre vers les montagnes. Cortez les fit pousser par quelques Compagnies d'Espagnols, & par la plus grande partie des Tlascalteques; & quoique l'âprêté des rochers militât pour les ennemis, ils furent rompus en si peu de tems, qu'ils n'eurent presque pas le loisir de se défendre.

On trouva dans la Ville une si grande solitude, qu'à peine put-on rencontrer entre les prisonniers trois ou quatre de ses Habitans, dont Cortez se servit pour attirer les autres, en les envoyant dans les bois, où ces miserables s'étoient refugiez, promettre de sa part une entiere abolition, & un traitement favorable à ceux qui reviendroient incessamment à leurs maisons. Cette diligence eut un si bon effet, que la Ville fut repeuplée presque par tout dès le même jour, chacun s'empressant à joüir du benefice de la paix. Le General y demeura deux ou trois jours, afin de leur faire perdre toute la crainte, & de les con-

firmer dans l'obéïssance, par l'exemple de
Indiens de Guacachula. Au même tems i
donna congé aux troupes des alliez, aprè
avoir partagé avec eux le butin gagné e
toutes les deux actions ; & il revint à Te-
peaca, avec les Espagnols & les Tlascal-
teques, laissant la frontiere libre & nette,
& ces Villes soumises, (ce qui lui étoi
très-avantageux) & le cœur de ces Peu-
ples affectionné auz Espagnols, par l'ex-
perience qu'ils faisoient de leur humanité
Cortez avoit encore le plaisir d'avoir ruiné
les dispositions du nouvel Empereur d
Mexique en ses premiers projets, qu'on
observe ordinairement comme des pronos-
tics des nouveaux regnes, & qui animent
ou abbattent l'esprit des Sujets, selon la
qualité des évenemens.

Bernard Diaz del Castillo ne veut pa
que Cortez ait assisté à cette expedition ;
& il y a lieu de douter si cet Auteur ne
prétend point se consoler ainsi, d'être de-
meuré lui-même à Segura de la Frontiere,
comme il l'avouë un peu auparavant ; ou
s'il ne s'est point laissé entraîner, sans y
prendre garde, à la passion qu'il a de con-
tredire en tout François Lopez de Goma-
ra : car tous les autres Historiens décrivent
cette expedition ainsi que nous l'avons rap-
portée ; & Cortez même, dans sa Lettre

à l'Empereur, du trentiéme Octobre 1520. explique les motifs qui l'obligerent à se mettre à la tête de l'armée. On a du regret de trouver en son chemin ces occasions de dédire un Auteur que l'on suit : mais ç'auroit été une faute de Cortez indigne de sa prudence d'avoir negligé de se trouver en personne à une entreprise où il étoit appellé par le dégoût de ses Soldats, les plaintes de ses Alliez, l'insolence des gens de Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chagrins : ce qui mettoit en grand hazard une entreprise de cette importance. Diaz nous pardonnera donc : il peut avoir écrit la chose comme il croyoit la sçavoir ; & c'est plûtôt en lui un défaut de memoire, qu'une atteinte à la verité du fait, ou une tache à la vigilance de son General.

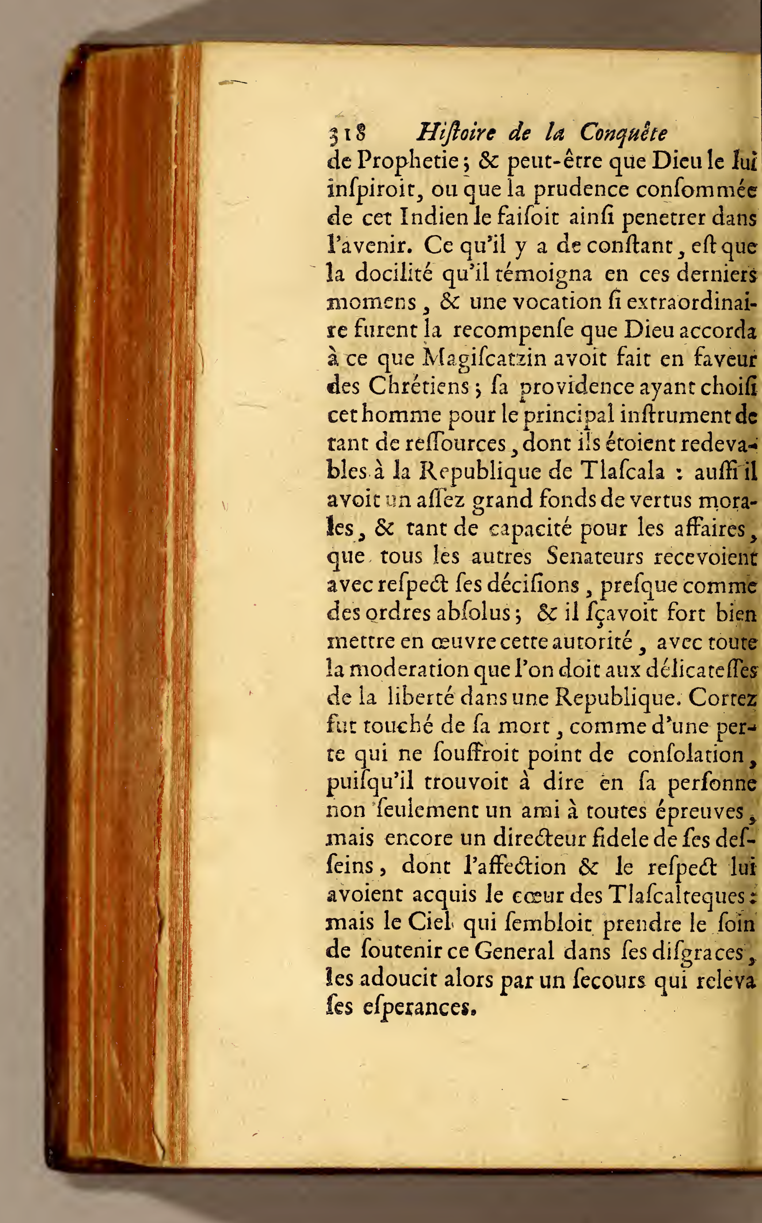


CHAPITRE V.

Cortez avance les préparatifs dont il avoit besoin pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il revient à Tlascala, où il trouve que Magiscatzin étoit mort.

EN arrivant à Tepeaca, qui avoit déja pris le nom de Segura, Cortez reçut l'avis que son cher ami Magiscatzin n'avoit plus que quelques momens à vivre. Cette nouvelle l'affligea très-sensiblement, parce que les témoignages d'une affection sincere & passionnée qu'il avoit reçus de la part de ce Senateur, avoient merité de la sienne une amitié reciproque, qu'il lui rendoit par reconnoissance & par inclination. Cortez voulant donc lui en donner des preuves les plus essentielles, dépêcha d'abord le Pere Barthelemi d'Olmedo, afin de lui procurer le secours le plus necessaire à son ame, en essayant de l'amener à la Foi de l'Eglise Catholique. Lors que ce Religieux arriva, Magiscatzin, quoique presque accablé par la force de sa maladie, conservoit encore un jugement

libre, & un esprit dispofé à recevoir de nouvelles impressions : ce grand nombre de Dieux lui sembloit fort extravagant, & il étoit choqué de la barbarie de leurs sacrifices. Le Christianisme lui paroissoit plus conforme aux loix de l'humanité & de la raison ; n'étant, ce semble, dans l'aveuglement, que faute de lumiere, & non pas par le défaut de ses yeux. Le Pere n'eut pas beaucoup de peine à reduire Magiscatzin, qu'il trouva convaincu de son égarement, & penetré du désir d'en être redressé : il ne fut donc question que d'instruire ce Senateur, & de lui faire quelques exhortations, afin d'échauffer sa volonté, & de mettre la tranquillité dans son ame : après quoi il demanda le Baptême, avec beaucoup d'empressement ; & il le reçut avec une foi pure, employant le peu de vie qui lui restoit en de ferventes reflexions sur son bonheur, & à exhorter ses enfans à renoncer au culte des Idoles, & à rendre une entiere obéïssance à son ami Cortez, en appliquant tous leurs soins à procurer l'avantage & la conservation des Espagnols, comme la leur propre ; parce que suivant les mouvemens qu'il sentoit en son cœur, il étoit persuadé que l'Empire de ce Païs-là devoit tomber entre leurs mains. Les Auteurs ont traité ce discours



de Prophetie ; & peut-être que Dieu le lui inſpiroit, ou que la prudence conſommée de cet Indien le faiſoit ainſi penetrer dans l'avenir. Ce qu'il y a de conſtant, eſt que la docilité qu'il témoigna en ces derniers momens, & une vocation ſi extraordinaire furent la recompenſe que Dieu accorda à ce que Magiſcatzin avoit fait en faveur des Chrétiens ; ſa providence ayant choiſi cet homme pour le principal inſtrument de tant de reſſources, dont ils étoient redevables à la Republique de Tlaſcala : auſſi il avoit un aſſez grand fonds de vertus morales, & tant de capacité pour les affaires, que tous les autres Senateurs recevoient avec reſpect ſes déciſions, preſque comme des ordres abſolus ; & il ſçavoit fort bien mettre en œuvre cette autorité, avec toute la moderation que l'on doit aux délicateſſes de la liberté dans une Republique. Cortez fut touché de ſa mort, comme d'une perte qui ne ſouffroit point de conſolation, puiſqu'il trouvoit à dire en ſa perſonne non ſeulement un ami à toutes épreuves, mais encore un directeur fidele de ſes deſſeins, dont l'affection & le reſpect lui avoient acquis le cœur des Tlaſcalteques : mais le Ciel qui ſembloit prendre le ſoin de ſoutenir ce General dans ſes diſgraces, les adoucit alors par un ſecours qui releva ſes eſperances.

Un vaiſſeau de moyenne grandeur vint
noüiller à la rade de Saint Jean d'Ulüa : il
ortoit treize Soldats Eſpagnols, deux
hevaux, & quelques munitions de guerre
& de bouche, que Diego Velaſquez en-
oyoit à Pamphile de Narvaez, ne dou-
ant point qu'il ne lui eût déja acquis tou-
es les conquêtes de la Nouvelle Eſpagne,
& attiré à ſon parti l'armée de Cortez. Le
Commandant de ce vaiſſeau étoit Pierre de
Barba, Gouverneur de la Havane, lorſ-
que Cortez ſortit de l'Iſle de Cuba ; & ce
General étoit redevable à l'amitié de Bar-
a, de l'avantage d'être ſorti du dernier em-
arras dont on avoit voulu traverſer ſon
xpedition. Cortez avoit fait Capitaine de
a Côte Pedro Cavallero, qui n'eut pas
lûtôt découvert ce navire, qu'il ſe jetta
ans un eſquif, pour aller le reconnoître.
l ſalua fort civilement ces Avanturiers,
z reconnut d'abord ce qu'ils cherchoient,
la maniere empreſſée & reſpectueuſe
ont Barba s'informa de Narvaez. Caval-
ero répondit ſans heſiter : » Que Nar- «
aez n'étoit pas ſeulement en parfaite «
nté, mais que ſes affaires étoient en un «
tat à donner de l'admiration. Que tous «
es Païs lui étoient ſoumis, & que Cor- «
ez fuyoit à travers les bois avec un petit «
ombre de Soldats qui lui étoient reſtez. «

Si l'on ne peut ſauver ce détour du reproche de menſonge, au moins peut-on loüer la preſence de l'eſprit qui l'imagina, puiſqu'il n'en fallut pas davantage pour obliger ces Eſpagnols à mettre pied à terre, avec grande confiance, & pour aller droit à Vera-Cruz, où ils ſe trouverent arrêtez au nom de Cortez. Cependant Barba ne ſût point trop mauvais gré à Cavallero de ſon adreſſe, parce qu'il n'étoit pas fâché de trouver ſon ami en une ſituation ſi avantageuſe.

On les conduiſit à Segura, où Cortez celebra avec un extrême plaiſir cette heureuſe avanture, qui augmentoit le nombre de ſes Eſpagnols, avec cette circonſtance réjoüiſſante, qu'il recevoit ce ſecours des mains de ſon ennemi. Il careſſa fort Pierre de Barba, & il lui donna le commandement d'une Compagnie d'Arbalêtriers, pour marquer la confiance qu'il avoit en ſon amitié. Il fit aux Soldats quelques preſens, qui les engagerent à s'enrôler dans ſes troupes, & lut en ſecret la lettte qui s'adreſſoit à Narvaez. Velaſquez ſuppoſant que ce Capitaine étoit le maître abſolu de toute ſa conquête, lui ordonnoit *de s'y maintenir à toutes riſques*, & pour cet effet il lui promettoit de grands ſecours. La concluſion de ſa dépêche étoit: » Que

ſi Cortez n'étoit pas mort, on le lui en- «
voyât au plûtôt, avec une bonne eſ- «
corte ; parce qu'il avoit un ordre précis «
de l'Evêque de Burgos, de le faire ame- «
ner priſonnier en Eſpagne. » Cet ordre ſe ſeroit tourné en arrêt ſans appel, ſi on avoit laiſſé l'affaire entre les mains de cet Evêque, ennemi de Cortez : & la paſſion que ce Miniſtre marquoit d'obliger Velaſquez, donnoit lieu de craindre qu'il ne voulût faire un exemple éclatant du châtiment de Cortez, en couvrant ſon reſſentiment particulier du prétexte de la juſtice.

Au bout de huit jours un autre vaiſſeau arriva à la rade d'Ulüa. Il portoit un nouveau ſecours à Narvaez, & Cavallero s'en ſaiſit encore avec la même adreſſe. Il y avoit huit Soldats Eſpagnols, une jument, & une quantité conſiderable de toute ſorte d'armes & de munitions, ſous le commandement du Capitaine Rodrigo Moreyon de Lobera. Ils paſſerent tous à Segura, où ils prirent parti dans l'Armée ſuivant l'exemple des premiers arrivez. Ces ſecours venoient par des voyes ſi éloignées de toute ſorte d'apparence, que Cortez les regardoit comme de très-heureux preſages; parce qu'il lui ſembloit qu'ils portoient quelque caractere de bonheur, dont

il se promettoit des suites en son entreprise.

Cependant il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le succès. Il s'étoit promis la conquête de Mexique, & ce grand nombre d'Alliez qui venoient se joindre à ses troupes, le confirmoit en sa resolution. Le passage du lac étoit la plus grande difficulté : & cet obstacle étoit terrible, parce que les Mexicains ayant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts des chaussées, on ne pouvoit plus se fier aux ponts volants, qui étoient l'unique précaution qu'on pouvoit prendre en un tems, où l'empressement ne permettoit pas de mettre en usage d'autres expediens plus commodes & plus sûrs. Enfin, Cortez s'arrêta au dessein de faire construire douze ou treize brigantins capables de résister aux canots des Mexicains, & de conduire son Armée jusques dans leur Ville même ; croïant qu'il pourroit faire porter les pieces de ces vaisseaux sans être assemblées, sur les épaules des Tamenes Indiens, jusques aux bords du lac, depuis les montagnes de Tlascala, quoiqu'il y eût aux moins quinze ou seize lieuës d'un chemin très-rude. L'imagination du General étoit remplie de grandes idées ; & il avoit une aversion naturelle pour ces esprits bornez, qui

rouvent de l'impoſſibilité en tout ce qui
eur paroît difficile.

Cortez communiqua ce deſſein à Mar-
in Lopez, dont l'eſprit & l'habileté lui
toient une grande reſſource en de pareilles
ccaſions : & voyant que non ſeulement
et Officier approuvoit le projet, mais en-
ore qu'il promettoit de le faire réüſſir, il
ui ordonna d'aller à Tlaſcala, avec tous les
Eſpagnols qui entendoient la charpenterie,
& de mettre promptement la main à l'ou-
vrage, en ſe ſervant auſſi des Indiens dont
l auroit beſoin pour couper du bois, &
pour le reſte de ce qui étoit à leur portée.
Cortez donna ordre en même tems de fai-
e apporter de Vera-Cruz la ferrure, les
mâts, & les autres agrez qui reſtoient des
vaiſſeaux que l'on avoit coulez à fond :
& comme il avoit obſervé que ces mon-
agnes produiſoient une eſpece d'arbres qui
donnoient de la poix, il les fit ébrancher,
& en tira tout le brai, qui lui étoit neceſ-
aire à carener ſes brigantins.

La poudre manquoit à l'armée ; & la
penetration du General lui fit encore ima-
giner le moyen d'en avoir d'une qualité
très-fine, en faiſant tirer du ſoufre, dont
les Indiens ignoroient l'uſage, de ce Vol-
can qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea que
ce mineral devoit ſervir d'aliment à la flâ-

me ; & quelques Soldats Espagnols, entre lesquels Jean de Laet, nommé Montaño, & Mesa Commandant d'artillerie, s'offrirent à tenter cette perilleuse avanture. Ils en revinrent avec une provision de soufre suffisante à fournir abondamment toute la munition aux troupes: & c'est ainsi que les soins du General s'étendoient à tout, & que son activité sembloit lui tenir lieu de délassement.

Après qu'il eut pris toutes ces mesures qui avoient d'abord leur effet, il resolut de retourner à Tlascala, afin de hâter les préparatifs de son expédition : & avant que de partir, il laissa de bonnes instructions au nouveau Conseil de Segura, après avoir nommé François d'Orozco pour Commandant de la garnison, qui fut composée de vingt Soldats Espagnols, outre les milices du Païs, qui eurent ordre d'obéïr à ce Capitaine.

La mort de Magiscatzin obligea Cortez à prendre le deüil en entrant à Tlascala, où lui & tous ses Officiers parurent revêtus de casaques noires dessus leurs armes. Ces casaques étoient faites des mantes, & on les avoit fait teindre exprès. L'entrée n'eut aucune autre pompe, que le bon ordre & le silence qu'on fit observer aux Soldats, qui marquoient prendre part à la dou-

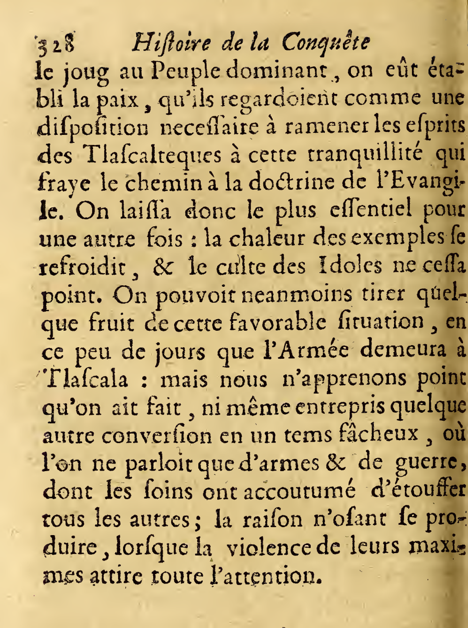
eur du General. Le témoignage qu'ils en lonnoient fut applaudi par la Nobleſſe & e peuple de Tlaſcala, dont Magiſcatzin toit reveré comme Pere de la Patrie: & uoiqu'on ne puiſſe douter que le reſſen-iment de Cortez ne fût très-ſincere, & u'on l'eût entendu pluſieurs fois ſe plain-re de cette diſgrace, par les juſtes raiſons u'il avoit de s'en affliger; néanmoins il ſt encore vrai-ſemblable que ce deüil ten-oit à flatter l'eſprit de ces Indiens, & que ette démonſtration exterieure avoit une ouble vûë; celle de ſatisfaire à ſa dou-eur, & de donner quelque choſe aux ap-laudiſſemens du Peuple qui en etoit té-ioin.

Les Senateurs n'avoient point voulu pour-oir à la charge de Magiſcatzin, qui gou-ernoit le principal quartier de la Ville au om de la République. Ils ſouhaitoient ue Cortez lui choisît un ſucceſſeur, au ioins qu'il confirmât leur choix: & lui iſant attention ſur ce qu'il devoit à la me-ioire de ſon ami, nomma le fils aîné de lagiſcatzin, & obtint en ſa faveur tous s ſuffrages. C'étoit un jeune homme fort timé par ſa conduite & par ſon courage; ſi bien né, qu'il entra en cette Charge, ns paroître embarraſſé ſur tout ce qui en gardoit les fonctions. Il donna même

peu de tems après une preuve éclatante de son bon esprit, en ce qui étoit le plus essentiel, lorsqu'il demanda le Baptême, & qu'il le reçut publiquement en grande ceremonie. Il prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin, & sa conversion fut l'effet des raisons dont le Pere Olmedo s'étoit servi, pour chasser les tenebres de l'erreur de l'esprit de Magiscatzin. Les serieuses méditations que ce jeune homme fit sur la force de ces raisons, l'amenerent insensiblement à la connoissance & à la détestation de son aveuglement. Le Cacique d'Izucan reçut en même-tems la grace du Baptême : ce jeune Prince étoit venu à Tlascala, revêtu de tous les ornemens de sa nouvelle dignité, à dessein de remercier le General de ce qu'il avoit décidé en sa faveur un procès où ses parens lui contestoient la succession de son Pere. Cortez étoit alors l'arbitre souverain de tous les Caciques de ces Provinces, & même des particuliers, qui remettoient leurs differends entre ses mains, & qui recevoient ses décisions comme des loix inviolables; tant ils avoient de respect pour lui, & de confiance en son équité, qui attiroit leur obéïssance.

Le bruit que ces conversions firent dans la Ville, réveilla le vieux Xicotencal, qui

ne pouvant s'accommoder des abſurditez de l'Idolâtrie, avoit neanmoins vieilli dans l'erreur, & ſe trouvoit en cette lâche & molle diſpoſition, qui ne peut ſoutenir la moindre difficulté, ni prendre aucune réſolution : défauts ordinaires, & preſque naturels à la vieilleſſe. Cependant l'exemple de Magiſcatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la converſion de ce Senateur à la Foi, aux derniers momens de ſa vie, firent une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des inſtructions, qui ouvrirent ſon cœur aux veritez de l'Evangile, & à ces vives lumieres qui diſſiperent ſes erreurs, en ſorte qu'il ſouhaita le Baptême, après les avoir déteſtées publiquement. Veritablement il paroît que les maximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Païs-là, au moment de la reduction des Grands & des Sages de la Republique, qui prenoit de leurs conſeils les Regles de ſon Gouvernement; mais ce ſoin fut traverſé par d'autres affaires. Cortez s'appliquoit tout entier aux préparatifs de ſon expedition : le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui puſſent l'aſſiſter, & ils étoient également perſuadez qu'on ne pouvoit traiter avec ſuccès des affaires de la Religion, jusques à ce qu'ayant impoſé



le joug au Peuple dominant, on eût établi la paix, qu'ils regardoient comme une diſpoſition neceſſaire à ramener les eſprits des Tlaſcalteques à cette tranquillité qui fraye le chemin à la doctrine de l'Evangile. On laiſſa donc le plus eſſentiel pour une autre fois : la chaleur des exemples ſe refroidit, & le culte des Idoles ne ceſſa point. On pouvoit neanmoins tirer quelque fruit de cette favorable ſituation, en ce peu de jours que l'Armée demeura à Tlaſcala : mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre converſion en un tems fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les ſoins ont accoutumé d'étouffer tous les autres ; la raiſon n'oſant ſe produire, lorſque la violence de leurs maximes attire toute l'attention.



CHAPITRE VI.

De nouveaux ſecours de Soldats Eſpagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Iſle de Cuba. Cortez dreſſe une ſeconde Relation de ſon expedion, & dépêche de nouveaux Envoyez à l'Empereur Charles V.

CORTEZ ſe plaignoit de François de Garay, ſur ce que ce Capitaine étant bien informé de l'entrée & du progrès qu'on avoit fait dans l'Empire de Mexique, ne laiſſoit pas de s'y établir du côté de Panuco, où il tâchoit de faire quelque conquête : mais l'étoile du General avoit un ſi heureux aſcendant ſur ſes concurrens, que comme Diego Velaſquez lui avoit fourni des ſecours par les mêmes voyes dont il prétendoit le ruiner, & maintenir Narvaez; ainſi les meſures que Garay avoit priſes pour uſurper quelque partie du Gouvernement de Cortez, tournerent à ſon avantage. On a dit que les vaiſſeaux de Garay furent repouſſez de Panuco, lorſque notre Armée étoit encore à Zempoala. Ce Capitaine réſolu de ſuivre ſon entrepriſe, dreſſa

une nouvelle flotte, commandée par ses meilleurs Officiers; mais la seconde expédition n'eut pas un meilleur succès. A peine ces Espagnols eurent-ils mis pied à terre, qu'ils trouverent une si fiére résistance de la part des Indiens, qu'ils furent obligez de regagner leurs navires en desordre; & ne songeant qu'à fuïr le danger, ils firent voile, chacun suivant des routes differentes. Ils coururent durant quelques jours au hazard; & sans sçavoir rien du dessein les uns des autres, ils vinrent tous presque au même tems aborder à la côte de Vera-Cruz, où ils s'engagerent à servir dans l'Armée de Cortez, sans y être poussez par aucun autre motif, que par la reputation de sa valeur.

Ce secours fut attribué à une grace du Ciel toute pure: car encore qu'il soit veritable que le trouble des Soldats & l'ignorance des Matelots ait pû disperser ces navires, & les abandonner au gré du vent, qui les poussa vers l'endroit où Cortez en avoit besoin; cependant leur arrivée si juste & si à propos pour augmenter ses troupes, est un évenement digne d'une particuliere attention; puisque cette liaison d'incidens si heureusement enchaînez, ne se trouve point, ou au moins se trouve rarement, dans les termes

maginaires de ce qu'on appelle cas foruit.

Le premier de ces navires étoit commanlé par le Capitaine Camargo, & portoit oixante Soldats Eſpagnols. Celui qui vint près étoit mieux armé, & rempli de Sollats plus aguerris, au nombre de cinquane, outre ſept chevaux, ſous le commanlement de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Aragonnois, qui ſe ſignala en toutes les occaſions avec tant de diſtinction, que ſa eule perſonne auroit tenu lieu d'un grand ecours. Le dernier vaiſſeau fut celui du Capitaine Ramirez, qui arriva un peu plus ard avec plus de quarante Soldats, dix hevaux, & une grande proviſion d'armes & de munitions. Tous débarquerent ſans açon : les premiers ſans attendre les aures prirent la route de Tlaſcala ; & ſur eur exemple les autres firent avec plaiſir e même voyage. Les avantures de cette conquête faiſoient déja tant de bruit dans es Iſles, que les Soldats en étoient enchantez, comme des gens qui ſe laiſſent prendre aiſément aux idées d'une fortune éclatante.

Ce ſecours augmenta conſidérablement e nombre des Eſpagnols, dont le courage reprit une nouvelle vigueur. Ceux de Cortez recevoient les derniers venus, avec

des cris de joye, au lieu de complimens; & ils s'embrassoient, comme s'ils eussent été amis depuis long-tems, quoiqu'ils n'eussent d'autre liaison, que celle d'être de la même Patrie. Cortez même oubliant la gravité d'un General, s'abandonna aux transports de sa joye, sans oublier neanmoins de rendre graces au Ciel, en attribuant à Dieu, & à la justice de la cause qu'il soutenoit, tout ce que ces évenemens avoient de favorable; & de merveilleux.

Cependant ils ne furent point capables de calmer l'inquietude des gens de Narvaez, qui firent de nouvelles instances, afin d'obtenir le congé de retourner en l'Isle de Cuba; sur quoi ils representoient au General, la parole qu'il leur avoit donnée; & il ne pouvoit nier qu'il ne les eût engagez sous ce prétexte à l'expédition de Tepeaca. Cortez ne voulut donc point entrer en de nouvelles contestations, parce qu'il voyoit ses troupes augmentées de Soldats plus aguerris, & mieux disciplinez, & qu'il n'étoit pas à propos de conduire des libertins & des brailleurs, qui se désoloient aux moindres fatigues, en maudissant l'entreprise : gens pernicieux dans un camp, inutiles dans les occasions, & trompeurs dans les revûës, puisqu'ils passent en monte

comme Soldats, sans qu'on en tire aucun service.

Il fit donc publier par tout : « Que ceux qui voudroient se retirer en leur « Païs, en avoient la liberté ; & qu'on « leur fourniroit des vaisseaux, avec tout « ce qui leur seroit necessaire. » La plus grande partie des Soldats de Narvaez prit le parti. L'honneur en retint quelques uns ; & Bernard Diaz, qui n'a point nommé ceux-ci, en quoi il leur a fait tort, a employé sa plume à deshonorer les autres ; en rapportant leurs noms ; quoiqu'il parût plus conforme au bon sens de supprimer la memoire de ceux qui avoient si fort oublié le soin de leur réputation. Ce qu'il devoit marquer est, qu'un de ceux qui tomberent dans cet oubli, fut André de Duero, que l'on a vû si attaché aux interêts de Cortez, en diverses occasions. Quoiqu'on n'ait point publié les motifs de la retraite de cet homme, on peut croire que les prétextes dont il se servit n'étoient pas fort honnêtes, puisqu'on le vit à quelque tems delà, faisant beaucoup de bruit à la Cour de l'Empereur, en faveur de Diego Velasque. S'il y eut quelque sujet effectif de rupture entre Cortez & Duero, la raison devoit être du côté du General ; n'étant pas vrai-semblable qu'elle fût pour un

homme qui ne la méprisoit pas moins que sa reputation, en laissant son ami engagé dans une entreprise où le peril & la gloire se trouvoient également partagez, pour se charger d'une commission où il se voyoit obligé à trahir ses propres lumieres, en se rendant esclave de la passion & de l'injustice de Velasquez.

Le General débarrassé de cette troupe de gens inquiets & mutins, qu'Alvarado eut soin de conduire jusques aux vaisseaux, prit alors ses mesures sur le tems qu'il falloit employer à la construction des brigantins, afin d'envoyer ses ordres aux alliez, pour le jour du départ. Il leur prescrivit la provision d'armes & de vivres qu'ils devoient faire, à proportion de leur nombre; & aux heures que cette occupation lui laissoit, il se resolut d'achever une Relation, où il rapportoit en détail toutes les avantures de sa conquête, afin d'en rendre compte à l'Empereur. Son dessein étoit d'équiper un vaisseau, & d'envoyer de nouveaux Agens, solliciter la dépêche des premiers, dont il n'avoit reçû aucunes nouvelles; afin d'être au moins informé du tour que cette affaire avoit pris à la Cour d'Espagne, dont le silence commençoit à le mettre en peine, & à prendre place entre ses plus grandes inquiétudes.

Cortez dreſſa cette Relation en forme
: Lettre, & reprenant le plus eſſentiel des
épêches qu'il avoit données aux Capitai-
:s Portocarrero, & Montexo, il faiſoit
ı détail ſincere de tous ſes avantages, &
ıſſi de toutes les diſgraces qui lui étoient
rivées depuis que l'Armée étoit partie de
empoala ; & que par ſes travaux &
s exploits elle étoit entrée triomphante
ıns la Ville capitale, & de-là juſques
ı temps où elle avoit été forcée de ſe re-
:er à Tlaſcala, avec une perte conſidé-
ble. Il marquoit qu'il eſperoit être en
at de maintenir ſa conquête, par le nom-
e des Eſpagnols qui avoient fortifié ſes
oupes, & les grandes liaiſons qu'il avoit
iſes avec pluſieurs Nations, pour reve-
r aſſieger Mexique. Il exprimoit avec
ıe noble & genereuſe confiance l'eſpoir
ı'il avoit de reduire à l'obéïſſance de ſa
ajeſté ce nouveau Monde, dont les bor-
:s du côté du Nord, étoient inconnuës à
ux du Païs même. Le General étaloit la
:heſſe de cet Empire, la fertilité de ſes
rres, & l'opulence de ſes Princes. Il
ettoit le juſte prix à la valeur & à la conſ-
nce des Eſpagnols, à la fidelité & au
le des Tlaſcalteques : & pour ce qui re-
rdoit ſa perſonne, Cortez s'en tenoit à
que ſes actions pouvoient en publier ;

quoique sans s'écarter des bornes d'une honnête modestie, il donnât à la reputation de la conquête, quelques traits qui n'effaçoient pas la gloire du Conquerant. Il demandoit une prompte justice contre les injustes poursuites de Diego Velasquez, & de François de Garay ; & il faisoit de fortes instances, afin d'obtenir promptement un secours de bons Soldats Espagnols, avec des chevaux, des armes, & des munitions de guerre. Il appuyoit encore plus fortement sur la nécessité pressante d'envoyer des Ecclesiastiques & des Religieux d'une vertu connuë & éprouvée, pour aider au Pere Olmedo à la conversion des Indiens ; rapportant qu'on en avoit reduit & baptisé quelques-uns des plus qualifiez, & laissé dans l'esprit des autres quelques lumieres de la verité, qui faisoient esperer qu'on en pourroit tirer beaucoup de fruit. C'est la substance de la Lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur ; informant sa Majesté des évenemens, comme ils s'étoient passez, sans oublier aucune circonstance considerable, qu'il exprimoit fort sincerement en des termes propres, & même choisis, suivant le genie de son siecle, dont on ne sçait si les expressions ne convenoient pas mieux que celles du nôtre à ce caractere simple & naturel que le stile

des

ses lettres demande ; quoiqu'on ne veüille pas nier qu'il n'y laiſſât couler quelques équivoques aux noms des Provinces & des Villes, qui étant encore nouveaux, ne pouvoient être prononcez exactement, ni rendus fidelement ſur le papier.

Diaz nous apprend que le General confia ces dépêches aux Capitaines Alonſe de Mendoza, & Diego d'Ordaz : & quoique Herrera n'ait nommé que le premier, il ne paroît pas vraiſemblable que Cortez l'eût envoyé tout ſeul pour un emploi de cette qualité, où il étoit de la prudence de prévenir les accidens d'une longue navigation. L'inſtruction qu'il leur donna écrite de ſa main, portoit qu'avant que de montrer leur commiſſion en Eſpagne, ni de déclarer qu'ils vinſſent de ſa part, ils allaſſent voir ſon pere, & les Capitaines qui avoient paſſé en Eſpagne l'année précedente, afin de ſuivre & de pouſſer enſemble la négociation dont ils étoient chargez, ſelon l'état de l'affaire. Il mit entre leurs mains un nouveau preſent pour l'Empereur, compoſé de l'or & des autres raretez qu'on avoit conſervées à Tlaſcala ; & de ce qui fut ajoûté par les Soldats, prodigues en cette occaſion, de leur pauvre richeſſe. On y joignit le petit butin acquis

aux expeditions de Tepeaca & de Guacachula : present moins riche à la verité que le précedent, mais plus considerable, pour avoir été amassé au milieu des disgraces; & qu'on devoit regarder comme un reste des pertes dont Cortez faisoit un sincere aveu en sa Relation.

Il jugea qu'il étoit encore à propos que les Tribunaux de Vera-Cruz & de Segura écrivissent à sa Majesté, puisqu'ils representoient les Magistrats en ces deux Villes. Ils demandoient les mêmes assistances, & exposoient que leur devoir les obligeoit d'informer sa Majesté, de quelle importance il étoit de maintenir Hernan Cortez dans la Charge de Capitaine General; puisque l'avancement d'un si grand ouvrage étant dû à sa valeur & à sa conduite, il seroit difficile de trouver une autre tête, & d'autres mains capables de lui donner sa derniere perfection: surquoi ils exprimoient ingenûment leurs pensées, & ce qu'ils jugeoient être le plus avantageux en cette conjoncture. Diaz écrit que Cortez vit leurs lettres; voulant peut-être insinuer que cette sollicitation en sa faveur étoit mandiée. Il est probable que ces lettres ne furent point envoyées sans la participation du General; mais il est encore plus certain qu'elles contenoient des véritez, qui n'avoient

pas beſoin du ſecours de la flatterie, ou de l'exageration. Diaz ſe plaint encore, de ce qu'on ne permit pas aux Soldats d'écrire à part, au nom de tout le corps. Ce n'eſt pas qu'il eût d'autres ſentimens ſur ce ſujet, que ceux des Tribunaux; il en convient, & le repete en plus d'un endroit: mais comme il s'agiſſoit de conſerver leur General, il auroit bien voulu ſe faire un merite de ſon avis entre les autres, & de ſe diſtinguer en cela, comme il ſe diſtinguoit effectivement dans les combats. Si ces mouvemens d'ambition pour la gloire approchent du vice, on doit le pardonner à ceux qui ſe ſentent du merite; & ce vice, entre les gens de guerre, reſſemble fort à la vertu.

Ordaz & Mendoza partirent ſur un des vaiſſeaux qui étoient arrivez depuis peu, avec toutes les proviſions neceſſaires à un tel voyage. Le General reſolut encore d'envoyer les Capitaines Alonſe d'Avila & François Alvarez Chico, aux Religieux de Saint Jerôme qui préſidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, unique alors en tous ces Païs-là, & dont la Juriſdiction étoit ſouveraine ſur le reſſort des autres Iſles, & des nouvelles découvertes en Terre-ferme. Il leur faiſoit part de tous les Memoires qu'il avoit envoyez

à l'Empereur ; après quoi il leur demandoit quelques secours plus prompts pour l'entreprise où il se trouvoit engagé, & contre les vexations de Velasquez & de Garay. Quoique ces Ministres fussent convaincus de la justice des raisons de Cortez, & qu'ils admirassent sa valeur & sa constance ; neanmoins l'Isle de Saint Domingue n'étoit pas alors en état de partager le peu de forces & de provisions qui lui restoient. Les Religieux approuverent donc tout ce que le General avoit fait ; ils offrirent d'appuyer auprès de l'Empereur, la justice de ses prétentions, & de solliciter les secours necessaires à une entreprise si importante & si avancée ; prenant sur eux le soin de reprimer les deux concurrens de Cortez, par des ordres pressans & redoublez. C'est en ce sens que ces Ministres répondirent à ses lettres ; & les Envoyez revinrent bien-tôt, plus chargez de belles paroles, que d'effets. Mais avant que de passer au recit des derniers exploits de cette conquête, & durant qu'on travaille avec ardeur à la construction des brigantins, il est à propos de revenir aux premiers Envoyez de Cortez, & à l'état de son affaire à la Cour de l'Empereur, puisqu'on doit souhaiter d'en avoir quelque connoissance ; cette espece de digres-

ſion étant de celles qui ſont neceſſaires, & permiſes aux Hiſtoriens; & qui ſans gâter la proportion d'un ouvrage, contribuent à ſa perfection.

CHAPITRE VII.

Les Envoyez de Cortez arrivent en Eſpagne, & paſſent à Medellin, où ils demeurent juſques à ce que les troubles de l'Etat étant ceſſez, ils puiſſent ſe rendre à la Cour, où ils obtiennent la recuſation de l'Evêque de Burgos.

NOus avons laiſſé Martin Cortez avec les deux premiers Envoyez de ſon fils, Portocarrero & Montexo, dans le miſerable exercice de ſuivre la Cour des Gouverneurs, & d'embarraſſer l'antichambre des Miniſtres, ſi éloignez d'être admis à leur audience, que ſans oſer prendre la hardieſſe de les importuner par des requêtes, ils ſe preſentoient ſeulement dans la foule, ſur leur paſſage, trop heureux d'en recevoir quelque coup d'œil jetté au hazard : reſſource infortunée des Solliciteurs diſgraciez, qui ayant la raiſon pour eux, appréhendent de la détruire, en la produiſant mal-à-propos.

L'Empereur les avoit écoutez favorablement, ainsi qu'on l'a dit ; & quoiqu'il eût du dégoût de l'insolence & des attentats de quelques Villes d'Espagne, qui tâchoient de rompre son voyage en Allemagne, par des protestations peu respectueuses, & qui avoient l'air de menaces ; il prit neanmoins le tems de s'informer, avec une particuliere attention, de ce qui s'étoit fait en la Nouvelle Espagne, & d'établir quelque fondement sur ce qu'on pouvoit se promettre de cette entreprise. Il voulut s'instruire de tout, sans dédaigner de faire des questions sur plusieurs choses ; la Majesté Royale ne perdant rien de son lustre à tirer quelquefois de ses Sujets, des lumieres qui l'éclaircissent du fonds d'une affaire, les Souverains ne devant pas toujours entrer pleins de doutes dans leur Conseil. L'Empereur penetra d'abord tout ce qu'on devoit se promettre de ces admirables commencemens ; & l'idée qu'il se forma du merite de Cortez, lui parut digne de son estime ; sa Majesté ayant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires.

Les affaires de l'Etat, & le voyage de l'Empereur, qui pressoit, ne lui permirent pas de s'arrêter à quelque résolution

déterminée, sur un sujet où il rencontroit tant de contradictions, tant de la part des Agens de Velasquez, que de celle des Ministres qui appuyoient les sollicitations de ces Agens, ou donnoient un mauvais tour aux raisons de Cortez : néanmons le jour que l'Empereur s'embarqua, qui fut le quinze de May 1520. il recommanda particulierement cette affaire au Cardinal Adrien Gouverneur du Royaume en son absence. Ce Cardinal soutenoit fort sincerement le bon droit de Cortez : mais comme les informations sur quoi il devoit se regler, venoient du Conseil des Indes, où l'autorité & la passion du Président Evêque de Burgos, emportoient toutes les voix, le Cardinal se trouvoit dans un embarras, où il ne lui étoit pas aisé de suivre son penchant pour se déterminer lorsqu'on lui présentoit les raisons de Velasquez couvertes du voile de la justice, & les exploits de Cortez décriez sous le nom de rebellion.

Le tems lui manqua, lorsqu'il lui étoit le plus necessaire, pour découvrir & examiner la verité ; & il attira les soins du Ministre sur d'autres mouvemens bien plus fâcheux, & de la derniere importance. Quelques Villes s'émurent, sous prétexte de corriger ce qu'ils appelloient les dé-

ſordres du Gouvernement ; & elles en trouverent d'autres, qui voulurent bien ſe perdre avec elles, ſans faire reflexion ſur les malheurs où un ſi pernicieux exemple pouvoit les entraîner. Elles reſſentoient toutes l'abſence de leur Souverain comme le plus grand des maux : & quelques-uns croyant lui rendre ſervice, & ne point ſortir des termes de l'obéïſſance, prenoient ces tranſports d'un faux zele, pour des preuves de reſpect & de devoir.

Le Peuple voulut ſoutenir ſes premiers crimes par la voye des armes ; & quelques Gentils-hommes ſe dégraderent juſques à prendre part à cette extravagance, faute de lumiere : défaut qui corrompt ordinairement les bons ſentimens que la nobleſſe du ſang inſpire. Les grands Seigneurs & les Miniſtres embraſſerent le bon parti, au peril de leur vie. Enfin tout le Royaume s'ébranla ; & il s'en fallut peu que l'autorité ſouveraine ne fût uſurpée par ces factions, que l'Hiſtoire a nommées Communautez, ſans qu'on en puiſſe découvrir la raiſon, puiſque la plainte ne fut point commune, en un Etat où pluſieurs Villes, & preſque toute la Nobleſſe, ſoutenoient le parti du Roy : cependant les rebelles donnerent ce nom à leur

insolence; & le titre dont ils honoroient leur revolte, a trouvé grace auprès de la posterité.

La relation de ces mouvemens n'est pas de notre sujet, qui neanmoins nous obligeoit à les toucher en passant, comme une des causes qui arrêterent les bonnes intentions du Cardinal, & qui traverserent la negociation des Envoyez de Cortez. Veritablement la saison n'étoit pas propre à former de nouvelles entreprises, lorsque le Gouverneur & les Ministres étoient si appliquez à remedier aux maux qui affligeoient le dedans de l'Etat, que les soins du dehors ne pouvoient les toucher. Ainsi Martin Cortez & ses Compagnons voyant le peu de fruit qu'ils tiroient de leurs sollicitations, & le desordre des affaires generales, se retirerent à Medellin, resolus de laisser passer la tempête, & d'attendre le retour de l'Empereur, qui avoit compris leurs raisons, & témoigné qu'il seroit favorable à la justice de leurs prétentions. Ils virent bien que son autorité leur étoit nécessaire pour surmonter les oppositions formées par l'Evêque de Burgos, & les autres embarras qui naissoient de l'état present des affaires.

Ordaz & Mendoza arriverent alors à Seville après avoir fait heureusement leur

voyage ; & ſans ſe découvrir , ni parler de leur commiſſion , ils s'informerent adroitement de ce qui ſe paſſoit ſur ce ſujet. Cette précaution leur valut la liberté , puiſqu'ils apprirent avec une extrême ſurpriſe , que les Juges de la Contratation avoient un ordre exprès de l'Evêque , d'empêcher le paſſage,& de ſe ſaiſir de tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Eſpagne de la part de Cortez , après avoir arrêté l'or , & les autres marchandiſes,qui ſeroient pour leur compte , ou pour celui de leurs amis. Ordaz & Mendoza ne ſongerent qu'à mettre leurs perſonnes en ſûreté , & ſe trouverent trop heureux de ſauver ſeulement les dépêches & les lettres qu'ils portoient ; laiſſant le preſent & le reſte entre les mains de ces Juges , & à la diſcretion de l'Evêque de Burgos.

Ils ſortirent de Seville avec beaucoup de crainte d'être connus & arrêtez , voulant aller droit à la Cour chercher Martin Cortez , & les premiers Envoyez , afin d'en tirer des lumieres ſur la conduite qu'ils devoient tenir conformément à leur inſtruction : mais ayant apris en chemin , que Cortez & ſes amis s'étoient retirez à Medellin , ils ſe rendirent en cette Ville , où leur arrivée fut celebrée avec toute la joye que des nouvelles ſi ſurprenantes pouvoient

inſpirer. Ils déliberérent s'il étoit à propos de porter les dépêches de Cortez au Cardinal Gouverneur, afin de le prévenir ſur des connoiſſances ſi importantes: neanmoins la conſideration des troubles qui agitoient le Royaume, leur fit comprendre le peu de fruit qu'ils tireroient d'une diligence qui demandoit de l'attention pour des affaires éloignées, & qui regardoient l'augmentation, & non pas le ſalut de l'Etat. Ainſi ils reſolurent de garder leur retraite, juſques à ce qu'on eût vû la fin de ces mouvemens, & que le devoir des Miniſtres leur permît de partager leurs ſoins.

Les troubles de la Province de Caſtille s'augmentoient tous les jours: les mutins ne ſe contentant pas de ſoutenir leur revolte, pouſſoient l'inſolence juſques à déſoler le plat-païs par des courſes, & à aſſieger les Villes qui conſervoient leur fidelité. La tolerance qu'on avoit pour eux, ſembloit les exciter, & leur donner l'ambition de ſe rendre agreſſeurs. D'abord on avoit reſolu de les ramener par la douceur & par la patience: mais la violence du mal ne s'accommodoit pas de ces remedes doux dont l'operation étoit trop lente; d'autant plus que les rebelles s'imaginoient avoir pour eux la force & la juſtice. Ils ne man-

quoient pas d'Ecclesiastiques, qui sans faire aucune réflexion sur leur devoir, faisoient de la Chaire une école de sédition, pour maintenir les Peuples dans l'opiniâtreté, en leur persuadant qu'il y alloit du service de Dieu & de celui du Roy, de corriger les abus de l'Etat. Enfin les Grands, & presque tous les Nobles, se virent obligez à prendre les armes, afin de rendre à la Justice l'autorité qu'elle doit avoir, & d'animer les Villes qui tenoient pour l'Empereur : & quoique les revoltez eussent assez de temerité pour former un corps, & pour mesurer leurs armes avec ceux qu'ils appelloient leurs ennemis, deux rencontres où ils perdirent beaucoup de monde, avec toute leur reputation, & le supplice de quatre des Principaux auteurs de la revolte, abbattirent leur orguëil, & dissiperent leurs forces. Les plus sages, ou les moins emportez, prirent le parti de se mettre à couvert : les Villes rentrerent dans l'obéïssance, le tumulte cessa, & la consideration du devoir revint dans les esprits, suivant la destinée des émotions populaires, qui se soulevent & se calment avec la même facilité.

L'avis qu'on reçut en même tems du retour de l'Empereur, fut d'une grande consequence pour rétablir la tranquillité. Ce

Prince, par toutes ſes lettres, aſſûroit qu'il avoit reſolu de laiſſer les autres affaires, pour courir aux lieux où les beſoins de ſon Royaume demandoient ſa préſence. Cette aſſûrance acheva de remettre toutes choſes dans l'ordre; & Martin Cortez trouvant cette conjonćture propre à renouveller ſes ſollicitations, partit auſſi-tôt avec les quatre Envoyez de ſon fils, & ſe rendit à la Cour, où après quelques remiſes, ils obtinrent enfin une audience particuliere du Cardinal Gouverneur. Ils l'inſtruiſirent en gros de l'état où la conquête de Mexique ſe trouvoit alors, remettant le détail aux lettres de Cortez, qu'ils lui preſenterent. Ils lui produiſirent les ordres qu'on avoit donnez à Seville contre leur liberté, & celle de tous les Agens qui viendroient de Mexique; appuyant ſur la ſaiſie des joyaux, & des autres pieces qui compoſoient le préſent deſtiné à l'Empereur: ce qui leur fit naître l'occaſion d'expoſer le ſujet qu'ils avoient de ſe défier de l'Evêque de Burgos; ſur quoi ils demanderent au Cardinal la permiſſion de recuſer ce Juge, ſuivant les loix de la Juſtice ordinaire; offrant de prouver les cauſes de cette recuſation, en ſe ſoûmettant aux peines d'une temeraire conteſtation. Le Cardinal les écouta avec beaucoup d'application. Il parut touché de

leur disgrace ; & il les en consola, par des promesses de leur donner une prompte expedition. Les ordres donnez à Sevile, & la saisie, lui déplûrent d'autant plus, que tout cela s'étoit fait sans son aveu. Ainsi il répondit à la requête des Envoyez de Cortez, contre l'Evêque, qu'ils pouvoient le pousser en Justice, ainsi qu'ils le jugeroient à propos ; & que pour lui, il prendroit sur son compte le soin de les défendre, contre les violences qu'ils pourroient apprehender dans le cours de ce procès. C'étoit leur en dire assez pour les animer à se jetter dans un peril aussi redoutable, qu'est celui de plaider contre une personne armée d'une grande autorité: entreprise où l'on est, pour ainsi dire, obligé de parler de bas en haut, & où la crainte ôte beaucoup de force à la raison.

Cet heureux début leur donna le courage de recuser le Président du Conseil des Indes, dans son propre Tribunal. Ils produisirent leurs raisons écrites avec toute la moderation necessaire pour ne point offenser le respect : mais ces raisons étoient si fortes & si connuës des autres Juges, qu'ils n'oserent les rejetter par un déni de justice, en une affaire de cette qualité, particulierement sur le bruit qui couroit alors, du retour de l'Empereur applaudi par tous

ceux qui n'avoient point ſujet de craindre ſa préſence, & qui ayant porté la calme dans tous les eſprits, répandoit encore des influences de circonſpection ſur c lui de tous les Miniſtres. Diaz, & ceux qui l'ont ſuivi, touchent un peu trop fortement les motifs de cette recuſation. Diaz rapporte ce qu'il a entendu dire, & les autres l'ont copié; car tous ces motifs ne paroiſſent pas vraiſemblables en la perſonne d'un Prélat venerable & qualifié. Il eſt néanmoins conſtant qu'on en prouva quelques-uns; comme le mariage qu'il traitoit alors de ſa niece avec Diego Velaſquez, l'aigreur qu'il avoit marquée en diverſes occaſions aux Agens de Cortez, qu'il traitoit de rebelles & de traîtres, lorſque ſa prudence cedoit à ſa paſſion. Ces preuves jointes aux ordres donnez à Seville, pour arrêter les Envoyez, (& ce fait, qui étoit public, ne pouvoit être déguiſé,) furent jugées ſuffiſantes pour autoriſer & faire paſſer la recuſation, après une exacte diſcuſſion dans toute la rigueur du droit; jugement qui fut appuyé de l'avis du Conſeil d'Etat, & des concluſions du Cardinal. On ordonna donc que l'Evêque n'entreroit en aucune connoiſſance des affaires entre Hernan Cortez & Diego Velaſquez. On revoqua ſes ordres, les ſaiſies furent levées, & l'impor-

tance de cette entreprise attira toutes la considération des Ministres. Les exploits de Cortez presque effacez par le décri de sa fidelité, reçurent les éloges qu'ils méritoient; & le Cardinal par plusieurs décrets recommanda la prompte expédition de cette affaire. Il fit même paroître un désir si sincere de l'avancer, qu'ayant reçû en même tems la nouvelle de son exaltation au Trône de Saint Pierre, & étant parti peu de jours après, pour s'embarquer, il dépêcha encore quelques ordres sur ce sujet; soit que le bon droit de Cortez eût fait cette impression sur son esprit; ou que l'ayant déja rempli des soins de sa dignité, il se crût obligé de lever tous les obstacles d'une conquête qui devoit ouvrir le chemin à l'entrée des veritez de l'Evangile, & faciliter la conversion de ces miserables Idolâtres: interêts de l'Eglise, dignes d'occuper les premieres reflexions d'un Souverain Pontife.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Ce qui se passa en toute cette affaire, jusques à sa conclusion.

LE nouveau Pape Adrien sixiéme de ce nom, se trouvoit alors à Victoria, où il étoit allé, afin de donner ordre de plus près à sécourir les Provinces de Navarre & de Guipuscoa, dont les François ravageoient les frontieres, afin d'entretenir & d'échauffer les troubles de celle de Castille: mais les instances redoublées de Rome, & de toute l'Italie, l'obligerent à partir, après avoir reglé tout ce qui regardoit la Charge qu'il avoit exercée. Peu de tems après l'Empereur vint aborder à la côte de Biscaye; & descendant à Saint Ander, il trouva que les maux dont ses Royaumes avoient été affligez, commençoient à s'appaiser. La tempête avoit cessé; mais on entendoit encore ce bruit sourd, qui subsiste quelque tems entre le calme & l'agitation: ce qui lui fit comprendre que le châtiment de quelques séditieux exceptez de l'amnistie generale, étoit nécessaire pour rétablir l'autorité des Loix, & le repos de ses Peuples. Il trouva encore des restes fâ-

cheux d'un autre mal, qui avoit affligé l'Espagne durant son absence. Les François avoient attaqué le Royaume de Navarre ; & quoiqu'ils eussent été battus en quelques occasions, ils conservoient encore Fontarabie ; & il falloit reprendre cette Place, où les ennemis se disposoient à jetter un puissant secours. Mais ces soins & ceux que ses autres Etats demandoient, en Italie, en Flandres, & en Allemagne, n'empêcherent point l'Empereur de s'appliquer aux affaires de la Nouvelle Espagne, pour lesquelles il avoit une particuliere attention. Il accorda une audience aux Envoyez de Cortez : & quoique les Agens de Velasquez eussent en même tems présenté leur requête, comme sa Majesté avoit pris une éxacte connoissance du differend, sur les instructions du nouveau Pape, il confirma par une nouvelle sentence, la recusation de l'Evêque de Burgos, & nomma entre ses Ministres, des Commissaires qui pussent terminer enfin cette grande contestation. Le Grand Chancelier du Royaume, Mercure de Gattinare, présidoit à cette Assemblée, dont étoient Hernan de Vega Seigneur de Grajal, le Grand Commandeur de Castille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, le Licencié François Vargas Conseiller & Camerier de sa

Majesté, & Monsieur de la Rose, Flamand, & Ministre d'Etat. Monsieur de la Chau, que Diaz & Herrera ont joint à ces Ministres, ne pouvoit être de ce Conseil, puisqu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit mort à *Saragosse*, & que Gattinare avoit succedé à la Charge de Chancelier, vacante par sa mort. Le choix de personnes si qualifiées, fit paroître la droiture des intentions de l'Empereur, puisqu'il n'avoit point alors de Ministres en qui sa Majesté eût plus de confiance; & qu'on ne pouvoit assembler un Conseil, où les bonnes lettres, l'équité & la prudence, fussent en un plus haut rang.

On examina d'abord tous les Memoires dressez sur les lettres & sur les rélations qui avoient été produites au procès; mais on trouva le fait si embarrassé par les diverses informations toutes opposées, que les Juges crûrent qu'il étoit necessaire de faire entrer les Agens des deux partis, afin qu'ils pussent s'expliquer de vive voix, & rendre raison de leur droit à la premiere Assemblée; parce qu'ils convenoient tous de finir cette contestation, & qu'ils vouloient s'instruire clairement de la maniere dont ils se justifioient des accusations formées de part & d'autre, & comment ils soûtenoient leurs raisons, afin qu'ils en pus-

ſent tirer la verité toute pure, ſans s'amuſer aux formalitez d'une procedure, dont les chicanes & les diſputes ne ſont le plus ſouvent que de mauvaiſes refuites, dont on obſcurcit le fonds d'une affaire, & qu'on pourroit appeller les détours de la Juſtice.

Les Envoyez des deux partis ne manquerent pas de ſe trouver le jour ſuivant au Conſeil, avec leurs Avocats; & entre ceux de Velaſquez, André de Duero ſe ſignala aſſez mal à-propos; mais on fut moins ſurpris de le voir alors infidele à ſon ami, ſçachant qu'il avoit déja manqué de fidelité à ſon maître. On lut les Memoires, ſur quoi on interrogeoit les parties, pour voir comment ils répondoient aux charges qui reſultoient des differentes informations, & comment ils juſtifioient leurs plaintes, & les Juges tiroient de leurs réponſes ce qui étoit neceſſaire à décider nettement ſur cette affaire. Enfin au bout de quelques jours d'audience, les Commiſſaires demeurerent d'accord, qu'il n'étoit pas juſte que Velaſquez s'attribuât l'avantage de la conquête de la Nouvelle Eſpagne, ſans autre titre, que celui d'avoir fait quelque dépenſe pour cette entrepriſe, & d'avoir nommé Cortez pour la conduire; puiſque tout ce qu'il pouvoit demander lé-

gitimement se reduisoit à ce qu'il y avoit employé, en justifiant que c'étoit de son propre bien, & non pas des effets qui appartenoient au Roy, & dont il avoit la disposition dans l'étenduë de son Gouvernement; sans que la nomination qu'il avoit faite de la personne de Cortez, lui pût acquerir aucun droit sur la gloire & le profit de cette conquête; l'acte de la nomination étant sans force & sans autorité, sans la participation des Ministres de l'Audience Royale, dont il devoit recevoir les ordres. On ajoûta que Velasquez étoit déchû de son pouvoir le jour qu'il avoit revoqué Cortez; & qu'en ce qui le regardoit, il avoit détruit par cette revocation tout ce qui pouvoit appuyer son titre, pour se dire le maître de l'expedition, après avoir laissé Cortez en liberté d'agir, suivant ce qu'il jugeoit être le plus avantageux au service de sa Majesté: d'autant plus que la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, avoient été levées à ses dépens, & qu'il avoit équipé les vaisseaux de son argent & de celui qu'il avoit emprunté de ses amis.

Ainsi quoiqu'il parût aux yeux de ces juges si sages & si éclairez quelque chose d'irregulier, ou au moins de peu soumis, dans les premieres démarches de Cortez;

ils crurent neanmoins, qu'on devoit ac-
corder quelque grace aux justes sujets de
plainte qu'on lui avoit donnez, & encore
plus aux grands & admirables progrès qui
avoient été comme les suites de son indi-
gnation; puisqu'on lui étoit redevable d'u-
ne conquête si importante & si peu atten-
duë, dont les difficultez n'avoient servi qu'à
donner de l'éclat à sa valeur, & surtout à
sa fidelité, & à l'attachement inviolable
qu'il conservoit pour son devoir. Ces con-
siderations obligerent les Juges à conclu-
re que Cortez méritoit d'être maintenu
dans le Gouvernement des Païs qu'il avoit
conquis. Qu'on devoit l'encourager en lui
procurant des secours considerables, afin
qu'il fût plus en état de poursuivre une
entreprise qu'il avoit si fort avancée; &
ils ne pûrent s'empêcher de taxer Diego
Velasquez d'une ambition dereglée, lors-
qu'il s'appuyoit sur de si foibles fonde-
mens pour usurper la gloire & le fruit des
travaux d'un autre. Ils traiterent encore
comme un attentat digne d'une severe
correction, la hardiesse qu'il avoit euë
d'assembler & d'envoyer une Armée con-
tre Cortez, sans faire aucune reflexion sur
les suites qu'un procedé si violent pouvoit
avoir, & en méprisant les défenses
qu'il en avoit reçûës de la part des Mi-

niſtres de l'Audience Royale de Saint Domingue.

On envoya ces concluſions à l'Empereur, & après l'approbation de ſa Majeſté, la Sentence fut prononcée en cette forme. On déclaroit Hernan Cortez bon Miniſtre & fidele vaſſal de ſa Majeſté. On honoroit des mêmes qualitez les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagné ; & on impoſoit un ſilence perpetuel à Diego Velaſquez ſur la conquête de la Nouvelle Eſpagne ; lui ordonnant ſous peine de punition, de n'y apporter aucun obſtable, ſoit par lui-même, ou par quelqu'un qui s'avoüât de lui : reſervant neanmoins tous ſes droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits à l'armement des vaiſſeaux, afin qu'il pût en juſtifier la dépenſe conformément à ſa relation, & les demander en Juſtice. C'eſt-là tout ce qui fut reglé par la Sentence ; les Juges ayant remis les graces dont on vouloit honorer Cortez, la correction de Velaſquez, & les autres ordres dont l'aſſemblée avoit fait un projet, aux dépêches qui ſeroient faites au nom de l'Empereur.

Quelques Auteurs ont avancé que ce jugement fut dreſſé ſur la raiſon d'Etat, plus que ſur l'exacte rigueur de la Juſtice. Il n'eſt pas de notre ſujet d'éxaminer le

droit des prétendans. Nous avons touché les motifs de la Sentence, & les considerations des Juges; & nous reconnoissons de bonne foi, qu'il y eut quelque chose en la premiere démarche de Cortez, qui avoit besoin d'être interpreté favorablement. Mais on ne peut nier que la conquête ne lui appartînt au même titre, que les Païs conquis appartenoient à l'Empereur. Sur ce fondement qui est vrai, les Juges ne pouvoient-ils pas ramener l'affaire aux termes de l'équité, en la tirant des regles du Droit commun, & en moderant par quelque indulgence la severité de la Justice ordinaire; ce temperament se trouvant autorisé par la foiblesse des raisons de Velasquez, & par la considération des violences & de l'irregularité de son procedé? On dit qu'il ne vêcut pas long-tems après avoir reçû les lettres de l'Empereur, qui marquoient peu de satisfaction de sa conduite. C'est un ancien privilege des Souverains, que leurs paroles seules tiennent lieu de récompense & de châtiment. On ne peut refuser à Velasquez les éloges qu'il meritoit par sa qualité, ses talens & sa valeur, dont il avoit donné des preuves éclatantes en la conquête de l'Isle de Cuba; mais en cette occasion il se trompa malheureusement dans le principe; & il
fi

fit de fauſſes démarches ſur les moyens dont il prétendoit ſe ſervir pour arriver à ſes fins ; enfin ſon impatience lui cauſa la mort. Son premier aveuglement vint de la défiance : vice qui comme l'excès de la crainte, donne quelquefois juſques à la temerité : Le ſecond vint de la colere, qui prive les hommes de l'avantage de la raiſon, dont elle les rend ennemis : Et le troiſiéme fut cauſé par l'envie qui tient lieu de colere aux ames baſſes, & qui ſentent leur foibleſſe.

On traita auſſi-tôt des moyens d'aſſiſter Cortez, & l'Empereur commit ce ſoin aux Miniſtres qui compoſoient l'aſſemblée. Il donna une audience favorable à ſes Envoyez, témoignant qu'il étoit fort ſatisfait que la juſtice ſe fût déclarée pour eux. Il honora Martin Cortez de pluſieurs marques de ſa bienveillance, en conſideration du mérite de ſon fils, dont il lui promit de recompenſer les ſervices par des graces proportionnées à leur grandeur. Cependant on nomma quelques Religieux pour aller travailler à la converſion des Indiens, qui étoit la premiere vûë de ſa Majeſté, dont la pieté préferoit toujours le ſoin de la Religion aux interêts de ſon Etat. Il commanda que l'on tînt prêt un ſecours conſiderable d'armes & de chevaux pour

embarquer ſur la premiere Flote ; & conſiderant de quelle importance il étoit de ne retarder point ſes dépêches & ſes ordres, pendant que Cortez avoit encore les armes à la main, contre des ennemis puiſſans ; outre l'embarras que la jalouſie de ſes concurrens pouvoit apporter à ſes conquêtes, l'Empereur envoya d'abord ſes ordres par diverſes lettres qu'il fit expedier.

La premiere étoit adreſſée aux Gouverneurs & à l'Audience Royale de Saint Domingue, à qui il declaroit ſes intentions, avec ordre d'aſſiſter Cortez de tout leur pouvoir, & d'écarter tous les obſtacles qu'on pourroit former à ſon entrepriſe. L'autre lettre pour Velaſquez, lui défendoit abſolument de ſe mêler de cette affaire, & déſapprouvoit ſeverement ſes excès & la violence de ſon procedé. La troiſiéme adreſſée à François de Garay, blâmoit ſon entrée dans le Gouvernement de la Nouvelle Eſpagne, & portoit une défenſe de continuer ce deſſein. Enfin, la derniere dépêche étoit pour Hernan Cortez, remplie de ces marques d'honneur & de bienveillance, dont les Souverains ſçavent favoriſer ceux dont ils ont reçû de grands ſervices, lorſqu'ils ne dédaignent pas d'avoüer qu'ils s'en ſentent obligez. L'Empe-

reur approuvoit en cette lettre, non ſeulement les actions que Cortez avoit faites, mais encore les deſſeins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique : il faiſoit comprendre à ce General, qu'il connoiſſoit toute l'étenduë de ſon merite, ſa valeur, ſa conſtance, ſans oublier la maniere adroite & prudente, avec laquelle il avoit ſçû ménager l'eſprit de ſes Soldats & de ſes Alliez. Sa Majeſté touchoit en peu de mots les ordres qu'on avoit donnez pour le mettre en repos & en ſeureté de la part de ſes concurrens, & la qualité qu'on lui envoyoit de Gouverneur & de Capitaine General par tout cet Empire. L'Empereur l'aſſuroit encore de lui donner des témoignages plus ſolides de ſa reconnoiſſance ; faiſant un détail exprès & fort honorable, des Capitaines & des Soldats qui ſervoient ſous ſon commandement. Il lui recommandoit avec beaucoup d'affection, de bien traiter les Indiens, & d'avoir ſoin qu'ils fuſſent inſtruits des veritez de notre Religion, & conſiderez comme une ſemence propre à recevoir la culture de l'Evangile. Il concluoit par des eſperances de grands & puiſſans ſecours ; remettant à ſa valeur & à ſa fidelité l'achevement d'un ſi grand ouvrage : Lettre qui honore éternellement l'illuſtre poſterité de Cortez, com-

me un de ces titres, qui portant la Nobleſſe dans les familles qui n'ont pas cet avantage d'elles-mêmes, donnent un nouvel éclat à celle qu'elles ont reçûës de leurs ancêtres.

L'Empereur ſigna à Valladolid toutes ces dépêches, datées du vingt-deuxiéme jour d'Octobre de l'année 1522. & ordonna que deux des Envoyez de Cortez en fuſſent les porteurs, & partiſſent inceſſamment. Les deux autres demeurerent, pour ſolliciter le ſecours, & pour attendre une inſtruction, qu'on dreſſoit ſur diverſes obſervations, & ſur les diſpoſitions qu'on ſouhaitoit de donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Quoique le recit des exploits de Hernan Cortez ait ſouffert quelque interruption par ce détail, nous avons crû qu'il étoit à propos de ſuivre cette matiere juſques à la concluſion; afin de ne la laiſſer point en l'air, & tronquée, pour ainſi dire, au peril d'être obligez d'entrer en d'autres digreſſions: liberté que non ſeulement les Hiſtoriens ont bien voulu ſe donner, mais encore les Annaliſtes, qui s'attachent par des loix plus étroites à la ſuite des tems, ainſi que Tacite l'a pratiqué en ſes Annales, lorſque rapportant ce qui s'étoit paſſé ſous l'Empire de Claudius, il y fait entrer,

& conduit juſques à la fin, la guerre faite en la Grande Bretagne, par deux Vice-Preteurs, Oſtorius & Didius; croyant qu'il y avoit moins d'inconvenient d'interrompre la ſuite des années, que de tomber dans la faute de déſunir des évenemens conſiderables.

CHAPITRE IX.

Cortez reçoit un nouveau ſecours de Soldats & de munitions : il fait la revûë de ſon Armée. Les Alliez en font autant à ſon imitation. On publie des Ordonnances; & on commence la marche, à deſſein de s'emparer de Tezeuco.

ON approchoit de la fin de l'année 1520. lorſque Cortez prit la reſolution d'entrer avec toutes ſes forces dans le Pais ennemi, & de remettre la déciſion de ſon entrepriſe, à ce que le ſort des armes en ordonneroit. Il avoit depuis peu de jours reçû un de ces ſecours que la bonne fortune faiſoit tomber ſans peine ſous ſa main. Le Gouverneur de Vera-Cruz lui donnoit avis qu'il étoit arrivé à la côte un navire venu des Canaries, chargé d'une quantité conſiderable d'arquebuſes, de pou-

dre, & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux, & quelques paſſagers, qui venoient à deſſein de vendre ces choſes aux Eſpagnols employez aux conquêtes.

Les marchandiſes étoient déja montées à un prix exceſſif en tous les ports des Indes, où l'interêt avoit effacé l'horreur que l'on avoit pour un commerce ſi éloigné, & ſujet à tant de riſques. Cet avis fit naître au General le déſir de ſe prévaloir des avantages que l'occaſion lui offroit : il envoya un Commiſſaire à Vera-Cruz, avec de l'or & de l'argent en barres, & une eſcorte ſuffiſante. Le Gouverneur de la Ville fut chargé du ſoin d'acheter les armes & les munitions au meilleur prix qu'il ſeroit poſſible : ce que cet Officier executa avec tant d'adreſſe, & en donnant de ſi belles idées de l'entrepriſe où ſon General étoit engagé, qu'il n'acheta pas ſeulement toute la charge du vaiſſeau à un prix fort moderé ; mais encore il perſuada au Capitaine & au Maître du navire, d'aller ſervir en l'Armée de Cortez avec treize Soldats Eſpagnols, qui venoient chercher fortune dans les Indes : impréſſion qui étoit alors en ſa plus grande force, & qui regne encore en l'eſprit de ceux qui cherchent à s'enrichir par cette voye, ſans que la perte de tant de malheureux abuſez par cette

fausse esperance puisse servir d'instruction pour moderer l'avidité des autres.

Cortez fortifié de ce secours, & des autres qu'il avoit reçus contre toute sorte d'apparence, resolut d'avancer le tems de la marche de son Armée. Il ne pouvoit plus differer, ni attendre que ses brigantins fussent achevez; parce que les troupes de la Republique, & celles de ses alliez, étoient arrivées, & que leur sejour lui faisoit apprehender les inconveniens de l'oisiveté.

Il assembla ses Capitaines, afin de déliberer avec eux, sur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux à leur dessein, avec les forces qu'ils avoient, jusques à ce qu'ils eussent assemblé toutes les troupes qu'ils attendoient, & qui étoient en marche, & qu'ils se vissent ainsi en état d'attaquer Mexique. Il y eut divers avis, qui se reduisirent à la résolution d'aller droit à Tezeuco, & de s'emparer, à tout évenement, de cette Ville. Comme elle étoit située sur le chemin de Tlascala, & presque sur le bord du Lac, elle parut propre à faire une Place d'armes: c'étoit un poste où l'on pouvoit se fortifier, & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les secours que l'on attendoit, que pour desoler par des courses le Païs ennemi. Ils y trou-

voient une retraite assûrée proche de Mexique, & qui pouvoit leur être une ressource contre les accidens qui arrivent quelquefois à la guerre. Les troupes suffisoient à cette expedition : & quoique les canaux qui conduisoient les eaux du Lac jusques à la Ville, parussent trop étroits pour recevoir les brigantins, on remit à une autre fois à pourvoir à cette difficulté ; & on conclut d'abreger le terme destiné pour la marche de l'Armée.

Le jour suivant fut employé à faire la revûë des Espagnols, dont le nombre se trouva monter à cinq cens quarante fantassins, & quarante Cavaliers, outre neuf pieces d'artillerie qu'on avoit tirées des vaisseaux. La montre se fit en présence d'une prodigieuse multitude d'Indiens qui étoient accourus à ce spectacle ; & on lui donna tout l'éclat d'une revûë generale, en faisant moins d'attention au dénombrement des Soldats, qu'à la pompe du spectacle. On n'oublia rien de ce qui alloit à l'ostentation, comme la parure des Soldats, le mouvement des drapeaux, le manege des chevaux, & le divers maniment des armes, lorsqu'ils se préparoient à saluer le General : tout cela fut executé si galamment, & avec tant de justesse, que les Indiens y applaudirent par des acclamations

redoublées ; & la milice étrangere y reçut de bonnes instructions. Après cela, Xicotencal, qui commandoit les troupes de la Republique, voulut aussi faire passer ses Soldats en revûë. Ce n'est pas que cette méthode eût jamais été pratiquée par les Mexicains : mais il prétendoit faire sa cour au General, en imitant les Espagnols. Les timbales, les cors, & les autres instrumens de leur musique, marchoient à la tête. Les Capitaines venoient après à la file, superbement parez d'une grande quantité de plumes de diverses couleurs, & de joyaux en pendants, attachez aux oreilles & aux levres. Ils portoient sous le bras gauche leurs massuës, ou leurs sabres avec leur garniture, & la pointe en haut ; & chacun avoit un Page, qui portoit son bouclier, ou sa rondache, où la défaite de leurs ennemis, & le recit de leurs exploits, étoient exprimez par diverses figures. Ils saluerent à leur maniere les deux Generaux ; & ensuite les Compagnies passerent en differentes troupes, distinguées par la couleur des plumes, & aussi par leurs enseignes ; c'est-à-dire, des représentations de quelques animaux, qui étant élevez au bout des piques, tenoient lieu d'Etendards. Toute cette armée pouvoit monter au nombre de dix mille hommes choisis, quoique la

Republique en eût mis ſur pied bien davantage ; mais le reſte de cette levée fut occupé à la conduite des brigantins, dont la conſervation étoit d'une ſi grande conſequence, que le Senat reçut comme une grande faveur, cet employ, qu'il auroit pû regarder comme une marque de mépris.

Herrera ſoutient que les Tlaſcalteques paſſerent en cette revûë, au nombre de quatre-vingt mille hommes, ſur quoi il s'écarte de Bernard Diaz, & des autres Auteurs ; ſi ce n'eſt qu'il ait crû qu'il n'étoit pas important de confondre ces Peuples avec ceux de Cholula & de Guacocingo, dont les troupes étoient campées hors de la Ville : en effet, on ne doute pas que Cortez ne ſortît de Tlaſcala, ſuivi de ſoixante mille hommes de guerre. On ne comprend point auſſi en ce nombre les troupes que les autres Nations alliées y joignirent, ſoit durant la marche, ſoit au rendez-vous : ce qu'ils firent avec tant de zele, que durant le ſiege de Mexique, le General vit plus de deux cens mille hommes ſous ſon commandement. Ce qui rend cette circonſtance encore plus remarquable, eſt qu'il ne s'eſt point dit que les proviſions ayent jamais manqué, ni qu'il y ait eu aucun differend entre ces diverſes Na-

ſons, ni enfin qu'on ait trouvé le moin-
re embarras en la diſtribution des ordres,
u dans l'exactitude du ſervice. On ne peut
outer que l'adreſſe & la prudence de Cor-
ez n'euſſent beaucoup de part à cette con-
uite ; mais il faut encore reconnoître une
auſe ſuperieure. Dieu, qui vouloit rédui-
e ce vaſte Empire à ſa ſainte Loi, ſe ſer-
oit des talens du General, & lui facili-
oit les moyens qui le conduiſoient à la
n ordonnée par ſa Providence, en impri-
ıant dans les eſprits la diſpoſition qu'il
ût pû produire dans les évenemens.

On publia alors en maniere de ban quel-
ues Ordonnances que le General avoit tra-
ées aux heures de ſon loiſir, à deſſein de
révenir les inconveniens qui peuvent naî-
re de la guerre, lorſqu'elle perd ſon prin-
ipal attribut, qui eſt la juſtice. Il ordon-
a donc, ſous peine de la vie, que perſon-
e ne fût aſſez hardi pour tirer l'épée con-
re un autre, dans les quartiers, ou du-
ant la marche; qu'aucun Eſpagnol ne mal-
raitât de fait, ou de paroles, les Indiens
lliez ; qu'on ne fît aucune violence, ni
utre injure aux femmes, même à celles du
arti ennemi : qu'aucun Soldat ou Officier
'abandonnât les rangs, pour aller piller
es Villages, ſans ordre, & ſans avoir une
roupe ſuffiſante à l'execution du comman-

dement : qu'on ne joüât ni armes, ni chevaux, sur quoi on s'étoit un peu relâché. Cortez défendit encore, sous peine d'infamie & de dégradation, les juremens, les blasphêmes, & les autres abus qui s'introduisent par la tolerance, sous le faux titre de licences militaires.

Les mêmes Ordonnances furent signifiées aux Chefs des troupes étangeres ; & le General assista lui-même à l'interprétation que Marine & Aguilar leur en firent, afin de leur faire comprendre que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifferemment, & que les moindres excès de leurs Soldats seroient punis à toute rigueur. Il fit passer cette parole des Tlascalteques aux autres Nations : & sa diligence eut un tel effet, que l'on reconnut dès ce moment beaucoup de retenuë dans le procedé irregulier de ces Indiens, quoiqu'on fût encore obligé de tolerer quelques excès durant cette expedition, où on étoit forcé d'accorder quelque chose à leur rusticité, ou à l'usage : neanmoins deux ou trois châtimens exemplaires suffirent à les faire rentrer dans les regles de la discipline ; & la peine qu'ils prirent après cela à cacher leurs désordres, jointe à la crainte qu'ils témoignoient d'en être châtiez, fut prise, autant qu'on le put faire,

our une reparation qu'ils en faisoient à la
ustice du General.

Le jour signalé pour la marche étoit ce-
ui auquel on célebroit la Fête des Saints
nnocens. Lorsqu'il fut arrivé, le Pere
Olmedo dit la Messe, où tous les Espa-
nols assisterent; & l'on fit une Priere par-
culiere, afin de demander à Dieu un heu-
eux succès. Au sortir de la Chapelle, le
eneral commanda aux Indiens de former
urs bataillons à la campagne: & après
u'ils furent rangez en ordre de bataille,
sortit de la Ville à la tête des Espagnols,
ui marchoient à la file, afin d'apprendre
ux Indiens la maniere de former des rangs
doublant, & de se donner le loisir ne-
ssaire à ce mouvement; un de leurs plus
ands défauts à la guerre, étant l'impé-
osité dont ils commençoient une action
ujours précipitée, & ainsi sujette au dé-
rdre.

Alors Cortez assembla tous les Comman-
ns de ces diverses Nations, & il leur fit
e petite exhortation, par le moyen de
Truchemens. Il leur recommanda d'a-
ner leurs Soldats, en leur faisant connoî-
l'interêt commun qui les engageoit à
te entreprise, puisqu'ils alloient com-
tre pour leur liberté, & pour celle de
r Patrie; qu'ils se défissent de tous ceux

qui ne marchoient pas volontairement
cette expedition; qu'ils châtiaſſent avec ſoi
les excès qui ſe commettoient contre les Or
donnances. Il leur enjoignit ſur tout de re
préſenter aux Indiens l'obligation qu'il
avoient d'imiter les Eſpagnols leurs amis
non ſeulement dans les actions de valeur
mais encore dans la moderation de leu
conduite.

Ils partirent pour aller executer les or
dres du General, qui retourna à la tête d
ſa troupe, dont le ſilence lui donnoit
connoître qu'on ſe préparoit à l'écouter
» Mes amis & mes compagnons, dit-il
» je ne prétens pas vous faire ſentir par de
» exagerations inutiles l'engagement o
» vous êtes, d'agir en cette expedition com
» me des Eſpagnols le doivent faire. Votr
» valeur m'eſt aſſez connuë; & j'en ai re
» çu des preuves ſi éclatantes, que je les
» regardées quelquefois avec des ſentimen
» de jalouſie. Je demande ſeulement
» moins comme votre General, que com
» me un de vos Compagnons, que nou
» jettions tous enſemble les yeux avec un
» égale attention ſur cette multitude d'In
» diens qui nous ſuit, & qui fait ſa prop
» cauſe de la nôtre. Ce témoignage de leu
» zéle nous impoſe une double obligation
» digne de nos reflexions. La premiere e

ɛſt de les traiter comme nos amis, en «
nous accommodant à la foibleſſe & au «
peu d'étenduë de leur raiſon. L'autre eſt «
de les avertir par notre conduite de celle «
qu'ils doivent garder. Vous avez enten- «
du les Ordonnances qui ont été publiées «
pour tout le monde : la moindre faute «
que l'on commettra contr'elles entre vous «
autres, aura outre ſa propre malice, la «
malignité de l'exemple. Il faut donc que «
chacun s'applique à conſiderer les funeſ- «
tes impreſſions que ſon mépris répandroit «
ſur nos Alliez, ou nous ſerons forcez de «
jetter les yeux ſur l'importance de les «
corriger par celles qui ſuivent le châti- «
ment. J'aurai une extrême douleur, de «
me voir obligé à cette neceſſité contre le «
moindre de mes Soldats : mais ce ſenti- «
ment ſera comme un mal neceſſaire ; & «
la juſtice & la patience marcheront tou- «
jours d'un pas égal dans ma conduite. «
Vous êtes aſſez informez de la grandeur «
de l'entrepriſe à laquelle nous nous pré- «
parons. La conquête d'un Empire pour «
notre Roy, ſera une action digne d'être «
celebrée dans l'Hiſtoire. Les forces que «
vous voyez aſſemblées, & celles qui doi- «
vent ſe joindre à nous, ſeront proportion- «
nées à cet heroïque projet : & Dieu, dont «
nous ſoutenons la cauſe, marche avec «

» nous. Il nous a déja maintenus à force de
» miracles ; & il n'eſt pas poſſible qu'il
» abandonne une entrepriſe, où il s'eſt dé-
» claré tant de fois notre Chef. Suivons-le
» donc, & ne le déſobligeons pas. » Cortez fit ainſi ſon diſcours, en repetant ces dernieres paroles : & ſoit que ſa vivacité ne lui permît pas d'achever, ou qu'en effet il eût tout dit, il commença la marche au bruit des acclamations de ſes Soldats. La joye qu'ils témoignoient en le ſuivant, lui paroiſſoit un très-heureux augure, appuyé par ces favorables hazards qui avoient augmenté le nombre des Eſpagnols, & par cette ardeur officieuſe qui pouſſoit tant de Nations à l'aſſiſter. Il conſideroit tout cela comme des préſages d'un bon ſuccès. Ce n'eſt pas qu'il fît beaucoup d'attention ſur de ſemblables obſervations ; mais il ſemble que l'entendement ſe relâche quelquefois, pour laiſſer à l'eſperance le plaiſir de ſe divertir des ſonges de l'imagination.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

L'Armée marche, & ſurmonte pluſieurs obſtacles. Le Roy de Tezeuco envoye une Ambaßade, pour tromper le General. On lui répond en mêmes termes; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville ſans réſiſtance.

L'Armée fit ce jour-là ſix lieuës, & alla loger à Tezmeleuca, dont le nom ſi-gnifie une chenaie en la langue du Païs. C'étoit une Bourgade conſiderable ſur les rontieres de la Province de Mexique, & ous la Juriſdiction du Cacique de Gua-cozingo. Il y avoit fait préparer des pro-iſions ſuffiſantes pour toute l'Armée, & n regale en particulier pour les Eſpagnols. e jour ſuivant, on continua la marche ſur es terres des ennemis, avec toutes les pré-cautions neceſſaires à la ſûreté. On eut quel-ques avis que les troupes des Mexicains toient aſſemblées de l'autre côté d'une nontagne, dont les défilez par un chemin rès-rude, rendoient fort difficile la route qui conduiſoit à Tezeuco; & parce qu'on n'arriva en ce lieu qu'après midi, & qu'on pprehendoit que la nuit ne vînt trop tôt,

pour disputer aux ennemis un passage si malaisé, entre des rochers, l'Armée fit alte au pied de la montagne, & s'y logea le mieux qu'elle put. On alluma par tout le camp de grands feux, dont la chaleur fut à peine assez forte pour resister à l'incommodité du froid.

Au lever du Soleil, les Soldats commencerent à monter, & à percer les détours de cette montagne au petit pas, afin d'attendre l'artillerie. Ils n'avoient pas encore fait une lieuë, lorsque les avant-coureurs revinrent donner avis que les ennemis avoient embarrassé le chemin, de plusieurs arbres abbatus, & de pieux aigus, qu'ils avoient plantez en des endroits où ils avoient remué la terre, afin d'y faire enfoncer les chevaux. Le General, qui ne perdoit aucune occasion d'animer ses compagnons, dit alors aux Espagnols : « Ces » braves ne paroissent pas avoir beaucoup » d'envie de nous voir de près, puisqu'ils » jettent des embarras au-devant de nos » pieds, crainte que nous n'en venions » trop tôt aux mains. » Alors, sans s'arrêter un moment, il commanda qu'on fît passer à l'avant-garde deux mille Tlascalteques, afin d'écarter les arbres ; ce qui fut executé si promptement, que l'arriere-garde ne s'apperçut qu'à peine de ce retarde-

ment. Quelques Compagnies s'avancerent, pour reconnoître les défilez, où on auroit pû dresser des embuscades ; & on marcha l'espace de deux lieuës, qui restoient jusques au haut de la montagne, avec toute la circonspection que l'on doit avoir, sur ces marques du voisinage des ennemis.

On découvroit de la hauteur, le grand Lac de Mexique ; & le General ne manqua pas de representer aux Espagnols en cette occasion, les miseres qu'ils avoient endurées en cette Ville, & les richesses qu'ils y avoient possedées ; mêlant ainsi le souvenir des biens & des maux, afin de les échauffer par deux motifs trés puissans, celui de la vengeance, & celui de l'interêt. On remarquoit aussi dans les Bourgades les plus éloignées des fumées qui passoient successivement de l'une à l'autre : & quoi qu'on ne doutât pas qu'elles ne servissent à donner avis que l'on avoit découvert l'armée, on ne laissa pas de continuer la marche avec moins de difficulté, & la même précaution ; parce que le chemin étoit toûjours rude, & que l'épaisseur du bois ne laissoit que très-peu de terrein libre.

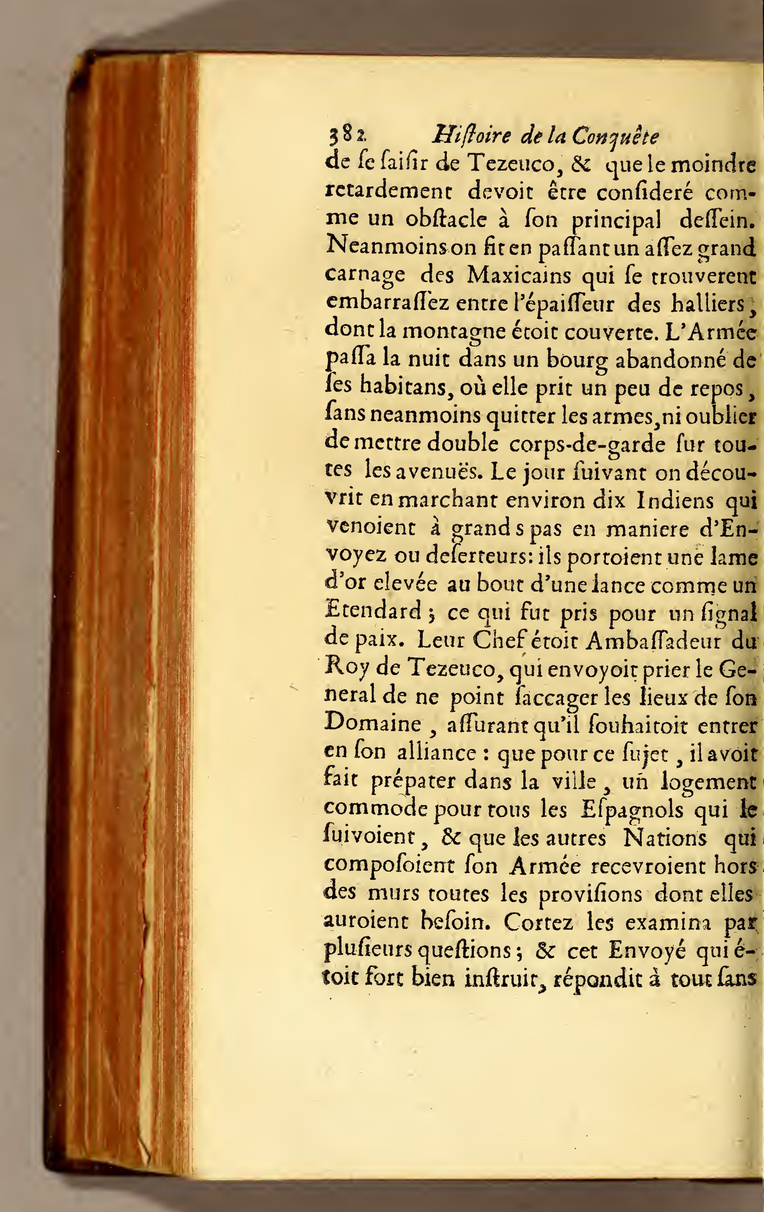
Enfin après avoir surmonté tous les obstacles, ou découvrit de loin l'Armée des ennemis, qui occupoit toute la Plaine, sans

faire aucun mouvement, comme des gen
qui se trouvent en un poste d'où il leur es
aisé de se retirer. Les Espagnols pousse
rent des cris de joye, celebrant comme un
heureuse avanture, l'occasion qui s'offroi
si promtement de combattre leurs ennemis
Les Tlascalteques ne témoignoient pa
moins d'ardeur ; mais elle se tourna bien-
tôt en une espece de fureur ; ensorte qu
le General par ses ménaces & par ses cris,
& tous les Officiers par leurs soins & pa
leur empressement eurent encore assez d
peine à les empêcher de courir en desor-
dre au combat. Les Mexicains étoient en
bataille au-delà d'une ravine qu'il falloit
necessairement passer. Un ruisseau qui re-
cueïlloit les torrens qui tomboient de la
montagne, creusoit son chemin au fond de
cette ravine, & il étoit enflé considera-
blement. On le passoit sur un pont de quel-
ques pieces de bois, que les Mexicains a-
voient pû couper sans difficulté. Mais se-
lon ce qu'on en put juger par la suite, ils
l'avoient conservé à dessein d'attaquer les
Espagnols à ce passage étroit, croyant qu'il
leur seroit impossible de former un batail-
lon de l'autre côté du pont, lorsqu'ils se
verroient chargez vigoureusement. C'est
ainsi qu'ils faisoient leur compte loin du
peril ; mais quand ils eurent reconnu l'Ar-

mée de Cortez si nombreuse & si brillante, d'autres idées moins creuses se saisirent de leur imagination : le cœur leur manqua pour la défense de leur poste ; & comme ils affectoient de marquer de la valeur & de couvrir leur crainte, ils prirent le parti de faire une honnête retraite, sans tourner le dos, commençant à reconnoître la difference qui se trouve entre ce mouvement & la fuite.

Cortez pressa avec chaleur la marche de ses troupes, & lorsqu'il vint à reconnoître le passage de la riviere, il se crut fort heureux, que les ennemis s'en fussent écartez; parce qu'encore qu'on n'y trouvât point de resistance, on ne put la passer sans difficulté. Il fit prendre les devans à vingt Cavaliers soûtenus de quelques compagnies de Tlascalteques, à dessein d'entretenir l'escarmouche sans s'engager jusques à ce que toute l'Armée fût en état de combattre. Mais d'abord que les Mexicains eurent vû former les bataillons au-delà du ruisseau, ils oublierent toute leur politique, & ils se mirent en fuite, en se repandant les uns dans les chemins les plus écartez, & les autres à travers les rochers & les forts de la montagne.

Le General ne voulut pas s'amuser à suivre ces fuyards; parce qu'il étoit important



de se saisir de Tezeuco, & que le moindre retardement devoit être consideré comme un obstacle à son principal dessein. Neanmoins on fit en passant un assez grand carnage des Maxicains qui se trouverent embarrassez entre l'épaisseur des halliers, dont la montagne étoit couverte. L'Armée passa la nuit dans un bourg abandonné de ses habitans, où elle prit un peu de repos, sans neanmoins quitter les armes, ni oublier de mettre double corps-de-garde sur toutes les avenuës. Le jour suivant on découvrit en marchant environ dix Indiens qui venoient à grands pas en maniere d'Envoyez ou deserteurs: ils portoient une lame d'or elevée au bout d'une lance comme un Etendard; ce qui fut pris pour un signal de paix. Leur Chef étoit Ambassadeur du Roy de Tezeuco, qui envoyoit prier le General de ne point saccager les lieux de son Domaine, assurant qu'il souhaitoit entrer en son alliance: que pour ce sujet, il avoit fait préparer dans la ville, un logement commode pour tous les Espagnols qui le suivoient, & que les autres Nations qui composoient son Armée recevroient hors des murs toutes les provisions dont elles auroient besoin. Cortez les examina par plusieurs questions; & cet Envoyé qui étoit fort bien instruit, répondit à tout sans

s'embaraſſer. Il dit de plus, que ſon Maî-
tre avoit lieu de ſe plaindre de l'Empe-
reur qui regnoit alors à Mexique; parce
qu'il cherchoit à ſe venger par des extor-
ſions inſupportables, de ce qu'il lui avoit
refuſé ſa voix lorſqu'on avoit procedé à
l'élection : que ce procedé injuſte & vio-
lent obligeoit le Roy de Tezeuco à s'u-
nir avec les Eſpagnols, comme avec des
gens qui avoient le plus grand interêt à la
ruine de ce Tyran.

Les Hiſtoriens ne nous informent point
ſi le frere de Cacumazin, que nous avons
laiſſé priſonnier à Mexique, regnoit alors
à Tezeuco. On a rapporté la maniere dont
Motezuma confera la Couronne & la Di-
gnité de premier Electeur à un jeune Prin-
ce frere de celui qui avoit conſpiré contre les
Eſpagnols & la part que Cortez eut à toute
cette action. Il paroît par ce qui arriva enſui-
te, que Cacumazin qu'on avoit depoſſedé,
étoit revenu ſur le Trône, & on peut croire
que cela s'etoit fait par l'autorité du nou-
vel Empereur; la haine que ce Roy de-
voit avoir pour les Eſpagnols étant une
circonſtance très-favorable à ſa reſtitution :
ce qui donne plus de couleur à cette con-
jecture, eſt la défiance que Cortez témoi-
gna. Auſſi-tôt qu'il eut donné audience à
l'Envoyé, il s'écarta avec ſes Capitaines,

afin de décider sur la réponse qu'il devoit faire. Aucun d'eux ne crut la proposition sincere; ils jugerent que cette honnêteté ne convenoit pas au caractere d'un Prince qu'on avoit cruellement offensé : Que cependant le General devoit considerer comme un effet de sa bonne fortune, la liberté qu'on lui offroit d'entrer en une ville qu'il avoit resolu d'emporter de vive force : qu'en recevant la proposition il s'épargneroit autant de sang & de peine, & qu'étant une fois au dedans des murailles où on prendroit les mêmes précautions que dans une place emportée d'assaut, ils agiroient suivant les occasions. C'est-ce qui fut resolu ; & Cortez dépêcha l'Envoyé avec cette réponse: » Qu'il recevoit la paix « & l'offre qu'il lui faisoit sur le logement; « & qu'il avoit dessein de répondre sincerement à la bonne volonté qui l'engageoit à demander son amitié. «

L'Armée continua sa marche, & alla loger en un des Fauxbourgs de la ville, ou au moins à un village qui en étoit fort proche. L'entrée fut remise au lendemain; parce qu'on voulut donner une journée entiere à une action, qui selon ces indices demandoit un tems considerable. Un de ces indices étoit la solitude qui regnoit dans le village, & l'autre qui n'étoit pas moins concluant,

concluant, que la Cacique ne se montroit point, & n'avoit envoyé personne au devant du General. Cependant on n'entendit aucun mouvement, & tout parut tranquille jusques au lever du Soleil, que le General donna ordre, & disposa ses troupes à ataquer la Ville. Il se croyoit encore engagé à cette extrémité ; mais il connut bien-tôt qu'il pouvoit s'en dispenser, lorsqu'il trouva les portes ouvertes & le Peuple sans armes. Il détacha quelque troupes qui se saisirent des portes, & toute l'Armée entra sans aucune résistance. Le General préparé à tout évenement s'avança dans les ruës sans donner aucune atteinte à la paix, quoiqu'avec toutes les précautions que la guerre demandoit. L'Armée marchoit au meilleur ordre qu'il étoit possible de garder jusques à une grande place où Cortez forma quelques bataillons, & occupa par de bons corps-de-gardes toutes les avenuës qui y conduisoient. Les Habitans qui se montrerent en grand nombre en quelques endroits, paroissoient effarouchez, & d'un air qui avoit peine à cacher les mouvemens du cœur. On prit garde aussi que toutes les femmes s'étoient retirées, & ces circonstances conformes aux premiers indices, redoublerent les soupçons.

Le principal de leurs Temples étoit situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où on découvroit la plus grande partie du Lac. On jugea qu'il étoit à propos de s'en emparer ; & le General en donna l'ordre à Pierre d'Alvarado, Christophle d'Olid, & Bernard Diaz. Ils y conduisirent quelques pieces d'artillerie, & un bon nombre de Tlascalteques. Ils trouverent le poste sans défense, & lorsqu'ils furent au haut du Temple, ils découvrirent une grande multitude de Peuple hors de la Ville, dont les uns fuyoient vers les montagnes, & les autres se jettoient dans les canots pour gagner la Ville de Mexique. Cette vûë fit cesser les doutes de la mauvaise foi du Roi de Tezeuco. Cortez ordonna qu'on le cherchât & qu'on l'amenât en sa presence, ce qui fit connoître qu'il s'étoit retiré dans l'Armée des Mexicains avec le peu de monde qui avoit pû se resoudre à le suivre, & qui selon le rapport des habitans, n'alloit qu'à quelques miserables sans honneur ; parce que la Noblesse & le reste de ses Sujets haïssoient sa tyrannie, & étoient demeurez, sous prétexte de chercher une occasion plus commode pour aller le joindre. On apprit alors que le dessein de ce Prince étoit de caresser les Espagnols jusques à ce qu'il les eût

jettez dans une pleine confiance, & d'introduire après cela les troupes de Mexique, afin de les égorger tous en une nuit : mais qu'aïant sçû par son Ambassadeur que Cortez venoit à lui avec de très-grandes forces, le cœur lui avoit manqué pour l'éxecution de cette trahison ; & que le parti de la fuite lui avoit paru le plus sûr, en laissant sa ville & ses Sujets à la discretion de son ennemi.

Le bonheur en cette occasion usurpa toute la part que l'industrie & la valeur y pouvoient prétendre. Le General avoit porté les yeux sur la Ville de Tezeuco, comme sur un poste avantageux, pour y faire une Place d'armes, & necessaire à la réüssite de ses desseins, & la méchante politique du Prince qui la gouvernoit, lui en ouvrit les porres sans combat. Sa fuite delivra Cortez d'un embarras, où la méfiance & les soupçons pouvoient le jetter à tous momens; & le mécontentement des Sujets de ce Tyran les engagea sans peine dans le parti des Espagnols. Ainsi tout prend une situation favorable à ceux qui sont nez pour être heureux ; & c'est peut-être la raison qui a fait placer cet attribut entre ceux des grands Capitaines. La valeur execute ce que la prudence ordonne ; mais la valeur & la prudence doivent la

facilité du ſuccez à ce qu'on appelle Bonheur ou Fortune. Les Payens qui lui ont donné ce nom, ne l'entendoient pas, ou ils l'entendoient mal. Ils adoroient la Fortune comme une Divinité, quoique bizarre, (à ce qu'ils s'imaginoient) ſans aucun diſcernement, & toûjours aveugle & inconſtante: mais c'eſt ſous ce même nom que nous reconnoiſſons les preſens que la main liberale de Dieu nous fait gratuitement. C'eſt ainſi que l'on rectifie l'idée de ce qu'on entend par le terme de Bonheur: que celui de Fortune eſt réduit à ſa veritable ſignification; & que les perſonnes heureuſes reconnoiſſent la veritable ſource des graces qu'ils reçoivent.

CHAPITRE XI.

L'Armée étant logée dans Tezeuco, les Nobles viennent offrir leur ſervice au General. Il rend le Royaume à celui qui en étoit le legitime heritier, laiſſant l'uſurpateur ſans aucune eſperance d'être rétabli.

CORTEZ donna ſes premiers ſoins à faire perdre aux Païſans toute la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûë. Il ordonna à ſes Soldats de les traiter avec dou-

ceur, & de ne ſonger qu'à gagner le cœur de ces peuples, qu'ils devoient conſiderer comme Sujets du Prince à qui ils obéïſſoient eux-mêmes. Cet ordre fut encore donné plus préciſément aux troupes des alliez, par l'organe de leurs Commandans: & leur obeïſſance ſur ce point fut d'autant plus conſiderable, qu'ils ſe trouvoient alors en un Païs ennemi, inſtruits à toute la violence que le droit de la guerre leur permettoit, & avec toute la fierté que la préſomption d'être vainqueurs inſpire à des Barbares. Cependant ils avoient tant de reſpect pour le General, qu'ils ne ſe contenterent pas ſeulement de reprimer la ferocité de leur naturel, autoriſée par un méchant uſage; mais ils chercherent encore à ſe rendre agreables à tous les Habitans de cette Province, en publiant la paix par leurs diſcours, & par leurs actions. L'Armée paſſa cette nuit dans les Palais du Roi fugitif, qui étoient ſi vaſtes, que les Eſpagnols y trouverent tous des logemens commodes avec une partie des Tlaſcalteques. Les autres troupes ſe cantonnerent aux ruës les plus voiſines du Palais, ſans entrer dans les maiſons, afin de ne point incommoder les Habitans.

Au point du jour, quelques Miniſtres des Idoles vinrent demander un traitement

favorable à leurs Dieux, & rendre grace
de celui qu'ils avoient reçu jusques à cett
heure. Ils exposerent au General, que l
Noblesse de la Ville attendoit sa permission
pour venir l'assurer de son obéïssance &
de son affection. Il leur accorda l'une &
l'autre requête, sans avoir besoin d'affec
tation, pour marquer combien elles lu
étoient agréables; d'autant plus, qu'il sou
haitoit ardemment d'en voir l'effet. Quel
que tems après ces Nobles vinrent, re
vêtus des habits qu'ils portoient ordinai
rement aux ceremonies publiques. Un gar
çon fort jeune, & assez bien fait, paroi
soit être le Chef de cette troupe; & en
effet il portoit la parole, en presentant au
General cés Soldats, *qui venoient*, dit-il
*servir dans son armée, à dessein de meriter pa
leurs exploits l'honneur de se reposer à l'ombr
de ses Etendards*: à quoi il ajoûta en peu
de mots certaines expressions vives & for
tes, qu'il prononça d'un si bon air, que
l'offre qu'il faisoit fut également approu
vée, & applaudie. Cortez même ne pu
l'écouter sans admiration; & il fut si char
mé de l'éloquence & de la bonne grace de
ce jeune homme, outre l'avantage qu'i
trouvoit en sa proposition, qu'il l'embras
sa par un transport de joye dont il ne fu
pas le maître, en trouvant tant de sagesse

& de discretion en un Indien : après quoy il reprit un air serieux, afin de répondre avec plus de gravité à sa proposition.

Les autres Nobles s'avancerent alors, & après avoir rempli toutes les ceremonies des premiers devoirs, le General demeura avec celui qui servoit comme de Gouverneur à ce jeune Prince, & avec quelques-uns des plus considerables. Lorsque les Truchemens furent arrivez, Cortez n'eut pas de peine à tirer par quelques questions la verité de tout ce que le Cacique avoit entrepris en faveur des Mexicains ; la trahison qu'il méditoit en offrant artificieusement de loger les Espagnols dans sa Ville, & la lâcheté qui l'avoit obligé à tourner le dos à la premiere vûë du peril : enfin ils firent comprendre que personne ne regrettoit son absence, puisqu'il étoit generalement haï, & qu'on celebroit sa retraite comme le plus grand bonheur qui pût arriver à ses Sujets. Cortez insista particulierement sur cet article ; parce qu'il lui étoit important de profiter de cette disposition, afin d'établir en ce lieu une place d'armes pour les besoins de son armée : & il trouva en leur réponse tout ce que ses souhaits pouvoient se figurer de plus avantageux à ce dessein ; le plus ancien de ces Nobles, qui sembloit avoir penetré le mo-

tif de ses questions, lui ayant dit : » Que
» Cacumazin Seigneur de Tezeuco, n'é-
» toit pas le Prince legitime & naturel de
» cet Etat ; mais un Tyran, le plus abomi-
» nable que la nature eût jamais produit
» entre ses monstres. Qu'il avoit massacré
» cruellement de sa main Nezabal son fre-
» re aîné, afin de lui arracher la Couron-
» ne. Que le Prince qui venoit de lui par-
» ler au nom de tous, comme le premier
» entre les Nobles, étoit fils legitime du
» Roy défunt : mais que la foiblesse de son
» âge avoit intercedé pour lui ou peut-être
» attiré le mépris du Tyran ; & que cet en-
» fant bien instruit du peril qui le mena-
» çoit, avoit sçû étouffer ses plaintes avec
» tant de sagesse, que sa dissimulation com-
» mençoit à passer pour un défaut d'esprit
» & de courage. Que l'entreprise de l'assas-
» sinat de Nezabal avoit été dressée &
» conduite du consentement & par le se-
» cours de l'Empereur qui regnoit avant
» Motezuma, & que celui qui gouvernoit
» maintenant l'Etat de Mexique favorisoit
» encore Cacumazin, parce qu'il préten-
» doit employer sa perfidie à la ruine des
» Espagnols : mais que la Noblesse de Te-
» zeuco avoit ce traître en horreur, & dé-
» testoit ses violences ; & que tous les Peu-
» ples trouvoient son Empire insupporta-

ple, parce qu'il n'avoit pour but que de «
es opprimer, ayant rejetté les voyes dou- «
es, qui ne vont qu'à les assujettir. «
Le vieillard s'expliqua à peu près en ce
ens: & à peine Cortez eut-il entendu son
liscours, qu'il comprit en un instant tout
e qu'il avoit à faire. Il s'approcha du
Prince dépossedé avec des témoignages de
uelque respect: & après l'avoir pris par la
nain, il fit appeller les autres Nobles qui
ttendoient sa résolution, & en comman-
ant à ses Truchemens d'élever leur voix,
fit ce discours: » Mes amis, vous avez «
evant vos yeux le fils legitime de votre «
eritable Roy. L'injuste Maître qui avoit «
surpé vos hommages & votre obéïssance «
ar de méchantes voyes, s'étoit saisi du «
ceptre de Tezeuco avec une main teinte «
ans le sang de son frere aîné: & comme «
don de conserver l'autorité souveraine «
est point accordé aux Tyrans, il a exer- «
é son pouvoir de la même maniere qu'il «
avoit acquis, en se souciant fort peu «
e meriter la haine de ses Sujets, pour- «
û qu'il s'en fît craindre, en traitant «
omme des esclaves ceux qui avoient la «
cilité de tolerer son crime; & enfin «
ant assez lâche pour vous abandonner «
ans le danger. Ce mépris qu'il a témoi- «
né pour vous, lorsqu'il s'agissoit de vous «

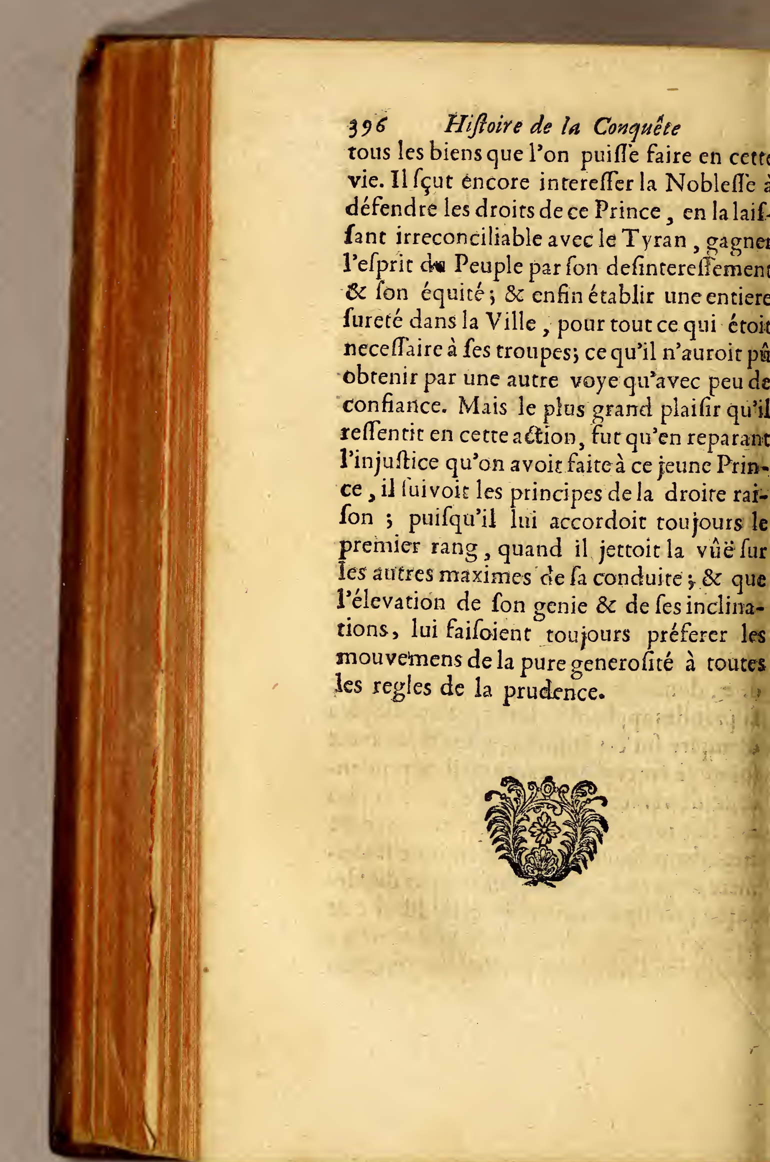
» défendre, vous découvre assez la bassess
» de son cœur, & met entre vos mains l
» remede propre à faire cesser vos miseres
» Je pourrois, si un devoir plus puissan
» ne me retenoit pas, tirer avantage de s
» fuite, & user du droit de la guerre
» en soumettant cette Ville que je tiens
» comme vous le voyez, reduite à la dis
» cretion de mes Soldats : mais l'inclina
» tion des Espagnols ne les pousse pas ai
» sément à commettre des injustices: &
» comme celui qui nous a offensez, n'é
» toit pas votre Roy legitime, vous n'en
» devez pas porter la peine, comme si vou
» étiez ses Sujets : & ce Prince ne doit pa
» être privé du droit que la naissance lu
» donne. Recevez-le de ma main, ainsi que
» vous l'avez reçû du Ciel. Rendez-lui en
» ma consideration l'obéïssance que vous
» lui devez, comme au successeur de son
» Pere, & qu'il soit porté sur vos épaules
» dans le Trône de ses ancêtres. Pour moi
» qui considere moins mon interêt que l'é
» quité & la justice, je ne demande en cela
» que son amitié, & non pas son Royau-
» me; & je souhaite plus votre agrément
» que votre soumission.

Cette proposition du General fut reçûë
par tous les Nobles avec de grands applau-
dissemens: ils obtenoient tout ce qu'ils dési-

roient, & ils se trouvoient delivrez de leurs craintes. Les uns se jetterent à ses pieds pour lui rendre graces de sa generosité ; & les autres allant d'abord au devoir que la nature leur imposoit, coururent baiser la main de leur Prince. Cette nouvelle fut bien-tôt publique ; & les cris commencerent à témoigner la joye du Peuple, qui déclara son consentement par des acclamations, des danses, & des jeux, dont ils celebroient leurs plus grandes fêtes ; sans épargner aucune de ces démonstrations dont la joye des Peuples fait ordinairement la décoration de ses folies.

On remit au jour suivant le couronnement du nouveau Roy ; ce qui se fit avec toute la pompe & les ceremonies qui étoient ordonnées par les Loix du Païs. Cortez y assista comme dispensateur, & pour ainsi dire, donateur de la Couronne : ainsi il eut sa part des applaudissemens, & acquit plus d'empire sur ces Indiens, que s'il les avoit soûmis à force d'armes; ce trait de prudence & de vivacité étant un de ceux qui lui ont fait meriter le titre d'un très-sage & très-adroit Capitaine. Il lui étoit de la derniere importance, pour l'entreprise de Mexique, d'être le maître de cette Place : & il trouva moyen de se créer une extrême obligation sur le Roy par le plus grand de

tous les biens que l'on puisse faire en cette vie. Il sçut encore interesser la Noblesse à défendre les droits de ce Prince, en la laissant irreconciliable avec le Tyran, gagner l'esprit du Peuple par son desinteressement & son équité; & enfin établir une entiere sureté dans la Ville, pour tout ce qui étoit necessaire à ses troupes; ce qu'il n'auroit pû obtenir par une autre voye qu'avec peu de confiance. Mais le plus grand plaisir qu'il ressentit en cette action, fut qu'en reparant l'injustice qu'on avoit faite à ce jeune Prince, il suivoit les principes de la droite raison; puisqu'il lui accordoit toujours le premier rang, quand il jettoit la vûë sur les autres maximes de sa conduite; & que l'élevation de son genie & de ses inclinations, lui faisoient toujours préferer les mouvemens de la pure generosité à toutes les regles de la prudence.



CHAPITRE XII.

Le Roy de Tezcuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une partie de son Armée pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prévoyance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens lui avoient dressée.

C'Est ainsi que Cortez mérita l'estime & la veneration de ces Peuples. La oblesse entra dans ses interêts, & devint nemie des Mexicains : la Ville se repeua en peu de tems par le retour des Habins en leurs maisons : & le Prince eut tours tant de déference & de soumission ur le General, qu'il ne se contenta pas de i offrir ses troupes, & de servir auprès de personne en cette expedition ; mais enre il ne donna aucun ordre que par son is : & quoiqu'il soûtînt entre ses Sujets le ractere d'un Roy, il prenoit celui de Su- en presence de Cortez, qu'il respectoit mme son Superieur. Il pouvoit avoir -neuf ou vingt ans ; & il avoit l'intelence & la raison d'un homme né en un is moins barbare. Cortez tourna adroi-

tement cette bonne disposition à faire en-
trer dans les conversations le sujet de la Re-
ligion ; & il reconnut à la maniere dont i
écoutoit & raisonnoit même sur ces dis
cours, que ce Prince avoit du penchant à
s'attacher au plus sûr ; ce qui lui fit naîtr
quelque confiance de le reduire. La barba
rie des sacrifices de sa Nation ne lui plaisoi
pas : la cruauté lui paroissoit un crime ; &
il demeuroit d'accord que ces Dieux, qu
s'appaisoient par l'effusion du sang de
hommes, ne pouvoient être amis du genr
humain. Frere Barthelemi d'Olmedo s
mêla dans leurs entretiens : & comme i
trouva le Prince ébranlé dans ses erreurs
& penchant vers la verité, il le rendit en
peu de jours capable de recevoir le Baptê
me, dont la ceremonie se fit publiquemen
avec beaucoup de solemnité. Il prit par so
propre choix le nom de Hernan, par res
pect pour son parrein.

On commençoit à travailler aux canau
qui portoient les eaux du Lac aux reser
voirs de la Ville ; & le Prince envoya si
ou sept mille Indiens de ses Sujets, afin d
donner plus de largeur & de profondeur
ces canaux, à proportion de la grandeu
des brigantins. Le General voulant en mê
me tems faire quelques progrès utiles à so
expedition, se resolut de passer à Iztacpa

pa avec une partie de ses troupes, à cause
ue ce poste étant avancé de six lieuës, il
oit important d'ôter cette retraite aux ca-
ots des Mexicains, qui venoient quelque-
is troubler le travail des Indiens. Cette
solution étoit encore appuyée par la ne-
ssité de donner de l'exercice aux troupes
es Alliez qui ne se maintenoient dans l'oi-
veté que par la force d'une autorité qui
 laissoit pas de coûter beaucoup de soins
 de fatigues.

La Ville d'Iztacpalapa étoit, comme on
 dit, assise sur la chaussée par où les Es-
gnols firent leur premiere entrée; &
ns une telle situation, qu'en occupant
elque portion du terrein de cette chaus-
-, la plus grande partie de ses maisons
i alloient au delà de dix mille, étoit bâ-
 dans le Lac même, dont les courans s'in-
duisoient au dedans de la Ville fondée
 la digue, par des conduits qu'on avoit
tiquez, avec des éclufes qui lâchoient
 retenoient les eaux suivant les besoins.
rtez se chargea du succès de cette fac-
n, & prit avec soi les Capitaines Pierre
Alvarado & Chistophle d'Olid suivis de
is cens Espagnols & d'environ dix mille
ascalteques: & quoique le Roy de Te-
ico voulût l'accompagner avec ses trou-
, le General ne le lui permit pas, en lui

faisant comprendre que sa presence lui
étoit encore plus utile dans la Ville, dont il
laissa le Gouvernement à Gonzale de San-
doval, & à tous deux les instructions ne-
cessaires pour établir la sureté de ce poste,
& pour prévenir tous les accidens qui pou-
voient arriver en son absence.

Cortez prit le chemin de la chaussée à
dessein d'attaquer la Ville par cet endroit,
& de chasser les ennemis des autres postes à
coups de canon, selon que l'occasion s'en
presentoit. Cependant les ennemis furent
avertis de ces mouvemens ; car à peine l'ar-
mée parut-elle à la vûë de la Ville, qu'on
découvrit à quelque distance des murail-
les un gros de huit mille hommes qui
étoient sortis pour les défendre avec tant
de resolution, qu'encore qu'ils fussent in-
ferieurs en nombre, ils attendirent nos
troupes jusques à mesurer leurs armes avec
celles de nos Soldats, à combattre avec as-
sez de valeur, pour faire leur retraite en
gens de guerre & sans désordre, jusques
dans la Ville où ils disparurent sans fermer
les portes, ni en défendre l'entrée. Ils se
lancerent tous dans le lac, en poussant des
cris menaçans, avec la même fierté qu'ils
avoient fait paroître au combat. Le Gene-
ral vit bien que cette maniere de retraite
tendoit à l'engager en un plus grand peril
&

& il resolut d'entrer dans la Place, avec tout le respect que ces indices demandoient. Toutes les maisons se trouverent abandonnées; & quoique le bruit des cris & des menaces fût encore fort grand du côté du lac, Cortez après avoir consulté les autres Capitaines, trouva bon de garder ce poste & de s'y loger, sans s'engager à un nouveau combat, parce que le jour manquoit. Mais au commencement de la nuit on reconnut que l'eau débordoit de tous côtez hors des canaux avec tant d'impetuosité, que les endroits les plus bas de la Ville étoient déja inondez. Le General reconnut d'abord que le dessein des ennemis étoit de noyer cette partie de la Ville; ce qu'ils pouvoient executer facilement, en fermant les écluses du côté du grand lac. Ce danger inévitable l'obligea à donner promptement l'ordre de la retraite; & quoiqu'on ne perdît aucun moment, neanmoins les Soldats furent obligez à la faire dans l'eau jusques aux genoux.

Cortez sortit ainsi assez mortifié & fort chagrin de n'avoir pas prévû ce stratagême des Indiens, comme si sa vigilance eût pû fournir à tout: & que la prévoyance des mortels ne fût pas limitée. Il conduisit l'armée vers Tezeuzo, où il pensoit se

retirer en laissant la conquête d'Iztacpalapa pour une autre occasion ; puisqu'il ne pouvoit l'entreprendre sans y employer de plus grandes forces du côté du lac, & avoir des vaisseaux afin de chasser les Mexains de ce poste. L'armée se logea comme elle put sur une petite éminence hors du danger de l'inondation, où elle passa la nuit avec beaucoup d'incommodité : les Soldats étoient trempez, & ils n'avoient aucune défense contre le froid ; mais leur courage étoit si grand qu'on n'entendit pas le moindre murmure. Le General leur inspiroit la patience par son exemple ; & par ses discours il essayoit, en les animant contre les ennemis, d'effacer le chagrin de sa retraite, & des scrupules que cette disgrace auroit pû jetter dans leurs esprits contre sa prévoyance.

Aux premiers rayons du Soleil, l'armée suivit l'ordre de la retraite, comme on l'avoit arrêté ; & on fit doubler le pas aux Soldats, afin de les rechauffer par ce mouvement plûtôt que par la crainte d'une nouvelle insulte de la part des ennemis. Cependant dès que le grand jour vint à paroître, on découvrit une troupe presque innombrable d'Indiens qui s'avançoit. On ne laissa pas de continuer la marche au petit pas ; le dessein du General étoit de

laſſer ſes ennemis en differant le combat, quoique nos Soldats euſſent aſſez de peine à marcher, & qu'ils témoignaſſent par leurs cris, qu'ils ſouffroient avec chagrin qu'on retardât l'envie qu'ils avoient de ſe venger, les uns de l'affront qu'on avoit reçû, les autres des incommoditez qu'ils avoient endurées: chacun ſuivant la paſſion qui l'animoit, mais tous avec un même mouvement de vengeance dans le cœur.

Enfin l'Armée s'arrêta, & fit tête aux Mexicains, lorſque Cortez s'en vit preſſé. Ils vinrent au combat avec la même impetuoſité qu'ils avoient témoignée à la pourſuite. Mais les arbalêtes des Eſpagnols & les fleches des Tlaſcalteques, (les armes à feu étant inutiles à cauſe que la poudre étoit moüillée,) repouſſerent le premier effort de leur ferocité: & en ce moment les Cavaliers firent une charge ſi à propos, qu'ayant ouvert le chemin aux troupes des Alliez, ils rompirent de tous côtez cette multitude ſans ordre & ſans conduite, & l'obligerent à abandonner le champ de battail avec une perte conſiderable.

Cortez continua la retraite ſans s'arrêter à pouſſer les fuïards, parce qu'il avoit beſoin de ce jour entier afin d'arriver à ſon quartier avant la nuit. Mais les ennemis qui ſe ralioient avec la même diligence dont

ils usoient en fuyant, revinrent encore par deux fois insulter l'arriere-garde sans s'épouvanter du carnage qu'on faisoit dans leurs troupes, jusques à ce que la crainte de s'approcher de Tezeuco, où les Espagnols avoient le gros de leur armée, leur fit reprendre le chemin d'Iztacpalapa, assez bien châtiez de leur temerité; puisqu'ils perdirent en ces divers combats plus de six mille hommes; & quoi qu'il y eût quelques blessez du côté des Espagnols, il ne mourut que deux Tlascaltéques & un cheval, qui tout couvert de fleches & de coups des épées des Indiens, eut neanmoins assez de vigueur pour retirer son Maître de la mêlée.

Cortez & toute son Armée celebrerent ce commencement de vengeance, comme une juste satisfaction des fatigues qu'ils avoient endurées; & un peu avant la nuit ils firent leur entrée dans la Ville, honorez par trois ou quatre victoires remportées, pour ainsi dire, en chemin faisant, qui donnerent un grand lustre à cette expedition, & effacerent entierement l'affront de leur retaite.

Néanmoins il faut avoüer que le stratagême des Mexicains étoit bien concerté. Ils firent une sortie à dessein d'attirer les ennemis: ils se laisserent faire une charge,

afin de les engager ; & ils feignirent une
retraite, pour les précipiter au milieu d'un
peril effroyable. Ils abandonnerent les lieux
qu'ils prétendoient inonder ; & ils avoient
une grande Armée toute prête, afin de ne
point risquer le succez de leur dessein. Ceux
qui cherchent à obscurcir la gloire de nos
exploits contre les Indiens, peuvent main-
tenant prononcer, si leurs armées étoient,
comme ils disent, des troupeaux de bêtes,
& s'ils manquoient de tête pour inventer
des ruses de guerre, puisqu'ils leur accor-
dent au moins de la ferocité dans l'execu-
tion. Toute l'activité de Cortez lui servit
à peine à se retirer du piege qu'ils lui
avoient tendu ; & il n'en sortit pas sans ad-
miration, & même sans une espece de ja-
lousie, de l'adroite disposition qu'ils avoient
donnée à leur stratagême ; puisque l'inven-
tion de ces tromperies dont on surprend son
ennemi, est une de ces qualitez dont les Sol-
dats tirent le plus de gloire, croyant qu'el-
les ne sont pas seulement utiles, mais
encore justes, surtout quand on les em-
ploye dans une guerre fondée sur une jus-
te défense. C'est neanmoins assez, à mon
avis, qu'on les croye permises ; quoique
d'ailleurs on puisse leur accorder l'attribut
de justes, puisqu'elles entrent dans le châ-
timent des inadvertances & des negligen-

ces, qui sont les plus dangereuses fautes à la guerre.

CHAPITRE XIII.

Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent secours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval, & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amenent des prisonniers, par le moyen desquels Cortez propose encore la paix à l'Empereur de Mexique.

CORTEZ recevoit à Tezeuco de frequentes visites des Caciques, & des autres Indiens voisins de cette Province, qui venoient lui offrir leur obéïssance & leurs troupes. Ils se plaignoient tous, des mauvais traitemens qu'ils recevoient de l'Empereur de Mexique, dont les Soldats enlevoient leurs biens, après avoir outragé leurs personnes, ajoûtant le mépris à l'inhumanité. Entre ceux-là, des Envoyez des Provinces de Chalco & d'Otumba vinrent en diligence, donner avis qu'une puissante Armée des ennemis étoit proche de leurs frontieres, avec ordre de ruiner entierement leur Païs, en punition de ce qu'ils s'étoient alliez aux Espagnols. Ils témoi-

gnoient assez de resolution pour s'opposer à ces forces ; & ils demandoient quelque secours, qui leur aidât à soûtenir une défense si legitime. Leur requête paroissoit non seulement raisonnable, mais encore importante ; parce qu'on avoit un grand interêt d'empêcher les Mexicains de mettre le pied en ce quartier-là, où ils auroient retranché la communication avec la Province de Tlascala, qu'on devoit maintenir en toutes manieres. Le General dépêcha aussi-tôt les Capitaines Gonzale de Sandoval, & François de Lugo, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers & un gros de Tlascalteques, entre lesquels il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient obtenu, par importunité, la permission de mettre à couvert dans leur Ville, le butin qu'ils avoient gagné ; ce qu'on leur avoit accordé par politique: puisque comme on attendoit de nouveaux secours de cette Republique, il étoit avantageux d'attirer les Soldats de cette Nation, par l'apas de l'interêt, & par cette espece de liberté.

Ces miserables ayant ainsi changé la qualité de Soldats en celle de Porte-faix, marcherent avec le bagage de l'Armée: & comme leur avarice avoit reglé le poids de leur charge, sans consulter leurs épaules, ils ne pouvoient suivre la marche ; & ils s'arrê-

toient quelquefois, afin de reprendre haleine. Les Mexicains, qui avoient dressé plusieurs embuscades des troupes qu'ils avoient sur le grand Lac, dans les champs plantez de maïz, furent avertis de la negligence des Tlascalteques: & ils attaquerent ces traîneurs lorsqu'ils se reposoient; non-seulement à dessein de leur ôter le butin, mais encore d'en venir à une bataille; comme il parut par les cris qu'ils jetterent, & par l'ordre des bataillons qu'ils formoient en même-tems. Sandoval & Lugo accoururent aussi-tôt au secours; & chargerent les ennemis, avec toutes les forces unies, si à propos, que les Mexicains tournerent le dos à la premiere charge.

Cinq ou six Tlascalteques embarrassez & desarmez, perirent en cette occasion; mais on reprit tout le butin, augmenté de quelques depoüilles des ennemis: & on continuä la marche, en prenant le soin de faire marcher au milieu des troupes, les gens inutiles, dont l'embaras dura jusques à ce que l'armée ayant passé la Province de Chalco, se vit proche des frontieres de Tlascala, où ils se détacherent, afin d'aller mettre leur bagage en lieu de sûreté, & délivrerent ainsi Sandoval des soins fatiguans qu'il prenoit de les assister.

Les

Les ennemis avoient assemblé toutes les milices de ces Provinces, à dessein de châtier la rebellion des Peuples de Chalco & d'Otumba: & sçachant que les Espagnols marchoient à leur seconrs, ils avoient rênforcé leur Armée des troupes qui étoient autour du Lac, dont ils formerent un gros redoutable, sur le chemin des Espagnols, en une ferme resolution de les combattre à la campagne. Sandoval & Lugo, bien avertis de leur projet, donnerent tous les ordres qu'ils jugerent necessaires, & s'avancerent en bataille, sans discontinuer la marche, à la vûë des ennemis. Les Espagnols & les Tlascalteques s'arrêterent, afin de reconnoître de plus près l'intention des Mexicains; les premiers avec une assurance intrepide; & les autres avec une ardeur inquiete, qu'on eut peine à retenir. Les Mexicains avoient l'avanrage du nombre; & l'ambition d'être les premiers à attaquer, les poussa contre notre Armée fort brusquement: & suivant leur coutume, ils lancerent d'abord, sans garder aucun ordre de bataille, toutes leurs armes de jet. Les deux Capitaines sçûrent profiter de ce desordre: & après avoir employé bien plus utilement les arquebuses & les arbalêtes, sans en perdre un seul coup, ils firent donner les Cavaliers, dont le choc, toûjours terrible aux

Indiens, ouvrit le chemin aux Espagnols & aux Tlascalteques, pour se jetter au milieu de cette multitude confuse, qu'ils rompirent d'abord en la troublant, & ensuite par un horrible carnage. Ce ne fut un moment aprés qu'une honteuse fuite de tous côtez. Les troupes de Chalco & d'Otumba, qui étoient sorties de la Ville au bruit de la bataille, vinrent à propos pour achever la défaite si entierement, que cette grande Armée de Mexicains fut dissipée sans ressource ; & ces deux Provinces alliées se virent secouruës sans aucune perte.

On reserva huit prisonniers, qui paroissoient des plus considerables, afin d'en tirer quelques connoissances; & l'Armée alla passer la nuit dans la Ville de Chalco, dont le Cacique, aprés avoir rendu ses devoirs aux Espagnols, s'avança afin de leur faire préparer un logement, où ils trouverent une grande abondance de vivres & de rafraichissemens pour toutes les troupes, sans oublier les acclamations sur leur victoire, reduites suivant leur coûtume, à des cris confus d'une fole réjoüissance. Les Peuples de Chalco étoient ennemis des Tlascalteques; à cause que les premiers avoient toûjours obéï aux Empereurs de Mexique, & qu'ils avoient de perpetuelles contestations sur les bornes de leurs frontieres ;

mais ces deux Nations oublierent alors tous leurs démêlez, par les avances que ceux de Chalco firent aux Tlaſcalteques, à qui ils ſe reconnoiſſoient obligez du ſoin qu'ils avoient pris, d'accourir à leur ſecours ; outre qu'ils reconnurent qu'afin de ſe conſerver la protection de Cortez, ils devoient être amis de ſes alliez. Les Eſpagnols intervinrent dans ce traité : & après avoir aſſemblé les Chefs, & les perſonnes les plus conſiderables des deux Nations, ils firent la paix avec toutes les aſſurances & les ſolemnitez dont ils ſe ſervoient en ces actes publics. Sandoval s'obligea de l'autoriſer par l'agrément du General ; & les Tlaſcalteques s'engagerent reciproquement à le faire ratifier par leur Republique.

Cet exploit ayant été fait en ſi peu de tems, & avec tant de gloire, Sandoval & Lugo ramenerent l'Armée à Tezeuco, accompagnez du Cacique, & de quelques autres Indiens, qui voulurent rendre graces au General même du ſecours qu'il leur avoit envoyé, & lui offrir tout ce que ces deux Provinces pouvoient fournir de ſoldats. Cette faction fut extrémement aplaudie à Tezeuco ; & Cortez en donna tout l'honneur aux Capitaines, ſans oublier les Chefs des Tlaſcalteques. Il careſſa les

Nobles de Chalco, & agréa leurs offres, reſervant à s'en ſervir juſques au premier avis qu'il leur en donneroit : aprés quoi il fit amener en ſa preſence les huit priſonniers Mexicains. Ils le trouverent au milieu de ſes Capitaines, affectant toute la ſeverité d'un vainqueur offenſé. La peur & la confuſion paroiſſoient ſur leur viſage, où l'on voyoit des marques d'un eſprit abbattu, & mal diſpoſé à ſouffrir le châtiment, que ſuivant leurs coutumes ils croyoient inevitable. Cortez ordonna qu'on ôtât leurs fers : & comme il vouloit profiter de cette occaſion, afin de juſtifier dans l'eſprit de ſes alliez la guerre qu'il avoit entrepriſe, lorſqu'on lui verroit faire toutes les avances de la paix, & qu'il vouloit encore convaincre ſes ennemis mêmes de ſa generoſité, il leur fit ce diſcours par l'organe de ſes Truchemens : » L'uſage » établi parmi vous, & cette eſpece de » juſtice qui autoriſe les loix de la guerre, » me mettent en droit de tirer ſatisfaction » de votre malice, en employant le fer & » le feu pour vous traiter avec la même in» humanité dont vous traitez vos pri» ſonniers : mais nous autres Eſpagnols ne » ſommes pas perſuadez que ce ſoit une » faute puniſſable d'être pris en ſervant ſon » Prince ; parce que nous ſçavons diſtin-

guer les malheureux des coupables. Je «
prétens donc ſeulement vous convaincre «
de l'avantage que notre clemence a ſur «
votre brutalité, en vous donnant en un «
même tems la vie & la liberté. Allez dès «
ce momenr vous ranger ſous les Eten- «
dards de votre Prince, & dites-lui de «
ma part, puiſque vous êtes Nobles, & «
que vous devez obſerver la Loi attachée «
à la grace qu'on vous fait, que je viens «
lui demander raiſon de la mauvaiſe guer- «
re qu'il m'a faite, lorſque je me ſuis re- «
tiré de Mexique, en rompant avec perfi- «
die les traitez qui m'avoient obligé à fai- «
re cette retraite; mais principalement «
pour venger la mort de Motezuma, qui «
me touche le plus ſenſiblement. Que je «
ſuis ſuivi d'une armée redoutable, non «
ſeulement par le nombre des Eſpagnols, «
qu'il ſçait être invincibles, & qui eſt «
conſiderablement augmenté, mais en- «
core par les troupes de toutes les Nations «
qui abhorrent le nom des Mexicains; «
& que j'eſpere en peu de tems l'attaquer «
au milieu de ſa Cour même, y portant «
toutes les rigueurs d'une guerre que le «
Ciel favoriſe; reſolu de ne point relâ- «
cher d'une ſi juſte colere, juſques à ce «
que j'aye reduit en cendres toutes les Vil- «
les de ſon Empire, & noyé la mémoire «

» de son nom dans le sang de ses Sujets.
» Neanmoins que si pour éviter sa propre
» ruïne, & la désolation de son Païs, il se
» sent encore quelque inclination à la paix,
» je suis prêt à la lui accorder à des condi-
» tions que l'on jugera raisonnables; parce
» que les armes de mon Roy, que les fou-
» dres mêmes du Ciel assistent en ces ren-
» contres, ne blessent que lorsqu'elles
» trouvent de la resistance, toujours plus
» disposées à suivre les mouvemens de
» l'humanité que l'impetuosité de la ven-
» geance.

Le General finit ainsi son discours, & donna aussi-tôt une escorte suffisante aux huit prisonniers, avec ordre qu'on leur fournît une barque, afin qu'ils se retirassent à Mexique par la voye du Lac. Ces miserables ayant peine à croire ce changement de leur destinée, se jetterent aux pieds de Cortez, & lui promirent de faire sçavoir à leur Prince ce qu'il lui proposoit, & de contribuer de tous leurs soins à le porter à la paix; mais on n'en reçut aucune réponse: & Cortez n'avoit pas fait cette avance dans la pensée de reduire les Mexicains à entrer en un traité, dont ils paroissoient fort éloignez; mais seulement afin d'autoriser la justice de ses armes, & de donner un nouveau lustre à sa clemen-

ce entre ces Barbares : vertu dont les habiles Conquerans ſçavent faire un fort bon uſage ; puiſqu'elle donne une ſituation favorable aux eſprits qu'on veut aſſujettir, & qu'elle eſt toujours aimable aux ennemis mêmes, entre leſquels ceux qui connoiſſent la raiſon, la reçoivent avec éloges ; & ceux qui ne la connoiſſent pas, la regardent au moins avec reſpect.

CHAPITRE XIV.

Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ; & durant qu'on leur donne la derniere main, Cortez ſort avec une grande partie de ſon armée, pour aller reconnoître les bords du grand Lac.

EN ce tems Cortez reçut la nouvelle que les brigantins étoient achevez ; & Martin Lopez lui donnoit avis qu'il alloit ſe mettre en chemin, pour les conduire à Tezeuco, parce que la Republique de Tlaſcala avoit dix mille Tamenes tout prêts ; huit mille pour porter les planches, les mâts, la ferrure, & les autres materiaux neceſſaires ; & deux mille afin de relayer les autres quand ils ſeroient fatiguez, ſans comprendre ceux qui portoient les vivres

& les munitions, outre quinze ou vingt mille Indiens de guerre avec leurs Capitaines, qui n'attendoient que cette occaſion de joindre l'Armée. Lopez mandoit qu'il partiroit le jour ſuivant à la tête de ces troupes; & qu'il attendroit une eſcorte au dernier Bourg de la Province de Tlaſcala, parce qu'il n'oſoit pas, ſans être ſoutenu de plus grandes forces, tenter le paſſage à travers les Païs de l'obéïſſance de l'Empereur de Mexique. Ces brigantins étoient la ſeule choſe qui manquoit, afin de ſerrer de plus près la Ville de Mexique; & le General reçut cette nouvelle avec tant de joye, qu'elle ſe communiqua à toute l'Armée. Il donna ſur le champ la charge de conduire l'eſcorte à Gonzale de Sandoval, avec deux cens Eſpagnols, quinze Cavaliers, & quelques compagnies de Tlaſcalteques, afin que ce ſecours, joint aux forces de la Republique, fût en état de reſiſter aux inſultes des Mexicains.

On lit dans l'hiſtoire de Herrera, qu'il ſortit de Tlaſcala cent quatre-vingt mille hommes de guerre, avec les brigantins; ce qui a ſi peu de vraiſemblance, qu'on croit que c'eſt une faute d'impreſſion. Bernard Diaz ne compte que quinze mille hommes; ce qu'on croira plus aiſément, ſi l'on conſidere le nombre de ceux qui ſer-

voient déja dans l'Armée de Cortez. La Republique donna le commandement de cette troupe à un des Seigneurs ou Caciques des quartiers, nommé Chechimecal, jeune homme de vingt-trois ans, mais d'un esprit & d'un courage si élevé, qu'il étoit déja consideré comme un des premiers Capitaines de sa Nation. Lopez sortit de Tlascala, résolu d'attendre l'escorte à Gualipar, Bourgade peu éloignée des terres de l'Empereur de Mexique. Chechimecal ne goûtoit pas ce retardement: il étoit bien persuadé que sa valeur, & celle de ses troupes suffisoient à défendre le convoi contre toutes les forces de Mexique : néanmoins il se reduisit à observer les ordres de Cortez, croyant que son obéïssance lui tenoit lieu d'un grand exploit. Lopez regla la marche, en sorte qu'au sortir de la Ville, tout alla d'un grand ordre. Les Archers & les Frondeurs, soutenus de quelques Piquiers, marchoient à la tête, & étoient suivis des Tamenes & de tout le bagage. Le reste des troupes faisoit l'arriere-garde ; & ce fut ainsi qu'on entreprit une chose aussi extraordinaire que celle de faire conduire des vaisseaux par terre : Et s'il nous étoit permi de donner dans quelqu'une de ces metaphores, dont le stile historique ne rejette pas absolument l'usage, on pourroit

dire que ces vaisseaux commencerent alors à flotter sur les épaules des hommes, entre ces ondes formées par les differens mouvemens que l'inégalité du terrein faisoit prendre à cette troupe : Invention admirable que Cortez mit alors en pratique, & dont le recit pourroit faire passer la verité pour un songe, ou croire en le lisant, que les yeux font la fonction de l'imagination.

Cependant Sandoval, qui marchoit vers Tlascala, s'arrêta un jour entier à Zulepeque, petite Ville peu éloignée de son chemin, & qui refusoit d'obéïr au General; outre que c'étoit le lieu où ces pauvres Espagnols, qui passoient de Vera-Cruz à Mexique, avoient été trahis & massacrez. Sandoval avoit ordre de châtier & de soumettre cette Ville en faisant son chemin : mais à peine l'Armée eut-elle tourné tête de ce côté-là, que les Habitans l'abandonnerent, & s'enfuïrent aux montagnes. Le Commandant envoya trois ou quatre Compagnies de Tlascalteques après les fuïards ; & lorsqu'il entra dans la Place, sa colere & son dépit s'accrurent à la vûë des funestes marques de cette trahison. On trouva contre une muraille quelques lignes écrites avec du charbon, en ces termes : *L'infortuné Jean Juste fut pris en cette*

maiſon, avec pluſieurs autres de ſa compagnie; après quoi on vit dans le Temple les têtes de ces Eſpagnols ſechées au feu & à la fumée, afin de les préſerver de la corruption : Triſte & affreux ſpectacle, qui conſervant les horreurs de la mort, rendoit encore plus effroyables ces hideux ſimulacres du Demon. A cette vûë, la pitié alluma la colere ; & Sandoval reſolut de ſortir avec ſon armée, pour aller châtier à toute rigueur cette execrable cruauté. Il donnoit déja les ordres, lorſque les Compagnies qu'il avoit détachées, revinrent avec un grand nombre de priſonniers, hommes, femmes, enfans, après avoir tué dans les montagnes tous ceux qui avoient voulu s'échapper, ou balancé à ſe rendre. Ces miſerables enchaînez & éperdus de frayeur, témoignoient leur repentir par des larmes, & par des cris pitoyables. Ils ſe jetterent aux pieds des Eſpagnols ; & ils n'y furent pas long-tems, ſans exciter leur compaſſion. Sandoval ſe fit prier par ſes Officiers, afin d'encherir la grace qu'il vouloit leur faire ; & enfin il les fit délier, & les reçut en l'obéïſſance de ſon Prince : à quoi le Cacique & les principaux s'obligerent pour toute la Ville ; & ils s'acquitterent fidelement de ce devoir, par crainte, ou par reconnoiſſance.

Sandoval ordonna qu'on recueillît les miserables dépoüilles de ces Espagnols qui avoient été sacrifiez, afin de les faire enterrer ; & continua sa marche jusques aux frontieres de Tlascala, sans aucune rencontre. Lopez vint au devant de lui, avec Chechimecal & les Tlascalteques, en ordre de bataille. Les deux Armées se saluerent d'abord par des décharges, & les cris ordinaires en ces occasions, & ensuite par des embrassades & des civilitez particulieres. On donna quelques heures necessaires au repos des troupes qui venoient d'arriver : après quoi Sandoval donna les ordres pour les faire marcher. Il mit les Espagnols à l'avant-garde, avec les Tlascalteques qu'il avoit amenez. Les Tamenes, escortez de quelques troupes, composoient le corps de bataille ; & Chechimecal fut chargé du soin de l'arriere-garde : mais ce jeune homme s'offensa de n'avoir pas le poste le plus avancé, & son chagrin alla jusques au point de faire craindre qu'il ne quittât l'Armée ; en sorte que Sandoval fut obligé de l'aller trouver, afin de l'appaiser. Il voulut lui faire comprendre que son poste étoit le plus honorable, puisqu'il étoit le plus perilleux ; d'autant qu'on devoit craindre seulement que les Mexicains ne vinssent insulter l'armée par

cet endroit-là; mais Chechimecal n'en convint pas ; il dit : » Que comme à l'assaut de la Ville de Mexique il devoit être le « premier à mettre le pied sur la bréche, « il vouloit marcher toujours à la tête, « afin de donner l'exemple à toutes les « troupes. » Sandoval fut enfin reduit à demeurer auprès de cet emporté, pour donner tout l'honneur à l'arriere-garde ; & ce sentiment, inspiré par la seule vanité, est un de ceux qui produisent les plus grands desordres dans les Armées; puisque le principal devoir d'un Soldat est l'obéïssance, & que la veritable valeur a des bornes prescrites par la raison, qui oblige toujours un vaillant homme à recevoir sans s'ébranler les perils qui viennent à lui, sans prétendre à la fole ambition de les aller chercher.

L'Armée marcha suivant sa premiere ordonnance sur les Terres de l'ennemi ; & quoique les troupes de Mexicains parussent sur quelques hauteurs éloignées, neanmoins ils n'oserent en venir aux mains; & ils crurent que leurs cris & leurs menaces étoient un assez grand exploit.

On fit alte à la vûë de Tezeuco, par complaisance pour Chechimecal, qui demanda à Sandoval le tems de se parer de ses plus belles plumes, & de tous ses

joyaux ; ce qu'il ordonna encore à ses Officiers, disant que cette démarche qui les approchoit de l'occasion, devoit être celebrée par des Soldats, comme une grande fête : Rodomontade digne de son orgueïl & de son âge. Cortez, accompagné du Roy de Tezeuco & de tous ses Capitaines, attendit hors de la Ville ce secours qu'il avoit tant souhaité : & après avoir caressé les Chefs, & donné quelque tems aux acclamations des Soldats, l'entrée se fit avec éclat. Les Tamenes marchoient à la file, ainsi que les Soldats : & on rangea tout le bois, la ferrure, & les autres pieces, chacune à part sous un grand atelier que l'on avoit construit exprès auprès des canaux.

Toute l'Armée se rejoüit de voir en sûreté ces apprêts, si necessaires à mettre la derniere main à la conquête de Mexique, que tout le monde désiroit avec une égale ardeur ; & Cortez rendit graces à Dieu des bontez dont il recompensoit son zele & ses intentions, par cette esperance, ou pour mieux dire, par cette assurance d'un heureux succès.

Lopez s'appliqua aussi-tôt à la construction des brigantins, & on lui donna de nouveaux Officiers, pour travailler à l'assemblage des pieces, & aux autres ouvrages de

l'architecture navale. Cependant le General ayant appris des Experts qu'il ne falloit pas moins de vingt jours, afin de mettre ces bâtimens en état de ſervir, reſolut d'employer ce tems à aller lui-même reconnoître le pays qui étoit ſur le bord du lac, en remarquant les poſtes dont il devoit ſe ſaiſir, afin d'empêcher les irruptions des troupes de Mexique, & faire en paſſant le dégât ſur les terres de cet Empire : & après avoir communiqué à ſes Capitaines cette entrepriſe, qui leur parut digne de ſes ſoins, il ſe diſpoſa à l'executer ; laiſſant à Sandoval le Gouvernement de Tezeuco, & un ordre exprès d'avancer la conſtruction des brigantins. Ce Capitaine ſe trouvoit toûjours à propos pour toutes ſortes d'emplois ; & ceux dont Cortez l'honoroit, témoignoient aſſez l'eſtime qu'il faiſoit de ſa valeur & de ſa capacité.

Au même tems qu'il ſongeoit à nommer les Capitaines & les troupes qui devoient l'accompagner, Chechimecal lui demanda audience ; & ſans ſçavoir que Cortez ſe préparoit à une ſortie, il lui dit : « Que des hommes comme lui, nez pour la « guerre, languiſſoient dans l'oiſiveté d'u- « ne garniſon, ſur tout après avoir paſſé « cinq jours entiers ſans avoir trouvé une « ſeule occaſion de tirer l'épée. Que ſes «

» troupes étoient fraîches, & ſouhai
» toient de ſe faire voir aux ennemis, &
» que preſſé par leurs inſtances, & par cel
» le de ſon propre courage, il ſupplioi
» très-humblement le General de lui ma
» quer à l'heure même quelque entrepriſe
» où il pût donner des preuves de ſa va
» leur, & préluder avec les Mexicains
» juſques à ce que le tems fût venu d'ache
» ver leur défaite par la deſtruction de leu
» Ville. Cortez avoit déja reſolu de l
conduire avec ſoi; mais cette vanité hor
de ſaiſon ne lui plut pas : & comme i
n'étoit pas trop ſatisfait des ſaillies de c
jeune homme, dont Sandoval l'avoit in
formé, il lui répondit avec une eſpece d
raillerie : » Qu'il lui avoit déja préparé un
» expedition d'importance, où il pour
» roit ſoulager l'ardeur qui le preſſoit
» mais qu'il vouloit l'accompagner lui
» même, afin d'être témoin de ſes ex
» ploits. » Cortez avoit naturellement d
dégoût des fanfarons, parce qu'on trouv
rarement la valeur ſans la modeſtie; nean
moins il ne laiſſa pas de reconnoître qu
ces fougues de courage étoient des chaleur
d'un ſang échauffé par la jeuneſſe, & u
défaut aſſez ordinaire aux nouveaux Sol
dats, qui ſont ſortis heureuſement de
premieres occaſions, & dont le peu d'ex
perienc

perience leur fait confondre la valeur avec la témerité, qu'ils regardent comme l'essentiel de leur profession.

CHAPITRE XV.

Cortez va à Ialtocan, où il trouve de la resistance. Il surmonte les obstacles, & passe jusques à Tacuba : & après avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite.

ON jugea qu'il étoit à propos de commencer l'expedition par Ialtocan, Ville située à cinq lieuës de Tezeuco, sur un de ces petits lacs qui se déchargent dans le grand. Il étoit important de châtier les Habitans de cette Ville; parce que peu de jours auparavant ils avoient maltraité & blessé des Envoyez qui venoient leur offrir la paix, en leur proposant de se soumettre aux Espagnols; & ce châtiment étoit d'une grande consequence pour les autres Indiens de ce quartier-là. Cortez partit après avoir entendu la Messe, où tous les Espagnols assisterent, laissant une instruction particuliere à Sandoval, & quelques avis au Roi de Tezeuco, à Xicotencal, & aux autres Nations qui demeuroient dans la Ville.

Les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid accompagnerent le General, avec deux cens cinquante Espagnols, vingt Cavaliers; & une compagnie forte & éclatante, qui se forma de Nobles de Tezeuco; outre Chechimecal, suivi de ses quinze mille Tlascalteques, soûtenus de cinq mille des troupes de Xicotencal. Cette Armée n'eut pas marché quatre lieuës, que l'on découvrit les Mexicains en plusieurs bataillons, à dessein, comme il paroissoit, de défendre en pleine campagne la place qu'on vouloit attaquer; mais à la premiere décharge des bouches à feu & des arbalêtes, suivie du choc des chevaux, cette Armée se mit en désordre, & donna lieu à nos gens de se jetter au milieu de leurs bataillons, qu'ils rompirent en si peu de tems, qu'à peine eut-on celui de remarquer leur résistance. La plus grande partie se sauva aux montagnes: les autres se jetterent sur le lac, & quelques-uns dans la Ville d'Ialtocan; laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille, outre les blessez, & quelques prisonniers que l'on envoya aussi-tôt à Tezeuco.

L'attaque de la Place fut remise au jour suivant, & l'Armée alla s'emparer de quelques maisons qui en étoient fort proches, où elle passa la nuit sans avanture. Au point

du jour on reconnut que l'entreprise étoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit crû. La Ville étoit fondée dans le lac même, & tenoit à la terre par une chaussée, ou un pont de pierre, sur lequel on passoit aisément l'eau à gué; mais les Mexicains qui gardoient ce poste avoient rompu la chaussée, & tiré encore un fossé si profond, qu'il étoit impossible de le passer autrement qu'à la nage. Cortez s'avançoit avec confiance d'emporter la Place d'emblée; & lorsqu'il rencontra en tête ce fâcheux obstacle, il en eut du chagrin & de la confusion: mais les railleries dont les ennemis témoignoient leur assurance, lui apprirent qu'il ne pouvoit plus s'en dedire sans hazarder sa reputation.

Il songeoit déja à remplir ce passage de terre & de fascines, lorsqu'un des Indiens qui étoient venus de Tezeuco, l'avertit qu'un peu plus avant on trouveroit une hauteur où l'eau du fossé avoit peine à couvrir la terre. Le General le retint, afin de lui servir de guide, & marcha à l'heure même vers l'endroit designé. On sonda l'eau; & quoiqu'on en trouvât plus que l'avis n'en supposoit, il n'y en avoit pas assez pour empêcher qu'on ne passât au gué. Cortez le fit tenter par deux compagnies de cinquante à soixante Espagnols,

avec un nombre d'Alliez tel qu'il lui parut necessaire, suivant les troupes qui s'avançoient à dessein de lui disputer le passage. Il se tint au bord du gué avec son Armée en bataille, afin d'envoyer les secours qu'on lui demanderoit, & assûrer la campagne contre les irruptions des Mexicains.

Les ennemis s'apperçurent qu'on alloit gagner ce passage qu'ils avoient eu dessein de couvrir; & ils s'avancerent pour le défendre à coups de flêches & de frondes, dont ils blesserent quelques Soldats, & donnerent assez d'affaires à ceux qui combattoient dans l'eau, qui en quelques endroits alloit jusques à la ceinture. Il y avoit proche de la Ville un terrein assez étendu où l'eau n'avoit pas penetré; & les Arquebusiers qui marchoient à la tête, n'eurent pas plûtôt occupé ce poste, que les Mexicains se retirerent dans la place, & en ce peu de tems que le reste de l'Armée mit à sortir de l'eau, ils la quitterent pour se jetter dans leurs canots avec tant d'empressement, que nos gens y entrerent sans trouver d'opposition. Le pillage ne dura pas long-tems, quoi qu'on l'eût permis, afin de rendre le châtiment plus exemplaire, parce qu'on ne trouva dans les maisons que ce qu'ils n'avoient pû emporter. Neanmoins on transporta à l'Armée

quelques charges de maiz & de ſel, pluſieurs mantes & quelques joyaux d'or que leurs Maîtres avoient oubliez, ou negligez. Les Capitaines n'avoient point d'ordre de s'emparer de la Ville, mais ſeulement d'en punir les habitans. Ainſi après avoir donné quelque tems à pouſſer la victoire, ils repaſſerent le foſſé, ayant mis le feu au Temple, & aux principaux édifices. Le General approuva cette conduite, ſuppoſant que les flâmes de ce lieu répandroient la frayeur dans l'eſprit des Indiens, & avertiroient par leur éclat les Villes voiſines du peril qui les menaçoit.

On continura la marche, & l'Armée paſſa la nuit près de Cobatitlan, ville conſiderable que l'on trouva abandonnée. Les Mexicains ſe montrerent encore, mais en un lieu d'où ils ne pouvoient attaquer, ni être attaquez. La même choſe arriva à Tenayuca, & encore à Eſcapuzalco, Bourgs ſituez ſur le bord du lac, & fort peuplez, que l'on trouva deſertez. On coucha en l'un & en l'autre; & Cortez meſuroit exactement les diſtances, & remarquoit par tout ce qui étoit avantageux à ſes deſſeins, ſans permettre qu'on fît aucun dommage aux édifices, afin de faire voir qu'il n'uſoit de rigueur qu'aux endroits où il trouvoit de la reſiſtance. La Ville de Tacuba

n'étoit éloignée du dernier poſte que d'une demie lieuë, & elle le diſputoit à Tezeuco pour la grandeur & pour le nombre de ſes Habitans. Son aſſiette occupoit l'extrémité de la principale chauſſée, où les Eſpagnols eſſuyerent tant de hazards & de peine; & c'étoit un poſte très-avantageux, parce qu'entre toutes les Villes du lac il étoit le plus proche de Mexique, & comme la clef du chemin qu'il falloit neceſſairement occuper pour former le ſiege de cette grande cité. Cependant le General n'avoit pas alors deſſein de s'en ſaiſir à cauſe qu'il étoit trop éloigné de Tezeuco. Il vouloit ſeulement reconnoître & obſerver de plus prés ce qu'il devoit prévenir ou éviter, lorſqu'il voudroit châtier le Cacique de l'injure qu'il en avoit reçûë, puiſqu'on ne devoit pas laiſſer impunie l'inſolence de ce Cacique, & que la terreur de ce châtiment rendroit la Ville plus diſpoſée à l'obéïſſance.

L'Armée s'en approcha avec le même ordre que ſi elle eût marché à une entrepriſe plus difficile; & avant que de reconnoître la place on découvrit des troupes preſque innombrables, compoſées de l'Armée des Mexicains, qui avoient toûjours ſuivi la marche des Eſpagnols, & de la garniſon de Tacuba. Ces troupes que la

Ville ne pouvoit contenir s'étoient postées
sous les murailles à dessein de les défen-
dre ; & elles s'avancerent separées en di-
vers bataillons qui chargerent avec tant de
fierté & de si grands cris, qu'ils auroient
pû ébranler des gens qui n'auroient point
connu par tant d'experiences à quoi cela se
reduisoit. En effet lorsqu'ils donnerent dans
le feu des Arquebusiers, qui les effrayoit
encore plus qu'il ne les offensoit ; & que
les chevaux qui n'étoient pas moins terri-
bles eurent ouvert leurs rangs, ils se rom-
pirent avec un si grand desordre, que le
reste de l'Armée ayant dissipé leur avant-
garde, penetra jusques au centre de ce gros,
& obligea les Mexicains à faire tête sans
ordre & sans jugement, ainsi qu'on le de-
mandoit. Neanmoins leur seule opiniâtre-
té disputa assez long-tems la victoire, mais
enfin ils tournerent le dos par tout, pour
fuïr les uns dans la Ville, & les autres
sans choix en tous les lieux qui les éloi-
gnoient du peril.

Les Espagnols maîtres du champ de ba-
taille employerent le reste du jour à choi-
sir un poste avantageux où ils pussent paf-
ser la nuit ; cependant à la pointe du jour
les ennemis parurent encore en campagne,
à dessein de reparer par la voye des ar-
mes l'affront qu'ils avoient reçû. Le Ge-

neral rangea ses troupes au même ordre, & fit les mêmes mouvemens que le jour précedent. Il battit aussi les Mexicains avec d'autant plus de facilité, qu'ils avoient encore la frayeur dans l'imagination, & que la fuite étoit encore presente à leur memoire.

On les poussa à grands coups d'épées & de lances jusques dans la Ville, où les Espagnols entrerent après eux avec quelques compagnies de leurs Alliez. Le General soutint durant quelque tems le combat au milieu des ruës, & lorsqu'il le jugea à propos, il se retira au poste qu'il avoit occupé, abandonnant à ses Soldats le pillage des maisons qu'ils avoient prises, où ils mirent le feu, autant pour faciliter sa retraite, qu'afin de laisser des marques de sa colere.

Cortez demeura cinq jours à la vûë de Tacuba dans son poste où les ennemis venoient le visiter tous les jours: on les ramenoit aussi toujours battant dans la Ville; & l'intention du General étoit de consumer la garnison en ces sorties; & lorsque leur foiblesse commença à se déclarer par le nombre qui diminuoit tous les jours, il resolut de les attaquer à son tour. Les postes étoient déja marquez pour l'assaut, & les ordres donnez, quand on vit avancer

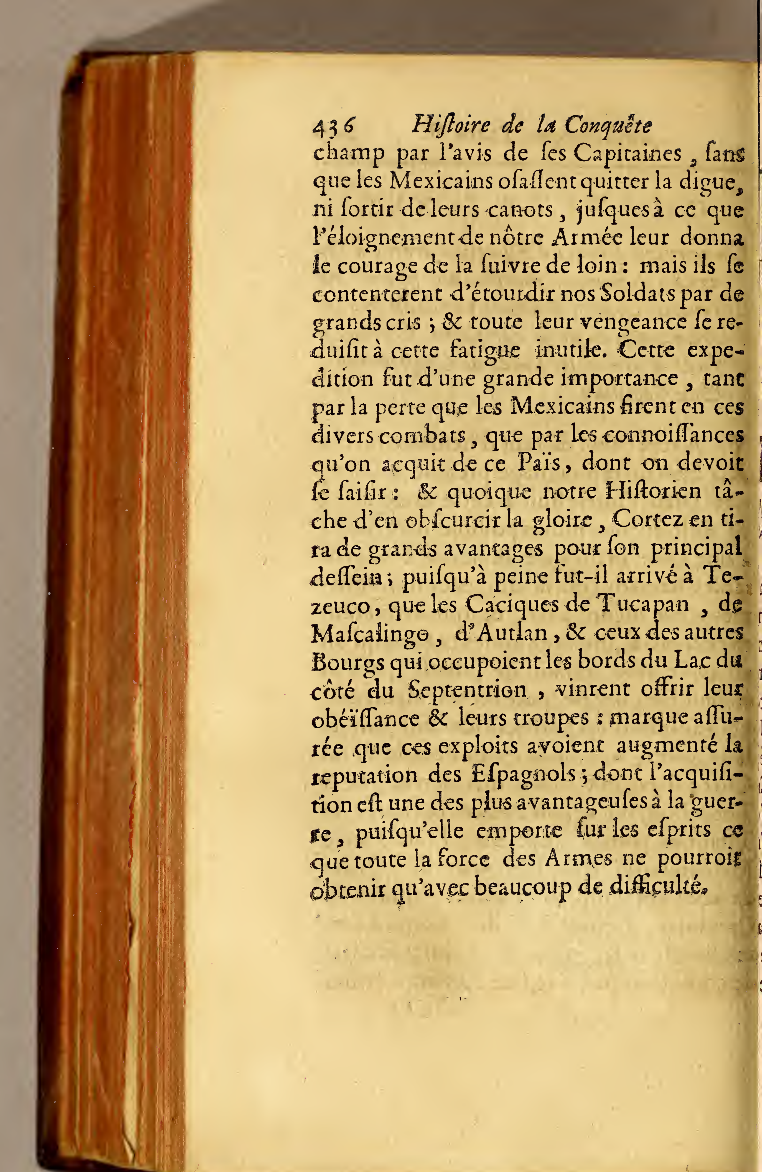
ſur la chauſſée un gros conſiderable de Mexicains. Il falloit battre le ſecours avant que de forcer la Ville: ainſi Cortez voulut l'attendre à quelque diſtance de la chauſſée, à deſſein de charger les Mexicains, lorſqu'ils entreroient en terre-ferme, & d'en faire un plus grand carnage en ce lieu étroit & ſerré. Ils avoient ordre, & l'on dit que c'étoit de Guatimozin même, de pouſſer quelque troupe devant eux, qui ſe laiſſant faire une charge, attirât les Eſpagnols ſur la chauſſée. Ils executerent cet ordre avec une adreſſe remarquable : quelques-uns ſauterent negligemment en terre-ferme, & formerent quelques rangs ſi mal-à-propos, que Cortez crut que ce mouvement d'induſtrie en étoit un de crainte. Il laiſſa une partie de ſon Armée oppoſée aux ſorties de la garniſon de Tacuba & marcha droit à la chauſſée; ſuppoſant qu'après avoir battu ces ennemis avec facilité, il reviendroit tomber ſur la Ville. Les Mexicains avancez en terre-ferme, tournerent le dos à la premiere démarche des Eſpagnols, & ſe retirerent à leur gros, qui fit le même mouvement, cedant le terrein pied à pied, & dans une eſpece de déſordre, à deſſein d'engager nos Soldats. En effet le General les ſuivit, emporté par ces apparences de victoire; mais avec peu de reflex-

xion, puisque le succez de la retraite d'Iztacpalapa n'étoit pas encore assez éloigné pour être effacé de sa memoire, & qu'il ne pouvoit ignorer que les fuites des Indiens n'étoient pas toûjours sinceres, & qu'ils s'en servoient à appeller leurs ennemis en des embuscades: mais l'enchaînement de tant de victoires, qui est quelquefois l'écueïl des vainqueurs, ne lui laissa pas le loisir de démêler toutes les circonstances qui distinguent une peur artificieuse de la veritable.

Les Mexicains se rallierent, & firent tête, lorsqu'ils virent le General engagé dans le détroit de la chaussée; & comme ils l'entretenoient par leur resistance, un nombre presque infini de canots sortis de Mexique, vint investir les deux côtez de la digue; ensorte que les Espagnols se trouverent en un moment attaquez en tête & par les flancs. Alors, quoiqu'un peu tard, ils reconnurent leur imprudence, & furent obligez à se retirer en combattant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & à défendre les deux côtez contre les canots. Les ennemis s'étoient munis de piques fort dangereuses, dont quelques-unes étoient armées de la pointe des épées des Espagnols, qu'ils avoient gagnées à la premiere retraite que nos gens firent de nuit. Ils en blesserent

plusieurs, & il s'en falut peu qu'on ne perdît une enseigne ; parce qu'au moment que le combat étoit le plus échauffé, Jean Volante qui la portoit, fut renversé d'un coup de pique dans le lac : les Indiens qui étoient les plus proches, se jetterent aussi-tôt dans l'eau, où ils le prirent, & le mirent en un canot, à dessein de le présenter à l'Empereur. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat ; & quand il se vit éloigné des autres bâtimens, il se saisit de ses armes ; & se débarassant de ceux qui le gardoient, dont il tua quelques-uns, il se jetta dans l'eau, & se sauva à la nage sans abandonner son enseigne ; également brave & heureux en cette action.

Cortez se mêla l'épée à la main dans les plus grands dangers ; & retira enfin ses troupes en terre-ferme avec un peu de perte, aprés avoir tiré une assez grande vengeance de la tromperie qu'ils lui avoient faite, en l'attirant sur la chaussée ; puisqu'il y fit perir tant d'ennemis, ainsi que dans le lac même, que l'artifice leur coûta tout ce qu'ils auroient pû perdre en une bataille. Neanmoins comme il jugea bien qu'il y auroit de la temerité à retourner à l'entreprise de Tacuba, malgré ce nouveau secours, qui se tenoit toûjours en vûë, il délibera de se retirer à Tezeuco ; ce qu'il executa sur le



champ par l'avis de ſes Capitaines, ſans que les Mexicains oſaſſent quitter la digue, ni ſortir de leurs canots, juſques à ce que l'éloignement de nôtre Armée leur donna le courage de la ſuivre de loin : mais ils ſe contenterent d'étourdir nos Soldats par de grands cris ; & toute leur vengeance ſe reduiſit à cette fatigue inutile. Cette expedition fut d'une grande importance, tant par la perte que les Mexicains firent en ces divers combats, que par les connoiſſances qu'on acquit de ce Païs, dont on devoit ſe ſaiſir : & quoique notre Hiſtorien tâche d'en obſcurcir la gloire, Cortez en tira de grands avantages pour ſon principal deſſein ; puiſqu'à peine fut-il arrivé à Tezeuco, que les Caciques de Tucapan, de Maſcalingo, d'Autlan, & ceux des autres Bourgs qui occupoient les bords du Lac du côté du Septentrion, vinrent offrir leur obéïſſance & leurs troupes : marque aſſurée que ces exploits avoient augmenté la reputation des Eſpagnols ; dont l'acquiſition eſt une des plus avantageuſes à la guerre, puiſqu'elle emporte ſur les eſprits ce que toute la force des Armes ne pourroit obtenir qu'avec beaucoup de difficulté.

CHAPITRE XVI.

Un nouveau ſecours d'Eſpagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au ſecours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à force d'armes les Villes de Guaſtepeque, & de Capiſtlan.

LA repetition de tant d'heureux ſuccez étoit un témoignage preſque viſible, que Dieu s'intereſſoit à cette conquête; & il eſt encore moins poſſible d'attribuer à une autre main qu'à la ſienne ces favorables hazards, où la diligence des hommes n'eut aucune part, & qui arriverent en ce tems-là, meſurez ſur les beſoins qu'on en avoit avec autant de juſteſſe, qu'ils étoient éloignez de toute ſorte d'eſperance. Un vaiſſeau d'un port conſiderable, adreſſé à Cortez, vint moüiller au Port de Vera-Cruz: il portoit Julien d'Alderete, né à Tordeſilas, qui venoit exercer la charge de Treſorier pour l'Empereur; Frere Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux de l'Ordre de Saint François, de Seville; Antoine de Caravajal, Jerôme Ruis de la Mota, Alonſe Diaz de la Reguera, & d'autres Soldats de conſideration, avec un ſecours d'armes

& de munitions. Ils se rendirent aussi-tôt à Tlascala, avec les munitions portées par les Indiens Zempoales; & on leur donna une escorte, qui les conduisit à Tezeuco, où ils apporterent eux-mêmes le secours, & les premieres nouvelles de leur arrivée.

Bernard Diaz prétend que ce vaisseau venoit d'Espagne en droiture; & Herrera qui parle de son arrivée, ne designe point le lieu d'où il étoit parti, voulant peut-être cacher son incertitude sous cette omission. On voit peu d'apparence à croire que ce vaisseau vînt d'Espagne, adressé à Cortez, sans aucune lettre de son pere, ni de ses Agens, sur tout en un tems où ils n'avoient à l'informer, que des bons succez que leurs diligences avoient produits, & dont, selon ces Auteurs, il ne reçut la nouvelle que long-tems aprés. On aura bien plus de penchant à se persuader que ce navire venoit de l'Isle de Saint Domingue, dont les Gouverneurs, ainsi qu'on l'a dit, avoient appris l'engagement où Cortez se trouvoit; & la venuë du Tresorier ne conclud rien contre ce sentiment; puisque le pouvoir de ces Gouverneurs s'étendoit jusques à nommer des Officiers qui eussent le soin de recueïllir le quint dû à l'Empereur, & qu'ils avoient autorité sur tout ce qui dépendoit des conquêtes que l'on fe-

roit dans les Indes : mais ce ſecours, de quelque part qu'il vînt, ne pouvoit arriver en un tems plus propre ; & Cortez en reconnut bien la veritable ſource, en rendant graces à Dieu, non ſeulement de ce bonheur, qui augmentoit ſes forces, mais encore de la vigueur qu'il ſentoit renouveller en ſon courage, & de cette merveilleuſe conſtance, qui n'étant pas incompatible avec ſa valeur naturelle, lui paroiſſoit neanmoins l'effet d'une influence qui venoit du Ciel même.

En ce même-tems, des Envoyez de Chalco & de Thamanalco vinrent en diligence, demander du ſecours au General, contre une puiſſante Armée que l'on préparoit à Mexique, afin de faire rentrer dans l'obéïſſance de l'Empereur, les Villes de ces Provinces, qui conſervoient encore de la fidelité pour les Eſpagnols. Guatimozin avoit une forte inclination aux armes ; & comme on l'a vû déja par ſa conduite, il donnoit toute ſon application à cet exercice, & tous ſes ſoins à chercher les moyens d'obtenir la victoire ſur ſes ennemis. Il n'en trouvoit pas de plus aſſûré, que celui de jetter dans ces Provinces des troupes aſſez fortes pour ôter la communication avec celle de Tlaſcala, & retrancher les ſecours de Vera-Cruz. Ce deſſein étoit d'une telle

importance, qu'il reduisit Cortez à une obligation précise de secourir ses alliez, dont la fidelité lui conservoit, contre les Mexicains, la liberté de ce passage, qui lui étoit si necessaire. Il ordonna donc à Sandoval d'y conduire trois cens Espagnols, vingt Cavaliers, & quelques Compagnies de Tlascala & de Tezeuco, en nombre suffisant à soûtenir les troupes des Provinces menacées, qui étoient déja en armes.

Sandoval partit sans s'arrêter, & marcha avec tant de diligence, que son secours vint fort à propos. Les Caciques avoient leurs troupes sur pied, qui formerent un gros considerable, lorsqu'elles furent jointes avec celles de Sandoval. Les ennemis n'étoient pas éloignez, leur Armée étant logée à Guastepeque; & le Commandant Espagnol resolut de les attaquer, avant qu'ils fussent entrez sur les Terres de Chalco. Cependant les Mexicains, fort satisfaits de leurs forces, & instruits que les Espagnols étoient arrivez pour soûtenir ceux de Chalco, se posterent derriere quelques ravines ou chemin creux, afin de combattre en un lieu où ils n'eussent rien à craindre de la furie des chevaux. On reconnut cette difficulté, seulement en allant à la charge; & toute la valeur de Sandoval & des Espagnols qui le suivoient, fut necessaire, pour

ôter cet avantage aux ennemis ; ce qui se fit à coup de main, & avec quelque perte, puisqu'il mourut en cette occasion un Soldat Espagnol, nommé Jean Dominguez, dont l'adresse à dresser les chevaux au manege de la guerre, lui avoit acquis l'estime de tous ses compagnons. Les Mexicains perdirent assez de monde en ce combat ; neanmoins ils se crurent encore assez forts, pour se rallier dans la plaine ; & Sandoval ayant surmonté en peu de tems la difficulté du passage, les chargea si brusquement, qu'il les rompit, avant qu'ils eussent éxecuté leur ralliment. Leur avant-garde combattit avec fureur, & en gens desesperez ; & sa resistance auroit pû passer pour un juste combat, si elle avoit duré un peu plus de tems ; mais le désordre où on les surprit, leur étoit si désavantageux, que toute cette multitude fut dissipée en un moment. On suivit la victoire avec tant de vigueur, que la plus grande partie de cette Armée demeura sur le champ, ou en fuïant : & Sandoval, maître de la campagne, choisit un poste où son Armée pût prendre quelque repos, resolu d'aller cette nuit même attaquer Guastepeque, où les vaincus s'étoient retirez.

Cependant, nos troupes eurent à peine goûté le repos dont elles avoient besoin.

pour rétablir leurs forces, que les batteurs d'estrade, qu'on avoit envoyez reconnoître les avenuës, revinrent en criant aux armes, avec tant d'empressément, qu'on n'eut que le tems de mettre l'Armée en bataille. Un gros de 14. ou 15. mille Mexicains s'avançoit en bon ordre; & il étoit si proche, qu'on entendoit le son de leurs timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle Armée, qui venoit soûtenir les premiers qui avoient été défaits, puisqu'il n'étoit pas possible que ceux-ci se fussent ralliez si aisément: & l'épouvante qu'ils avoient prise, ne leur permettoit pas de témoigner tant de fierté. Les Espagnols marcherent au devant de ces nouveaux venus, & les chargerent si à propos, qu'ayant mis leurs premieres troupes en desordre, les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons, où, suivant leur coûtume, ils porterent tant de terreur, & firent un si grand carnage, que les Mexicains se virent reduits à tourner le dos, & à se jetter en confusion dans le Bourg de Guastepeque, où ils se figuroient être en seureté: mais les Espagnols les suivirent de si prés, en tuant tous ceux qui leur tomboient sous la main, qu'ils entrerent dans la Place avec les fuyards. Ils s'y maintinrent en combattant, jusques à ce que le ref-

te de l'Armée arrivât. Les vainqueurs se répandirent alors par toutes les ruës, & on poussa enfin les ennemis hors du Bourg, à grands coups d'épées. Il en mourut un grand nombre de ceux qui s'opiniâtrerent au combat ; & les autres s'enfuirent si effrayez, qu'en peu de tems il n'en parut pas un seul aux environs de la Place.

Elle étoit d'une si vaste étenduë, que Sandoval resolut d'y passer la nuit. Tous les Espagnols, & la plus grande partie des alliez, y trouverent du couvert : & la victoire fut fort égayée, par la permission qu'on donna de saccager les maisons, avec cette reserve, que les Soldats ne se chargeassent point d'un butin embarrassant, & qui les empêchât de se servir de leurs armes ; mais seulement des pieces de prix, & de peu de volume. Le Cacique du Bourg arriva peu de tems après, accompagné des principaux Habitans ; & ils prêterent le serment d'obéïssance & de fidelité, après s'être excusez sur la violence que les Mexicains leur avoient faite. Ils apportoient pour marques de leurs bonnes intentions, la sincerité avec laquelle ils venoient sans armes, se rendre à la discretion des vainqueurs. Les Espagnols les rassurerent par leurs caresses : & au point du jour, Sandoval ayant fait reconnoître la campagne,

où tout paroissoit tranquille, délibera de faire la retraite, par l'avis des autres Capitaines. Neanmoins les Peuples de Chalco, qui étoient mieux servis en Espions, eurent avis que tous les Mexicains échappez des derniers combats s'etoient reünis à Capistlan, & protesterent au Commandant, que sa retraite seroit la même chose, que s'il les livroit à leurs ennemis : sur quoi on jugea necessaire de dissiper cette union de fugitifs, avant qu'ils eussent été renforcez par de nouvelles troupes.

Capistlan n'étoit qu'à deux lieuës de Guastepeque, du côté de Mexique. Cette Place, assise au plus haut d'une montagne de difficile accès, pouvoit passer pour une forteresse; parce qu'un ruisseau descendant des montagnes voisines avec rapidité, lavoit le pied des précipices de ces rochers. Elle se trouva en défense lorsque l'Armée y arriva. Les Mexicains qui s'en étoient saisis, avoient garni toute cette hauteur de Soldats armez, qui en celebrant par de grands cris la sûreté où ils se voyoient, tirerent quelques fleches, plus pour attirer nos gens, que pour les blesser. Sandoval étoit fort déterminé à chasser les ennemis de ce poste, afin de laisser les Provinces voisines sans aucune crainte d'une nouvel-

e invasion : & quand il eut reconnu qu'il n'y avoit que trois chemins également fâcheux pour aller à l'attaque, il ordonna aux troupes de Chalco & de Tlascala, de s'avancer à la tête de l'Armée; parce que l'habitude qu'ils avoient à surmonter la difficulté de ces rochers, les rendoient plus propres à cette action. Mais il ne fut pas obéï avec la même promptitude qu'ils avoient témoignée en d'autres occasions; & la lenteur de leur mouvement sembloit avoüer qu'ils croyoient cet exploit au dessus de leurs forces : ensorte que Sandoval, fatigué de leur retardement, se jetta dans le peril, à la tête des Espagnols, dont la resolution donna tant d'émulation aux Indiens alliez, qu'ayant reconnu par cet exemple le tort que cette démarche faisoit à leur valeur, ils allerent aux ennemis par l'endroit le plus difficile du rocher, montant plus facilement que les Espagnols, & combattant comme eux. Le chemin étoit si escarpé en plusieurs endroits qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs mains, sans craindre que le pied ne glissât, & les pierres que les ennemis faisoient rouler d'en haut, étoient plus dangereuses que les fleches, ni les dards : neanmoins les arquebuses & les arbalêtes ouvroient le chemin aux piques & aux épées; & les assaillans ayant la va-

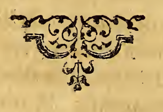
leur & la conſtance pour eux, contre la reſiſtance des ennemis & leur propre laſſitude, ils parvinrent au haut de l'éminence, preſqu'au même tems que les Mexicains ſe retirerent dans le Bourg, ſi abattus, qu'ils ſe diſpoſerent avec peine à en défendre les murailles. Ils s'en acquitterent en effet avec tant de lâcheté, qu'on les pouſſa juſques aux précipices de la montagne, où tous ceux qui ne firent point le ſaut, furent taillez en pieces. Le carnage fut ſi grand en cette occaſion, que ſuivant les Relations les plus ſinceres, le ruiſſeau fut teint du ſang de ces miſerables, en ſi grande abondance, que les Eſpagnols que la ſoif obligea d'avoir recours à ces eaux, furent contraints d'attendre que leur cour[s] fût purifié; ou de paſſer par deſſus l'horreur du breuvage, par la neceſſité du ra-fraîchiſſement.

Sandoval eut ſes armes fauſſées en deu[x] endroits, par des coups de pierre, & quelques Eſpagnols furent bleſſez conſiderablement; entre leſquels André d[e] Tapia, & Hernan d'Oſma ont merité d'être nommez par leur qualité, ou pa[r] leurs actions. Les Alliez furent plus mal traitez, parce que l'endroit de leur attaqu[e] étoit plus dangereux, & qu'ils s'y porterent avec moins d'ordre, & plus de préc[i]pation.

Sandoval honoré par trois ou quatre victoires obtenuës en si peu de temps, & voyant les Mexicains défaits par tout, & chassez de ces Provinces dont ils troubloient le repos, & qui avoient besoin de son assistance, prit enfin le parti de retourner à Tezeuco, où il arriva par le même chemin qu'il avoit fait, sans aucune avanture qui l'engageât à tirer l'épée.

Cependant, dès qu'on eut appris à Mexique la nouvelle de sa retraite, l'Empereur envoya une nouvelle Armée contre la Province de Chalco, marquant toujours une extrême passion de couper aux Espagnols le chemin de Tlascala. Les Peuples de Chalco eurent avis de cette irruption, en un tems où ils ne pouvoient se promettre d'autre secours, que celui de leurs armes. Ils assemblerent leurs troupes à la hâte; & ils se mirent en campagne, avec ce qu'ils purent tirer de leurs Alliez. Le commerce des Espagnols leur avoit inspiré quelque espece de fermeté, & appris à combattre avec ordre. Les deux Armées, qui se cherchoient, en vinrent bien-tôt aux mains avec une égale resolution. Le combat fut long & sanglant; & ceux de Chalco en remporterent tout l'avantage; puisqu'encore qu'ils eussent perdu beau-

coup de monde ; ils en tuerent encore plus aux Mexicains, & demeurerent les maîtres du champ de bataille. Leur victoire reçut de grands applaudissemens à Tezeuco : & Cortez s'en fit un plaisir particulier, de voir ces Alliez en état de soutenir par eux-mêmes, & de connoîtrre que leurs propres forces étoient capables de les défendre. Cet heureux succès étoit dû principalement à leur valeur ; mais l'ordre & la discipline qu'ils obserververent au combat, y eurent assez de part. Celle qu'ils avoient euë à plusieurs victoires où ils s'étoient trouvez, leur élevoit encore le courage, en leur faisant perdre la crainte de la nation dominante, & en leur découvrant, par le moyen des Espagnols, cet important secret, que les Mexicains se laissoient battre comme les autres hommes.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Cortez fait une nouvelle sortie, pour reconnoître le Lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiez sur les montagnes de Guastepeque.

CORtez auroit souhaité que Sandoval ne fût pas revenu, sans avoir percé jusques aux bords du lac du côté de Suchimilco, éloigné de quelques lieuës de Guastepeque; parce qu'il étoit important de reconnoître ce poste, d'où une digue assez large alloit donner la main aux principales chaussées qui conduisoient à Mexique. L'état de l'ouvrage des brigantins laissoit encore assez de tems pour une nouvelle sortie; ainsi on resolut de l'emploïer à cette expedition. On consideroit encore l'avantage de couvrir le chemin de Tlascala, en animant les Peuples de Chalco, qui paroissoient apprehender encore de nouvelles irruptions. Cortez se chargea de l'execution, qu'il crut digne de ses soins. Il prit avec soi Olid, Alvarado, Tapia, & Alderete, avec trois cens Espagnols, & les troupes de Tezeuco & de Tlascala,

qu'il crut necessaires; supposant qu'il trouveroit en armes le Cacique de Chalco, & tous ses Alliez.

Il laissa la conduite de ce qui regardoit la guerre à Sandoval, & celle du civil au Cacique Dom Hernan, toujours également soumis & affectionné; & quoique son âge & son genie l'appellassent à des emplois plus brillans, il sçavoit bien connoître qu'il se faisoit un plus grand merite de son obéïssance.

Le General sortit de Tezeuco le cinquiéme Avril 1521. & comme il ne trouva sur sa route aucune nouvelle des Mexicains, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva la nuit suivante à Chalco. Tous les Caciques de son alliance y étoient fort allarmez, sur ce qu'ils n'attendoient aucun secours des Espagnols, & qu'on avoit découvert du côté de Suchimilco une nouvelle armée de Mexicains, plus forte que toutes les autres, qui venoit à dessein de ruiner toutes ces Provinces. Leur joye égala, pour le moins, l'embarras où ils étoient: ils se jettoient aux pieds des Espagnols, ils levoient les yeux vers le Ciel, dont la disposition, suivant leur idée, leur procuroit ce favorable retour d'une heureuse destinée. Cortez avoit dessein de se servir de leurs troupes. Il leur laissa donc

croire qu'il ne venoit que pour les ſecourir, & fit ce qu'il put afin de leur ôter la frayeur qu'ils avoient priſe: après quoi il leur perſuada qu'ils étoient les plus braves gens du monde, à force de loüanges ſur la victoire qu'ils avoient remportée.

Ces Caciques avoient des ſentinelles avancées, & certains eſpions dans le Païs ennemi, qui en faiſant paſſer la parole des uns aux autres, donnoient à tous momens avis des moindres démarches des ennemis. On apprit par ce moyen, que les Mexicains inſtruits que les Eſpagnols alloient à Chalco, s'étoient retranchez ſur des montagnes qui étoient ſur leur route, en partageant leurs troupes à la garde de quelques Forteresſes qui occupoient les hauteurs du plus difficile accès. Cette conduite alloit à deux fins; l'une de cacher le nombre de leurs troupes, & de les entretenir ainſi ſeparées ſur ces montagnes, juſques à ce que le General ſe fût retiré, afin de ſe detacher après ſa retraite, contre ſes alliez : l'autre, qui paroiſſoit plus probable, étoit d'attendre notre armée en des lieux où la nature même militoit pour eux, par l'avantage de la ſituation; l'une ou l'autre de ces vûës engageoit également à les attaquer dans leurs forts mêmes, afin de ne

point perdre le tems d'aller à Suchimilco.

L'Armée suivant ce dessein, alla passer la nuit en une Bourgade abandonnée, au pied des montagnes, où les milices de Chalco & des autres alliez se joignirent aux Espagnols, en grand nombre. Ces troupes, qui formoient un gros considerable de bons Soldats, donnerent de l'ardeur aux autres Nations, qui marchoient avec un peu de crainte vers ces défilez. On commença à s'y engager au point du jour, par un chemin étroit & assez difficile, entre deux files de montagnes, qui lui communiquoient une partie de l'horreur de leurs rochers. Les Mexicains se montrerent des deux côtez, & ils menaçoient de loin; neanmoins l'armée continua sa marche au petit pas, en défilant suivant la nature du terrein, jusques à une petite plaine, ouverte en un endroit où les montagnes s'écartoient un peu, pour se resserrer davantage sur la hauteur. On y forma quelques bataillons comme on put, parce qu'on découvroit sur l'éminence un grand Fort que les ennemis occupoient, en si grand nombre, qu'il pouvoit être redoutable en un poste moins avantageux. Leur intention étoit d'irriter les Espagnols, afin de les attirer à l'attaque au milieu de ces précipices, où la difficulté des chemins n'étoit pas un

moindre peril, que celui des armes des ennemis.

Les railleries qu'ils faisoient de notre retardement, par leurs cris moqueurs, perçoient le cœur du General; & sa patience ne put aller jusques à souffrir les injures qu'ils faisoient aux Espagnols, en les traitant de lâches & de poltrons. L'emportement de la colere qui donne souvent de méchans conseils, l'obligea donc de conduire l'armée au pied de la montagne, où sans balancer sur le choix du chemin le plus aisé, il fit avancer deux Compagnies d'Arquebusiers & d'Arbalêtriers, commandées par Pierre de Barba, accompagné de quelques Soldats particuliers qui s'y offrirent volontairement, & de notre Bernard Diaz, qui n'étant pas encore satisfait d'une reputation de valeur bien établie, s'étoit érigé en poursuivant éternellement des entreprises perilleuses.

Lorsque les Espagnols commencerent à monter, les Mexicains se retirerent, en feignant quelque desordre, afin de les attirer à l'endroit le plus dangereux. Alors ils revinrent en criant horriblement, & ils firent tomber d'en-haut une grêle épouvantable de grosses pierres, & de rochers entiers, qui barrerent le chemin, après avoir emporté tout ce qu'ils rencontrerent.

Cette premiere charge fit beaucoup de mal, qui auroit encore été plus grand, si l'Enseigne Christophle de Corral, & Diaz, qui marchoient à la tête, s'étant retirez au creux d'un rocher, n'eussent averti les autres de s'arrêter & de s'écarter du chemin, parce qu'il étoit impossible d'avancer, sans tomber en un plus grand peril. Le General reconnut en même tems, qu'on ne pouvoit continuer l'attaque par ce chemin-là; il fut même quelques momens à craindre qu'ils n'y eussent peri tous; & il leur envoya en diligence un ordre de se retirer; ce qu'ils firent avec beaucoup de danger. Cette action coûta la vie à quatre Espagnols: le Capitaine Pierre de Barba y fut fort maltraité; & plusieurs Soldats en revinrent dangereusement blessez. Cortez ressentit cette disgrace en lui-même, comme un effet de sa propre imprudence; & devant les autres, comme un malheur ordinaire à la guerre: mais il sçut cacher la foiblesse de ses excuses, sous la fierté des menaces qu'il fit contre les ennemis.

Il resolut en même tems d'aller avec quelques Capitaines, chercher un chemin moins dangereux pour gagner cette hauteur; à quoi il se sentoit également poussé, par le désir de se venger, & par le risque

qu'il voyoit à continuer son voyage en laissant ces ennemis derriere soi Néanmoins ce dessein ne fut point executé, parce qu'on découvrit en ce moment une embuscade, qui lui donna une occasion plus prochaine d'en venir aux mains. Les ennemis qui étoient d'un autre côté de la montagne, étoient descendus; & s'étant saisis d'un bois qui n'étoit pas éloigné du chemin, ils y attendoient l'occasion de charger l'arriere-garde, quand ils verroient l'armée engagée dans les plus rudes défilez. Ils avoient aussi averti ceux qui étoient sur les hauteurs d'attaquer en même-tems l'avant-garde: & le stratagême de ces Barbares marque bien quels maîtres ce sont, que la malice & la haine, en l'art de la guerre.

Le General fit faire à ses troupes le même mouvement, que s'il eût voulu continuer la marche, & découvrir le flanc aux Mexicains qui étoient en embuscade; & lorsqu'il les crut assurez par cette démarche, il alla fondre sur eux: mais ils se sauverent par ces rochers avec tant de vitesse, qu'on leur fit un peu de mal. On reconnut qu'ils prenoient en fuyant, le chemin de Guastepeque: sur quoi le General détacha sa Cavalerie pour les suivre, & fit avancer de quelques pas son Infanterie, dont

le mouvement servit à faire remarquer que les ennemis avoient abandonné leur Fort, & qu'ils suivoient par les hauteurs la marche de notre Armée.

Cette vûë fit cesser la crainte que le General avoit, de laisser les ennemis derriere soi ; & l'armée suivit son chemin, sans autre mal, que l'importunité de leurs cris effroyables, jusques à ce qu'après avoir fait environ une lieuë & demie, on trouva un autre Fort occupé par les Mexicains, qui ne s'étoient avancez avec tant de diligence, qu'afin de s'en emparer : & quoique leurs cris & leurs menaces irritassent le General, neanmoins on étoit trop près de la nuit & d'une fâcheuse experience, pour se commettre avec eux, sans prendre d'autres mesures.

L'Armée campa dans un petit village abandonné sur une hauteur, d'où on découvroit les montagnes des environs. Elle souffrit en ce lieu une grande incommodité, faute d'eau ; la soif étant un autre ennemi, qui vint troubler le repos des Soldats. On trouva le matin quelque soulagement, à des sources qui n'étoient pas éloignées du camp, & le General ayant donné ses ordres, commanda qu'on le suivît ; & s'avança pour reconnoître le poste que les Mexicains occupoient. Il le trouva encore

coré plus inaccessible que le premier ; parce que le chemin faisoit plusieurs retours en montant, & qu'il étoit par tout exposé aux traits des ennemis. Neanmoins ayant remarqué une autre éminence à la portée de l'arquebuse, qu'ils n'avoient point garnie, il commanda aux Capitaines Verdugo, Barba, & au Tresorier Alderete, de s'en emparer avec les Arquebusiers, afin d'ôter aux Mexicains la liberté de paroître sur la hauteur. Cet ordre fut executé ; ils s'avancerent par un chemin à couvert des ennemis, qui furent extrêmement surpris des premieres décharges, qui leur tuerent beaucoup de monde : sur quoi ils resolurent d'abord de se retirer à un gros Bourg, qui tenoit d'un côté à leur Fort. On reconnut ce mouvement à la cessation de leurs cris ; & en même-tems que l'Armée se rangeoit pour aller les attaquer, on vit de la montagne voisine, qu'ils abandonnoient entierement leur Fort, & qu'ils se jettoient en fuyant, dans l'endroit le plus desert de cette montagne. Cortez crut alors qu'il étoit inutile de percer jusques à ce poste, qu'il ne prétendoit pas conserver, & qui n'étoit d'aucune importance, puisqu'il n'y avoit plus de gens pour le défendre.

L'armée étoit prête à marcher, lorsqu'on

découvrit au haut des murailles du Fort, quelques femmes qui demandoient la paix par de grands cris, & en faisant voltiger des drapeaux blancs, qu'elles abaissoient de tems en tems, avec d'autres marques de soumission, qui obligerent à leur faire un appel. Le Cacique de ce lieu descendit aussitôt, & vint offrir son obéïssance ; non-seulement pour ce Fort où il faisoit sa residence, mais encore pour celui qu'on avoit laissé derriere, & qui étoit de son Domaine. Il fit un discours avec la confiance d'un homme qui avoit la verité pour soi ; & il rejetta la resistance qu'on avoit faite sur ces montagnes, sur les forces des Mexicains, superieures aux siennes. Le General reçut ses excuses, soit qu'elles lui parussent vrai-semblables, ou qu'il crût qu'il n'étoit pas à propos d'écouter tous les scrupules de la raison. Le Cacique marquoit un déplaisir très-sensible, de ce que l'Armée passoit sur ses Terres, sans recevoir le serment de fidelité de ses Sujets, & on fut obligé, pour le satisfaire, d'envoyer deux Compagnies d'Espagnols, prendre, au nom de l'Empereur, cette espece de possession, en la forme qu'on observoit en ce tems-là.

Après cette ceremonie, qui ne tarda pas beaucoup, l'Armée passa à Guastepeque,

Bourg très peuplé, que Gonzale de Sandoval avoit laissé paisible; & on le trouva aussi rempli d'Habitans & de toute sorte de vivres, que si on eût été en pleine paix, & qu'il n'eût pas souffert l'oppression des Mexicains.

Le Cacique, accompagné des principaux Habitans, vint au-devant du General, l'assûrer de son obéïssance, & l'inviter de prendre un logement qu'il avoit préparé dans son Palais même, pour les Espagnols, & d'autres dans la Ville pour les Commandans des Alliez; offrant d'assister toutes les troupes, des vivres dont elles auroient besoin. Il s'acquitta de ces promesses avec autant de prévoyance que de liberalité.

Son Palais étoit un édifice si somptueux, qu'il égaloit ceux de Motezuma, & si vaste, que tous les Espagnols y trouverent du couvert, sans incommodité. Au matin, il les mena dans un jardin qu'il avoit pour son divertissement, qui ne le cedoit en rien à celui du Cacique d'Iztacpalapa, & dont la grandeur & la fertilité attirerent alors l'admiration des Espagnols; parce qu'elles passerent de bien loin ce qu'ils s'en étoient promis: ensorte qu'on parle encore maintenant de ce jardin, comme d'une des merveilles de ce nouveau Monde. Il avoit de longueur plus d'une demie lieuë, & un peu

moins de largeur : le terrein égal & un
par tout, étoit partagé fort regulieremen
en des compartimens de tous les arbres &
de toutes les plantes que cette terre produi
ſoit, avec divers étangs qui recuëilloien
l'eau des montagnes voiſines, & des quar-
rez à part en maniere de parterres, où or
voyoit toutes les fleurs & tous les ſimple
qui ſervent à la Medecine, cultivez ave
beaucoup de ſoin & de propreté : Ouvra
ge d'un grand Seigneur, qui avoit le goû
de l'agriculture, & qui mettoit ſon étud
à donner l'arrangement & la juſteſſe d
l'art aux beautez de la nature.

Cortez n'oublia pas les préſens pour en-
gager ce Cacique dans ſes interêts; mai
comme en entrant dans ce jardin, il re-
çut l'avis que les ennemis l'attendoientt à
Quatlavaca, qui ſe rencontroit ſur ſa tou-
te, il prit peu de plaiſir aux beautez d
ce lieu, & fit marcher auſſi-tôt l'armée
non ſans quelque ſcrupule de s'être arrêt
en ce lieu plus qu'il ne devoit : Miſerabl
condition des ſoucis, dont on ſe détach
avec peine, & qui reviennent avec plu
de violence après un peu de diverſion.



CHAPITRE XVIII.

L'armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains; & de-là à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté, & un extrême danger de Cortez.

QUatlavaca étoit un Bourg fort peuplé, & fort par sa situation entre des ravines, profondes de plus de huit toises, qui servoient de fossé à la Place, & de conduite aux ruisseaux qui descendoient des montagnes. L'Armée y arriva, après avoir soûmis sans peine les Bourgades qui étoient sur sa route. Les Mexicains avoient déja coupé les ponts; & garni les bords des ravines de tant de Soldats, que le passage en paroissoit impossible. Cortez ne laissa pas de mettre son Armée en bataille, à une distance raisonnable; & pendant que les Espagnols à coups d'arquebuses, & les Alliez à coups de fleches, amusoient les ennemis par de frequentes escarmouches, il alla reconnoître la ravine. Il la trouva bien moins large au dessous du lieu du combat; & en même tems il fit dresser deux ou trois ponts

d'arbres entiers coupez par le pied, qu'on laissa tomber sur l'autre bord, & qui étant assemblez le mieux que l'on put, livrerent un passage suffisant, quoique dangereux, à l'Infanterie. Les Espagnols de l'avant-garde passerent en diligence, laissant aux Tlascalteques le soin d'entretenir les ennemis par une diversion; & on forma enfin au-delà du fossé un bataillon qui grossissoit à tout moment par les Soldats des Alliez qui se hazardoient de passer. Mais les Mexicains s'apperçûrent bien-tôt de leur negligence, & fondirent sur ceux qui étoient entrez avec tant de force & de rage, qu'ils eurent beaucoup de peine à conserver leur poste: & on hazardoit fort le succès de ce combat, si Cortez ne fût accouru fort à propos, suivi d'Olid, d'Alvarado & de Tapia, qui s'étant écartez durant que l'Infanterie passoit, avoient enfin trouvé un passage pour la Cavalerie fort difficile, mais d'un grand secours dans l'extrême peril où les choses étoient reduites.

Ces Cavaliers prirent un assez grand tour, à dessein de charger les Mexicains par derriere; & ils en vinrent à bout avec le secours de quelque Infanterie, dont ils furent redevables à Diaz, qui n'ayant consulté que son courage, passa la

foſſé à la faveur de deux ou trois arbres qui panchoient ſur la ravine, & alloient décharger le poids qu'on leur impoſoit ſur le bord oppoſé. Quelques Soldats Eſpagnols employez à l'eſcarmouche, ſuivirent l'exemple de Diaz, & un nombre conſiderable d'Indiens qui ſe mirent aux étriers de la Cavalerie, au moment qu'elle marchoit à la charge.

Les Mexicains reconnoiſſant alors le danger qui les menaçoit au milieu de leurs fortifications, ſe crurent perdus, & ne ſongerent plus qu'à ſe ſauver dans la montagne, par les ſentiers qui leur étoient connus. Ils perdirent aſſez de monde, tant à la défenſe du foſſé, qu'en fuyant; neanmoins la plus grande partie échapa à la faveur des défilez de ces rochers, qui empêcherent qu'on ne les ſuivît de près. On trouva le Bourg abandonné de ſes Habitans, mais garni de vivres & de quelques dépoüilles, dont on donna le pillage aux Soldats. Peu de temps après le Cacique & les principaux Habitans appellerent nos gens à la campagne, & promirent de ſe rendre, en demandant de l'autre côté de la ravine un ſauf-conduit, afin de rentrer dans le Bourg, pour y préparer un logement à nos troupes. On le leur accorda par l'organe des Truche-

mens ; & ils servirent utilement à donner des lumieres sur le dessein des ennemis, & sur la connoissance du Païs : quoiqu'on n'eût pas d'ailleurs besoin de leurs offres, & qu'on ne fît pas un grand fond sur leurs excuses, puisque le voisinage des Mexicains les mettoit dans une trop grande dépendance.

Au point du jour suivant l'Armée prit la route de Suchimilco, Place qui meritoit le nom de Ville, assise sur le bord d'un Lac d'eau douce, qui s'écouloit dans le grand Lac. Les bâtimens étoient fondez en partie sur la terre, & en partie dans l'eau, où les canots servoient de voitures. Il étoit très-important de reconnoître ce poste, qui n'étoit qu'à quatre lieuës de Mexique. La marche fut très-fâcheuse, puisqu'après avoir passé un défilé de trois lieuës, on trouva un païs sterile & sec, où la soif augmentée par l'exercice, tourmenta cruellement les Soldats. La chaleur du Soleil redoubloit encore leur fatigue, quoiqu'ils fussent entrez en une forêt de pins qui pour cette fois perdirent jusques à l'agrément de leurs ombres, au sentiment de ces troupes désolées.

On rencontra proche du chemin quelques maisons bâties pour la commodité ou pour le divertissement des Habitans de

Suchimilco, dont elles dépendoient. L'Armée s'y logea, & y trouva cette nuit du repos & du rafraîchiſſement, dont elle avoit tant de beſoin. Les ennemis les avoient abandonnées, à deſſein d'attendre les Eſpagnols en un poſte plus fort. Le General mit ſon Armée en bataille au point du jour, & la fit marcher, jugeant bien que ce qu'il alloit entreprendre étoit difficile & hazardeux, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Mexicains n'euſſent mis une forte garniſon dans Suchimilco; puiſque la Place leur étoit de ſi grande importance, & que tous les Soldats échapez des rencontres paſſées, en avoient fait leur azile. Ses conjectures ſe trouverent juſtes. Les ennemis parurent ſeparez en tant de bataillons, qu'encore que ce qu'on en conte puiſſe approcher de la verité, on n'oſe le rapporter, parce qu'il bleſſe la vrai-ſemblance. Ils occupoient toute une plaine peu éloignée de la Ville, & faiſoient tête ſur deux lignes, au bord d'un ruiſſeau qui tomboit avec rapidité dans le Lac. Un autre gros qui étoit le plus fort, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient point voulu couper, parce qu'ils l'avoient barricadé en deux ou trois endrois de planches & de faſcines; ſuppoſant qu'encore que les Eſpagnols l'euſ-

sent gagné, ils les combattroient toujours avec avantage, au sortir d'un passage si étroit.

Le General reconnut le peril sans en paroître étonné. Il étendit les troupes des Alliez au long des bords du ruisseau : & durant qu'elles se battoient à coups de traits sans beaucoup d'effet, Cortez fit donner les Espagnols droit au pont. Ils y trouverent une resistance si obstinée, qu'ils furent repoussez jusques à deux fois : neanmoins ils firent à la troisiéme un si grand effort, en se servant contre les ennemis de leurs propres tranchées, à mesure qu'ils les gagnoient, qu'ils se rendirent enfin maîtres du passage. Cette perte abattit le courage des Mexicains ; ensorte qu'ils ne furent pas long-temps sans faire une retraite précipitée, quoiqu'ordonnée par leurs Capitaines, qui en firent battre le signal ; soit afin de couvrir leur désordre, ou parce qu'ils avoient dessein de se rallier.

Les Espagnols coururent pour se saisir du poste que les ennemis abandonnoient, & au même tems diverses Compagnies des Alliez de Tlascala & de Tezeuco se jetterent dans l'eau pour gagner l'autre bord du ruisseau, qu'ils passerent à la nage, & se joignirent à leur bataillon. Les ennemis s'étoient déja ralliez sous les murs de la

Place, où ils les attendoient en bataille : mais au premier abord des Eſpagnols ils reculerent, ſans ceſſer de les provoquer par leurs cris, & par quelques coups de fleches qu'ils tiroient au hazard, afin de montrer que leur retraite ne ſe faiſoit pas ſans deſſein. Neanmoins Cortez les chargea avec tant de vigueur, qu'on reconnut au premier choc, que cette valeur ſimulée approchoit fort de la peur. Ils ſe jetterent dans la Ville, & on en tua beaucoup à l'entrée. Les autres ſe mirent à couvert derriere les retranchemens qu'ils avoient faits dans les ruës, où ils recommencerent le combat & les défis.

Le General laiſſa une partie de ſon Armée à la campagne, afin d'aſſurer ſa retraite, & de s'oppoſer aux attaques du dehors. Il entreprit avec le reſte de pouſſer les Mexicains : & ordonnant à quelques compagnies de rompre les barricades des ruës à droit & à gauche, il donna par la principale avenuë, où les ennemis avoient leurs plus grandes forces. On mit à bas les barricades avec aſſez de peine ; & Cortez s'anima juſques au point de retomber dans ces tranſports, où il entre beaucoup de hardieſſe, & peu de reflexion : en ſorte qu'oubliant le ſoin de ſa perſonne, dès qu'il eut l'épée à la main, il ſe jetta au

milieu de cette foule effroyable d'ennemis, & se trouva seul & envelopé de toutes parts, lorsqu'il voulut revenir au secours de ses gens. Il se maintint durant quelque tems en combattant avec la derniere vigueur jusques à ce que son cheval s'abbattit sous lui de pure lassitude, & le mit en extrême danger de se perdre. Les Mexicains qui se trouverent les plus proches de lui, s'avancerent en ce moment : & comme il étoit trop embarassé pour se servir de ses armes, il alloit en être accablé, n'ayant alors d'autre défense, que l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, afin de le presenter à leur Empereur, quand Christophle d'Olea de Medina del Campo, Soldat connu par sa valeur, & qui n'étoit pas éloigné de Cortez, l'apperçut en cet état. Il appella quelques Tlascalteques qui combattoient auprès de lui ; & donnant tête baissée à l'endroit où les Mexicains étoient prêts à s'en saisir, ce brave Soldat fit un si grand effort, & fut si bien secondé par ces Indiens qui le suivoient, qu'après avoir tué de sa main cinq ou six des ennemis qui pressoient le plus son General, il eut le bonheur de lui rendre la liberté. Cortez s'en servit à faire pousser les Mexicains par tout ; & cette derniere charge les obligea à se sauver vers le côté de la Ville qui étoit sur le Lac,

& à quitter aux Espagnols toutes les ruës de terre-ferme.

Cortez sortit ainsi de cette occasion avec deux blessures legeres, & Olea avec trois coups d'épée fort dangereux, & dont les cicatrices furent depuis des marques fort honorables de son exploit. Herrera écrit que le General fut redevable de sa liberté à un Tlascalteque inconnu avant & après même cette action, à laquelle il donne un air de miracle : mais Bernard Diaz, qui fut des premiers à courir au secours du General, en attribuë toute la gloire à Christophle d'Olea ; & les descendans de ce vaillant homme (laissant à Dieu ce qui lui appartient) ne seront point blâmables de donner plus de créance à la Relation d'un Auteur qui écrit ce qu'il a vû, qu'à ce qu'on a debité sur des conjectures.

Durant qu'on combattoit ainsi dans la Ville, les troupes qui étoient à la campagne, commandées par Olid, Alvarado & Tapia ne furent point sans exercice. Les Nobles Mexicains firent des efforts extraordinaires pour renforcer la garnison de Suchimilco, dont Guatimozin leur avoit recommandé particulierement la conservation. Ils embarquerent dix mille hommes de leurs meilleurs Soldats, & allerent prendre terre à un endroit écarté ;

sçachant que les Espagnols étoient occupez à l'attaque des ruës, & à dessein de les investir par derriere : mais ils furent découverts, & chargez avec tant de résolution, qu'on les obligea à s'embarquer, laissant beaucoup de leurs Soldats sur la place. Il parut neanmoins à la résistance qu'ils firent, qu'ils étoient conduits par des Capitaines braves & éprouvez ; & le combat fut si rude, que les trois Commandans Espagnols y furent blessez, avec un nombre considerable d'Espagnols & de Tlascalteques.

Ces heureux combats rendirent les Espagnols maîtres de la campagne, & de toute cette partie de la Ville qui étoit en terre-ferme Le General mit des corps-de-gardes aux endroits où on pouvoit faire une descente du côté du Lac ; & logea ses troupes sous des portiques voisins du plus grand de leurs Temples, qui ayant une espece de muraille capable de résister aux armes des Mexicains, lui parut un lieu commode à assurer le repos de ses Soldats, & à faire panser les blessez. Il commanda en même-tems quelques Compagnies, pour reconnoître le haut de ce Temple, qu'on trouva abandonné. Cortez y mit un corps-de-garde de vingt ou trente Soldats Espagnols sous un bon

Commandant, qui eut ſoin de les tenir alertes, & de changer les ſentinelles, afin d'obſerver tout ce qui viendroit par terre ou par eau : précaution fort neceſſaire dont on reconnut bien-tôt l'utilité ; puiſque ſur le ſoir ils donnerent avis qu'ils avoient découvert du côté de Mexique, plus de deux mille canots renforcez, qui s'avançoient à force de rames. Cet avis donna lieu de prévenir les riſques qu'on auroit courus cette nuit : on doubla les corps-de-gardes à toutes les avenuës ; & au point du jour on vit le débarquement des ennemis aſſez loin de la Ville, en un gros qui parut être de quatorze à quinze mille hommes.

Le General alla les recevoir hors des murailles, & choiſit un poſte où ſa Cavalerie pût combattre avec avantage ; laiſſant une partie de l'Armée à la défenſe du quartier. Les deux Armées furent bien-tôt en préſence ; & les Mexicains vinrent les prémiers à la charge : mais les coups de feu leur firent ceder aſſez de terréin pour donner lieu aux autres troupes d'aller à eux l'épée à la main, & de forcer leur reſiſtance avec tant de carnage, qu'ils tournerent le dos ſi bruſquement, que cette action fut plûtôt une chaſſe qu'une victoire.

Cortez séjourna durant quatre jours à Suchimilco, afin de laisser aux blessez le tems de se guerir. On eut toujours les armes à la main durant ce sejour, parce que le voisinage de Mexique donnoit aux ennemis la facilité de faire tous les jours de nouvelles irruptions, & qu'aux heures où ils ne paroissoient pas, on étoit encore inquieté par les soupçons de leurs entreprises.

Le jour destiné à la la retraite arriva, & on la fit ainsi qu'elle avoit été resoluë, sans que les ennemis cessassent de fatiguer nos troupes. Ils s'avancerent à tous les défilez, pour chercher quelque occasion avantageuse; mais ils furent chassez par tout, avec peu de peine, & toujours quelque perte pour eux. Le General revint ainsi à Tezeuco, assez satisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit proposez en cette sortie; celui de reconnoître Suchimilco, poste qui lui étoit important pour ses desseins; & celui d'avoir affoibli les Mexicains, par tant de défaites: neanmoins il sentoit dans l'ame beaucoup de chagrin & de dégoût, d'avoir perdu neuf ou dix Espagnols en cette expedition; puisqu'outre ceux qui moururent au premier assaut de ce Fort sur la montagne, les Mexicains en enleverent trois

ou

ou quatre à Suchimilco, en une maiſon qui étoit dans l'eau du lac, où ils s'étoient écartez pour piller, & deux de ſes valets qui donnerent en une embuſcade, s'étant égarez par negligence de la route de l'Armée. Sa douleur en étoit plus ſenſible par la circonſtance que ces Eſpagnols ayant été pris en vie, alloient ſervir de victimes infortunées ſur les Autels des Idoles; & cette cruelle idée lui repreſentoit encore plus vivement le danger où il s'étoit vû, de perir par une mort auſſi funeſte & auſſi execrable lorſque les ennemis l'eurent en leur pouvoir: mais les reflexions ſur l'importance de conſerver ſa perſonne, venoient toujours ainſi à contre-tems, puiſqu'à la vûë des occaſions il ne ſongeoit qu'à ſatisfaire les mouvemens de la valeur, laiſſant à un autre tems les remors de la prudence.



CHAPITRE XIX.

On châtie la conſpiration de quelques Eſpagnols contre la vie de Cortez, par le ſupplice d'un Soldat ; & un mouvement ſeditieux de quelques Tlaſcalteques, par la mort de Xicotencal.

LEs brigantins ſe trouverent alors en état d'être lancez à l'eau. Le canal avoit la profondeur & la largeur dont on avoit beſoin pour les recevoir, & les autres préparatifs neceſſaires à cette grande entrepriſe s'avançoient avec chaleur. On fit une grande proviſion d'armes pour les Indiens, un inventaire fort exact de toutes les munitions qui étoient dans les magaſins, & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques Alliez le jour précis auquel ils devoient ſe trouver au rendez-vous avec leurs troupes; & ſur tout on prit un ſoin particulier des vivres, qui ſe tranſportoient continuellement à la Place d'armes, autant par l'interêt du commerce, que par l'obligation que les Alliez avoient d'en fournir. Le General deſcendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver ſous ſa main dans les entre-

prifes de guerre, donr le fuccez dépend fouvent d'un leger défaut, & demande des foins fort étendus à la prudence.

Dans le tems que ceux-cy occupoient l'imagination du General, ils furent traverfez par un nouvel accident, qui attiroit des reflexions bien plus chagrinantes, & qui donna un cruel exercice à fon courage, & mit fa fermeté à la derniere épreuve. Un Efpagnol des plus anciens dans le fervice, vint lui dire qu'il avoit à lui parler en particulier. Cet homme juroit, avec beaucoup d'émotion, que ce fecret étoit d'une extrême confequence au General, qui lui donna une audience comme il la fouhaitoit, & apprit que durant fon abfence il s'étoit formée une conjuration contre fa vie & celle de tous fes amis. L'auteur de cet attentat étoit un Soldat particulier, qui devoit être de petite confideration, puifque fon nom ne paroît pour la premiere fois, qu'avec fon crime. Il s'appelloit Antoine de Villafagna; & fa premiere vûë fut de fe retirer de cette entreprife, qui lui paroiffoit defefperée. Il en prit de l'inquietude, qui fe tourna en murmures, qui pafferent bien-tôt jufques à des refolutions violentes. Ce Soldat & ceux de fa faction, blâmoient le General d'une opiniâtreté aveugle; difant qu'ils ne prétendoient

point se perdre pour la témerité d'un seul homme, & parlant de s'échapper en l'Isle de Cuba, comme d'une entreprise de facile éxecution, suivant les fausses mesures de leur passion. Ils s'assemblerent alors, à dessein de deliberer sur cet article plus secretement; & quoiqu'ils ne trouvassent point de difficulté à quitter le camp, ni à passer à Tlascala à la faveur d'un ordre supposé du General, ils se voyoient traversez par l'embarras d'aller à Vera-Cruz, où il falloit necessairement chercher un embarquement. L'ordre supposé leur devenoit inutile en ce lieu-là, sans un passe-port de Cortez, faute de quoi ils ne pouvoient éviter le risque d'être arrêtez, & châtiez severement. Ils se trouvoient barrez par cet obstacle, & la crainte de la retraite leur donnoit de fâcheuses idées, & nul expedient pour y parvenir; toûjours fermes dans leur resolution, & peu éclairez sur les moyens propres à l'executer.

Villafagna dont le logis servoit aux assemblées, proposa enfin, pour sortir de tous ces embarras, qu'ils n'avoient qu'à tuer Cortez & tous ses Conseillers, afin d'élire un autre General à leur gré, qui n'eût point tant à cœur l'entreprise de Mexique, & qui fût plus aisé à gouverner. Il disoit qu'ils pourroient alors se retirer sous

l'autorité de ce nouveau General, ſans ſe noircir de la tache de deſerteurs ; & faire valoir ce ſervice à Velaſquez, dont ils pouvoient eſperer que la maniere dont il tourneroit l'action à la Cour d'Eſpagne, feroit paſſer leur crime pour un ſervice rendu à l'Empereur. Cet avis fut generalement approuvé : ils embraſſerent Villafagna ; & leurs applaudiſſemens furent comme le ſignal de la ſedition. On dreſſa d'abord un acte ſigné par tous ceux qui étoient préſens, qui s'obligerent à ſuivre Villafagna à l'execution de cet horrible attentat ; & cette affaire fut conduite avec tant d'adreſſe, que le nombre de ceux qui ſignerent l'acte devint conſiderable, juſques à faire apprehender que cette ſecrete & maligne contagion ne devînt un mal incurable dans les eſprits.

Ils avoient concerté de ſuppoſer un paquet apporté de Vera-Cruz avec des lettres d'Eſpagne, & de le donner au General lorſqu'il ſeroit à table au milieu de tous ſes Officiers. Les Conjurez devoient entrer tous, ſous prétexte d'apprendre des nouvelles ; & lorſque Cortez commenceroit à lire la premiere lettre, prendre le tems où il ſeroit appliqué à cette lecture pour le poignarder, lui & tous ſes amis : après quoi ils avoient reſolu de ſortir enſemble,

& de courir par les ruës, en criant liber-té. Ils se figuroient que ce mouvement suf-fisoit à faire entrer toute l'Armée dans leur sentimens, afin qu'on fît la même execu-tion sur tous ceux qui leur étoient suspects Ceux qui devoient mourir étoient, sui-vant le compte de leur aveugle passion Olid, Sandoval, Alvarado & ses freres Tapia, & les deux Intendants ordinaire Loüis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, & quelques autres Soldats confi dens du General. Ils avoient jetté les yeu pour le Commandement, sur François Ver dugo, qui ayant épousé une sœur de Ve lasquez, leur paroissoit plus facile à redui re, & plus propre à maintenir & à auto riser leur faction; mais comme ils sçavoien que ce Cavalier aimoit l'honneur, & haïs soit l'injustice, ils n'oserent lui communi quer leur dessein, jusques à ce qu'ayan commis le crime, il se vît forcé de regar der ce nouvel employ, comme un reme de à de plus grands maux.

Telle fut la déclaration de ce Soldat qu demanda la vie, en recompense de sa fi delité, parce qu'il étoit entré dans la con juration. Cortez resolut d'assister en per sonne à la prise de Villafagna, & aux pre mieres diligences qui étoient nécessaire pour le convaincre de son crime, puisqu

'eſt par le premier tour que l'on donne à
es procedures, que l'on répand ou des lu-
nieres, ou des tenebres ſur la verité. L'im-
ortance de l'affaire ne demandoit pas
noins de précautions; & il n'étoit pas
ems de s'arrêter à la gravité d'une infor-
nation reguliere. Il partit auſſi tôt, ac-
compagné de deux Intendans & de quel-
ques Capitaines, pour ſe ſaiſir de la per-
onne de Villafagna, qu'il trouva en ſon
ogis, avec trois ou quatre de ſes compli-
es. Le trouble qui parut ſur le viſage de
et homme, fut ſa premiere conviction.
e General, aprés qu'on l'eut arrêté par
on ordre, fit ſigne que tout le monde ſe
etirât, ſous prétexte de l'examiner en ſe-
ret; & ſe ſervant des connoiſſances qu'on
ui avoit données, il tira du ſein de ce
coupable, l'acte du traité ſigné de tous les
Conjurez. Il le lut, & y trouva le nom
le quelques perſonnes, dont l'infidelité
ui donna de plus vives atteintes de cha-
grin. Cependant il ne fit part de ce ſecret
à aucun de ſes amis: & aprés avoir fait
conduire en une autre priſon ceux qu'on
avoit trouvez auprés du criminel, Cortez
e retira, recommandant aux Officiers de
Juſtice, d'inſtruire cette affaire le plus
promtement qu'il ſeroit poſſible, ſans
aire aucune diligence contre les compli-

ces. En effet, l'affaire ne traîna poin
Villafagna convaincu par l'acte qu'on avo
pris sur lui, & croyant que ses amis l'a
voient livré, confessa son crime : sur quo
on abregea les procedures, suivant le stil
de la Justice militaire, & on prononç
contre lui la sentence de mort. Il eut le tem
de satisfaire à tous les devoirs d'un Chré
tien ; & la sentence étant éxecutée dés l
nuit même, son corps pendu à une fenêtr
de son logis, déclara en même tems so
crime, & le châtiment qu'on en avoit fai
exemple qui donna autant de frayeur au
coupables, qu'aux autres d'horreur de
trahison.

Cortez n'avoit pas moins de colere qu
de chagrin, de voir le nombre de ceux q
avoient donné les mains à cette conjura
tion ; mais il ne trouvoit pas la conjonc
ture favorable pour satisfaire à la Justice
en perdant tant de Soldats au commence
ment d'une expedition. Ainsi afin de s'é
pargner la fâcheuse necessité de punir le
coupables, & les terribles consequence
de l'impunité, il fit courir le bruit qu
Villefagna avoit tiré de son sein un papie
déchiré en plusieurs pieces, & qu'il y avo
lieu de croire que ce papier contenoit le
noms ou les seings des Conjurez ; apre
quoy il fit assembler ses Capitaines & tou

si

ſes Soldats. Il leur expoſa l'horrible projet que Villafagna avoit dreſſé, en conſpirant contre ſa vie, & contre celle de pluſieurs autres Officiers & Soldats; ajoûtant qu'il s'eſtimoit fort heureux, d'ignorer ſi ce crime envelopoit quelques complices; quoique l'empreſſement de Villafagna à dechirer un papier qu'il portoit dans ſon ſein, ne lui permît pas d'en douter. Qu'il ne cherchoit point à les connoître; mais ſeulement qu'il demandoit à ſes amis, comme une grace, qu'ils employaſſent tous leurs ſoins à s'informer s'il couroit entre les Eſpagnols quelque plainte contre ſa conduite, parce qu'il deſiroit ſur toutes choſes, de donner une entiere ſatisfaction à ſes Soldats; & qu'il etoit prêt à corriger les défauts qui auroient beſoin d'être reformez; comme il ſçauroit bien recourir aux voyes de la rigueur & de la Juſtice, ſi la moderation du châtiment affoibliſſoit la terreur des exemples.

Il ordonna qu'on mît en liberté les Soldats qui étoient avec Villafagna; & cette déclaration de ſes ſentimens, confirmée par le ſoin qu'il prit de ne marquer aucun chagrin, même ſur ſon viſage, aux autres coupables, acheva de leur perſuader que Cortez ignoroit leur crime; & ils le ſervirent depuis avec d'autant plus d'empreſſement,

que cette exactitude étoit neceſſaire à démentir les ſoupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidelité.

Ce fut ſans doute un trait de prudence conſommée, de cacher l'acte qui pouvoit convaincre les Conjurez par leur propre ſignature, afin de n'être point reduit à la dure neceſſité de perdre tant de Soldats Eſpagnols, dont on avoit beſoin ; mais on doit encore admirer davantage la violence que Cortez ſe fit, pour leur cacher ſon reſſentiment, & s'aſſurer de leur confiance. C'eſt l'effort d'une raiſon dégagée, & d'un empire abſolu ſur ſes paſſions ; néanmoins lorſqu'il fit reflexion que le bon ſens n'approuve pas ces excez de confiance, qui endorment les ſoins, & ſemblent inviter le danger, Cortez choiſit alors douze Soldats pour ſa garde, ſous un Commandant qui étoit toûjours auprès de ſa perſonne ; & l'on peut croire qu'il ſe ſaiſit habilement de cette occaſion, afin qu'on reçût ſans ſurpriſe ce nouvel appui qu'il donnoit à ſon autorité.

Peu de jours après un autre incident donna un nouvel exercice à ſa conſtance ; puiſqu'encore qu'il fût d'une eſpece differente, il ne laiſſa pas d'avoir quelques circonſtances de ſedition. Xicotencal, Commandant des premieres troupes qui étoient

ſorties de Tlaſcala, ſoit par quelque dégoût, attiré par la fierté de ſon humeur bizarre, ſoit qu'il eût gardé dans ſon cœur quelques reſtes de la haine paſſée, ſe reſolut de ſe retirer avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea par ſes inſtances à l'aſſiſter en ſa deſertion. Il choiſit une nuit pour l'executer; & le General qui l'apprit au même inſtant des Tlaſcalteques mêmes, fut ſenſiblement piqué d'une action de ſi pernicieuſe conſequence, en un Chef très-conſiderable entre ces Nations, au moment qu'il falloit tirer l'épée pour commencer une entrepriſe. Il envoya en diligence quelques Nobles de Tezeuco, afin d'eſſayer à le ramener, ou au moins à le retenir quelque tems, juſqu'à ce qu'il eût propoſé ſes raiſons. La reponſe de Xicotencal ne fut pas ſeulement abſoluë, mais encore incivile & mépriſante, en ſorte que Cortez indigné détacha auſſi-tôt deux ou trois Compagnies d'Eſpagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezeuco & de Chalco, avec ordre de prendre ce deſerteur, & meme de le tuer, en cas qu'il ne voulût pas ſe rendre. Ce dernier ordre fut executé. Xicotencal ſe défendit juſques au dernier ſoupir; & les Tlaſcalteques, qui le ſuivoient contre leur gré, mollirent en cette occaſion, & revinrent avec

les Espagnols à l'Armée , laissant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

C'est ainsi que Bernard Diaz rapporte cette action ; au lieu que Herrera prétend qu'on amena Xicotencal prisonnier à Tezeuco , où Cortez usant du pouvoir qu'il avoit de la Republique de Tlascala , le fit pendre en public. Ce recit approche moins du vrai-semblable ; puisque c'étoit hazarder beaucoup , que de faire une execution de cette force , à la vûë d'un si grand nombre de Tlascalteques,qui devoient être sensibles à l'affront d'un si honteux supplice , en la personne d'un des premiers hommes de leur Nation.

Quelques Auteurs soûtiennent que les Espagnols détachez aprés Xicotencal , le tuerent, par ordre secret qu'ils avoient de Cortez , qui hazardoit beaucoup moins de cette maniere. Quoiqu'il en soit , il faut avoüer que la penetration de ce General s'étendoit si loin , & avec tant d'avantage sur tout ce qui se peut prévoir dans les évenemens , qu'il avoit préparé celui-cy d'une maniere que les Tlascalteques de l'armée , ni leur Republique , ni le pere même de Xicotencal , ne se plaignirent point de sa mort : car le General ayant découvert que cêt emporté s'oublioit , jusques à parler

mal de sa conduite, & à décrier l'entreprise contre Mexique entre ceux de sa Nation, il fit part de cette connoissance aux Senateurs de Tlascala, afin qu'ils le rapellassent, sous prétexte de l'employer ailleurs, ou qu'ils prissent des mesures pour corriger ce desordre par leur autorité. Le Senat, en présence du pere de Xicotencal, répondit : » Que suivant les » Statuts de la Republique, le crime de » soulever les armées contre leur General, » méritoit le dernier supplice ; & qu'ainsi » Cortez pouvoit proceder, s'il étoit neces- » saire, à toute rigueur contre leur Com- » mandant, ainsi qu'ils en useroient eux- » mêmes, s'il revenoit à Tlascala, non » seulement en sa personne, mais encore » en celle de leurs Sujets qui le suivroient. » On voit bien que cette permission mit le General en plein droit de punir Xicotencal, quoiqu'il fût encore quelques jours à souffrir son insolence, en tâchant de le reduire par les voyes de la douceur : mais on a toûjours plus de panchant à croire que sa mort arriva hors de Tezeuco, suivant la Relation de Bernard Diaz ; puisque Cortez étoit trop éclairé, pour ignorer la difference qui est entre la vûë d'une action qui donne de si terribles idées, & le recit du même fait aprés qu'il est arrivé : &

que c'est une maxime constante, que les plus fortes impressions que notre esprit reçoive, sont celles qui le frappent par les yeux; au lieu que le sens de l'oüie ne les reçoit jamais si fortemeut, ni avec la même vivacité.

CHAPITRE XX.

On met à l'eau les brigantins; & après avoir partagé l'Armée pour attaquer en même tems, par les chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance sur le Lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.

QUoique ces accidens eussent occupé une partie des soins du General, il n'avoit pas laissé de s'appliquer à tout ce qui étoit necessaire à son expedition. Les brigantins se trouvoient en état d'être mis à l'eau; ce qui fut fait heureusement, par l'industrie de Martin Lopez, qui donna ainsi la derniere main à cet ouvrage. On le commença par la celebration d'une Messe du Saint-Esprit, où Cortez communia, avec tous les Espagnols. Le Prêtre benit les corps des Vaisseaux, en leur donnant à chacun un nom, suivant l'usage de la

Marine ; & pendant qu'on les équipoit de voiles, de cordages & d'autres agrez, & qu'on en afinoit l'uſage, les Eſpagnols paſſerent en revûë ſous les armes. Il s'en trouva neuf cens, dont cent quatre-vingt quatorze étoient armez d'arquebuſes & d'arbalêtes, & les autres d'épées, de boucliers & de lances : quatre vingt-ſix Cavaliers, & dix-huit pieces d'artillerie, les trois plus groſſes de fer ; les quinze autres étoient des fauconneaux de bronze, avec la munition neceſſaire de poudre & de bales.

Cortez mit ſur chaque brigantin, vingt-cinq Eſpagnols ſous un Capitaine, douze Rameurs, ſix de chaque côté, & une piece d'artillerie. Les Capitaines furent Pierre de Barba, de Seville ; Garcias de Holguin, de Cazeres ; Jean Portillo, de Portillo ; Jean Rodriguez de Villefort, de Medellin ; Jean Jaramillo, de Sauveterre dans l'Eſtramadure ; Miguel Diaz d'Aux, Arragonnois ; François Rodriguez Margarino, de Merida ; Chriſtophle Flores, de Valence de Dom Juan ; Antoine de Caravajal, de Zamora ; Jerôme Ruis de la Motte, de Burgos ; Pierre Briones, de Salamanque ; Rodrigue Moreïon de Lobera, de Medina del Campo ; & Antoine Sotelo, de Zamora. Ils s'embarquerent auſſi-tôt chacun bien préparé à défendre

ſon vaiſſeau, & à ſecourir les autres.

L'attaque que l'on devoit faire par le Lac étant diſpoſée de cette ſorte, le General, ſuivant l'avis de tous ſes Officiers, reſolut de s'emparer en même tems, des trois principales chauſſées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, ſans s'attacher à celle de Suchimilco; afin d'éviter la déſunion de ſes troupes, & de les tenir en des poſtes où elles puſſent recevoir ſes ordres avec moins de difficulté. Ainſi il partagea ſon Armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma Gouverneur & Capitaine General de cette attaque. Alvarado conduiſoit avec ſoi cent cinquante Eſpagnols & trente Cavaliers, en trois Compagnies, ſous les Capitaines Georges d'Alvarado, Guitierez de Badayos, & André de Montaraz, ſoûtenus de trente mille Tlaſcalteques, & de deux pieces d'Artillerie. Le Meſtre de Camp Chriſtophle d'Olid eut la charge d'attaquer la chauſſée de Cuyoacan, avec cent ſoixante Eſpagnols en trois Compagnies, commandées par François Verdugo, André de Tapia, & François de Lugo, trente Cavaliers, deux pieces d'artillerie, & environ trente mille Indiens Alliez. Enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iz-

tacpalapa, ſuivi de cent cinquante Eſpagnols, ſous les Capitaines Loüis Marin, & Pierre d'Ircio, deux pieces, vingt-quatre Cavaliers, & toutes les troupes de Chalco, Guacocingo & Cholula, qui faiſoient plus de quarante mille hommes. En ce dénombrement des Indiens alliez qui ſervirent aux trois attaques, nous ſuivons le ſentiment de Herrera; parce que Bernard Diaz ne donne à chacun des trois Capitaines generaux que huit mille Tlaſcalteques, & repete ſouvent qu'ils cauſerent plus d'embarras, qu'ils ne rendirent de ſervice, ſans nous apprendre où on laiſſa tant de milliers de Soldats accourus de toutes parts au ſiege de Mexique; ſur quoy il montre à découvert la vanité qu'il avoit, d'attribuer toute la gloire de cette action aux Eſpagnols; ce qu'il fait, à notre avis, avec peu de reflexion, puiſqu'il rend incroyables les évenemens qu'il tâche d'exagerer, lorſque la verité ſeule leur tenoit lieu de toute ſorte d'ornemens.

Olid & Sandoval marcherent enſemble, pour ſe ſeparer à Tacuba, où ils allerent loger, ſans qu'on leur en diſputât l'entrée, tous les lieux contigus au Lac étant déja abandonnez; parce que leurs Habitans qui étoient en état de porter les armes, étoient allez pour défendre la Ville Capitale. Les

autres s'étoient retirez sur les montagnes avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. En cette Ville on eut avis que les Mexicains, avoient assemblé une armée considerable à demie lieuë de-là, à dessein de couvrir les aqueducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque. Guatimozin avoit pris cette précaution, sur la nouvelle qu'il avoit reçûë du mouvement des Espagnols; voulant conserver les canaux qui fournissoient toute l'eau douce que l'on employoit à Mexique.

Il y avoit sur cette digue deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creusez, soûtenus par un fort aqueduc de brique. Les ennemis avoient fait quelques tranchées sur les avenuës qui y conduisoient : mais les deux Capitaines sortirent de Tacuba avec la meilleure partie de leurs troupes; & quoiqu'ils trouvassent une resistance opiniâtre, ils chasserent enfin les Mexicains de leurs postes, & rompirent l'acqueduc & les tuyaux en deux ou trois endroits; ensorte que l'eau se partageant en divers ruisseaux, suivit sa pente naturelle, qui la conduisoit dans le Lac. Ainsi Olid & Sandoval donnerent le commencement au fameux siege de Mexique, en retranchant à cette Ville l'usage de ses fontaines, & poussant les assiegez à la fâcheuse necessité de

chercher de l'eau dans les ruiſſeaux qui deſcendoient des montagnes, & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite & à l'eſcorte de ces convois.

Après cette action, Olid alla prendre ſon poſte à Cuyoacan, & Cortez laiſſant à Sandoval le tems dont il avoit beſoin pour arriver à Iztacpalapa, ſe chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le Lac, afin d'avoir l'œil à tout, & de courir au ſecours quand il ſeroit neceſſaire. Il mena avec ſoi Dom Fernand Roy de Tezeuco, & le frere de ce Prince, nommé Suchiel, jeune homme plein d'eſprit & de feu, qui reçut le Baptême quelque tems après, avec le nom de Dom Charles, comme ſujet de l'Empereur. Le General laiſſa à Tezeuco une garniſon ſuffiſante à défendre cette place d'armes, & faire quelques courſes, afin d'aſſurer la communication des quartiers: & il s'embarqua, après avoir rangé ſur une même ligne les treize brigantins, parez de bannieres, de flammes & de gaillardets; cherchant par cet exterieur à donner du relief à ſes forces, & attirer la conſideration de l'ennemi par la nouveauté.

Le deſſein de Cortez étoit de s'approcher de Mexique, afin de s'y faire voir triomphant & maître abſolu ſur le Lac, & de ſe rabattre ſur Iztacpalapa, où l'entrepriſe

de Sandoval lui donnoit de l'inquietude ; parce que ce Capitaine n'avoit point de barques, ni d'autres bâtimens, pour se rendre maître des ruës du côté de la Ville fondées dans le Lac, qui servoit continuellement de retraite aux canots des Mexicains : mais comme les brigantins tournoient de ce côté-là, le General apperçut une petite Isle peu éloignée de Mexique, qui étoit comme un rocher élevé considerablement au dessus de l'eau. Le haut de ce rocher, occupé par un Château assez spacieux, étoit gardé par des Mexicains, sans autre dessein, que celui de provoquer les Espagnols par des injures & des menaces, d'un poste qui leur paroissoit hors du risque d'être insulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de souffrir cette insolence à la vûë de Mexique, dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une infinité de gens, accourus pour observer les premiers exploits de la flotte. Les Capitaines se trouverent de l'avis du General, qui fit approcher des bords de l'Isle, où il mit pied à terre, avec cent cinquante Espagnols, qu'il partagea en deux ou trois sentiers qui conduisoient sur la hauteur. Ils monterent en combattant, avec beaucoup de fatigue ; parce que le nombre des ennemis étoit grand, & qu'ils se défen-

doient en braves gens, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'esperance de conserver toute la hauteur, ils se retirerent au Château, où ils ne pouvoient manier leurs armes, tant ils étoient pressez, & où il en perit beaucoup, quoiqu'on fît quartier à la plus grande partie; les Espagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le sang de ces miserables qui se rendoient à eux, méprisant d'ailleurs l'embarras des prisonniers, qui leur étoit à charge.

Après ce petit retardement employé à châtier ces Mexicains, les Espagnols revinrent aux brigantins; & on se disposoit à mettre le cap sur la route d'Iztacpalapa, lorsqu'un nouvel incident fit prendre d'autres mesures. On vit sortir de Mexique quelques canots qui s'avançoient sur le lac, & dont le nombre s'augmentoit à tous momens. Ceux qui parurent les premiers aloient bien à cinq cens, qui s'approchoient en voguant lentement, afin d'attendre les autres; & en peu de tems, ceux qui sortirent de la Ville & ceux qui se joignirent à cette flotte de tous les lieux voisins, firent un si grand nombre qu'à les compter par rapport à l'espace qu'ils occupoient, ils devoient être plus de quatre mille: & le spectacle formé par ce grand nombre de vaisseaux, relevé par le mouvement des

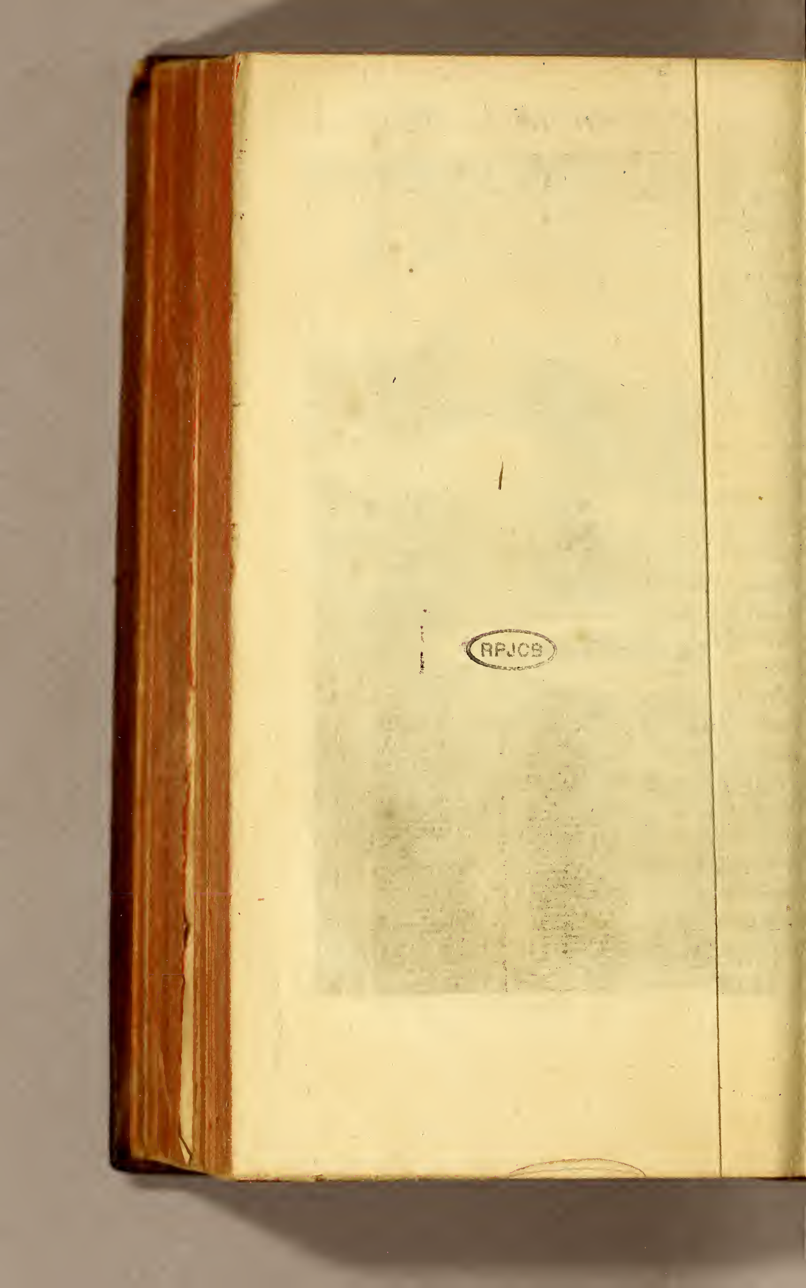
plumes & l'éclat des armes des Soldats, avoit quelque chose de beau, & en même-tems de terrible aux Espagnols qui voyoient ce lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ses brigantins en forme de demi-lune, afin de faire un plus grand front à l'ennemi, & de combattre avec plus de liberté. Il se confioit en la valeur de ses Soldats & en la force de ses bâtimens, dont un seul pouvoit faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette assûrance, le General s'avança contre les canots des Mexicains afin de leur faire connoître qu'il ne refusoit pas la bataille; & lorsqu'il s'en vit à quelque distance, il fit cesser de voguer, afin de donner aux Rameurs ces momens de respiration, pour entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis; le calme qu'il faisoit ce jour-là, laissant toute l'étendue à la force de leurs bras. Les Mexicains poussez peut-être par un même motif, firent la même manœuvre : cependant la divine Providence, qui s'étoit si souvent déclarée en faveur des Espagnols, fit en ce moment lever un vent de terre, qui prenant les brigantins en poupe, leur donna toute l'impression necessaire à se laisser tomber sur cette épaisse foule de canots. L

Combat des Brigantins de Cortez contre les Canots des Mexiquains

Tom. 2. Page 494





coups des pieces tirées à propos d'une juste distance, commencerent le fracas que les brigantins à voiles & à rames augmenterent, en écrasant tout ce qui se trouva devant eux. Les Arquebusiers & les Arbalêtriers tiroient cependant, sans perdre un seul coup; le vent même combattoit pour nous, en aveuglant les ennemis par la fumée, & les obligeant à tourner, afin de s'en défendre. Enfin les brigantins mêmes avoient part à l'action : ils fracassoient en pieces les canots des Mexicains, ou ils les couloient à fond, sans craindre leur choc, à cause de leur foiblesse. Les Nobles Mexicains qui remplissoient les cinq cens canots de l'avant-garde, soûtinrent néanmoins le combat avec beaucoup de valeur : Tout le reste ne fut qu'un désordre & une confusion si horrible, qu'ils se renversoient les uns les autres, en fuyant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leur Soldats; & leur flotte fut rompuë & défaite si entierement, que les brigantins en suivirent les miserables débris, jusques à les pousser à coups d'artillerie, sur les quais de la Ville de Mexique.

Cette victoire fut d'une extrême consequence, à cause de la reputation d'insoûtenables, que les brigantins s'acquirent en cette occasion, & qui répandit les influen-

ces sur toutes les autres. Elle abbattit encore le courage des Mexicains, en les privant de cette partie de leurs forces qui consistoit en l'adresse & en l'agilité du maniment de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinoit, elle étoit peu considerable, à l'égard de la quantité qui leur restoit ; mais le regret de voir qu'ils n'étoient plus d'aucun usage, & qu'ils ne pouvoient soutenir un choc aussi violent que celui des brigantins. Ainsi les Espagnols devinrent les maîtres de la navigation : & Cortez s'avança jusques aux murs de la Ville, où il fit tirer quelques coups de canon, moins pour endommager les ennemis, que pour leur donner avis de son triomphe. Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de Peuple qui occupoit les tours & les terrasses de la Ville, pour voir le succès du combat ; & le plaisir d'avoir frappé leurs yeux par la vûë de leur perte, lui fit paroître ce nombre, quoiqu'il fût trop grand pour des troupes ennemies, trop petit neanmoins pour des témoins de sa victoire : Complaisance ordinaire aux vainqueurs, qui touche quelquefois les plus moderez, soit comme un ornement de leur triomphe, ou comme une suite de leur bonheur.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Cortez va reconnoître les postes de son Armée sur les trois chaussées, & trouve par tout que le secours des brigantins étoit nécessaire. Il en laisse quatre a Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado, & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.

LE General choisit un poste auprès de Tezeuco, où il pût passer la nuit, & laisser reposer ses troupes en sûreté. Au point du jour, comme les brigantins se disposoient à prendre la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros considerable de canots, qui ramoient en diligence vers Cuyoacan; ce qui fit prendre la resolution de porter du secours à l'endroit où le peril pressoit. On ne put attraper la flotte des ennemis: mais on arriva peu de tems aprés, lorsqu'Olid se trouvoit engagé sur la digue, & reduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendoient, & des deux côtez contre les canots qui étoient arrivez; ensorte qu'il se voyoit obligé à faire une retraite, & à perdre le terrein qu'il avoit gagné.

La necessité avoit enseigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit apprendre pour la défense de leurs chaussées. Ils avoient levé jusques à la Ville tous les ponts aux endroits où elles étoient coupées, & par où les courants du grand Lac perdoient leur force, en s'écoulant dans l'autre. Ils tenoient des claies ou des planches prêtes des deux côtez, afin de passer à la file par dessus, pour aller à la charge; & ils avoient élevé des tranchées derriere ces fossez pleins d'eau à dessein d'empêcher les approches. C'est ainsi qu'il avoient fortifié les trois chaussées en plusieurs endroits, où ils craignoient l'insulte des Espagnols; & on fut obligé à prendre par tout les mêmes mesures pour surmonter ces difficultez. Les Arquebusiers & les Arbalêtriers tiroient à ceux qui paroissoient au haut de la tranchée, durant qu'on faisoit passer de main en main des facines pour combler le fossé, après quoi on faisoit avancer une piece d'artillerie, qui en deux ou trois volées ouvroit le passage, & les débris de la premiere fortification servoient à remplir les fossez de la suivante.

Olid s'étoit rendu maître du premier lorsque les canots des Mexicains arriverent; mais quand ils découvrirent les bri

gantins, ceux qui étoient de ce côté du lac, firent force de rames pour fuïr ; & ils perdirent seulement ceux qui se trouverent à la portée du canon : mais comme les ennemis, qui croyoient être en sûreté de l'autre côté de la digue, combattoient encore, le General fit ouvrir le fossé qui étoit derriere l'arriere-garde d'Olid ; en sorte que trois ou quatre brigantins ayant passé, tous ces canots prirent la fuite : & les ennemis qui défendoient la tranchée opposée de front aux Espagnols, se voyant exposez aux batteries en tête & par les flancs, par terre & par eau, se retirerent en désordre au dernier rempart proche de la Ville.

Les troupes prirent quelque repos durant la nuit, sans abandonner ce qu'elles avoient gagné sur la chaussée, & au jour on continua la marche sans aucun obstacle jusques au dernier pont, qui donnoit un passage dans Mexique. On le trouva fortifié de remparts plus hauts & plus épais ; & toutes les ruës que l'on découvroit étoient coupées de tranchées, garnies d'un si grand nombre de gens armez, qu'on vit bien le risque que l'on alloit courir à cette attaque : mais comme Cortez se trouvoit engagé avant que d'avoir envisagé le peril, il crut qu'il exposeroit son honneur, en se

retirant ſans donner quelque atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des brigantins fit donc une décharge, & un cruel carnage de ces miſerables, qui étoient accourus en foule aux avenuës des ruës. Cependant Olid travailloit à combler le foſſé, & à rompre les fortifications de la chauſſée; ce qui étant fait, il chargea ceux qui les défendoient, avec les Eſpagnols qui étoient à l'avant-garde, & gagna aſſez de terrein pour donner lieu aux Alliez qui combattoient ſous lui, de ſe mettre en bataille en terre-ferme. Les troupes de Mexique accoururent en même tems au ſecours de leurs gens, & firent de tous côtez une furieuſe reſiſtance: neanmoins elles lâchoient le pied inſenſiblement, lorſque Cortez, qui ne put ſouffrir la lenteur de leur retraite, ſauta à terre avec trente Soldats Eſpagnols, & échauffa ſi fort le combat par ſa préſence, que les Mexicains tournerent le dos, & le General ſe rendit maître de la principale ruë de Mexique; ceux même qui occupoient les terraſſes & les balcons ayant pris la fuite.

On retomba bien-tôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étoient jettez en fuyant dans un Temple peu éloigné de l'entrée; les tours, les degrez, le haut & le bas de ce Temple étoient ſi couverts de Sol-

dats, que toute la maſſe paroiſſoit une montagne de plumes & d'armes entaſſées. Ils defioient les Eſpagnols par des cris auſſi fermes, que s'ils n'avoient jamais fait autre choſe que de les battre en toutes rencontres. Cortez indigné de voir tant d'orguëil ſuivre de ſi près tant de lâcheté, fit amener trois ou quatre pieces des brigantins, dont le premier fracas fit voir aux Mexicains, qu'ils menaçoient mal-à-propos, & bien-tôt après il fallut changer de mire, pour tirer contre ceux qui fuyoient à toutes jambes vers le centre de la Ville. Ainſi tout ce quartier demeura libre; parce que ceux qui combattoient des terraſſes & des balcons, ſuivirent la fuite des autres; & l'Armée s'avançant s'empara du Temple ſans reſiſtance.

Les Mexicains firent ce jour-là une grande perte: on jetta toutes les Idoles au feu, dont les flâmes éclairerent la victoire des Eſpagnols. Le General très-ſatisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voyant que ce Temple étoit un poſte fort avantageux, reſolut non ſeulement d'y paſſer la nuit avec ſes troupes, mais encore de le mettre en défenſe pour le garder, afin de reſſerrer les ennemis, & d'avancer l'attaque de Cuyoacan. Il communiqua à ſes Capitaines ſon deſſein, & les raiſons que le

premier mouvement de son inclination lui fournissoit : mais ils lui representerent tout d'une voix, que comme on ne sçavoit pas le progrès que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait à leurs attaques, ce seroit une témerité de s'exposer à perdre le passage des chaussées, & en même tems l'esperance des vivres & des munitions, dont on avoit besoin pour conserver les troupes. Que leur conduite ne devoit pas être confiée aux brigantins, puisqu'ils ne pouvoient approcher des quais du quartier où ils se trouvoient alors : qu'ainsi ils seroient obligez à débarquer les vivres & les munitions, à une distance où on ne pourroit les recevoir ni les transporter sans donner une bataille à chaque débarquement. Que les corps de l'Armée devoient marcher d'un même pas en leurs attaques, afin de diviser les forces des ennemis, & se donner la main jusques à ce qu'ils prissent ensemble leurs quartiers dans la Ville. Enfin que les resolutions prises du consentement de tous les Officiers sur la conduite de ce siege, ne devoient point s'alterer sans une mûre consideration, & qu'il ne falloit point entrer de gayeté de cœur en cet engagement, sans autre raison que celle de donner une vaine reputation à la victoire qu'ils venoient de remporter : d'autant plus que les con-

ſequences que l'on tire d'un heureux ſuccès, ne ſont pas toujours bien fondées; puiſqu'à la maniere des flatteries, elles trompent ſouvent la prudence, en réjoüiſſant l'imagination. Cortez vit bien que ce conſeil étoit le plus ſage ; & une de ſes meilleures qualitez étoit de ſe degager auſſi aiſement de l'amour qu'on a pour ſes opinions, qu'il embraſſoit avec plaiſir le parti de la raiſon. Il ſe retira donc le jour ſuivant à Cuyoacan, eſcorté des brigantins, qui ôterent aux ennemis la hardieſſe de venir l'inquieter en ſa marche.

Le General paſſa le même jour à Iztacpalapa, où il trouva Sandoval reduit à la derniere extrémité. Ce Capitaine s'étoit emparé de ce côté de la Ville qui étoit ſur la digue, & avoit logé les troupes, après s'être fortifié comme il avoit pû. Cependant ſes ennemis, retirez dans une maiſon ſur le lac, lui livroient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avoit fait un grand fracas ſur ceux qui s'approchoient : il avoit ruiné quelques maiſons, & répouſſé deux ou trois attaques que les Mexicains avoient faites par la digue. Ce jour-là les ennemis ayant abandonné une grande maiſon qui n'étoit pas éloignée de la chauſſée, il reſolut de s'en ſaiſir, à deſſein d'élargir ſon quartier, & d'en écar-

ter les ennemis. Il fit jetter plusieurs facines dans l'eau, afin de rendre le passage plus aisé; & il s'engagea dans la maison avec une partie des Espagnols : mais à peine fut-il dedans, que plusieurs canots qui étoient en embuscade, 'avancerent & jetterent à l'eau des troupes de nageurs, qui en écartant les facines, couperent à Sandoval le chemin de sa retraite. Ainsi ils le tenoient assiegé de tous côtez, & tiroient sur ses gens, de dessus les balcons & les terrasses des maisons voisines.

Il étoit en cet embarras, lorsque le General arrivant, découvrit de loin cette quantité de canots qui occupoient les ruës sur le Lac du côté de Mexique. Il fit ramer à toute force, & joüer son artillerie avec tant d'effet, que le débris que les boulets causerent, joint à la terreur qu'ils avoient des brigantins, obligerent les Mexicains à fuïr avec tant d'empressement pour gagner le chemin du Lac par les ruës écartées, & en si grand désordre, que ceux qui se trouvoient sur les terrasses, sautant dans les canots, en firent enfoncer plusieurs; & les autres vinrent donner à travers les brigantins, & tomber par une fuite aveugle dans le peril qu'ils vouloient éviter. Les ennemis fient en cette occasion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affoi-

blissement

bliſſement de leurs forces ; & comme on reconnoiſſoit cette partie de la Ville qu'ils avoient occupée, on fit encore pluſieurs priſonniers, & on trouva quelque butin, qui ſervit au moins à réjoüir les Soldats, s'il ne les enrichit. La vûë des difficultez que Sandoval avoit rencontrées à la priſe d'Iztacpalapa, fit connoître au General qu'il étoit impoſſible de faire agir les troupes que ce Capitaine commandoit, ni de ſe ſervir de la chauſſée, ſans ruïner entierement cette retraite des canots de Mexique, en jettant la moitié de la Ville dans l'eau : mais comme le retardement étoit dangereux en l'état où les autres attaques ſe trouvoient, Cortez prit la reſolution d'abandonner ce poſte, & de faire paſſer Sandoval avec ſes troupes à celui de Tepeaquilla, où il y avoit une autre chauſſée plus étroite, & ainſi moins commode pour les attaques, mais plus avantageuſe au deſſein de retrancher aux Mexicains les vivres, dont ils commençoient à manquer, & qu'ils recevoient par ce paſſage. On executa auſſi-tôt cette reſolution ; & Sandoval alla par terre, eſcorté des brigantins, qui rangeoient le bord du Lac, juſques à ce qu'il ſe fût ſaiſi de ce nouveau poſte, & qu'il y eût logé ſes troupes ſans reſiſtance, parce qu'il étoit abandonué ; après

quoi Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avoit trouvé cette Ville deserte, & ce fut une victoire de moins pour lui en commençant son attaque. Il l'avoit poussée avec divers succès, en battant des remparts, & en comblant des fossez de la même maniere que Christophle d'Olid avoit conduit la sienne ; mais quoiqu'Alvarado eût remporté de grands avantages sur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre, & qu'il se fût avancé jusques à mettre le feu à quelques maisons de Mexique, il y avoit perdu huit Espagnols lorsque Cortez arriva, & cette perte mêla quelques regrets entre les applaudissemens que l'on donna à sa valeur.

Le General s'apperçut alors, que les mesures qu'il avoit prises ne répondoient pas au projet qu'il s'étoit formé ; parce que ce siege se reduisoit par ces attaques & ces retraites à une espece de guerre, qui consumoit le tems & exposoit les hommes sans aucun profit, & à de simples actes d'hostilité qui ne meritoient pas le nom de veritables avantages. La voye des chaussées avoit de grandes difficultez, à cause des remparts & des fossez, où les Mexicains relevoient tous les jours de nouvelles fortifications, & de la persecution continuelle de leurs canots, qui venoient toujours

en grand nombre charger aux endroits que les brigantins venoient de quitter ; ce qui demandoit d'autres meſures pour venir à bout de ſon entrepriſe.

Il fit donc ceſſer les attaques juſques à nouvel ordre ; & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots ſuffiſant à le rendre maître du Lac. Pour cet effet il envoya des officiers de confiance, afin d'aſſembler tous les canots qui étoient en reſerve aux Villes & Bourgs de ſes Alliez, deſquels, & de ceux qu'on fit à Tezeuco & à Chalco, il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois diviſions : & après les avoir remplis d'Indiens alliez & propres à ce manége, il nomma des Capitaines de leur Nation, qui en commandoient chacun une eſcadre, ſoutenus des brigantins, dont avec ce nouveau renfort il en donna quatre à Sandoval, autant à Alvarado ; & pour ſa perſonne, il alla ſe joindre avec les cinq autres qui reſtoient, au Meſtre de Camp Chriſtophle d'Olid.

Dès ce moment on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité, parce que les inſultes des ennemis ceſſerent ; le General ayant ordonné que les canots joints aux brigantins, fiſſent la ronde ſur le Lac & couruſſent inceſſamment au long des di-

gues, afin d'empêcher les ſorties des Mexicains. Par ce moyen, on prit à diverſes fois pluſieurs bâtimens, qui tâchoient de paſſer avec des vivres & des barils d'eau ; & on eut connoiſſance de la neceſſité où la Ville étoit reduite. Olid s'avança juſques à ruiner les maiſons des Fauxbourgs de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrès, chacun à ſon attaque ; & les heureux ſuccès de ces expeditions changerent entierement la face des affaires. L'Armée conçut de nouvelles eſperances ; & les ſimples Soldats mêmes contribuoient à la facilité de l'entrepriſe, entrant dans les occaſions avec une eſpece de confiance & de gayeté qui reſſemble à la valeur, & qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'eſperance de la victoire, parce qu'ils ont eu le bonheur de ſe trouver quelquefois avec les vainqueurs.

CHAPITRE XXII.

Les Mexicains mettent en usage divers stratagêmes pour leur defense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est battu dans une occasion considerable, & poussé jusques à Cuyoacan.

LA diligence & l'industrie que les Mexicains employerent à défendre leur Ville, ne sont pas seulement remarquables, mais encore, en quelques circonstances, dignes d'admiration. Il est vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces Peuples, élevez dans l'exercice des armes, qui étoient l'unique voye pout parvenir aux grandes dignitez ; mais en cette occasion ils passerent de la vaillance aux reflexions militaires ; parce qu'ils avoient besoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes & la conduite à la guerre étoient éloignées de tout ce qui se pratiquoit en ce Païs-là.

Ils tirerent même quelques coups assez juste pour s'acquerir la reputation d'esprits éclairez au-delà du commun. On a rapporté l'adresse dont ils avoient usé à fortifier leurs digues : celles qu'ils mirent depuis en

uſage, n'étoit pas moindre, lorſqu'ils envoyerent par de long détours, des canots chargez de pionniers, afin de nétoyer les foſſez que les Eſpagnols avoient comblez, & tomber ſur eux avec toutes leurs forces, quand ils étoient obligez de ſe retirer. Ce ſtratagême fit perdre quelques Soldats aux premieres entrées : & le tems en apprit encore un plus rafiné aux ennemis, puiſque contre leurs coutumes mêmes, ils s'aviſerent de faire leurs ſorties durant la nuit, dans le ſeul deſſein de tenir nos troupes en inquiétude, & de les fatiguer en les privant du ſommeil, afin de les attaquer en cet état avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paroître leur eſprit & leur habileté, que ce qu'ils imaginerent contre les brigantins, dont ils tâcherent de ruiner les forces trop puiſſantes pour eux, en les déſuniſſant. Pour cet effet, ils conſtruiſirent trente grandes barques, pareilles à celles que l'on nomme *Pirogues*, mais bien plus vaſtes, & renforcées de groſſes planches en maniere de paveſades, afin de combattre à couvert derriere cette eſpece de rempart. Ils ſortirent durant la nuit avec cette flotte, pour aller ſe poſter en certains endroits couverts de roſeaux que le lac produiſoit, ſi hauts & ſi épais, qu'ils formoient comme une eſpece de forêt im-

penetrable à la vûë. Leur deſſein étoit de provoquer les brigantins, dont il y en avoit toujours deux qui alloient ſucceſſivement en courſe ; afin d'empêcher les ſecours qui entroient dans la Ville, & de les attirer dans cette forêt de roſeaux. Ils avoient préparé trois ou quatre canots chargez de vivres, pour ſervir d'amorce aux brigantins, & un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncerent à fleur d'eau ; afin que le choc mît en pieces nos vaiſſeaux, ou au moins en un ſi grand embarras, qu'il leur fût aiſé de les aborder. La diſpoſition de ce ſtratagême fait aſſez connoître que les Mexicains ſçavoient raiſonner juſte, tant ſur les moyens de ſe défendre, que ſur ceux d'offenſer leurs ennemis, & qu'ils avoient l'eſprit aſſez éclairé, pour donner dans ces rafinemens qui rendent les hommes ingenieux à la deſtruction de leurs ſemblables, & qui ſervent comme de principes à cette ſcience, ou plûtôt à ces maximes ſi peu raiſonnables, dont neanmoins on a compoſé ce qu'on appelle Raiſon de la guerre.

Le jour ſuivant, deux des quatre brigantins qui ſervoient à l'attaque de Sandoval, allerent en courſe de ce côté-là commandez par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les

ennemis les eurent découverts, ils poussérent à l'eau leurs canots par un autre endroit; afin qu'après avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuïr, & qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut executé si à propos, que les deux brigantins s'élançant à force de rames sur cette prise, allerent donner à travers des pieux, où ils s'embarrasserent tellement, qu'ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer.

En même tems les pirogues des ennemis sortirent, & vinrent à la charge avec une resolution désesperée. Les Espagnols se virent alors en un très-grand peril : mais leur courage faisant les derniers efforts, ils soutinrent le combat, afin d'occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs, qui à force de bras & de haches, couperent ou écarterent les pieux qui retenoient les brigantins. Ils eurent ainsi la liberté de se manier, & de faire joüer leur artillerie à travers la plus grande partie des pirogues; poursuivant après cela à coups de canon celles qui se sauvoient. Ainsi les Mexicains furent assez punis de leur ruse; mais les brigantins sortirent de cette occasion fort maltraitez, & plusieurs Espagnols blessez. Le Capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat, après avoir contribué plus qu'au-

cun autre à la victoire, par sa valeur & son activité. Pierre de Barba y reçut aussi quelques blessures, dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut sensiblement affligé de la perte de ces deux Officiers, particulierement de Barba, se voyant privé d'un ami également sûr dans les disgraces & dans les prosperitez, & d'un Soldat brave sans emportement, & sage sans foiblesse.

Le General ne fut pas long-tems sans trouver une occasion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains aïant reparé leurs pirogues, & même augmenté le nombre, se cacherent encore au même endroit, fortifié de nouveau; croyant fort temerairement, qu'on donneroit dans le même piege, sans qu'ils lui donnassent une autre couleur. Cortez fut heureusement averti de ce mouvement de l'ennemi; & comme il cherchoit à hâter, autant qu'il se pourroit, la vengeance de sa perte, il envoya six brigantins à la file, se mettre en embuscade dans un autre endroit couvert de roseaux, qui n'étoit pas éloigné des ennemis. Il ordonna, sur le modele de leur stratagême, qu'un brigantin sortît à la pointe du jour, & qu'après avoir témoigné par differentes courses, qu'il cherchoit des canots qui portoient les vivres, il s'approchât des piro-

gues ennemies, autant qu'il seroit necessaire pour feindre qu'il les avoit découvertes, & pour tourner en diligence, en les appellant par sa fuite, au lieu de la contre-embuscade. La chose réüssit comme il l'avoit imaginée. Les Mexicains dans leurs pirogues pousserent vivement le brigantin qui fuyoit, celebrant sa prise, qu'ils croyoient assurée, par de grands cris de joye, & avec une ardeur incroyable. Lorsqu'ils furent à une distance convenable, les autres brigantins s'avancerent pour les recevoir, & les saluerent de leur Artillerie si cruellement, que la premiere décharge emporta la plus grande partie des pirogues; laissant un si grand étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les défendoient eussent pris aucun parti, ils perirent presque tous, avec leurs bâtimens, à la seconde décharge. Ainsi le General ne vengea pas seulement la mort de Barba & de Portillo, mais il eut encore l'avantage de ruiner absolument la flotte des ennemis; reconnoissant qu'il avoit appris des Mexicains la méthode de dresser des embuscades sur l'eau, mais avec une grande satisfaction d'avoir sçu les copier si parfaitement pour les bien battre.

On recvoit en ce tems-là plusieurs avis de ce qui se passoit dans Mexique, par le

moyen des prisonniers que l'on faisoit aux attaques: & le General sçachant que la faim & la soif commençoient à tourmenter les assiegez, & excitoient plusieurs bruits parmi la populace, & diverses opinions dans l'esprit des Soldats, il donna tous ses soins à leur couper de toutes parts le passage des vivres; & afin d'autoriser encore davantage la justice de ses armes, il envoya deux ou trois Nobles choisis entre les prisonniers, à Guatimozin, pour lui dire: » Qu'il l'invitoit à faire la paix, en lui « offrant des partis avantageux, qui étoient « de lui laisser son Empire & toute sa gran- « deur, pourvû seulement qu'il s'obligeât « à reconnoître la Souveraineté de l'Em- « pereur des Espagnols, dont le droit étoit « appuyé entre les Mexicains, par la tradi- « tion de leurs Ancêtres, & par le consen- « tement de tous les siecles. » C'est en substance ce que Cortez proposa, & qu'il repeta plus d'une fois; parce qu'il avoit un extrême regret de se voir forcé à détruire une Ville si belle & si opulente, qu'il regardoit déja comme un riche ornement de la Couronne de son Prince.

Guatimozin reçut cette proposition avec moins d'orguëil qu'il n'en témoignoit ordinairement, ainsi que d'autres prisonniers le rapporterent quelque tems après. Il as-

sembla le Conseil de ses Officiers & de ses Ministres, avec les Sacrificateurs, qui avoient la premiere voix, dans les délibérations sur les affaires publiques. Il fonda sa proposition sur l'état miserable où la Ville se trouvoit reduite, la perte des meilleurs Soldats, & les plaintes du peuple sur la misere qu'ils commençoient à endurer, & la destruction de leurs maisons. Il conclut en demandant leur conseil, & témoignant l'inclination qu'il avoit à la paix, afin d'emporter leurs sentimens par flatterie, ou par respect. Cela lui réüssit si bien, que tous les Officiers & les Ministres conclurent à recevoir les propositions de paix, à écouter le parti qu'on lui offroit, & à se ménager du tems pour en examiner ce qui conviendroit le plus aux interêts de l'Etat

Les seuls Sacrificateurs s'opposerent au traité de paix, avec une opiniâtreté invincible, en feignant quelque réponse de leurs Idoles, qui les assûroient de la victoire : l'imposture de ces faux Dieux passant peut-être pour une verité dans l'esprit de leurs Ministres ; parce que le Demon étoit alors fort intrigué, & soufloit aux oreilles de ces miserables, des sentimens qu'il ne pouvoit inspirer au cœur de leurs Soldats. Quoiqu'il en soit, leurs remontrances, ar-

mées du zéle de la Religion, & de cette liberté qui se couvre du voile de devotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du Conseil revinrent à leur avis : & quoique Guatimozin en eût dans le cœur un sujet de déplaisir, parce qu'il y sentoit déja quelques présages de sa ruine, il conclut neanmoins à continuer la guerre; déclarant à ses Ministres, qu'il feroit mourir le premier qui seroit assez hardi pour parler encore de la paix, quelque misere que l'on souffrît dans la Ville; sans en excepter les Sacrificateurs mêmes, qui devoient soûtenir plus constamment que les autres, le sentiment de leurs Oracles.

Cortez ayant sçû cette resolution, entreprit d'attaquer Mexique par les trois chaussées en même-tems, à dessein de porter le fer & le feu jusques dans le cœur de cette ville : & après avoir envoyé ses ordres aux Commandans des deux attaques de Tacuba & de Tepeaquilla, & marqué une heure précise, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des troupes & de Christophle d'Olid. Les ennemis avoient ouvert les fossez, & élevé des remparts à leur maniere ordinaire; mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aisément les fortifications au même tems qu'on combloit les fossez. Ainsi l'Armée passa sans aucun

obstacle considerable. On trouva neanmoins une difficulté d'une autre espece, au dernier pont qui touchoit au quai de la Ville. Ils avoient taillé une partie de la chaussée de soixante pieds de longueur, & fait renfler l'eau du long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce fossé. Son bord du côté de la Ville étoit fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de grosses planches bien jointes & bien chevillées, avec de bonnes traverses. Les troupes qui défendoient ce rempart étoient presque innombrables. Cependant les premiers coups de canon briserent cette machine; & les ennemis, dont plusieurs furent tuez par les pieces du débris, se voyant découverts & exposez à l'Artillerie, se retirerent dans la Ville, sans tourner le visage, & aussi sans cesser de menacer. L'abord du quai demeura libre; & le General voulant gagner du temps, commanda d'abord les Soldats Espagnols pour s'en saisir, en se servant de la commodité des brigantins & des canots des Alliez, qui les porterent à terre. Les Alliez & la Cavalerie passerent par la même voye, avec trois pieces d'Artillerie, qui parurent suffisantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montroient encore derriere les tranchées coupées à travers les ruës, le General or-

donna au Tresorier Julien Alderete de demeurer, afin de faire combler & de garder le fossé, & aux brigantins de s'approcher des quais, afin de faire le plus de mal qu'ils pourroient aux ennemis. L'escarmouche commença aussi-tôt; & Alderette entendant le bruit de ce combat, & voyant le progrez des Espagnols, apprehenda que l'emploi de faire combler un fossé, lorsque ses Compagnons étoient aux mains, ne fût trop bas, & indigne de ses soins. Il se laissa donc emporter indiscretement à l'occasion, laissant cette fonction à un autre, qui ne sçut l'executer, ou ne voulut point se charger d'un emploi subdelegué, & decrié par celui-là même qui le lui commettoit. Ainsi toute la troupe qu'il commandoit le suivit au combat; & ce fossé qu'on n'avoit sçû passer en entrant demeura abandonné.

Les Mexicains soutinrent vaillamment les premieres attaques. On gagna leurs tranchées, mais avec beaucoup de peine & de sang répandu, & le danger fut encore plus grand, quand on eut passé les maisons ruinées aux autres entrées, & qu'on eut à se défendre des traits qui pleuvoient des terrasses & des fenêtres. Lorsque la fureur des combattans étoit au plus haut point, on sentit les ennemis molir

tout d'un coup; & cela parut venir de quelque nouvel ordre, car ils abandonnerent le terrein avec précipitation, & selon les presomptions verifiées ensuite, Guatimozin étoit l'auteur de cette nouveauté. Il avoit appris que le grand fossé étoit abandonné, & sur cet avis il avoit envoyé ordre à ses Capitaines de conserver leurs troupes, afin de charger les Espagnols lorsqu'ils se retireroient. Le General entra en soupçon de ce mouvement; & parce qu'il ne se voyoit que le temps necessaire pour retourner à son quartier, il commença sa retraite, après avoir fait abattre & brûler quelques maisons, afin qu'on ne s'en servît pas à la premiere entrée, pour accabler d'en haut les assaillans.

Les troupes avoient fait à peine la premiere démarche, que les oreilles furent frappées par le son terrible & melancolique d'un instrument qu'ils appelloient la Trompette sacrée, parce qu'il n'étoit permis de le sonner qu'aux seuls Sacrificateurs quand ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des Soldats de la part de leurs Dieux. Le son de l'instrument étoit brusque, & composé de tons lamentables en maniere de chanson, qui inspiroit à ces Barbares une nouvelle ferocité, en consacrant le mépris de la vie par un motif de Religion.

Religion. Dès ce moment, le bruit insupportable de leurs cris commença ; & à la sortie de la Ville, une multitude effroyable de Soldats déterminez, & choisis exprès pour cette action, vint tomber sur l'arriere-garde où les Espagnols étoient.

Les Arquebusiers soutenus des Arbalêtriers, leur firent tête ; & Cortez suivi des Cavaliers, les repoussa ; mais ayant appris la difficulté du fossé qui empêchoit la retraite, il voulut former des bataillons, sans le pouvoir faire, parce que les troupes des Alliez, qui avoient ordre de se retirer, & qui donnerent les premieres dans l'ouverture, s'y étoient jettées confusément, en sorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obeït pas.

Plusieurs passoient à la chaussée sur les brigantins, & sur les canots. Il y en avoit encore davantage qui se jetterent à l'eau, où ils trouvoient des troupes de Mexicains excellens nageurs, qui les perçoient à coups de dards, ou qui les étouffoient dans le lac. Cortez demeura le dernier à soûtenir l'effort des ennemis, avec quelques Cavaliers; & son cheval étant tué à coups de fleches, le Capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le sien au General, si malheureusement, qu'il fut accablé & fait prisonnier, sans qu'on pût le sauver. Enfin

Cortez se retira vers les brigantins, sur lesquels il revint à son quartier, blessé & presqu'en déroute, sans pouvoir se consoler par le carnage qu'on avoit fait ce jour-là des Mexicains. Ils enleverent plus de quarante Espagnols vivans, pour les sacrifier à leurs Idoles. On perdit une piece d'artillerie, & plus de mille Tlascalteques. Enfin, à peine revint-il un Espagnol qui ne fût ou blessé, ou maltraité. Veritablement cette perte fut très-grande. Cortez en penetroit toutes les suites, & faisoit là dessus de tristes reflexions; mais les sentimens de son cœur n'alloient point jusques à son visage, de crainte de marquer trop le desastre de cet évenement cruel, mais inévitable tribut que ceux qui commandent les Armées payent à l'éclat de leur dignité, en chassant la douleur au fond de l'ame, pour ne laisser paroître à l'exterieur qu'une grande tranquillité.



CHAPITRE XXIII.

Les Mexicains celebrent leur victoire par le ſacrifice des Eſpagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliez, dont pluſieurs deſertent de l'Armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre, & on prend la reſolution de ſe poſter dans la Ville même.

SAndoval & Alvarado entrerent en même temps dans la Ville, & trouverent par tout une égale reſiſtance, avec peu de difference au ſuccez de leurs attaques. Ils forcerent des paſſages, ils comblerent des foſſez, percerent juſques dans les ruës, où ils ruinerent des maiſons, & ſouffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Neanmoins comme ils n'eſſuyerent pas le cruel contre-tems que le General trouva en ſon chemin, leur perte fut moindre, quoiqu'ils euſſent trouvé à redire vingt Eſpagnols aux deux attaques; & c'eſt ſur ce nombre qu'on a compté, lorſqu'on a dit que Cortez perdit ſoixante Eſpagnols à celle de Cuyoacan.

Le Treſorier Julien d'Alderete reconnut ſa faute, à la vûë de la perte que ſa deſobeïſ-

ſance avoit cauſée. Il ſe preſenta au General, avec toutes les marques d'une profonde douleur, offrant de payer de ſa tête le crime qu'il avoit commis. Cortez lui fit une très-ſevere reprimande, & ne le punit point autrement, parce qu'il ne trouvoit pas le tems propre à décourager ſes Soldats par le châtiment que cet Officier meritoit. Il fallut alors par neceſſité ſuſpendre les attaques ; & l'on ſe reduiſit à ſerrer la Place de plus prés, & à empêcher le paſſage des vivres durant qu'on s'appliquoit à panſer les bleſſez, dont le nombre ſurpaſſoit de beaucoup ceux qui étoient échappez ſans bleſſures.

Ce fut en cette occaſion que l'on reſſentit l'effet d'une grace ſinguliere, en la perſonne d'un ſimple Soldat nommé Jean Catalan, qui ſans autre onguent qu'un peu d'huile & quelques benedictions, gueriſſoit les playes en ſi peu de tems, que cela paroiſſoit ſurnaturel. C'eſt cette eſpece de remede que le vulgaire appelle en Eſpagnol *Curar por Enſalmo*, ſans autre fondement que celui d'avoir entendu mêler quelques verſets des Pſeaumes de David dans les benedictions. Quoique la Morale rejette preſque toujours cette pratique ou cette connoiſſance, comme dangereuſe ; neanmoins elle la permet quelquefois, lorſ-

qu'elle a paſſé par la rigueur d'un examen exact ; mais dans le cas dont il s'agit, ce n'eſt peut-être pas une temerité de croire que le Ciel fût Auteur de ce merveilleux ſecours, la grace de rendre la ſanté étant un de ces dons gratuits que Dieu a communiqués aux hommes : & il ne paroît pas vraiſemblable, que le concours du Demon ſervît à ces moyens qui procuroient la gueriſon de tant d'Eſpagnols, lorſqu'il ne cherchoit qu'à les détruire par la ſuggeſtion de ſes Oracles. Herrera rapporte que ce fut une femme Eſpagnole nommée Iſabelle Rodriguez, qui fit ces admirables cures ; mais nous avons ſuivi Bernard Diaz, qui y étoit preſent ; & quoique ce ſoit un malheur à celui qui compoſe une Hiſtoire, de tomber dans ces contradictions des Auteurs qu'il ſuit, il ne doit pas toûjours en faire la diſcuſſion ; puiſque le fait étant certain, la difference des moyens eſt de peu d'importance à la verité.

Cependant les Mexicains celebroient leur victoire par de grandes réjouiſſances. On vit durant la nuit, de tous les quartiers des Eſpagnols, les Temples de la Ville couronnez de torches & de vaſes pleins de parfums ; & dans le plus grand dedié au Dieu de la guerre, on entendoit le ſon de leurs inſtrumens militaires en differens chœurs,

dont le desaccord avoit quelque chose d'affreux. Ils solemnisoient par cet appareil barbare le sacrifice des Espagnols qu'ils avoient pris en vie, dont les cœurs palpitans, après avoir invoqué le vrai Dieu tant qu'ils animerent leurs corps, donnerent les miserables restes de leur sang encore tout chaud, à la cruelle aspersion de cet horrible simulacre. C'est-ce qu'on présuma du sujet de cette fête; & le temple étoit si éclairé par la quantité des torches, qu'on distinguoit fort bien l'affluence du Peuple; même quelques Soldats s'avancerent jusques à dire qu'ils entendoient les cris des victimes, & qu'ils reconnoissoient ceux qui les poussoient: Pitoïable spectacle, qui veritablement frappoit encore moins les yeux, que l'imagination; mais si funeste & si sensible en cette partie, que Cortez ne put retenir ses larmes, ni tous ceux qui étoient auprès de lui, ne pûrent s'empêcher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage joint à la satisfaction d'avoir appaisé leurs faux Dieux par le sacrifice des Espagnols, rendit les Mexicains si fiers, que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approcherent de tous les trois quartiers, croyant mettre le feu aux brigantins & achever la déroute des Espa-

gnols, qu'ils ſçavoient être bleſſez pour la plus grande partie, & extrémement fatiguez. C'eſt ce qu'ils ſe figuroient dans leurs reflexions; mais ils n'en firent pas aſſez pour cacher ce mouvement. La trompette infernale qui leur inſpiroit tant de fureur, en traitant de culte ſacré une reſolution déſeſperée, avertit par ſon bruit les Eſpagnols, qui ſe préparerent à la défenſe ſi à propos, qu'ils repouſſerent les Mexicains en pointant ſeulement les pieces des brigantins & celles de leurs logemens; en ſorte qu'elles battoient au long des chauſſées. Les Mexicains venoient brutalement, ſi preſſez & en ſi grand nombre, que les coups de ces batteries en firent un horrible meurtre, qui châtia rudement leur hardieſſe.

Le jour ſuivant, Guatimozin tira plus heureuſement de ſon propre fonds quelques artifices, dont un habile Capitaine eût pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué ſur la digue, en ſe retirant; ce qui ſervoit à entretenir le peuple dans l'eſperance de ſe voir promtement délivré. Il envoya par toutes les Villes voiſines, les têtes des Eſpagnols ſacrifiez; afin que ces témoignages ſenſibles de ſa victoire achevaſſent de ramener ceux qui s'étoient détachez de ſon obéïſſance. En dernier lieu, il publia que la Divinité ſouverai-

ne entre leurs Dieux, particulierement pour ce qui regardoit les armes, étant adoucie par le sang du cœur des ennemis, lui avoit annoncé d'une voix fort intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours; & que tous ceux qui méprisoient cet avis, y periroient. Il avançoit cette imposture, sur la présomption qu'il avoit d'achever bien-tôt d'exterminer les Espagnols; & il eut l'adresse d'introduire des personnes inconnuës dans leurs quartiers, qui répandirent ces menaces de sa fausse Divinité, entre les Indiens qui portoient les armes contre lui: Stratagême très-remarquable, tendant à augmenter le chagrin de ces Peuples melancoliques, & desolez par la mort des Espagnols, jointe au carnage que les Mexicains avoient fait de leurs Soldats, & à l'étonnement de leurs Commandans.

Les Oracles de cette Idole avoient un credit si bien établi, & d'une telle reputation aux païs les plus éloignez, que les Indiens se persuaderent aisément l'infaillibilité de ses menaces. Les huit jours marquez si précisément pour être le terme fatal de leurs vies, firent un si grand désordre en leur imagination, qu'ils se determinerent à deserter de l'armée: & on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoit abandonné

abandonné les quartiers durant les deux ou trois premieres nuits : cette maudite crainte étant si puissante sur l'esprit de ces Nations, que les Alliez de Tlascala même & de Tezeuco, se débanderent avec le même desordre; soit qu'ils apprehendassent en effet les menaces de l'Oracle, ou qu'ils se laissassent entraîner à l'exemple de ceux qui les redoutoient. Il ne demeura que les Capitaines & quelques Nobles, qui peut-être ne les craignoient pas moins; mais la perte de leur vie les touchoit moins aussi que celle de leur honneur.

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au General, puisqu'il n'alloit pas à moins qu'à lui faire abandonner son entreprise; mais du moment qu'il se fût éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoya après ces deserteurs leur Commandant même, à dessein de suspendre leur apprenhension, jusques à ce que les huit jours marquez par l'Oracle étant passez, ils reconnussent l'imposture de cette prédiction, & qu'ils en fussent plus disposez à retourner à l'Armée. Cette diligence de Cortez fut l'effort d'une grande penetration. Les huit jours étant passez sans peril, les Indiens se rendirent capables de persuasion, & revinrent à l'Armée, avec cette nouvelle assurance qui se forme dans

un cœur désabusé de la crainte.

Dom Hernan Roi de Tezeuco envoya aux troupes de sa Nation, son frere qui les ramena, avec de nouvelles levées qu'on avoit mises sur pied pour secourir les Espagnols. Les deserteurs de Tlascala, qui n'étoient que des gens du menu Peuple, n'oserent aller jusques à leur Ville, apprehendant le châtiment auquel ils seroient exposez. Ils attendirent l'évenement des prédictions, à dessein de se joindre à ceux qui se sauveroient, après la défaite imaginaire des Espagnols: mais au même tems qu'ils furent détrompez de leur sotte credulité, ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlascala. Ils s'unirent à ce corps, & furent ainsi bien reçus du General.

Ces nouvelles recruës, qui augmenterent considerablement les forces des Espagnols, & le bruit qui se répandit par tout de l'extrémité où la Ville capitale se trouvoit, obligerent quelques Nations qui avoient été jusques à ce tems-là, neutres ou ennemies, à se déclarer en faveur des Espagnols. Une des plus considérables fut celle des Otomies, Peuple feroce & indomté, qui à l'exemple des bêtes sauvages, conservoit sa liberté dans les bois & sur les montagnes. Plusieurs vinrent alors se rendre par-

mi les troupes des Alliez, à dessein de servir en cette occasion, ayant toujours été rebelles à l'Empire des Mexicains, sans autre défense, que celle d'habiter un Païs dont la misere & la sterilité ne donnoient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainsi Cortez se trouva encore une fois à la tête de plus de deux cens mille hommes soûmis à ses ordres, passant en peu de jours, d'une furieuse tempête à un calme agréable, & attribuant, à son ordinaire, un changement si merveilleux & si subit, au bras du Tout-puissant, dont l'ineffable Providence permet souvent les adversitez, afin de reveiller en notre esprit le sentiment de ses graces.

Les Mexicains ne consumerent pas inutilement le tems de cette suspension d'hostilitez de la part de leurs ennemis; ils firent de frequentes sorties, étant jour & nuit à la vûë de leurs quartiers, dont neanmoins ils furent toûjours repoussez, & perdirent beaucoup de monde, sans faire ni mal ni peur aux Espagnols. On apprit de leurs derniers prisonniers, qu'on commençoit à endurer une grande necessité dans la Ville; que le peuple étoit au desespoir, & les Soldats mal satisfaits, de manquer de pain & d'eau, & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de

l'eau salée des puits, qu'on bûvoit : Le peu de vivres qui entroient sur les canots qui pouvoient s'échapper des brigantins, ou qu'on tiroit des montagnes, étoient partagez également entre les Grands;ce qui donnoit de nouveaux sujets d'impatience au Peuple, dont les cris alloient jusques à faire craindre pour sa fidelité. Cortez assembla ses Officiers, afin d'examiner sur ces avis, quelle conduite on devoit prendre, par rapport à l'état present de la Ville & de l'armée.

Il representa le peu d'esperance qu'on devoit avoir, que la force de la necessité obligeât les assiegez à se rendre, à cause de la haine implacable qu'ils avoient contre les Espagnols, & des réponses de leurs Idoles, appuyées de l'artifice du Demon. Il marqua que son sentiment étoit de venir à la voye des armes par ces raisons qu'il avoit alleguées, & encore par la crainte de souffrir une autre desertion de la part des Alliez, Peuples aisez à ébranler, & qui étant fort propres au service en un jour de combat, prenoient des inquietudes fort dangereuses durant l'oisiveté d'un séjour ; parce qu'ils ne demandoient qu'à en venir aux mains, & n'étoient pas capables de concevoir qu'un siege, comme on le faisoit, fût une veritable guerre, ni que ces tréves qu'on donnoit

à la colere des Soldats, tournassent au dommage des ennemis.

Tous les avis se reduisirent donc à continuer d'attaquer la place de vive force, sans abandonner le siege : & Cortez qui reconnut au succez de la derniere occasion ce qu'on souffroit en ces retraites, toûjours exposées aux insultes des ennemis, qui faisoient alors leurs plus grands efforts, resolut de mettre une forte garnison dans les trois quartiers ; & après cela, de faire une attaque generale par toutes les chaussées en même tems, à dessein de prendre des postes dans la Ville, que l'on garderoit à toutes risques; chaque corps ayant ordre de s'avancer de son côté jusques à la grande Place du Marché appellée Tlateluco, où ils devoient se joindre ensemble, & agir suivant les occasions. L'entreprise auroit été mieux poussée, & peut-être à bout, si on avoit pris d'abord cette resolution : mais la prévoyance humaine est si bornée, que ce n'est pas un mediocre effort du jugement, de tirer des leçons d'un mauvais succez ; puisque nous sommes souvent obligez à fonder nos maximes sur la correction de nos erreurs.

CHAPITRE XXIV.

On fait les trois attaques en même tems; & les trois corps de l'Armée se rejoignent en peu de jours, dans la place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné; & les Mexicains font plusieurs effots & usent de diverses ruses, pour traverser le dessein des Espagnols.

APrès avoir fait une grande provision de vivres, d'eau, & de tout ce qui étoit necessaire pour la subsistance des troupes, dans une Ville où l'on manquoit de tout; les trois Capitaines sortirent au point du jour, de leurs quartiers; Alvarado, de Tacuba; Sandoval, de Tepeaquilla; & Cortez, avec le corps de troupes commandé par Olid, marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avoit ses brigantins & ses canots, qui le soutenoient. Ils trouverent les trois chaussées en defense, les ponts levez, les fossez ouverts, & une aussi grande confusion de gens en armes, que si la guerre n'eût commencé que de ce jour-là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultez, & après quelque retardement, les trois corps arriverent à la Ville presqu'en

même-tems. On gagna facilement le bout des ruës, où les maisons étoient ruinées, parce que les ennemis ne les défendirent que foiblement, resolus de se raquitter lorsqu'on en viendroit aux terrasses: mais les Espagnols n'employerent ce premier jour qu'à faire des logemens, en se retranchant chacun dans son poste, dans les ruines des maisons; & établissant la sûreté par de bons corps-de-gardes & des sentinelles avancées.

Cette conduite jetta l'épouvante & le trouble dans l'esprit des Mexicains: elle desarma les mesures qu'ils avoient prises pour charger les Espagnols en leur retraite; & elle précipita les remedes necessaires à un mal si pressant. Les Nobles & les Ministres accoururent au Palais de Guatimozin, & l'obligerent par leurs prieres, à se retirer à l'endroit le plus éloigné du peril. On continua les assemblées, où il se forma divers avis, foibles ou courageux, selon les divers mouvemens que le cœur inspiroit à l'esprit. Les uns vouloient qu'on cherchât à l'heure même les moyens de mettre en sûreté la personne de l'Empereur, en le transportant à un lieu moins exposé. Les autres alloient à fortifier cette partie de la Ville qui servoit de retraite à laCour du Prince; & quelques-uns opinoient à déloger par force les Espa-

gnols, des poſtes qu'ils avoient ſaiſis. Guatimozin entra par inclination dans l'avis le plus genereux ; & rejettant celui qui conſeilloit d'abandonner la Place, il prit la reſolution de mourir avec ſes Sujets, & commanda que tout le monde ſe tînt prêt au point du jour, à fondre avec toutes les forces qui reſtoient, ſur les quartiers des ennemis. Ils aſſemblerent donc toutes leurs troupes, & ils les partagerent, à deſſein de les employer à l'entiere défaite des ennemis. Les Mexicains animez par leurs Chefs, parurent un peu après le lever du Soleil, à la vûë de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement étoit déja arrivé. L'Artillerie qui battoit ſur toutes les avenuës, en fit d'abord un ſi grand carnage, qu'ils n'oſerent éxecuter les ordres de leur Empereur, & ils furent bien-tôt déſabuſez de la créance qu'ils avoient, que cette entrepriſe pût réüſſir. Ainſi, ſans en venir de plus près à l'attaque, ils commencerent à fuïr, en feignant de ſe retirer, & ce mouvement, qui laiſſoit beaucoup de champ libre à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Eſpagnols de s'avancer, juſques à en venir aux coups de main ; & ſans autre fatigue que celle de pouſſer les ennemis qui fuïoient, ils les rompirent, & ſe logerent plus commodément pour la nuit qui ſuivit cette rencontre.

De plus grandes difficultez ſuivirent cet heureux ſuccès, parce qu'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maiſons, & de battre les remparts & combler les tranchées qu'ils avoient tirées au travers des ruës. On s'efforça d'abreger le tems en toutes ces actions; en ſorte qu'au bout de quatre jours, les trois Commandans ſe trouverent à la vûë de la place de Tlateluco, par les differens chemins qui y conduiſoient, comme les lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il pourſuivoit eſſayerent d'y former quelques bataillons; mais il ne leur en donna pas le loiſir: & ce mouvement n'eſt pas aiſé à des gens qui fuïent. Ainſi à la premiere charge ils quitterent le champ de bataille, & ſe retirerent en deſordre aux ruës qui étoient de l'autre côté de la place. On voyoit aſſez près de ce lieu un grand Temple d'Idoles, dont les tours & les degrez étoient occupez par les ennemis. Alvarado qui n'en vouloit point laiſſer derriere ſoi, y envoya quelques Compagnies pour les attaquer, & ſe ſaiſir de ce poſte; ce qu'elles firent ſans difficulté, parce que ceux qui le défendoient, méditoient déja leur retraite, à l'exemple des autres. Ainſi ce Capitaine mit tout ſon gros en bataille dans la place, afin de faire un logement; &

ordonna en même temps, qu'on fît de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il se trouvoit, ou pour s'attirer par cette démonstration, des applaudissemens de sa diligence.

La troupe qu'Olid conduisoit, commandée par le General en personne, arriva peu de tems après à la place, & la foule des Mexicains qui fuïoient devant eux, vint se jetter dans le bataillon qu'Alvarado avoit formé à tout autre dessein. Presque tous ces fuïards y perirent, étant battus de tous côtez; & la même chose arriva à ceux qui étoient poussez par les troupes de Sandoval, qui se rendit bien-tôt après au même lieu.

Les Mexicains retirez dans les ruës qui conduisoient aux autres places de leur Ville, voyant les forces des Espagnols unies, coururent avec empressement pour défendre la personne de l'Empereur; s'imaginant qu'on alloit l'attaquer : ce qui donna lieu au General de faire ses logemens sans obstacle. Il laissa quelques troupes dans les ruës qui étoient derriere la place, afin de pourvoir à la sûreté de son armée de ce côté-là; & il ordonna aux Capitaines des Brigantins & des Canots, de courir incessamment d'une digue à l'autre, & de l'avertir, s'il se presentoit quelque chose de considerable.

On fut obligé d'abord de débarrasser la place, des corps morts des Mexicains; à quoi on employa quelques Compagnies des Alliez, qui les jetterent dans les ruës où l'eau étoit la plus haute. On mit à leur tête des Commandans Espagnols, afin d'empêcher qu'ils ne se dérobassent avec leur miserable charge, pour en faire ces abominables festins de chair humaine, qui étoient la derniere fête de leurs victoires. Neanmoins, avec toutes ces précautions il fut impossible d'arracher entierement la racine de ce mal : mais on en bannit au moins l'excès, & la dissimulation en couvrit la tolerance.

On vit venir cette même nuit diverses troupes de Paysans à demi-morts, qui venoient vendre leur liberté pour leur subsistance : & quoiqu'il y eût lieu de croire qu'on les avoit chassez comme des bouches inutiles, faute de vivres, ils firent tant de pitié, que le General, qui se promettoit de la force de ses armes ce qu'il n'esperoit plus de la longueur d'un siege, ordonna qu'on leur fournît des rafraîchissemens, afin qu'ils eussent la force d'aller chercher leur vie hors de la Ville.

Au point du jour, on vit les ruës dont les Mexicains étoient encore les maîtres, pleines de leurs Soldats, qui venoient seule-

ment à dessein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire, pour défendre leur derniere retraite. Le General voyant qu'ils ne l'attaquoieut pas, suspendit aussi le dessein formé de donner un dernier assaut, parcequ'il souhaitoit remettre sur pied le traité de paix, puisqu'il paroissoit vraisemblable qu'ils entreroient en capitulation, au moins quand ils connoîtroient que son intention n'étoit pas de les détruire, en leur offrant encore quelque parti lorsque les forces étoient unies, & qu'il étoit maître de la meilleure partie de la Ville. Il donna cette commission à trois ou quatre prisonniers des plus qualifiez, avec quelque esperance qu'elle avoit fait quelque effet, lorsqu'il vit retirer les troupes disposées à la défense des ruës.

L'endroit que Guatimozin occupoit avec sa Noblesse, ses Ministtes & le reste de ses Soldats, faisoit un angle fort spacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac ; & l'autre peu éloignée de Tlateluco, se trouvoit fortifiée par toutes les avenuës, d'une espece de circonvallation de grosses planches garnies de facines, qui touchoient de part & d'autre aux maisons, & au devant un fossé plein d'eau & trés-profond qu'ils avoient fait presque tout entier à la main, ayant coupé les ruës

en terre-ferme, afin de recevoir les eaux qui couroient au long des quais. Le jour ſuivant, Cortez ſuivi de la plus grande partie des Eſpagnols, s'avança juſques aux endroits que les ennemis avoient abandonnez, & rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude preſque innombrable de Peuple; mais avec quelques marques de paix, qui ſe reduiſoient à retenir le ſon de leurs inſtrumens de guerre, & le bruit de leurs cris. Il fit deux ou trois autresfois le même mouvement, en s'approchant avec les Eſpagnols, ſans attaquer, ni provoquer les ennemis: & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parce qu'ils baiſſoient leurs armes, & donnoient à connoître par leur ſilence & par leur repos, que les traitez qui produiſoient cette eſpece de tréve, ne leur étoient pas déſagréables.

On remarqua en même temps les efforts qu'ils faiſoient de cacher la neceſſité qu'ils enduroient, & de marquer avec oſtentation, que s'ils ſouhaitoient la paix, ce n'étoit pas faute de valeur. Ils mangeoient publiquement ſur leurs terraſſes, d'où ils jettoient au Peuple quelques tourteaux de maiz, afin qu'on crût qu'ils avoient des vivres de reſte, & de temps en temps on voyoit ſortir quelques Capitaines, qui ve-

noient défier au combat ſingulier les plus braves des Eſpagnols. Mais leurs inſtances duroient peu ; & ils retournoient bien-tôt, auſſi contens de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du General. L'Indien paroiſſoit être un des principaux, à ſa parure ; & ſes armes étoient une épée & un bouclier de quelque Eſpagnol qu'ils avoient ſacrifié. Il repeta pluſieurs fois ſon défi avec une extrême arrogance ; enſorte que Cortez fatigué de ſes cris & de ſes geſtes, lui fit dire par ſon Truchement : *Que s'il vouloit amener dix autres Soldats avec ſoy, on permettroit que cet Eſpagnol les combattît tous enſemble.* En diſant cela le General lui montroit le Page qui portoit ſon bouclier. Le Mexicain ſentit bien ce trait de mépris : neanmoins, ſans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'inſolence. Le Page, nommé Jean Nugnez de Marcado, pouvoit avoir ſeize ou dix-ſept ans. Il crut que ce combat le regardoit, puiſqu'il étoit déſigné pour le faire : & il ſe déroba ſi adroitemeut d'auprès du General, ſans qu'on s'en appercût pour le retenir, qu'ayant paſſé le foſſé comme il put, il chargea le Mexicain, qui l'attendoit en bonne poſture. Nugnez para ſon coup du bouclier, & lui porta en même

tems une estocade, avec tant de force & de courage, qu'il le jetta mort à ses pieds. Cette action fut celebrée de tous les Espagnols par de grands applaudissemens, & ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le Page revint aux pieds de son maître, avec l'épée & le bouclier du vaincu : & Cortez extrêmement satisfait de voir tant de valeur en une si grande jeunesse, l'embrassa plusieurs fois, & lui ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagnée, lui confirmant ainsi le titre qu'il avoit acquis par son courage, & qui lui donna une estime au-dessus de son âge, entre les plus braves Soldats de l'Armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette suspension d'armes dura, le Conseil de Guatimozin s'assembla plusieurs fois, pour déliberer sur les propositions de Cortez. La plus grande partie des avis alloit à entrer en quelque traité, par la consideration de l'extrême misere où ils se trouvoient reduits. Quelques autres concluoient à la guerre, reglant leurs avis sur l'inclination que l'Empereur témoignoit pour ce parti : & ces infâmes Sacrificateurs, dont les conseils étoient des commandemens de la part de leurs Idoles, fortifierent la derniere opinion ; mêlant les promesses de la victoire, avec quelques menaces mysterieuses pro-

noncées en maniere d'Oracles, qui échaufferent les esprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient animez. Ainsi tout le Conseil resolut de reprendre les armes; & Guatimozin se rendit à cet avis, donnant à son obstination le titre d'obéïssance : neanmoins il ordonna, avant que de rompre la tréve, que toute la Noblesse avec les pirogues & les canots se rendissent à une espece de port que le Lac formoit en cet endroit-là, afin de se préparer une retraite, en cas qu'on se vît poussé à la derniere extrémité.

Cet ordre fut executé; & une multitude effroyable de toute sorte d'embarcations entra dans ce port, sans être remplis d'autres personnes, que des rameurs. Les Capitaines Espagnols qui étoient sur les Lac, informerent aussi-tôt le General de ce nouvel incident; & il devina aisément que les Mexicains prenoient ces mesures, afin de sauver la personne de leur Prince. Il dépêcha aussi-tôt Sandoval, en qualité de Capitaine General de tous les brigantins, avec ordre d'assieger le port, & de prendre sur son compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il mit alors ses troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications des ennemis, & hâter les resolutions de la paix, par les menaces de la

guerre.

guerre. Ils avoient deja reçu l'ordre de se mettre en défense; & avant que l'avant-garde des Espagnols s'approchât, leurs cris annoncerent la rupture du traité. Les Mexicains se préparerent au combat avec beaucoup de hardiesse; mais ils reconnurent bien-tôt l'égarement de leur orguëil, par le débris que les premiers coups de la batterie firent de leurs foibles remparts. Ils ne virent plus que le peril qui les menaçoit, & selon ce qui parut, ils en donnerent avis à Guatimozin; parce qu'ils ne furent pas long-tems sans montrer quelques drapeaux blancs, repetant plusieurs fois le nom de *Paix.*

On leur fit entendre par les truchemens, que ceux qui avoient quelque chose à proposer de la part de leur Prince, pouvoient s'approcher. Sur cette assurance, trois ou quatre Mexicains en habit de Ministres, se présenterent de l'autre côté du fossé; & après avoir fait, suivant leur coutume, de profondes humiliations avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez: « Que la Majesté Souveraine du puissant Guatimozin leur Seigneur, les avoit nommez pour traiter de la paix; & qu'elle les avoit envoyez, afin qu'après avoir écouté ce que le Capitaine des Espagnols leur proposeroit, ils revinssent l'informer des

» articles de la capitulation. » Le General répondit : » Que la paix étoit l'unique but » de ſes armes ; & qu'encore qu'il fût alors » en état de donner la loi à ceux qui étoient » ſi long-tems à connoître la raiſon, il fai- » ſoit encore cette ouverture, afin de re- » prendre le traité qu'on avoit rompu : » mais que des affaires de cette qualité s'a- » juſtoient difficilement par la voye d'un » tiers : & qu'ainſi il étoit neceſſaire que » leur Prince ſe laiſſât voir, au moins qu'il » s'approchât, accompagné de ſes Miniſ- » tres & de ſes Conſeillers, afin de les con- » ſulter ſur le champ, s'il ſe préſentoit quel- » que difficulté. Qu'il n'avoit point d'au- » tre deſſein, que d'accepter tous les par- » tis qui ne bleſſeroient point l'autorité » ſouveraine de ſon Prince, & qu'à cette » fin il engageoit ſa parole (qu'il confir- » ma par un ſerment) non ſeulement de » faire ceſſer les actes d'hoſtilité, mais » d'employer pour le ſervice de l'Empe- » reur de Mexique, toute l'attention ne- » ceſſaire à procurer la ſûreté de ſa perſon- » ne, & le reſpect qui lui étoit dû.

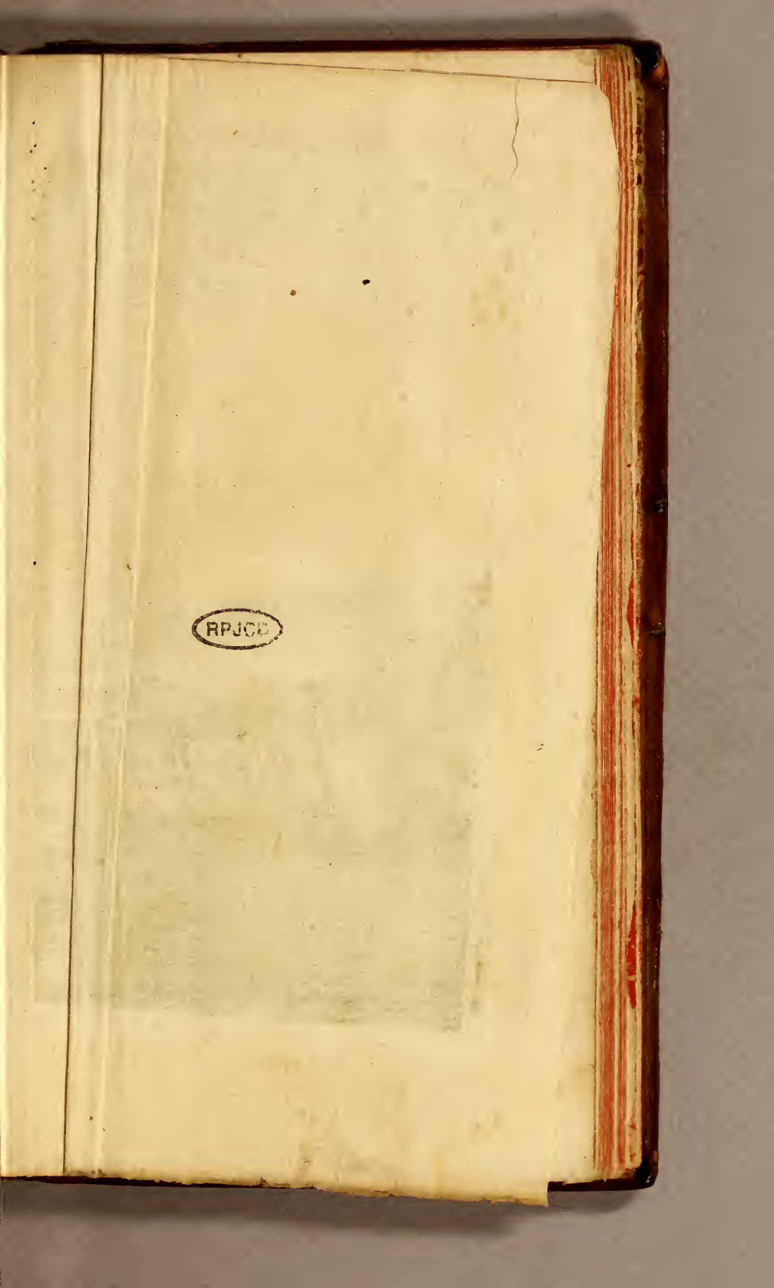
Les Envoyez ſe retirerent avec cette ré- ponſe, fort ſatisfaits en apparence, & re- vinrent le même jour, aſſûrer que leur Prince viendroit le lendemain, avec ſes Miniſtres & ſes Officiers, afin de pren-

tre lui-même communication des articles du traité de paix. Leur deſſein étoit d'entretenir cette negociation, ſous divers prétextes, juſques à ce que tous leurs bâtimens fuſſent prêts, pour aſſûrer la retraite de l'Empereur, qu'ils avoient reſoluë. Ainſi les mêmes Envoyez revinrent à l'heure déſignée, donner avis que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour ſuivant, à cauſe d'un accident qui lui étoit arrivé. On remit après cela l'entrevûë, ſous prétexte d'ajuſter quelques formalitez ſur la ſéance, & les autres ceremonies. Enfin quatre jours ſe paſſerent en ces pourparlers ; & Cortez ne découvrit l'artifice, que le plus tard qu'on ne devoit l'attendre d'un eſprit auſſi éclairé : mais il étoit ſi perſuadé qu'ils ſouhaitoient la paix, en ſe fondant ſur l'état auquel ils étoient, qu'il avoit déja pris des meſures d'éclat & d'oſtentation pour recevoir Guatimozin ; & lorſqu'il apprit ce qui ſe paſſoit ſur le lac, il eut quelque honte ſecrete, d'avoir ſoutenu ſa bonne foi contre tant de remiſes, & il ne put s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre ſon ennemi ; faiſant ſervir ſa colere à cacher ſa confuſion, & trouvant apparemment quelque difference entre l'aveu d'une offenſe qu'on nous a faite, & celui d'une tromperie dont nous avons été ſurpris.

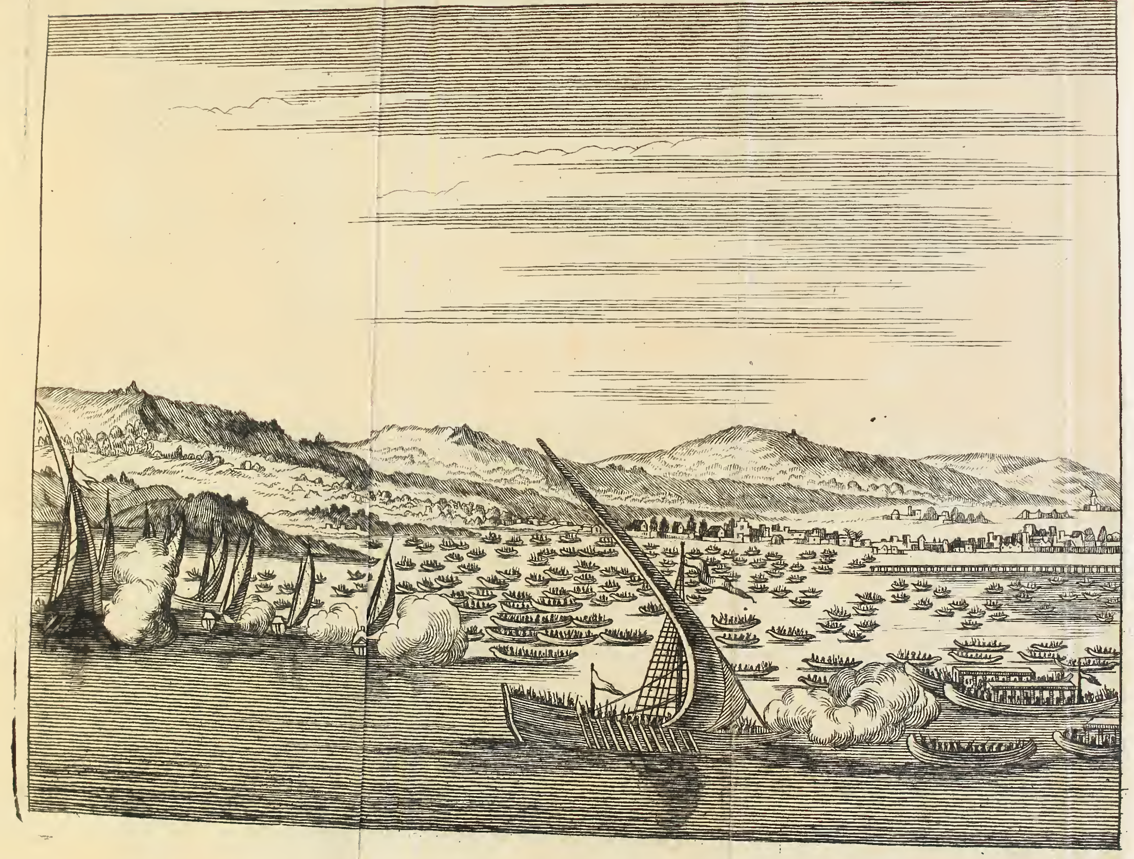
CHAPITRE XXV.

Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voye du Lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris, & la Ville se rend à Cortez.

AU point du jour marqué par Cortez, pour son entrevûë avec Guatimozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquoient à la hâte sur les canots qui étoient dans le port. Il en avertit aussitôt le General, & assembla ses brigantins separez en differens postes, afin de pouvoir se servir de leur Artillerie. En ce moment, les canots des ennemis se mirent à la rame. Ils portoient toute la Noblesse Mexicaine, & presque tous les principaux Chefs qui commandoient leurs troupes; parce qu'ils s'étoient déterminez à faire un serieux effort contre les brigantins, & à soutenir le combat à toutes risques, jusques à ce que la personne de l'Empereur fût mise en sureté, durant cette diversion des forces ennemies, après quoi chacun devoit prendre differentes routes pour le suivre. C'est


RPJCB

Retraite de Gatimozin pris par Holguin.



ainsi qu'ils l'exécuterent, en attaquant les brigantins avec tant de vigueur, que sans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approcherent jusques à la portée de la pique, & de l'épée. Pendant qu'ils combattoient ainsi d'une extrême fureur, Sandoval remarqua que six ou sept pirogues s'échappoient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné; & il donna ordre au Capitaine Garcias d'Holguin, de leur donner la chasse avec son brigantin, & de tâcher de les prendre, en les endommageant le moins qu'il lui seroit possible.

Il confia cet emploi à Holguin, tant parce qu'il connoissoit sa valeur & son activité, qu'à cause de la legereté de son brigantin, qui consistoit peut-être en la force des Rameurs, ou parce que sa construction le rendoit plus coulant; ce qui importe beaucoup en cette sorte de bâtimens. Ce Capitaine, sans employer d'autre tems que celui qu'il falloit pour revirer, & donner un moment d'haleine aux Rameurs, les poussa ensuite si vigoureusement par sa diligence, qu'en peu de tems il gagna assez d'avantage pour tourner la proüe, & se laisser tomber sur la pirogue qui étoit à la tête des autres, & paroissoit en avoir le commandement. Elles s'arrêterent toutes

en même-tems, & haufferent les rames quand elles se virent investies : & les Mexicains qui étoient sur la premiere, crierent qu'on ne tirât pas, parce que la personne de l'Empereur étoit sur ce vaisseau; ce qui fut entendu par des Espagnols, qui sçavoient déja quelques mots de la langue de Mexique. Les Indiens baisserent encore les armes, afin qu'on les comprît mieux, & accompagnerent leurs prieres de toutes les démonstrations de gens qui se soumettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue; & Holguin, avec quelques Espagnols, se jetta sur les prisonniers. Guatimozin s'avança le premier, & reconnoissant le Capitaine, à la déference qu'on lui rendoit : » Je suis, dit-il, votre prisonnier, » & j'irai où vous voudrez : Je vous prie » seulement de faire quelque attention à » l'honneur de l'Imperatrice & des fem» mes de sa suite. » Aussi-tôt il passa dans le brigantin, & donna la main à sa femme, pour lui aider à monter, avec une si grande présence d'esprit, que connoissant qu'Holguin étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il lui dit : » Ne » vous inquietez point de ces gens de ma » suite, il viendront tous mourir aux pieds » de leur Prince. » En effet, au premier signe qu'il fit, ils laisserent tomber leurs

armes, & ſuivirent le brigantin, comme priſonniers par devoir.

Cependant Sandoval combattoit contre les canots des ennemis ; & on connut bien à leur réſiſtance, la qualité de ceux qui les rempliſſoient, & le courage de cette Nobleſſe, qui avoit pris à tâche de répandre tout ſon ſang, pour faciliter la liberté de ſon Prince. Neanmoins le combat ceſſa bien-tôt, quand ils reçurent la nouvelle de ſa priſon : & paſſant en un inſtant, de la ſurpriſe au deſeſpoir, les cris de guerre ſe tournerent en pleurs & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non-ſeulement ils ſe rendoient avec peu ou point de reſiſtance ; mais encore pluſieurs Nobles s'empreſſerent à paſſer dans les brigantins, afin de ſuivre la fortune de leur Prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, après avoir envoyé un canot à toutes rames, porter cet avis à Cortez ; & ſans s'approcher de trop près du brigantin de Sandoval, il lui fit part comme en paſſant, de cet heureux ſuccès : après quoi, voyant ce Commandant fort diſpoſé à ſe charger d'un priſonnier de cette importance, il ſuivit ſa route ; de peur que cette inclination de Sandoval ne devînt un ordre précis, & que la repugnance qu'il avoit d'y obéïr, ne ſe tournât en crime.

On continuoit dans la Ville à attaquer les tranchées ; & les Mexicains qui s'étoient offert à les défendre, afin de faire une diversion de ce côté-là, combattirent avec une constance & une hardiesse surprenantes, jusques à ce qu'ayant appris par leurs sentinelles, le débris des pirogues qui escortoient Guatimozin, ils se retirerent confusément ; sans neanmoins paroître lâches, mais seulement étonnez.

On connut bien-tôt la raison de ce mouvement, lorsque l'avis portoit, que le canot dépêché par Holguin, arriva. Le General leva les yeux au Ciel, comme vers la source de tout son bonheur ; & manda aussi-tôt à tous les commandans des attaques, de se maintenir à la vûë des remparts, sans s'engager plus avant, jusques à nouvel ordre. En même tems il envoya deux compagnies d'Espagnols à la descente, avec ordre de s'assûrer de la personne de Guatimozin : & sortit assez loin hors de son logis, pour le recevoir : ce qu'il fit avec beaucoup de civilité & de reverences, ces demonstrations exterieures tenant lieu de paroles. Guatimozin répondit de la même maniere, en produisant la reconnoissance, pour couvrir son dépit.

Lorsqu'ils furent à la porte du logis, toute

toute la suite de l'Empereur s'arrêta ; & ce Prince entra le premier, avec l'Imperatrice, affectant de témoigner qu'il ne refusoit pas d'entrer en prison. Il s'assit aussitôt, avec sa femme ; & un moment après il se leva, pour faire asseoir le General ; se possedant si bien en ces commencemens, que reconnoissant les Truchemens, au poste qu'ils occupoient, il commença la conversation, en disant à Cortez : « Qu'attendez-vous, genereux Capitaine, « pour m'ôter la vie avec ce poignard que « vous avez au côté ? Des prisonniers de « ma sorte ne servent que d'embarras aux « vainqueurs. Sortez-en promptement ; « & que j'aye le bonheur de mourir par « vos mains, puisque je n'ay pas obtenu « celui de mourir pour ma Patrie. «

En cet endroit toute sa constance l'abandonna, & les pleurs qui étouffoient sa voix, & forçoient la resistance de ses yeux, expliquerent le reste. L'Imperatrice les laissa couler avec moins de rèserve ; & Cortez fut obligé de faire violence à sa tendresse, & à la compassion que ce triste spectacle lui causoit. Il laissa quelque tems à la douleur de ces affligez, & répondit enfin à l'Empereur : « Qu'il n'é- « toit pas son prisonnier ; & que sa Grandeur n'étoit pas tombée dans une pareil- «

» le disgrace, indigne d'Elle : mais
» qu'il étoit prisonnier d'un Prince si
» puissant, qu'il ne reconnoissoit point
» de Superieur en ce monde ; & si bon,
» que Guatimozin ne pouvoit pas seu-
» lement esperer sa liberté, de la roya-
» le clemence de ce grand Prince,
» mais encore l'Empire de ses ancêtres,
» augmenté du glorieux titre de son ami-
» tié. Qu'en attendant le temps qu'il fal-
» loit pour recevoir ses ordres sur ce su-
» jet, il seroit servi & respecté par les
» Espagnols, de maniere qu'il ne trouve-
« roit point de difference entre leur obéïs-
» sance, & celle de ses Sujets. » Il voulut passer de-là à quelques motifs de consolation, fondez sur l'exemple des Souverains tombez en de semblables disgraces ; mais la douleur de Guatimozin étoit encore trop tendre, pour souffrir des remedes, & le General apprehenda de le mortifier sans le resoudre ; parce qu'on n'a point encore trouvé de consolation pour les Rois dépossedez, & qu'il étoit difficile de rencontrer de la resignation en un esprit qui manquoit de la véritable connoissance de Dieu.

Guatimozin étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, & si brave, qu'en cet âge il avoit acquis par ses exploits

& par plusieurs victoires, tous les honneurs qui élevoient les Nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille étoit fort bien proportionnée ; haute sans foiblesse, & robuste sans difformité. On voyoit sur son tein une blancheur si éloignée de la couleur bazannée des Indiens, qu'il paroissoit comme Etranger entre ceux de sa Nation. Ses traits n'avoient rien de desagréable : ils marquoient neanmoins beaucoup de fierté ; & en effet, ce Prince avoit tant d'inclination à s'attirer l'estime & le respect, qu'il conservoit toute sa majesté au milieu de son affliction. L'Imperatrice étoit du même âge que son mari. Elle attiroit les yeux par la grace & la vivacité de ses manieres ; & son visage, moins délicat qu'il ne convient à une Dame, avoit neanmoins à l'abord quelque air de beauté, qu'il ne soûtenoit pas ; mais le respect sauvoit ce que l'agrément n'avoit pû conserver. Elle étoit niece du grand Motezuma, ou selon quelques Auteurs, sa fille : & lorsque Cortez l'eut appris, il lui renouvella les offres de son service, se tenant encore plus étroitement obligé à rendre à la personne de cette Princesse, la veneration qu'il conservoit à la memoire de l'Empereur. Cependant il se sentoit pressé de retourner à son armée, afin d'a-

chever de soûmettre cette partie de la Ville que les ennemis tenoient encore ; ce qui l'obligea à finir la conversation, en prenant congé fort civilement de ses deux prisonniers, qu'il mit entre les mains de Sandoval, avec une bonne garde. Avant que le General fût parti, on vint l'avertir que Guatimozin le demandoit à dessein de lui faire quelque priere en faveur de ses Sujets. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur : » Qu'il ne souf» frît point qu'on les maltraitât, ni » qu'on leur fît aucune injure, puisqu'il » suffisoit pour les obliger à se rendre, » qu'ils sçussent que leur Empereur étoit » pris. » Il avoit le jugement si libre, qu'il penetra la raison qui obligeoit Cortez à se retirer ; & ce soin, digne veritablement d'une ame Royale, trouva place entre des déplaisirs si touchans. Quoique le General lui eût promis toute sorte de bons traitemens en faveur de ses sujets, il souhaita neanmoins qu'un de ses Ministres l'accompagnât, ordonnant par ce Ministre, aux Soldats & au reste de ses Vassaux, d'obéïr au Capitaine des Espagnols ; puisqu'il n'étoit pas juste qu'ils irritassent un homme qui tenoit leur Prince en son pouvoir, ni de refuser de se conformer aux ordres de leurs Dieux.

L'Armée étoit encore au même poste où le General l'avoit laissée, sans qu'il fût arrivé aucun mouvement considerable ; parce que les ennemis, qui s'étoient retirez avec tout l'étonnement où la nouvelle de la prise de leur Empereur les avoit jettez, se trouverent alors sans vigueur pour se défendre, & sans esprit pour dresser des articles d'une capitulation. Le Ministre de Guatimozin entra dans leurs quartiers; & à peine leur eut-il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y soûmirent, en protestant de leur obéïssance.

On arrêta, par l'interposition du même Ministre, qu'ils sortiroient sans armes & sans bagage; ce qu'ils exécuterent avec tant d'empressement, que leur sortie n'occupa que fort peu de tems. Le nombre de leurs gens de guerre, après tant de pertes, surprit les Espagnols. Le General eut grand soin qu'on ne leur fît aucun mauvais traitement; & ses ordres étoient si respectez, que l'on n'entendit pas même une seule parole injurieuse entre les Nations alliées, qui avoient tant d'horreur pour les Mexicains.

Après cela, l'armée entra en bataille, pour reconnoître de tous côtez cette partie de la Ville, où on ne trouva que des

objets funestes d'une misere horrible à la vûë, & qui inspiroit de tristes reflexions: des invalides & des malades qui n'avoient pû suivre les autres; & quelques blessez qui demandoient la mort, accusant la pieté de leurs vainqueurs. Mais rien ne parut si effroïable aux Espagnols, que certaines cours & maisons desertes, où ils avoient entassé les cadavres des hommes de consideration qui étoient morts dans les combats, à dessein de celebrer leurs funerailles en un autre tems. Il en sortoit une odeur si insupportable, qu'on craignoit même de respirer, & veritablement il s'en falloit peu que l'air n'en fût empesté; ce qui fit hâter la résolution de la retraite. Le General ayant donc distribué des quartiers dans la Ville, à Sandoval & à Alvarado, loin d'un lieu dont la contagion étoit si dangereuse, & donné tous les ordres qui lui parurent necessaires, se retira avec ses prisonniers à Cuyoacan, menant avec soi les troupes conduites par Christophe d'Olid, pendant qu'on nettoyoit la Ville de toutes ces horreurs. Il y retourna quelques jours après, afin de déliberer sur l'ordre & la forme que l'on devoit donner à la nouvelle conquête pour l'établir & la maintenir sûrement, enfin à ranger toutes

les meſures, & épuiſer les reflexions qui rouloient déja dans l'imagination, comme des ſuites d'un bonheur ſi ſurprenant.

La priſon de Guatimozin & la reddition entiere de Mexique, arriverent le treiziéme jour du mois d'Août de l'année mil cinq cens vingt-un, jour & Fête de ſaint Hipolite, dont pour reverer la memoire, cette Ville celebra la Fête ſous le titre de Patron. Le ſiege dura quatre-vingt-treize jours; & dans ſes divers incidens, heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la conſtance & la valeur de Cortez; le courage infatigable des Eſpagnols, & encore l'union & l'obéïſſance des Nations alliées; accordant aux Mexicains la gloire d'avoir pouſſé la défenſe de leur Patrie & celle de leur Prince, juſques aux derniers efforts de valeur & de patience.

Après la priſe de Guatimozin & la conquête de la Ville capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & leurs ſoumiſſions. Les Caciques voiſins ſuivirent bien-tôt cet exemple: ce que les uns donnerent à la réputation des Eſpagnols, & les autres à la terreur des armes qu'on leur fit ſentir. C'eſt ainſi qu'on for-

ma en peu de tems cette vaste Monarchie ; qui a mérité le nom de Nouvelle Espagne ; le grand Empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Fernand Cortez, qu'une Couronne digne de son auguste front : Admirable conquête ! & Capitaine très-illustre entre ceux que des siécles entiers ne produisent qu'avec peine, & dont on voit si peu d'exemples dans l'Histoire.

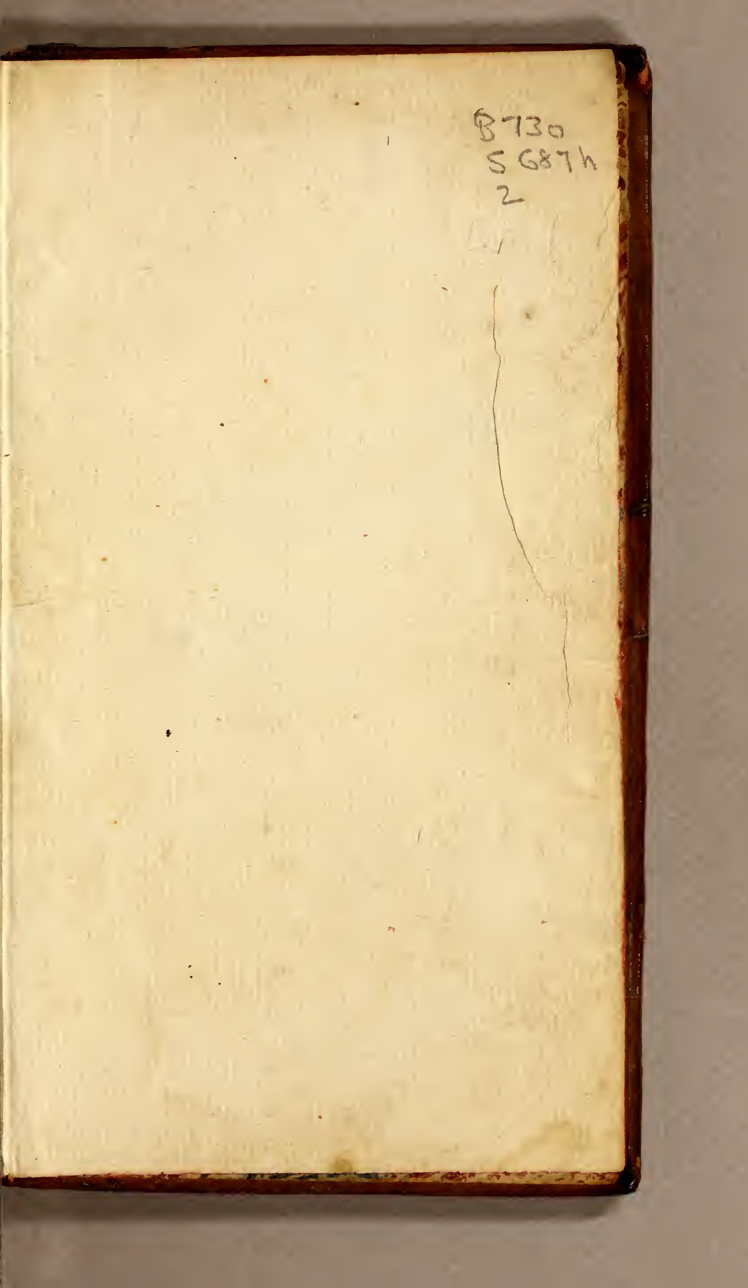
FIN.

TABLE

Des choses les plus remarquables contenuës dans cet Ouvrage.

M

Fin de Table des Matieres.


B730
S G87h
2





